

L'ITALIE,
AVANT LA DOMINATION
DES ROMAINS;

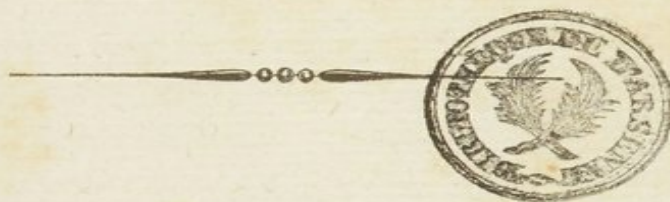
PAR M. J. MICALI.

OUVRAGE COURONNÉ; TRADUIT DE L'ITALIEN SUR LA 2^e ÉDITION,
ET ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS IN-FOLIO DE 67 PLANCHES,
D'UNE CARTE, ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES;

AVEC DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS
HISTORIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,
De l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N^o 17.

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1824.

L'ITALIE,
AVANT LA DOMINATION
DES ROMAINS ;

PAR M. J. MICALI.

OUVRAGE COURONNÉ ; TRADUIT DE L'ITALIEN SUR LA 2^e ÉDITION, ET ACCOMPAGNÉ
D'UN ATLAS IN – FOLIO DE 67 PLANCHES, D'UNE CARTE, ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES ;

AVEC DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS
HISTORIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,
De l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N^o 17.
A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1824.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

AVANT de parler du livre dont nous publions la traduction, nous devons signaler à l'estime et à la reconnaissance du public les littérateurs distingués dont cette traduction même est l'ouvrage : MM. Joly et Fauriel. Nous ne doutons pas que ceux de nos lecteurs à qui l'intelligence de la langue italienne est familière, et qui connaissent le style de M. Micali, ne retrouvent ici l'heureuse abondance de l'une, et la diction, souvent expressive et rapide, forte et concise, de l'autre. Le travail de MM. Joly et Fauriel, déjà si recommandable en lui-même, a d'ailleurs été revu, conjointement avec nous, par M. Gence, dont on connoît l'exactitude, le goût et le savoir, et dont l'utile secours ne nous a guère laissé d'autre tâche à remplir, que celle de publier les obligations que nous lui avons.

L'ouvrage de M. Micali fut d'abord apprécié très-diversement, même en Italie, où il fut couronné • et la passion qu'on mit à le défendre, aussi-bien qu'à le critiquer, suffiroit pour prouver qu'il n'y eut pas, dans ces premiers jugements, l'impartialité qui seule a le droit de prononcer, sur les ouvrages comme sur les hommes, une opinion saine et durable. Objet d'une faveur fort éclatante et fort enviée, le livre de M. Micali déplut, par ce seul motif, à tous ceux qui avoient cru pouvoir aspirer à la même distinction ; et un prix, obtenu à plus ou moins de titres, ne servit, après avoir excité des prétentions plus ou moins fondées, qu'à produire des inimitiés plus ou moins vives. Tel

est l'ordinaire effet de ces concours littéraires, où une seule palme donnée blesse une multitude d'amours-propres, enfante une foule de rivalités ; et c'est bien pis encore, lorsque la palme promise est retenue, et que l'auteur couronné reste seul, et privé de sa récompense, en présence de ses juges, confus souvent de la lui avoir décernée, et de ses rivaux, toujours ardents à la lui reprocher. M. Micali eut du moins cette consolation dans sa victoire, que le prix lui fut bien réellement accordé.

On a beaucoup écrit sur l'histoire de l'Italie ancienne, sur les monuments, les langues, les institutions et les arts des divers peuples de cette contrée célèbre. Il suffit de rappeler les noms de Guarnacci, de Carli, de Bardetti, de Durandi, de Maffei, de Mazzocchi, de Marini, de Lanzi, des académiciens de Cortone, de Turin et de Naples, pour donner l'idée des travaux dont cette histoire a été l'objet. Cependant, on s'est généralement, et même en Italie, beaucoup plus occupé de Rome et de ses citoyens, que de l'Italie et de ses habitants. La grandeur de Rome a eu sur l'histoire de ces petits peuples presque la même influence qu'elle exerça jadis sur leurs destinées politiques. Elle les a pour ainsi dire absorbés dans sa propre histoire, comme elle se les était assujettis à titre d'alliés, ou de sujets, ou de colons, ou de municipes. Rome avoit fini par embrasser l'Italie entière dans l'enceinte d'une seule ville, en étendant, des bords de la mer de Sicile jusqu'au pied des Alpes, le titre et les droits de citoyens romains. Une foule de peuplades, différentes de nom, d'origine et de langage, s'étoient peu à peu fondues en un seul peuple ; et l'on s'accoutuma ainsi à les comprendre toutes sous une dénomination commune, ou du moins, à ne plus voir, dans toute l'Italie, que des Romains, et à tout rapporter, dans l'Italie, à la grandeur de Rome.

Cependant, avant que Rome eût acquis cette domination exorbitante et cette étendue démesurée, des peuples puissants, des villes célèbres, des républiques florissantes, avoient couvert la péninsule italique. Les Ombriens, les Étrusques, les Sabins, les Osques, les Samnites, les Bruttians et les Grecs, y avoient eu longtemps une existence prospère et une histoire indépendante. Plusieurs de ces peuples avoient lutté avec plus de courage que de succès, et avec une persévérance digne d'une meilleure issue, contre la domination romaine : d'autres avoient été, dans les lettres, les arts, la

philosophie et la religion même, les précurseurs, les instituteurs et les modèles de cette Rome si fière et longtemps si ignorante. Tous, ils avoient mérité qu'il restât d'eux un long et honorable souvenir, et surtout que la mémoire de leurs actions les plus célèbres et de leurs institutions les plus chères, fût séparée de l'histoire de Rome, dont le joug avoit été si pesant pour eux, et dans le sein de laquelle ils étoient venus se confondre et s'anéantir.

Tel est l'objet que s'est proposé M. Micali ; et, avant d'examiner de quelle manière il l'a rempli, je dois dire et l'on conviendra sans peine qu'un pareil sujet étoit susceptible d'un grand intérêt, et digne d'exciter le zèle de tout Italien jaloux de la gloire de son ancienne patrie et de son histoire nationale.

C'est aussi le sentiment qui a produit le livre de M. Micali ; c'est celui qui l'anime, qui l'inspire d'un bout à l'autre. Mais ce sentiment, si louable à bien des égards, ce patriotisme, source d'émotions si généreuses, a peut-être entraîné l'auteur au-delà des bornes d'une critique éclairée. Son obstination à ne voir, dans toute cette Italie qu'il idolâtre, rien que de national et d'indigène, à en bannir toute influence étrangère, presque comme une usurpation ennemie, pourroit bien avoir suggéré à M. Micali un système au fond plus ingénieux que solide. Tout en applaudissant au zèle vraiment patriotique qui lui fait rechercher avec le soin le plus minutieux les traces les plus foibles des moindres inventions dues au génie des anciens habitants de l'Italie, nous craignons qu'il n'ait trop dissimulé les preuves bien autrement décisives, les témoignages bien autrement imposants de l'influence que les Grecs exercèrent sur la civilisation des Latins, des Étrusques, des Samnites et de quelques autres peuples de l'Italie inférieure. Nous ne voyons pas d'ailleurs en quoi l'honneur de l'Italie ancienne ou moderne pourroit être sérieusement compromis, s'il étoit une fois bien démontré que des colonies grecques, fondues parmi sa population indigène, y auroient apporté ou développé le germe des arts et des institutions sociales. Les Grecs eux-mêmes ne croyoient pas s'avilir en avouant qu'ils devoient aux Phéniciens quelques connoissances utiles, ou qu'ils avoient été puiser en Égypte quelques dogmes religieux et les premiers principes de leur philosophie. Il est dans la nature de l'homme de se perfectionner par le

commerce de ses semblables ; il est de même dans l'intérêt des sociétés de s'assister et de s'éclairer mutuellement ; et quand cela seroit arrivé dans l'ancienne Italie, nous ne voyons pas, encore une fois, en quoi sa renommée pourroit en souffrir, en quoi l'intérêt de son histoire en seroit altéré ou affoibli.

Nous avons dû indiquer ici le principal point de vue sur lequel nous différons d'opinion avec M. Micali, puisque c'est sur ce point que roulent les observations et les éclaircissements que nous nous sommes permis d'ajouter à son ouvrage. Nous aurions pu grossir infiniment le nombre de ces observations ; mais c'eût été sans profit réel pour le lecteur, qui n'a besoin que d'une indication courte et précise pour être mis sur la voie des renseignements authentiques et des sources originales. La question des origines italiques est immense, et tient à l'antiquité tout entière, par les Grecs, par les Étrusques, et par les Romains. Si chaque point susceptible d'être controversé ou approfondi, eût reçu, sous ce double rapport, tous les développements nécessaires, nous eussions produit, par notre commentaire, un livre dix fois plus considérable que le livre lui-même. Nous n'y étions pas autorisés par M. Micali ; et il est douteux que le public nous en eût eu plus d'obligation que l'auteur.

Après avoir indiqué, avec la franchise que nous devons au public et à l'auteur lui-même, les dissentiments auxquels peut donner lieu sa manière d'envisager certains points des origines italiques, nous dirons, avec la même franchise, ce qui nous paroît, dans son ouvrage, digne de toute estime et de toute confiance. Le récit des longs efforts par lesquels se signala l'indépendance des peuples italiques, ce récit, neuf à beaucoup d'égards, et l'un des plus intéressants que l'histoire des vieux âges pût offrir à l'étude et à la méditation du nôtre, est traité, dans les deux derniers volumes de l'ouvrage de M. Micali, avec une exactitude sévère, quant au choix des témoignages et des sources originales ; on y trouve de plus tout le talent de l'auteur, joint à ce zèle patriotique, qui y ajoute encore un nouveau prix, et qui ne l'a nulle part plus heureusement inspiré. Le tableau de la politique romaine s'acheminant par degrés à l'asservissement de l'Italie et à la conquête du monde, est peint à grands traits ; et la mémoire des peuples, auxquels Rome envia jusqu'à la seule consolation qui pût leur rester dans

leurs revers, celle de léguer à l'équitable avenir leurs noms, leurs hauts faits et leur honorable résistance, est noblement vengée de la longue injustice ou de l'oubli non moins injurieux de l'histoire. Dans toute cette partie de son ouvrage, nous ne craignons pas de dire que M. Micali, toujours appuyé sur les meilleures preuves historiques, s'est toujours soutenu à la hauteur de son sujet. Sa narration est pleine et abondante, sans cesser d'être énergique et concise. Il nous eût sans doute été difficile de rien ajouter à ces deux derniers volumes ; et peut-être cet aveu que nous faisons ici, sera-t-il, aux yeux du public et à ceux de l'auteur lui-même, un motif de confiance ou un titre d'excuse, pour la liberté que nous avons prise à l'égard des deux premiers.

Nous devons observer encore, au sujet de ces deux premiers volumes, que quelques-unes des questions historiques qui s'y trouvent discutées par M. Micali, l'ont été plus récemment dans notre *Histoire critique de l'établissement des Colonies grecques*¹. Nous devons même avertir que, dans la seconde édition de son livre, M. Micali a quelquefois cité nos recherches d'une manière qui eût pu autoriser de notre part des remarques plus sévères. Il n'eût tenu qu'à nous, en effet, de repousser, sur notre propre terrain, les attaques plus ou moins directes que M. Micali nous a livrées sur le sien. Nous nous sommes abstenus de ces représailles, qui auroient fait dégénérer des questions d'un ordre historique en des querelles d'intérêt privé. Nous avons laissé passer la mention de notre nom et de nos travaux, sans y joindre aucune explication, aucune apologie. Nous croyons que le public nous saura gré de cette modération, et surtout que M. Micali y verra la preuve que, dans nos observations, nous n'avons eu d'autre intérêt que celui de la vérité.

Depuis l'apparition de l'ouvrage de M. Micali, plusieurs questions relatives aux origines italiques ont aussi été discutées par M. Niebuhr, dans le premier volume de son *Histoire romaine*², et sous un point de vue qui se rapproche plus du nôtre que de celui de M. Micali. Nous n'abuserons pas contre celui-ci de cet avantage que nous procure l'illustre écrivain allemand. Nous conviendrons même que le jugement que porte M. Niebuhr du livre de M. Micali est d'une sévérité qui touche à l'injustice. M. Niebuhr a eu trop à souffrir de ces jugements si tranchants, de ces opinions si

exclusives, pour trouver mauvais que nous ne partagions pas tout-à-fait son avis ; mais nous y déférons complètement dans l'éloge qu'il fait de l'atlas joint à l'ouvrage de M. Micali : c'est une réunion précieuse de monuments de diverse sorte, dont quelques-uns étoient inédits, dont la plupart avoient été incorrectement ou inexactement publiés, et qui seuls suffiraient pour recommander le livre de M. Micali.

Dans les explications de ces monuments, données par M. Micali, nous avons compris des explications différentes proposées par M. Inghirami, dans le douzième volume d'une *Collezione d'opuscoli scientifici e letterarii*, qui se publie à Florence. M. Inghirami nous a aussi adressé de nouvelles observations manuscrites, dont nous n'avons pas profité autant que nous l'aurions désiré, dans la crainte de donner trop d'extension à cette partie de notre travail, et de fatiguer nos lecteurs, en cherchant trop à les prémunir. Mais nous saisissons cette occasion de déclarer les obligations que nous avons à M. Inghirami, et l'estime toute particulière que nous ont inspirée ses travaux. Le recueil de *monuments étrusques inédits* que cet antiquaire publie à Florence, et dont il a déjà paru, à ce que nous croyons, *trente-deux* livraisons sur *cinquante* qui doivent le composer, est un supplément indispensable aux collections de Gori, de Passeri, de Bellori et de Dempster, très-supérieur pour l'exécution, et l'un des livres les plus propres, selon nous, à servir de guide pour l'investigation des arts et des antiquités étrusques. Sous ce rapport, la mention que nous accordons ici au livre de M. Inghirami ne pouvoit être nulle part plus convenablement placée, puisque le sujet de ce livre se rapporte directement à celui du présent ouvrage ; et nous croyons devoir aussi, par la même raison, recommander à nos lecteurs le docte ouvrage du P. Lanzi, *Saggio di lingua etrusca*, où nous pensons, d'après l'autorité du premier antiquaire de notre âge, de feu M. Visconti, qu'ont été posés les vrais principes de la critique, en ce qui concerne la recherche des origines étrusques.

Puisque nous venons de nommer M. Visconti, sur l'invitation duquel nous nous sommes chargés, il y a près de six années, du travail que nous publions aujourd'hui, nous ne pouvons nous dispenser de payer à la mémoire de cet homme illustre le tribut de regret et d'admiration, auquel elle a droit auprès de tout homme ami des arts et de l'antiquité, et celui de la

reconnaissance que nous lui devions personnellement. La France qui se l'étoit attaché, comme une de ses plus précieuses conquêtes, a trop peu joui de ses lumières. Mais elle lui a dû des travaux qui l'honoreront toujours ; et c'eût été peut-être une raison de se l'approprier tout entier, en recueillant, dans sa propre langue, tous les fruits de ce savoir si exact, si étendu et si profond. C'est un monument que l'Italie élève maintenant à M. Visconti, et dont la France ne devoit peut-être pas lui céder l'honneur.

RAOUL-ROCHETTE.

Bibliothèque du Roi, 22 juin 1824.

L'ITALIE,
AVANT LA DOMINATION
DES ROMAINS.

*Salve magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm. Tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior.
Virg. Georg. II, v. 173.*

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

État des premiers habitants de l'Italie.

Si les écrivains qui ont entrepris de faire connoître l'état primitif des peuples de l'Italie a voient été dirigés dans cette recherche difficile par le véritable esprit de l'histoire, et non par la simple érudition, nous n'aurions pas vu éclore tant de systèmes contradictoires, qui nous réduisent à interroger l'Égypte, la Grèce, l'Asie, le Nord même, pour retrouver les traces obscures de nos pères. Les ténèbres et l'incertitude, répandues sur les siècles échappés à l'histoire, ont également favorisé toutes les conjectures ; mais notre ignorance est restée la même. Néanmoins, guidés par les lumières actuelles et par le flambeau de la philosophie, il nous est donné aujourd'hui de pouvoir examiner l'état des habitants primitifs de l'Italie, et de nous rapprocher, autant qu'il est possible, de la vérité. Aujourd'hui l'histoire naturelle de l'homme, et les découvertes des voyageurs modernes qui ont plus parcouru et vu le monde que ne l'a fait dans tant de siècles toute l'antiquité, nous ont induits à penser que la race humaine, dans l'extrême variété de son espèce, n'a pu provenir d'une seule contrée ni d'un seul climat. L'homme appartient à toute la terre, qui lui a été donnée par la nature pour fournir à ses besoins, et pour être à perpétuité le théâtre des vicissitudes de sa destinée³.

Depuis longtemps notre curiosité fait des efforts aussi pénibles qu'infructueux pour remonter à l'origine des peuples. Mais, de quelque manière que les hommes soient parvenus à découvrir et à occuper les différentes régions du globe, nous les trouvons établis dans les plus beaux climats, comme dans les terres australes, sous l'influence du ciel où les a placés une main toute-puissante. Privés des lumières de l'histoire, nous tenterions sans succès de tracer, avec quelque certitude, la marche de l'espèce humaine durant l'enfance de la société. Mais, si en limitant nos recherches, nous en proportionnons l'étendue à celle de nos facultés, la nature elle-même nous indique que les pays où elle fournit plus de moyens de subsistance ont dû être les plus aisément peuplés. La puissance des

causes physiques agit avec une double activité, en imprimant au règne animal et végétal une plus grande énergie, comme en donnant à l'espèce humaine plus d'ardeur et d'aptitude à se reproduire ; en sorte qu'on peut admettre, comme principe en fait de population, que là où la terre offre à l'homme, avec moins de fatigue, une plus grande abondance de productions naturelles, là son espèce a dû prendre des accroissements plus rapides et plus considérables.

Les traces manifestes de grandes révolutions physiques, empreintes sur le soi de l'Italie, décèlent un monde prodigieusement ancien, et font supposer une série de siècles qui ôte tout espoir de les rattacher aux premiers temps historiques⁴. Toutefois, comme l'état de l'homme est partout soumis aux accidents physiques du globe, on ne peut considérer les étonnants bouleversements de la péninsule, sans se représenter les obstacles qui dûrent s'opposer à la multiplication de ses habitants. La violente et terrible irruption de la mer, qui jadis sépara la Sicile de la Calabre⁵, laissa sans doute dans les esprits une forte impression d'épouvante. Intimidés par les dévastations des volcans et par les ravages des grandes inondations, les hommes furent longtemps sans oser s'éloigner des hauteurs où ils croyoient avoir trouvé une retraite plus sûre. Ailleurs, des populations entières, chassées par les fréquentes convulsions du globe et par les incendies, abandonnèrent leurs premières demeures, et allèrent chercher un asile sur des terres nouvelles. Par une suite de ces bouleversements, plusieurs contrées dûrent rester vides d'habitants, tandis que d'autres en étoient surchargées. La fréquence de ces grandes catastrophes en diminua insensiblement l'horreur ; les hommes cessèrent de craindre ; ils purent se répandre avec plus de choix et d'égalité sur toute la surface du pays, et s'établir sur ces mêmes terres dont le dépôt des eaux et la décomposition des laves avoient accru la fécondité. Ainsi l'expérience des siècles a montré avec quelle facilité la nature et l'industrie concourent, sous un climat bienfaisant, à réparer les ravages des phénomènes destructeurs.

De ce moment, les générations successives, mieux distribuées, des Alpes à la mer de Sicile, trouvèrent partout des moyens de subsistance faciles et abondants, et ne tardèrent pas à reconnoître le bonheur d'exister sous un ciel si propice. Les anciens ont célébré à l'envi, et de mille manières, la

beauté et la fécondité du sol de l'Italie ; en sorte qu'on était généralement persuadé qu'il n'y avoit point dans toute la terre de contrée ni plus agréable, ni plus abondante. Son avantage particulier étoit de renfermer dans son sein tout ce qui peut servir aux besoins et aux agréments de la vie, et de dispenser ses habitants de tout recours aux productions étrangères. Le plus utile et le plus précieux des aliments de l'homme fut considéré comme un don spontané du sol de l'Italie⁶ : le premier peintre des traditions antiques⁷ adopta cette opinion, et la théologie païenne la consacra par le culte de Cérès⁸.

Une si heureuse abondance de toutes les productions naturelles fît regarder de tout temps l'Italie comme le pays le plus propre à procurer aux hommes tous les avantages de la vie civile. L'origine de ses populations primitives se perd dans les fables, et de là les mythologues, premiers historiens des nations, prirent cette fiction que la race humaine y étoit née du sein de la terre⁹ : opinion sans doute absurde aux yeux de la physique, mais qui, sous le voile de l'allégorie, nous a transmis la preuve de l'impénétrable antiquité des peuples Italiques¹⁰. C'est dans ce sens que Virgile, si bien instruit des traditions de son pays, en parlant des premiers habitants grossiers du Latium, les fait poétiquement naître du tronc robuste et fécond des chênes¹¹.

L'histoire a conservé les traditions concernant un peuple primitif, d'origine inconnue, et désigné par le nom d'Aborigènes, nom dont la signification la moins contestée est celle d'indigènes, ou naturels du pays¹². Une opinion très-répandue en Italie y faisoit naître les Aborigènes¹³ : c'est que tous ces peuples, dans une égale ignorance de leur origine, croyoient également la tirer de la terre même qu'ils habitaient¹⁴. Nous verrons que les nations les plus renommées se faisoient gloire de placer les Aborigènes en tête de leurs annales, et de leur attribuer l'origine de leur civilisation¹⁵. On peut donc, sans manquer à la critique, ni peut-être à la vérité historique, admettre comme un point fondamental que les anciens, en appliquant le nom d'Aborigènes aux premiers habitants ou cultivateurs de l'Italie, n'ont point entendu désigner un peuple particulier ou d'origine étrangère, comme plusieurs l'ont cru¹⁶, mais se sont servis de cette dénomination générale

pour représenter nos ancêtres dans cet état barbare et grossier qui forme la première période de la société humaine¹⁷.

L' idée que les anciens s'étoient faite des Aborigènes italiques, est en effet celle d'un peuple sauvage, menant une vie simple et frugale. Les vastes forêts qui couvraient alors la surface inculte de l'Italie, fournissoient à ce peuple toute sa subsistance par la reproduction annuelle des fruits du chêne¹⁸, et de quelques autres végétaux ; de même que nous voyons diverses peuplades de la zone torride et des zones tempérées tirer de quelques plantes indigènes tout ce qui est nécessaire au soutien de leur existence. Leurs habitations étoient éparses çà et là dans les montagnes, et tout dans leurs moeurs farouches respiroit cette férocité naturelle qui caractérise les premiers âges et des esprits sans culture. Voilà pourquoi Salluste¹⁹, les considérant dans ce simple état de nature, les a représentés comme des hommes sans loi, sans gouvernement, sans frein d'aucun genre. Mais c'est le sort de tous les peuples civilisés, d'avoir commencé par la barbarie et par un état voisin de l'état de brute ; de sorte que cette première période de leurs annales appartient naturellement à l'histoire générale de l'homme, plutôt qu'à l'histoire particulière d'un peuple quelconque.

La constitution physique de nos contrées accéléra les progrès naturels de la civilisation, et détermina un état plus fixe et plus régulier de la société. C'est ainsi que les habitants de l'Italie, cessant d'être un peuple errant et sauvage, devinrent de bonne heure un peuple de pasteurs sédentaires et d'agriculteurs, tels que furent vraisemblablement les tribus des Grecs à l'époque de l'expédition de Troie. Dans sa plus grande imperfection, l'agriculture suppose toujours un établissement permanent, et l'usage de beaucoup d'arts inconnus et inutiles aux peuples errants, comme ceux que l'on trouve dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ou dans les déserts de la Tartarie et de l'Arabie. Attachés au sol qu'ils cultivoient, ayant des habitations fixes, connaissant les mariages stables, les hommes dès-lors commencèrent à se former des idées plus précises de la propriété et de leurs droits, en se soumettant à une législation régulière. L'industrie vint seconder ce progrès remarquable vers la civilisation ; quelques manufactures s'élevèrent ; un commencement de commerce ouvrit d'utiles communications avec les peuples voisins ; l'hospitalité en resserra les

noeuds ; et ainsi se formèrent insensiblement des habitudes civiles et des mœurs nouvelles.

Janus et Saturne, que les plus anciennes traditions supposent avoir été rois des Aborigènes, furent célèbres parmi les peuples italiques, qui leur attribuoient la gloire d'avoir été les fondateurs de la vie civile par l'institution de l'agriculture et des lois²⁰. Les poètes donnèrent le nom d'âge d'or à l'espace de temps qui remplit ces règnes fortunés, et leur imagination les embellit des plus brillantes narrations, tandis que la reconnaissance nationale plaçoit dans l'Olympe les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité. Bien que les traditions historiques se soient en grande partie perdues et altérées par l'introduction du merveilleux, il semble qu'on ne peut douter qu'il n'ait existé dans ces contrées une domination antique d'une caste sacerdotale, qui s'étant attachée, par le lien du culte religieux, les tribus nomades indigènes, les ait portées peu à peu à construire des habitations, et à se livrer à l'agriculture. De là s'établit l'opinion constante d'une période de temps heureux par les mœurs, et par un gouvernement bon et sage²¹. On reconnoît toutefois dans cette tradition, particulièrement chère à l'Italie, l'expression des regrets et des vœux des peuples pour un état primitif de félicité détruite. Le vieux nom de Saturnie, le premier qui fût imposé avant tout autre à l'Italie, et non pas seulement à quelques lieux privilégiés²², s'est conservé jusqu'à nous comme un monument de la plus haute antiquité. La joyeuse licence des Saturnales, beaucoup plus anciennes que Rome²³, est un nouveau témoignage de toutes ces traditions nationales ; et . peut-être ne pouvoit-on retracer l'image d'un état primitif de communauté de biens et d'égalité des conditions, sous une allégorie plus expressive.

Pour peindre les merveilles sensibles de la nature, les peuples de l'antiquité se servoient d'un langage métaphorique qu'ils appliquèrent à toutes les institutions divines et humaines. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans un âge tout poétique, où la raison étoit subordonnée à l'imagination, les premières notions historiques nous ont été transmises sous des emblèmes ingénieux, que Bacon ne dédaigne pas d'appeler la sagesse des anciens. Nous ne présumons pas assez de nos lumières pour oser déterminer le véritable sens de ce style allégorique et figuré, soit qu'il nous retrace des faits purement historiques ; soit, comme le veulent quelques auteurs, qu'il

renferme des leçons de morale, ou de physique céleste²⁴. Il doit nous suffire que ces vénérables traditions, placées comme un moyen terme entre les choses détruites et les choses conservées, s'accordent avec la nature et éclairent l'origine de la civilisation italique, en nous faisant connoître par quelle voie nos premiers pères ont passé de l'état sauvage à la vie sociale. Et c'est en effet une chose merveilleuse de dire comment les anciens sages, dans leurs poèmes ou leurs fables, enseignèrent aux peuples, par l'attrait des inventions agréables et des leçons salutaires, à mener une vie saine et contente, en transformant leur grossièreté en des mœurs douces et paisibles. Il ne paroîtra peut-être pas moins intéressant de considérer comment, après tant de siècles, en vertu de ces mêmes inventions, l'orgueil national s'est plu à retrouver dans le ciel la source de ses origines, au point que les êtres mythologiques, adoptés par le jugement encore foible de l'histoire²⁵, furent consacrés solennellement par la religion à laquelle ils furent étroitement liés.

CHAPITRE II.

Causes et progrès naturels de la civilisation.

LA gloire d'avoir dominé sur la plus grande partie de l'ancien monde, après avoir été le berceau de la puissance romaine, a consacré l'immortelle célébrité de l'Italie. Des titres si magnifiques auroient dû lui suffire : après tant d'éclat, il paraissait peu important ou trop épineux de rechercher un empire italique antérieur à celui de Rome. Toutefois l'impatiente curiosité de plusieurs érudits s'est consumée en longs efforts pour éclaircir le grand mystère des origines. Si l'esprit orgueilleux de système n'avait pas toujours pour principe de sacrifier la vérité au désir de dire des choses nouvelles, il pourroit paroître surprenant que les écrivains qui se sont exercés sur une question si difficile, aient épuisé tout leur savoir pour peupler l'ancienne Italie d'hommes venus des régions lointaines, et qu'ils n'aient fait aucune recherche sur ceux qu'elle renfermoit dans son sein. Mais, puisque des disputeurs immodérés, trop peu instruits des forces de la nature et de l'ordre qui règle les sociétés, se sont obstinés à regarder la civilisation de nos contrées comme un fruit étranger, nous avons tout droit de nous étonner que la barbarie seule ait dû nous être attribuée comme un patrimoine national²⁶.

Que les Grecs, à la faveur de leurs colonies et de leurs écrivains, aient accrédité dans l'ancien monde l'opinion qu'ils avoient peuplé et civilisé l'Italie, on doit encore moins l'attribuer à leur vanité qu'à un concours de causes morales qui rendent cette prétention fort excusable. Un genre spécieux d'érudition, introduit parmi les modernes, ne manqua pas de donner aussi aux peuples Italiques une origine orientale. Mais la saine critique de l'histoire ayant réduit ces opinions à leur juste valeur, et démontré l'impossibilité des longues navigations par l'inexpérience et la timidité de l'art nautique²⁷, à ces sentiments douteux ont succédé d'autres systèmes, qui par la voie des Alpes font arriver du Nord dans les déserts de l'Italie de nombreuses populations, tantôt sous les noms de Scythes et de Celtes, tantôt sous ceux de Germains et de Gaulois. La langue a été soumise au même creuset que la descendance ; et, sur le foible fondement d'une

étymologie incertaine, ou de quelque conformité accidentelle de mœurs, on a établi que les peuples de l'Italie devoient leur origine à ces nations lointaines et barbares²⁸.

Mais il faut l'avouer, peut-être les erreurs de ceux qui nous ont précédés dans l'examen de cette question étoient-elles inévitables pour parvenir à trouver la vérité ; peut-être leurs erreurs auront-elles prévenu les nôtres. Excusons donc, sans l'approuver, cette foiblesse de l'esprit humain, en réfléchissant combien notre raison imparfaite arrive lentement à la connoissance de la vérité. Rechercher quel fut le peuple inconnu d'où les anciens peuples italiques ont tiré leur origine nous paroît une étude vaine et absurde, puisqu'il ne reste aucun mémoire de cette descendance, et que les traces en sont entièrement effacées²⁹. De telles questions, qui roulent sur des temps absolument ignorés, ne peuvent ni instruire ni plaire. L'histoire certaine, ou au moins probable, d'un peuple, ne peut reconnaître une source plus élevée que celle des faits dont le souvenir nous a été transmis depuis l'invention de l'art difficile de l'écriture³⁰. Tout ce qui précède cette époque est inaccessible à notre curiosité, et appartient au vaste domaine des conjectures, que nous aimons à laisser intact, sans contester aux autres la liberté de suppléer, par les rêves fertiles de l'imagination, au silence de l'histoire.

Les facultés physiques et morales qui concourent à la formation de la société, tendent aussi, avec une égale force, à son accroissement ; mais les progrès de la civilisation sont lents, ne pouvant être que le résultat combiné de l'industrie et de l'expérience. L'histoire des voyages modernes nous montre comment un peuple peut rester longtemps à un degré très-limité de civilisation, toutes les fois que des causes extraordinaires n'agissent point sur lui pour en accélérer le progrès par le choc de nouvelles passions, ou par l'influence propice de l'agriculture, qui a eu une si grande part à la félicité du genre humain. C'est ainsi, comme nous l'avons dit, que l'introduction de quelques autres arts utiles jetèrent les vrais fondements de la vie civile dans nos contrées : mais son développement ultérieur fut l'ouvrage successif des circonstances et du besoin.

Les antiques traditions de l'histoire de l'Italie nous montrent les habitations de ses premiers peuples sur les sommets des hautes montagnes ;

et nous retrouvons partout cette même prédilection des hommes pour les lieux élevés. La mer, qui s'est visiblement retirée du pied des Apennins, laissa d'abord à découvert la cime des collines, et se maintint dans les plaines, qui restèrent longtemps humides et fangeuses. De plus, le grand nombre de fleuves qui ont leur source dans les Alpes et les Apennins, et les vastes réservoirs qui sont renfermés dans l'intérieur de ces montagnes, répandirent sur toute la péninsule une masse considérable d'eau qui en inonda toutes les parties basses. Les travaux qu'entreprirent les hommes pour régulariser le cours des eaux, enchaîner les fleuves, et dessécher les lagunes le long des côtes de la mer, sont les meilleures preuves que les vallées et les plaines durent être les dernières habitées. De quelque manière que se soient originellement formées les vastes plaines de la Lombardie, de la Pouille, et des autres parties de l'Italie, il est incontestable que le terrain qui les couvre est un don des eaux qui ont entraîné naturellement, avec une force irrésistible, les dépouilles des montagnes dans le creux des vallées. C'est ainsi que les hauteurs primitives perdirent insensiblement leur fécondité, et ne purent plus fournir à la subsistance de leurs nombreux habitants. Alors ceux-ci éprouvèrent le besoin de chercher de nouvelles demeures, et furent portés à occuper les lieux les plus favorablement situés le long des fleuves navigables ou sur les rivages de la mer. L'histoire, d'accord avec la nature, nous montre³¹ que les peuples anciens furent la souche d'autres peuples plus modernes descendus des régions élevées de l'Italie vers les côtes des deux mers opposées qui la baignent. Ce fut ainsi qu'il se forma des associations populeuses là où il y eut plus d'industrie, plus de travail productif, et une communication d'idées plus facile. L'agriculture, appliquée à des champs plus vastes et plus féconds, devint un art assujéti à des règles certaines, qui en multipliant et en variant les tributs de la terre, en prolongea la jouissance, et fit entreprendre de nouvelles cultures, vainement enviées par les peuples septentrionaux. L'échange d'un plus grand nombre de denrées procura de nouveaux matériaux à l'industrie commerciale qui commença à se développer de toutes parts et à répandre ses productions. Dès-lors les communications entre les peuples, devenues plus régulières et plus faciles, accélérèrent beaucoup les progrès de la civilisation dans nos contrées : mais ces heureux progrès se firent

principalement remarquer le long des fleuves navigables et des plages maritimes. La plus grande facilité des transports, comme l'observe un écrivain profond³², en étendant les rapports des conventions avec les régions éloignées, fut la cause puissante qui fit que le commerce et les arts se propagèrent plus rapidement le long des côtes de la mer que dans l'intérieur des terres.

On voit, par les traditions les plus avérées³³, que les peuples qui les premiers jouirent des avantages de la civilisation, purent se dire comme placés dans l'enceinte de la Méditerranée. Cette mer, la plus vaste des mers intérieures, et dont les eaux, exemptes du mouvement sensible du flux et du reflux, ne sont agitées que par les vents, favorisa l'enfance de l'art de la navigation : sa surface paisible, la multitude d'îles qui la couvrent, et la proximité des plages opposées, étoient autant de facilités qu'elle présentait à l'homme, dans un temps où, manquant du secours de la boussole, il craignoit de s'éloigner des côtes, et n'osoit point encore, sur des vaisseaux peu sûrs, s'exposer à la violence du redoutable Océan. De tous les pays situés sur les rivages de la Méditerranée, l'Égypte, la Phénicie et les côtes de l'Asie mineure sont, sans contredit, les principaux dont l'histoire puisse vanter avec assurance les progrès dans la vie sociale ; mais l'Italie, merveilleusement située comme au centre de cette mer, s'étendant d'un côté vers l'Afrique, de l'autre vers l'Asie, fournissoit à ses habitants les moyens les plus faciles de communiquer avec toutes les parties du monde ancien, de faire les premiers essais de la navigation et du commerce, et dont on retrouve un assez grand nombre de traditions. Telle fut en effet l'industrie de tous les peuples qui habitaient les contrées des côtes, et dont on retrouve un grand nombre de traditions dans les siècles les plus obscurs³⁴. Les Étrusques, dont la puissance maritime remonte jusqu'aux temps héroïques, furent certainement des premiers à parcourir avec leurs navires la Méditerranée, de pair avec les Cariens, les Phéniciens et les peuples de l'Égypte. D'autres habitants de l'Italie s'acquirent de même la réputation d'intrépides navigateurs, et n'eurent pas moins à se féliciter du zèle avec lequel ils cultivèrent l'art nautique³⁵.

C'est par le succès de ces exercices continus dans la navigation que la plupart de nos peuples, lentement, et en attirant dans leur sein les hommes

de tous les pays, purent, en plus d'une manière, accélérer l'œuvre de leur propre civilisation par le commerce de peuples plus polis, et s'acheminer à grands pas vers ce degré de prospérité constante qui, par un bonheur réservé à nos provinces, conduisit les sauvages habitants de l'Europe aux douceurs de la vie civile. C'est ainsi qu'à l'époque où les peuples septentrionaux renversèrent le grand édifice de la puissance des Romains, et ramenèrent un nouvel état de barbarie, celles de ces nations qui se fixèrent parmi nous, et se mêlèrent avec notre sang, furent bien plus tôt civilisées que les autres populations qui s'étoient établies au-delà des Alpes³⁶. Mais surtout les nouveaux rapports commerciaux et la navigation acquirent un prompt accroissement par l'habileté et le courage des républiques maritimes d'Italie, qui réveillèrent les premières l'esprit de liberté et l'amour de la gloire. A leur exemple, l'énergie de la nation entière, les exercices et les arts, favorisés par les avantages de l'indépendance et excités par de grandes entreprises, donnèrent le mouvement et l'essor à toutes les facultés de l'esprit humain, en rendant au génie italien son caractère original et prédominant ; d'où l'on vit de nouveau, dans nos contrées, germer les principes féconds d'une civilisation plus étendue, avec la renaissance de la politesse, des mœurs, de la littérature et des beaux-arts.

Les progrès futurs d'un art quelconque sont un mystère pour son inventeur. Ainsi il étoit impossible que les premiers agriculteurs qui construisirent quelques cabanes, prévissent jamais à quel degré s'élèveroient un jour ces simples et imparfaites tentatives de l'industrie humaine. Toutefois dans des lieux fertiles, commodes et agréables, ces rustiques demeures furent véritablement la base sur laquelle s'élevèrent ces cités, où les générations successives, sollicitées par les besoins de la faiblesse humaine, accumulèrent dans la suite tant d'objets de délices et de luxe. Mais avant d'arriver à ce degré, les endroits les plus florissants et les plus célèbres ne furent, durant plusieurs siècles, qu'un chétif assemblage de chaumières et de cabanes. De là vient qu'aux époques les plus reculées, nous voyons établi dans toute l'Italie l'usage de vivre dans des villages ou des bourgs³⁷ : coutume très convenable à une nation essentiellement agricole, et dont la simplicité helvétique offre encore de nos jours de si louables exemples³⁸. Plusieurs de ces lieux, par leur situation plus propre au

commerce, en formant des centres de population successive, donnèrent naissance à l'établissement d'un grand nombre de villes, toutes liées entre elles par le voisinage ou l'origine, et suffisamment pourvues de tout ce qui peut contribuer aux agréments et au bien-être de la vie civile, avantage dont aucune autre partie du monde ne pourroit peut-être se vanter³⁹. Les habitants, mieux répartis, et plus convenablement disposés sur toute la surface de la péninsule, se virent obligés de déployer tous leurs efforts pour obtenir de la terre le plus de productions possible ; ce qui est incontestablement une des plus fortes preuves de l'essor de l'industrie domestique et de la grande multiplication des hommes. Une nation s'approche d'autant plus de son maximum de force, d'industrie et de civilisation, que l'homme se trouve plus rapproché de l'homme, le village du village, et la cité de la cité⁴⁰. Les rapports et les communications réciproques furent donc toujours plus assurées et plus multipliées, en raison de l'accroissement successif de ces associations, par l'impulsion naturelle de cet instinct qui porte chaque individu à profiter des avantages de sa position ; en sorte que les intérêts de la société générale ayant acquis plus d'importance et plus d'extension, introduisirent dans ces petits États une certaine organisation politique dont nous retrouverons des restes plus ou moins marqués durant le cours des révolutions de l'Italie.

Au sortir d'un état simple et rustique, on doit s'attendre à voir les hommes agir avec ce vif sentiment d'égalité dont ils se sont fait une habitude. Toute communauté est peu remarquable dans son origine ; mais chaque individu s'attribue une importance qui l'empêche de se regarder comme inférieur à ses concitoyens ; de sorte que tous montrent la même ardeur pour le maintien de la liberté. Or, les premières tribus qui se réunirent dans toute l'Italie, ne connoissant d'autre besoin que celui de subsister, et n'ayant d'autre ambition que celle de se défendre, formèrent autant de communautés civiles dont les membres, en se formant en corps politique, ne sacrifièrent que peu de leur indépendance naturelle. Le lien fédératif, le plus simple et le plus nécessaire de tous entre des cités agricoles et guerrières, forma des alliances stables, qui donnèrent plus de consistance et de régularité à l'état politique de la nation. Dès ce moment tous les Italiens, distribués en un grand nombre de petites sociétés régies par

différentes vues d'ambition et d'intérêt, développèrent le germe de ces sentiments jaloux qui, transmis aux générations subséquentes, firent considérer chacune de ces associations séparées comme un État rival : héritage funeste, trop souvent recueilli dans le cours de tant de siècles, et auquel on doit attribuer les premières révolutions qui ont influé en tant de manières sur les discordes et sur l'infortune de nos provinces.

CHAPITRE III.

Constitution politique de l'Italie ; coup-d'œil sur les révolutions de ses premiers peuples.

ENVIRONNÉE par la mer, et ne tenant au continent de l'Europe que par les Alpes, l'Italie avoit dans la chaîne de ces montagnes fermées et escarpées une défense naturelle, hérissée de tant de périls et de difficultés, qu'on pouvoit en regarder l'accès comme impossible⁴¹. Elle devait être dans une égale sécurité du côté de la mer, à une époque où aucune nation n'étoit pourvue des forces navales nécessaires pour opérer une descente. Elle jouissoit donc ainsi de tous les avantages d'une île, et pouvoit se flatter de les conserver long-temps ; car, dans la possibilité éloignée d'une émigration de peuples inconnus, elle devoit naturellement être une des dernières exposées aux dévastations de la conquête et à la fureur de l'étranger.

Le devoir que nous nous sommes imposé de ne rien affirmer qui ne fût dans l'analogie de la nature humaine, et sans nous appuyer de l'autorité des écrivains et du secours des monuments, ne nous permet point d'attacher un grand prix aux doctes prétentions de ceux qui, au moyen de l'obscurité de quelques mots, ont imaginé d'introduire dans les temps anciens, en Italie, les Chananéens, les Phéniciens, les Éthiopiens, les Celto-Scythes et les Cantabres⁴². Nous examinerons ailleurs ce qu'il peut y avoir de plus raisonnable à croire relativement à l'arrivée vraie ou fabuleuse des Pélasges et des Lydiens, avant les temps de la guerre de Troie. Mais nous renfermant, quant à présent, dans les bornes de la certitude historique⁴³, nous ne pouvons admettre de migration de peuples étrangers antérieure à celle des Grecs, du côté du midi, et à la première invasion des Gaulois du côté des Alpes, sous le règne de Tarquin l'Ancien⁴⁴. Ces nations si diverses de caractère, introduites par les deux extrémités opposées de la Péninsule, occasionnèrent des changements considérables dans la plus grande partie de nos peuples. Mais, bien auparavant, une longue suite de révolutions intestines et nationales avoit excité des troubles non moins considérables,

dont nous allons rassembler successivement les traditions éparses qui nous sont restées.

Il suffit de jeter un regard sur la surface du sol de l'Italie pour se convaincre qu'il n'y a peut-être point dans tout le globe de pays coupé d'un plus grand nombre de fleuves, de lacs et de montagnes. Par suite de ces diversités locales, plusieurs peuplades dispersées se réunissant, eurent chacune des limites fixes et assurées, et de là résultèrent indubitablement les premières subdivisions d'un peuple issu originairement d'une tige commune. De semblables causes produisirent les mêmes effets dans la Grèce, où de grandes inégalités de territoire firent que le corps de la nation se divisa et resta constamment partagé en une multitude d'États indépendants les uns des autres, et presque toujours rivaux. Les passions vives portent facilement les hommes à franchir les limites réelles pour en admettre d'idéales : toutefois, il est certain qu'au milieu de tant de cantons, tous si divers d'aspect, qui se succédaient des Alpes à la mer, l'ignorance des principes de la géographie faisant une frontière de chaque borne posée par la nature, entretenoit, avec l'aiguillon continuel de la jalousie, ces méprises funestes qui tendaient à confondre le nom de voisin avec celui d'ennemi, erreur qui se prête d'ordinaire aux vues excessives du pouvoir sans corriger la folle ambition des peuples. Ainsi, la constitution physique de nos provinces, et surtout les fréquents et inégaux embranchements des montagnes, et le gisement tortueux des vallées, ne servirent qu'à faire naître et encore plus à maintenir, comme en Grèce, d'inégales répartitions de territoire, source de rivalités et d'inimitiés entre voisins, qui empêchèrent les peuples d'adopter une constitution fédérative générale, et de se réunir en un seul corps politique. Bien loin de là, l'influence de ces divisions primitives entre des peuples encore incultes étoit telle, que les Eques ou les Sabins, confinés dans leurs montagnes natales, considéroient presque comme des étrangers les Volsques et les Marses auxquels ils confinoient. Mais ce qui doit en partie nous consoler, c'est de songer que, si ces discordes plongèrent les habitants de l'Italie dans des malheurs si longs et si multiplies, l'esprit d'émulation qui se forma entre ces différents États limitrophes, ouvrit à la gloire un théâtre plus varié, ou les générations suivantes purent avec facilité déployer de grands caractères, développer les

talents, surmonter les obstacles, et briguer à l'envi l'honneur de se surpasser : rivalité heureuse à laquelle les enfants de cette terre antique sont peut-être redevables des progrès si éclatants et si soutenus de l'esprit humain⁴⁵.

De quelque manière que les causes naturelles aient influé sur la première forme de constitution accidentelle de l'Italie, on ne peut douter que ses habitants ne soient de bonne heure parvenus à un très haut degré de civilisation, puisque, dès les temps les plus reculés, les notions historiques montrent déjà, formées, de grandes et de puissantes confédérations de peuples, dont l'existence eût été impossible sans une certaine stabilité de législation et de liens sociaux. Le libre consentement des tribus dicta les premières lois de cette union, sous de simples conditions de justice universelle et de réciprocité d'avantages. Un tel contrat, déjà existant dans la nature de l'homme, ne fut point, en ces temps grossiers, énoncé avec cette sagesse législative qui est le plus difficile et le plus noble produit de l'esprit humain ; mais il eut pour garantie ce sentiment indomptable de liberté qui animoit tous les cœurs. Chaque communauté confédérée, se trouvant dans un petit territoire, agissoit le plus souvent, déterminée par des passions qui, avec une ardeur au-dessus de toute expression, se communiquoit rapidement à tous les citoyens. Par un effet de cette organisation, chaque particulier étoit dans la nécessité d'employer toutes ses facultés à la défense et à la conservation d'une indépendance qu'il regardoit comme le premier de ses biens. La crainte du danger tenoit son imagination dans une continuelle activité, et empêchoit son esprit de tomber dans cette léthargie que l'on retrouve souvent au sein des sociétés les plus polies. A cette époque tous les Italiens étoient guerriers. Le droit qu'avoit chaque citoyen de juger des affaires de l'Etat les portoit tous à prendre part aux événements tant intérieurs qu'extérieurs qui intéressoient la société commune : aussi, dans ces siècles agités par la guerre dont les impulsions étoient si rapides, vit-on naître les révolutions les plus désastreuses pour nos peuples.

Dès le premier pas que nous faisons dans l'histoire de l'Italie, nous voyons s'ouvrir une vaste scène d'agitations. Nous tenterions en vain de suivre le fil des événements dans ces temps rustiques et guerriers ; bien que

notre imagination soit continuellement frappée de traditions qui nous restent de scènes tragiques, lesquelles nous indiquent les plus grandes révolutions dans la succession de ces peuples. Sous le nom générique de Sicules, d'Ombriens, de Liguriens, d'Osques, les historiens nous ont montré, quoique d'une manière très confuse, les premières confédérations italiques, puisqu'il ne reste aucun témoignage certain de l'existence de peuples antérieurs ; mais tout nous prouve que sur les ruines de ces anciens peuples s'élevèrent toutes les nations que nous voyons, sous d'autres noms, figurer dans les temps historiques. L'humeur belliqueuse des antiques habitants de l'Italie a voit son principe dans la vie pastorale et agricole, qui favorise merveilleusement les inclinations guerrières. Dans cet état, les hommes encore grossiers, et bornés aux occupations de première nécessité, ont beaucoup de temps à leur disposition, et peuvent facilement être employés à la défense de la patrie, ou bien, sous ce prétexte, devenir les instruments des passions ambitieuses de leurs chefs. C'est ainsi que la valeur des peuples Italiques fut de bonne heure tenue perpétuellement en haleine, et servit souvent de véhiculé à cette humeur fière et inquiète qu'alimentoit le génie de la liberté.

Mais les passions qu'excitèrent ces dissensions fraternelles, et les nouveaux intérêts auxquels elles donnèrent naissance, n'étaient pas de nature à se calmer et à s'éteindre en peu de temps. Dans le cours de ces luttes guerrières, souvent converties en lutte d'honneur, se formèrent de nouvelles combinaisons de peuples qui firent prévaloir sous un nom nouveau leur confédération la plus nouvelle, d'où résultèrent de nouvelles fédérations et de nouvelles existences politiques. La destruction d'une ancienne ligue, comme nous le verrons en particulier à l'égard des Sicules et des Osques, suffit pour affaiblir et presque pour anéantir une domination jusque-là prépondérante. Il arriva parfois, au contraire, que les tribus qui se séparèrent de ces premières confédérations acquirent un nouvel accroissement de force et de puissance, et de nouvelles limites. De cette manière, les États les plus anciens s'affaiblissant graduellement, firent place à d'autres qui, moyennant la vigueur de leurs récentes institutions et l'ascendant de leur nouvelle fortune, se rendirent si célèbres dans l'histoire.

Telle est l'idée la plus générale que nous puissions nous former des premières révolutions des peuples italiques, révolutions obscures qui revèlent, il est vrai, le génie d'un âge encore barbare, mais qui finirent par donner une forme plus stable à la constitution politique de nos provinces. Il semble d'abord impossible de découvrir la cause de l'établissement primitif d'un grand nombre de colonies sur les terres limitrophes de l'Italie, et de rendre raison de cette singularité qui leur faisoit si facilement prendre un nom différent de celui qui les avoit formées ; mais une ancienne coutume dont le souvenir nous a été conservé, et qui avoit pris son origine dans les cruelles superstitions des premiers habitants de l'Italie, jette du jour sur cette question. Plus on remonte vers l'enfance des sociétés, plus on doit s'apercevoir du défaut de culture, et de ces arts industriels qui servent aux besoins de la vie. Comme l'exercice favori de la chasse ne permettait point de porter la hache dans les forêts, et que la majeure partie des terres étoit consacrée aux pâturages, il n'en restait qu'une bien petite portion pour les travaux d'une agriculture grossière et négligée. La nourriture des peuples étant donc bornée à quelques foibles produits de la terre, et leur opinion réglée sur le grand intérêt de leur subsistance, chaque intempérie qui faisoit manquer la récolte annuelle étoit considérée comme une calamité publique, dont on accusoit en même temps et l'avarice du sol et le courroux des dieux. Pour écarter de semblables désastres, ou quelquefois aussi pour prévenir les dangers d'une guerre dévastatrice, on faisoit des prières et des sacrifices solennels : mais l'acte le plus méritoire étoit de consacrer, avec l'assentiment de tout le peuple, aux dieux, maîtres souverains incontestables de la nation, une partie de toutes les productions qui naissaient dans le cours d'un printemps, sans en excepter les enfants. La superstition suffisoit pour rendre inviolable et sacré ce vœu de nos pères, subjugués par la terreur ; mais il fallut l'ascendant d'une plus haute civilisation pour les détourner de la barbare coutume d'immoler des victimes humaines. Cette cérémonie sanglante abolie, on y substitua l'usage plus doux d'envoyer ces enfants, devenus adultes, chercher hors de leur patrie un nouvel asile, sous la protection du dieu auquel ils étoient consacrés. Cette coutume religieuse, que nous trouvons souvent reproduite dans de semblables circonstances chez des peuples étrangers, également nomades, donna lieu à ces migrations

fréquentés qui, tantôt par la force des armes, tantôt par la voie des conventions, jetèrent les fondements de nouvelles sociétés⁴⁶. L'esprit d'un siècle où le système politique étoit habituellement lié aux maximes de la religion, faisoit regarder comme sacré l'établissement de ces colonies⁴⁷. Chacun s'estimoit heureux de pouvoir s'associer à la fortune d'un peuple si dévoué et si cher aux dieux. Il est facile par là de comprendre comment, dans un siècle de superstition, un petit nombre d'hommes put devenir le centre d'une foule de populations libres, leur communiquer son nom, et former avec le temps des Etats célèbres. Plin⁴⁸ nous a conservé la tradition que, par suite d'un de ces voeux faits dans un printemps sacré, les Sabins avaient donné l'origine aux Picentes et aux Samnites, et ceux-ci aux Lucaniens⁴⁹.

Nous ferons connoître dans les chapitres suivants les révolutions ultérieures de ces peuples appartenant à la grande famille italique, et par quels événements ils parvinrent à occuper une place distinguée dans l'histoire. Notre curiosité aspireroit à soulever entièrement le voile de ces siècles obscurs, auxquels peut-être il n'a manqué que la plume d'un Thucydide ou d'un Tite-Live pour devenir fameux dans la postérité. Si le vigoureux pinceau de Tacite, et non le foible crayon de Claude⁵⁰, avoit entrepris de venger d'un injuste oubli les actions de nos peuples, nous admirerions aujourd'hui leurs vertus, comme nous vantons les simples et mâles institutions des Germains. L'histoire de l'Italie antique, défigurée par les Grecs et méprisée par les Romains, ne nous offre plus que les restes épars et mutilés d'un vaste édifice ; mais ces ruines, semblables à celles du majestueux Colisée, nous permettent encore d'admirer, dans la beauté de leurs proportions, leur grandeur primitive. Nous tenterons de dégager l'Italie des ténèbres, des fables et des calomnies où elle a été plongée. Mais, avant de rassembler les débris dispersés du naufrage, et de parcourir la série des événements qui peuvent paroître les plus importants, il convient de donner une idée des causes qui ont influé sur la corruption de l'histoire de notre patrie, et des principes de critique conjecturale qui vont nous aider à l'éclaircir⁵¹.

CHAPITRE IV.

Fables introduites dans l'Histoire d'Italie.

Au premier aspect du ciel sous lequel respire un peuple, on peut juger s'il mérité d'avoir des annales. Le désir d'immortaliser sa mémoire a été et sera la passion de tous les âges et de toutes les nations qui ont eu l'usage des lettres. Peut-on douter qu'il y ait eu des historiens chez les premiers peuples de l'Italie, eux qui ont imprimé dans leur carrière tant de traces de gloire, et rempli de leur renommée toute l'antiquité ? Le caractère d'un idiome déjà formé et perfectionné par les règles, la civilisation distinguée des Toscans, leurs institutions, leurs arts, durent nécessairement produire des écrivains qui eurent la noble ambition de perpétuer les actions de leur patrie, par une suite naturelle de ce lien qui unit toutes les connoissances humaines, et de l'influence réciproque qui s'exerce entre elles⁵² ; mais tous leurs ouvrages ont péri, et la postérité n'en a recueilli aucun, fragment. Combien ne devons-nous pas déplorer une perte irréparable qui nous laisse sans guide ! Si nous pouvions entendre les historiens de ces premiers siècles parler librement des événements de leur patrie, leurs erreurs mêmes nous instruiraient autant peut-être que ces événements, fruit du hasard ou de la prudence, du courage ou de la faiblesse. Mais qui ne sait que la destinée des lettres suit toujours celle des empires ? et doit-il paroître étonnant que la langue primitive de l'Italie, en s'éteignant, et faisant place à la nouvelle langue du Latium, ait entraîné dans sa ruine les monuments écrits de la nation ?

Les antiques communications des Grecs avec l'Italie inférieure répandirent parmi eux les premières notions imparfaites de nos peuples. Les écrivains surtout qui fleurirent dans la Sicile, et dans cette partie du continent connue ensuite sous le nom de *Grande-Grèce*, et où les arts et la civilisation prirent un accroissement si rapide, eurent les plus puissants motifs de curiosité et d'intérêt pour être les premiers à rechercher l'origine,

les usages et les révolutions des peuples au milieu desquels ils vivoient. Un Théagène de Rhégium, qui florissait sous Cambyse, vers la LXIII^e Olympiade⁵³, est le plus ancien historien dont il soit fait mention parmi les Italiotes : c'est le nom que l'on donnoit aux Grecs nés en Italie⁵⁴. Hippias, également de Rhégium, qui vivoit au temps de la guerre de Perse, avoit écrit un livre sur les origines de l'Italie⁵⁵ : sujet dont s'empara aussi la plume des Siciliotes. Antiochus de Syracuse, qui, selon les critiques, vécut vers la xc^e Olympiade⁵⁶, semble s'être plus soigneusement que les autres appliqué à la recherche de nos antiquités⁵⁷. Nous trouvons souvent cités les noms de Timée, Philiste, Callias, Athanis, Alcime de Sicile, et de plusieurs autres, qui avoient disserté de mille manières sur l'Italie⁵⁸ ; mais leurs écrits, loin d'éclaircir les traditions vulgaires par la recherche impartiale des documents nationaux, ne servirent, au contraire, qu'à obscurcir la vérité historique, en y mêlant le merveilleux des fables⁵⁹. Le besoin de plaire à une nation exaltée par les récits d'Hésiode, d'Homère, et de ses auteurs tragiques, avoit imprimé aux narrations des premiers historiens un caractère tout poétique, qui mérita les applaudissements du vulgaire, et s'attira le mépris des philosophes⁶⁰. Bien qu'historiographe lui-même, Hécatee de Milet, le devancier d'Herodote, ne put se dissimuler la futilité et l'extravagance des traditions qui circuloient de son temps parmi ses compatriotes, et n'avoient de crédit que parmi les vieillards⁶¹. Les Grecs étoient très peu versés dans leurs propres antiquités, bien loin d'être instruits de celles des nations étrangères : elles avoient fini par devenir entre leurs mains un amas de fables et d'absurdités⁶². Platon⁶³, parlant sous le nom des prêtres d'Égypte, a bien mis à découvert leur présomptueuse ignorance. A les entendre dans leurs constantes assertions, chacun des héros grecs ou troyens qui avoit survécu à ses glorieuses fatigues, ou étoit échappé aux flammes d'Ilion, fut conduit par la volonté des destins en Italie : Hercule, Jason, Diomède, Ulysse, Anténor, Énée, et plusieurs autres chefs valeureux abordèrent dans ce pays, et amenèrent des colonies où ils terminèrent leur carrière. Les Grecs, qui s'étoient emparés de tous les genres de gloire, s'attribuèrent exclusivement celle d'avoir peuplé, civilisé et éclairé l'Italie. Notre histoire, bouleversée et défigurée par l'infatigable vanité de ce peuple tout poétique, ne fut plus qu'une pure fiction. Après avoir rempli leurs propres annales de

traditions fabuleuses, qui ne purent plus être séparées de la mythologie ni de la religion nationale, il est certain que les historiens de la Grèce, guidés par le même esprit de présomption, appliquèrent de semblables contes à l'histoire des peuples étrangers, en remplissant l'Italie, l'Asie et l'Afrique, de héros et de demi-dieux, tels qu'ils en avoient imaginés pour leur contrée merveilleuse et tragique⁶⁴.

Si l'on en croyait les narrations ampoulées enregistrées de bonne heure dans ce roman historique, qui, suivant le cours des révolutions littéraires, avoit succédé à la poésie épique, la plupart des colonies et des villes de l'Italie eurent un fondateur d'origine grecque. Le nom même de notre péninsule fut censé dériver de celui d'un prétendu roi d'Arcadie, appelé Italus ; et l'on faisoit venir de même la dénomination d'OEnotrie, d'un certain Enotrus, chef et fondateur de colonies, antérieurement à la guerre de Troie⁶⁵. Parmi les innombrables fictions que les Grecs accréditèrent sur les régions occidentales, et en particulier sur l'Italie, il est assez curieux de voir avec quelle complaisance leur imagination tourne autour de trois événements célèbres des temps héroïques : le retour d'Hercule de l'expédition d'Ibérie, le voyage des Argonautes, et les longs égarements d'Ulysse. Mais ce goût des écrivains grecs pour les fictions fut doublement fatal à la gloire de l'Italie ; car il ne se borna pas à obscurcir de fables l'histoire des premiers âges ; il en renversa presque les fondements, en altérant jusqu'au nom des nations et des pays qu'elles occupoient. En n'admettant d'autre distinction entre les divers peuples du monde connu, que celle de Grecs et de Barbares, ils durent toujours se sentir beaucoup de penchant à faire cadrer avec leur idiome tous les mots des langues étrangères qui servaient à désigner l'origine et les usages des nations avec lesquelles ils étoient en rapport⁶⁶. La géographie de l'Italie antique, aussi bien que son histoire, se trouve surchargée de noms fictifs et étrangers : non-seulement les villes, les provinces, mais encore les mers, les fleuves et les hommes s'y montrent sous ces nouvelles dénominations qu'il plut aux Grecs de leur imposer, conformément au génie de leur langue tout en images. Ainsi, dans la succession des peuples, les Tyrrhéniens, les Ausoniens, les Liguriens, usurpèrent les noms des Raséniens, des Osques, des Aurunces, et d'autres nations italiques dont les appellations primitives

se sont perdues ; en sorte qu'on doit être peu surpris si notre histoire, pour laquelle on n'a pu avoir d'autre source que les plus anciens auteurs grecs, se présente à nous toute pleine d'hellénisme, et si, trompés par ces autorités apparentes, plusieurs érudits ont attribué à la Grèce une si grande influence sur la civilisation et les arts de l'Italie⁶⁷. Cette opinion, répandue d'abord par des écrivains mal instruits, fut ensuite confirmée par la vanité mensongère des Grecs du temps d'Alexandre et des Ptolémées, époque où il paroît qu'en perdant la liberté, ils avaient également perdu l'amour de la vérité. Tous les écrits qui nous restent de ces temps-là attestent que la pratique d'une érudition stérile dans son abondance, et l'étude de la grammaire, étoient alors l'occupation favorite des littérateurs⁶⁸. Les historiens, à l'exemple des poètes, aspirant moins à paroître exacts que savants, se complurent particulièrement à rechercher les origines obscures des cités, et à débiter des choses nouvelles, merveilleuses et lointaines⁶⁹. L'histoire authentique de nos peuples une fois perdue, ces récits fabuleux des Grecs, soutenus de leur réputation de savoir, prévalurent dans l'antiquité ; et, comme si la destinée de cette nation étonnante eût été de dominer par l'intelligence sur toutes les autres, ces mêmes contes survécurent à la perte des écrivains, et furent respectés par une aveugle superstition pour les lumières de la Grèce⁷⁰.

Rome, plus attentive à mériter qu'à écrire des annales, n'eut aucune vraie culture des arts et de la littérature durant les cinq premiers siècles de la république. La puissante nation des Étrusques qui étoit la plus éclairée de l'Italie, ayant été soumise lors de l'expédition de Pyrrhus, on conçoit sans peine comment, dans une période de fureur guerrière, l'orgueilleuse et barbare insouciance des Romains méprisa le savoir d'un peuple rival, auquel ils avoient longtemps disputé l'empire de l'Italie. A la vérité, les Romains, par la force de l'institution et par maxime d'Etat, continuèrent à faire instruire leurs enfants dans les lettres, la discipline, et particulièrement dans la religion étrusque⁷¹ ; mais quelle estime pouvoient-ils faire des fastes et des actions d'un peuple qu'ils tenoient dans l'oppression ? Les livres des pontifes, les actes, les mémoires, les annales, enfin tous les monuments écrits, seuls dépositaires des traditions nationales, ou furent toujours négligés, ou périrent avec la langue⁷².

La vanité, qui accompagne toujours la puissance, fit naître aux Romains l'envie de se polir, du moment qu'ils eurent étendu leur domination sur l'Italie inférieure. A leur entrée triomphale dans ces provinces, occupées plusieurs siècles auparavant par des colonies grecques, ils y trouvèrent déjà établie l'influence de l'esprit grec, depuis la Campanie jusqu'à la mer de Sicile. Enflammés d'une noble émulation, les conquérants reçurent des Italiotes les premières notions de la littérature ; car avant cette époque ils n'avoient eu aucune communication directe avec la Grèce proprement dite⁷³. De ce moment, il s'opéra un changement total dans l'esprit grossier des Romains par l'introduction de nouvelles études, de nouvelles idées, et par un certain goût pour le merveilleux mythologique, qu'ils se formèrent d'après les récits des Grecs. Ils se complurent beaucoup dans l'idée de pouvoir ennoblir une origine obscure et méprisée, en se disant issus des héros : descendance qui les constituait un peuple privilégié parmi tous les autres peuples de l'Italie. Leur imagination donna un assentiment facile à ces nouveautés fabuleuses, dont l'enchantement subjuga l'esprit des Romains. Fabius, premier historien du Latium, qui florissait au temps de la seconde guerre Punique, avoit suivi, en plusieurs endroits relatifs à la naissance de Romulus et à la fondation de Rome, ces contes surprenants, publiés pour la première fois en Grèce par Dioclès de Péparèthe⁷⁴. Dans l'état actuel de sa grandeur, le peuple Romain pouvait ne pas dédaigner de prêter l'oreille à ces récits merveilleux, qui exaltaient sa gloire et propageoient sa renommée. Pour se faire lire et se rendre agréables, les annalistes entretenirent cette vanité ; et, sans avoir égard désormais aux traditions nationales trop simples et trop nues, ils accoutumèrent les esprits à des opinions singulières et nouvelles : faiblesse commune à tous les peuples dans l'enfance des connoissances historiques. Tous les fragments qui nous restent de ces anciens historiens de Rome, dont quelques-uns même eurent la fantaisie d'emprunter l'idiome grec⁷⁵, sont une preuve certaine de leur attention à suivre les récits étrangers en mêlant aux fables grecques des faits et des noms romains, au point que Denys ne craint pas d'affirmer que leurs écrits étoient entièrement conformes à ceux des Grecs⁷⁶. Que dirons-nous de plus ? Les Muses de Calabre⁷⁷ vinrent aussi joindre leurs séduisantes leçons aux premières compositions des historiens,

et leur enseignèrent l'art d'orner et d'embellir leurs récits. Porcius Caton, ainsi que le raconte Plutarque⁷⁸, avoit enrichi son célèbre ouvrage *sur les Origines*, d'opinions, d'exemples et d'histoires prises des livres grecs ; c'est ce qu'indubitablement fît aussi Varron, ce Varron réputé le plus savant des Romains, et dont les fragments suffisent pour attester que l'érudition qui, de son temps, commençoit à être en vogue parmi ses compatriotes, n'étoit encore qu'une imitation, sans critique, de la littérature grecque. Ces exemples accrédités ouvrirent aux Romains le trésor inépuisable de la mythologie classique, de la fiction et de l'allégorie : enfin, grâce au zèle téméraire avec lequel les antiquaires s'efforcèrent de tout expliquer à l'aide des documents de la Grèce, les origines et les faits particuliers à l'Italie furent transformés en nouvelles amusantes, et son histoire primitive en un poème sérieux⁷⁹. De leur côté, les grammairiens qui ne se distinguoient point alors des érudits, ne cessèrent d'étendre, par d'ineptes étymologies, non seulement la similitude des choses, mais celle des mots ; si bien qu'il devint d'un usage commun d'expliquer les antiquités latines par celles de la Grèce⁸⁰. La raison, torturée par l'esprit de système, trou voit continuellement dans ces faits l'interprétation des mots, et dans les mots la preuve des faits. Ainsi, sans beaucoup s'inquiéter de la vérité ou de la vraisemblance, l'orgueil national s'applaudissoit de pouvoir égaler la noblesse de son origine à celle des peuples les plus illustres, et d'avoir appris des Grecs à appeler Barbare tout ce qui n'était pas Romain⁸¹.

De toutes les sciences, celle que les Anciens connurent le moins, et qu'ils apprirent le plus tard à perfectionner, est sans contredit l'art de distinguer le vraisemblable de l'invraisemblable, le croyable de l'absurde. Mais l'adulation historique seule avoit suffi pour engager les Romains à falsifier leur généalogie. Personne n'ignore avec quelle complaisance ils se vantaient de tirer leur origine des héros et des demi-dieux, dont le nom étoit le plus bel ornement de leurs fastes. Les inscriptions laissées par Titus Quintus Flaminius à Delphes, après la première guerre de Macédoine, nommoient déjà les Romains les descendants d'Énée⁸². Cette descendance imaginaire, quand elle fut complaisamment approuvée par la Pythie⁸³, étonna le Latium lui-même ; et lorsque ensuite la famille d'Auguste fut parvenue au trône, on fit une maxime d'État de cette opinion adulatrice, qui,

en confirmant l'heureux augure des espérances de Rome ancienne, se lioit merveilleusement bien à la religion et à la politique, par le souvenir du fameux oracle de Jupiter, lequel promettoit un empire éternel à la race de Vénus⁸⁴. Il n'en est pas moins vrai que le nom même de Vénus avait été inconnu parmi les anciens Romains, et n'étoit point mentionné dans les hymnes saliaires⁸⁵. L'ambitieuse vanité des grands introduisit de même dans les fastes nationaux d'autres héros non moins illustres, dont ils se glorifioient d'être indubitablement issus⁸⁶. C'est ainsi que l'on vit se répandre de toutes parts ces fictions honorifiques sur lesquelles s'appuyoit le système factice qui, dans une même origine, cumuloit les antiquités grecques et celles du Latium. Après que la crédulité eut égaré l'esprit et corrompu l'autorité de l'histoire, les écrivains des siècles plus éclairés furent obligés de respecter ces prétentions que la fortune des Romains avoit rendues sacrées ; et le génie des grands poètes, qui de tout temps a eu beaucoup de force pour exciter l'imagination et perpétuer la vanité des peuples, ne contribua pas peu à répandre ces fables et à leur donner du crédit : enfin l'erreur, sur ce point, étoit encore approuvée par la politique et soutenue par le pouvoir. Toutefois il se trouva parmi les Romains eux-mêmes des esprits courageux qui osèrent reprocher aux Grecs et à leur trop crédules imitateurs de si ridicules exagérations⁸⁷. Pline, qui comme nous étoit convaincu de la témérité de tant de fictions introduites dans l'histoire d'Italie, s'écrie qu'il a honte d'être obligé de recourir au témoignage des Grecs pour l'intelligence des événements de sa nation⁸⁸. Néanmoins les Romains, persuadés qu'un précieux mélange de prodige et de fable étoit nécessaire pour donner de l'éclat à l'origine de leurs cités⁸⁹, s'étoient engagés si avant sur les traces des Grecs, que désormais il ne leur fut plus possible de séparer leur histoire primitive des fictions mythologiques, tant l'orgueil est obstiné à défendre les prétentions même absurdes qu'il s'est une fois arrogées ! Rome, qui tenoit le sceptre de l'Italie, vit bientôt tous ses autres peuples suivre son exemple, dans un temps où l'incurie ou d'autres causes ayant effacé la trace de leur origine, ils commençoient à tout emprunter de la Grèce. Cette folle vanité, qui leur fit, sans aucun égard, renoncer leurs propres aïeux pour en chercher d'étrangers, fut un signal pour tous les autres peuples, qui se crurent dès lors en droit d'imiter cette

licence, et de relever leur origine par quelque illustre et honorable tradition. La mythologie grecque, fondue avec l'histoire des héros, source féconde d'admiration et d'amusement, offrit à tous ceux qui voulurent y puiser des ressources aussi faciles que flatteuses ; en sorte qu'on ne doit point regarder comme une chose étonnante si, parmi tant d'agréables récits, quelques légères ressemblances suffirent aux érudits pour leur faire trouver dans la Grèce les fondements de toute l'histoire d'Italie⁹⁰. Par un effet de la faiblesse de l'esprit humain, le jugement parvient tard à la maturité chez les nations comme chez les individus ; la raison et la philosophie sont toujours les dernières à se montrer : les actions extraordinaires, les illustres origines, la gloire d'être allié au sang des héros, ont dans tous les temps séduit les hommes : et qui pourroit affirmer qu'elles cesseront jamais de les séduire ?

Mais l'esprit de critique introduit de nos jours dans l'érudition nous a enfin délivrés de ce respect timide que des opinions écrites et copiées durant tant de siècles imposaient à nos aïeux. Cet avantage inappréciable que nous avons sur les Grecs et sur les Romains de pouvoir discuter avec impartialité plusieurs points d'histoire que les lois religieuses les obligeaient de respecter, nous a, en même temps, autorisés à détruire plus d'une erreur et à rétablir quelques vérités. Pour être venus plus tard, nous avons acquis le droit de pouvoir dire que l'arrivée d'Hercule et d'Énée dans l'Italie furent des fables, sans avoir à craindre ni l'Aréopage, ni le collège des pontifes⁹¹.

Telle est l'idée générale que l'on doit se former des causes qui, depuis si longtemps, ont altéré l'histoire de nos peuples. Nous avons maintenant un flambeau qui va nous diriger dans notre marche, et nous aider à discerner ce qui appartient réellement aux traditions de leur patrie, d'avec les fictions nombreuses que les étrangers, secondés par la vanité des Romains et par l'esprit du temps, y introduisirent peu à peu. Nos lecteurs ne seront donc pas surpris, si, malgré l'admiration sincère que nous professons pour tant de belles productions des Grecs, nous nous croyons obligés de ne déférer qu'avec précaution à leur témoignage, et si nous préférons souvent à cette autorité l'examen philosophique des faits, la comparaison des auteurs, et une critique impartiale⁹².

CHAPITRE V.

De l'Italie ancienne, et de ses différentes dénominations.

LA nature elle-même semble avoir posé les limites de ce beau pays,

Que l'Apennin partage, et que ceignent l'onde et les Alpes.

Mais l'Italie antique n'étoit point celle que nous connoissons aujourd'hui, et son nom même changea souvent, selon les âges et les révolutions des peuples. Le nom sous lequel la désignoit la plus haute antiquité, fut, comme nous l'avons vu, celui de *Terre de Saturne*, parce qu'elle étoit considérée comme étant sous la protection spéciale de ce dieu à qui les indigènes attribuaient l'institution de la vie sociale. Cette dénomination primitive et nationale, qui se conserva dans le langage poétique, fut néanmoins remplacée par les nouvelles dénominations que les Grecs imposèrent au continent, et que l'autorité de leurs écrivains répandit bientôt dans tout l'ancien monde.

On donna longtemps et seulement le nom d'*OEnotrie*⁹³ à cette petite portion de l'extrémité de la Péninsule, comprise entre les golfes Lamétien et Scylacien, aujourd'hui les golfes de Squillace et de Sainte-Euphémie, inconnue au temps d'Homère⁹⁴. Le nom d'Italie⁹⁵ embrassa d'abord les mêmes limites, jusqu'à ce que s'appropriant celui d'OEnotrie, il l'étendit à tout le pays situé entre Pestum et Tarente. Dans ces temps obscurs, d'autres dénominations encore furent appliquées à la Péninsule, telles que celles d'Hespérie, d'Ausonie, de Tyrrhénie⁹⁶. La dialectique hasardeuse qu'introduisirent les Grecs, en expliquant l'histoire par les noms et les faits merveilleux des héros, fit dériver ces diverses appellations d'autant d'hommes illustres ou demi-dieux⁹⁷ ; mais, dans la réalité, la première n'avoit d'autre signification certaine que celle de terre occidentale⁹⁸ : nom qui fut totalement oublié, lorsque les Grecs eurent fait la découverte d'autres pays encore plus occidentaux, comme l'Espagne et les îles Fortunées⁹⁹. Les deux autres dénominations tiroient leur origine des noms de deux peuples

également fameux, c'est-à-dire, du peuple qui occupait la basse Italie, appelé Ausoniens par les Grecs, et de la puissante nation des Etrusques, connus aussi sous le nom de Tyrrhéniens.

L'incertitude des étymologies ne nous permet point de faire grand cas de celles qui furent données par les anciens grammairiens¹⁰⁰, et l'on ne sauroit établir sur ce fondement aucune preuve historique¹⁰¹. Si, d'un autre côté, nous considérons que les mots, dans l'origine, ne furent que des images des objets sensibles, nous trouverons assez naturel de croire que les Grecs, à mesure qu'ils faisoient la découverte des différentes régions de l'Italie, leur donnoient des noms pittoresques, tirés le plus souvent des qualités du sol, ou de quelque coutume singulière qui avoit fait une plus forte impression sur leur esprit. C'est ainsi que, selon Strabon¹⁰², les Macédoniens, en pénétrant dans l'intérieur de l'Asie, donnèrent à beaucoup de lieux, de fleuves et de pays, des noms nouveaux, ou tirés des dénominations usitées par les habitants. La même chose arriva lors de la découverte du Nouveau-Monde : la plupart des noms qui furent donnés aux contrées de ce continent, tels que la Floride, la Terre de feu, etc., n'étoient que des noms en images. Mais quel que fût le sens véritable de ces antiques dénominations, elles nous montrent au moins que la Péninsule n'avoit point encore de nom fixe à une époque où les Grecs lui en donnoient de divers¹⁰³. Enfin le nom plus heureux d'Italie prévalut sur tous les autres, et il est vraisemblable que ce nom dut son plus grand lustre à l'école de Pythagore, appelée Italique. Jusqu'au temps d'Alexandre, l'Italie ne fut, suivant le témoignage exprès d'Antiochus et d'Aristote, que cette portion de notre territoire qui forma dans la suite le pays des Bru tiens : mais déjà au temps de Polybe¹⁰⁴, on comprenait sous ce nom tout l'espace qui s'étend de la mer de Sicile jusqu'aux Alpes.

Sous le gouvernement des Romains, l'Italie légale et politique eut long temps pour limites la Macre et le Rubicon. Tout le reste de la Péninsule, jusqu'aux Alpes, formoit, sous le nom de Gaule Cisalpine, un pays distinct. Au temps d'Auguste, ce pays fut incorporé à l'Italie, et, tout en cessant d'être distingué politiquement, il retint néanmoins son nom particulier de Gaule Cisalpine, qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

CHAPITRE VI.

Révolutions des Sicules ; leur établissement dans la Sicile. Guerres et décadence des Ombriens.

PARMI les antiques révolutions des peuples dont il est parlé dans l'histoire, on n'en trouve point qui remonte à une époque plus reculée que celles des Sicules. Denys¹⁰⁵, dans le langage ordinaire des Grecs, appelle les Sicules une nation barbare et indigène du Latium ; ce qui exclut évidemment toute extraction étrangère¹⁰⁶. Leur territoire n'étoit pas borné aux seuls environs du Tibre, il s'étendait sur plusieurs autres points de l'Italie. Les parties centrales de l'Apennin, où, depuis, Phalérie et Fescennie devinrent des villes toscanes, furent une portion de leur empire¹⁰⁷, dont il existoit d'autres vestiges remarquables dans l'antiquité¹⁰⁸. Pline¹⁰⁹ fait mention de trois districts qu'ils avoient possédés anciennement dans le Picenum, sur la côte de l'Adriatique ; ce sont les districts de Palme, de Prétusie et d'Adria, d'où ils furent chassés par les Ombriens. Le vaste domaine des Sicules, qui, en des temps si obscurs, apparoissent dans l'histoire, déjà constitués en un corps puissant de nation, peut faire présumer qu'ils jouèrent un grand rôle dans l'antiquité ; mais ce que nous savons de plus certain sur leur compte, c'est leur décadence et leur ruine. S'il faut s'en rapporter à Denys d'Halicarnasse¹¹⁰, les guerres qu'ils soutinrent vivement contre les Ombriens, à cette époque désastreuse, furent des plus considérables et des plus opiniâtres que l'on eût vues jusqu'alors. Le même historien a mêlé dans ces querelles les Aborigènes et les Pélasges. Par les premiers il faut toujours entendre un des plus anciens peuples de l'Italie, descendu peut-être des Osques. Quant aux seconds, nous verrons bientôt quelle idée on doit s'en former.

Les Sicules, trop foibles pour résister à une si puissante ligue, furent enfin chassés de leurs possessions, et repoussés vers le midi de l'Italie, où ils tentèrent en vain de rassembler quelques secours¹¹¹. La nécessité leur donna de l'audace : ils résolurent de franchir le détroit qui sépare l'Italie de

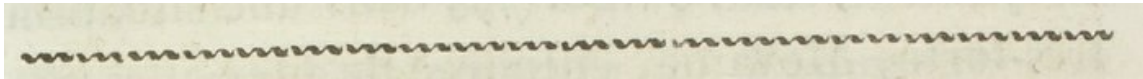
la Sicile, pour chercher une nouvelle patrie dans cette île, alors occupée par les Sicanien, peuple indigène, selon quelques-uns, ou comme d'autres veulent, d'origine ibérienne¹¹². Ils s'établirent d'abord dans la partie orientale, que les Sicanien venoient d'abandonner pour se soustraire aux formidables éruptions de l'Aetna. Mais le besoin de pourvoir à leur subsistance éveilla à un tel point leur esprit belliqueux, qu'ils repoussèrent bientôt les Sicanien de toutes parts, et se firent reconnoître souverains de tout le pays qu'ils venoient de soumettre par les armes. Cet avantage, soutenu et consolidé par la force, rendit les Sicules si prépondérants, qu'ils envahirent dans peu toute l'autorité, et donnèrent leur nom à l'île conquise¹¹³. Thucydide¹¹⁴, qui rapporte le même événement, ajoute qu'ils passèrent en Sicile pour se dérober à la poursuite des Osques : nom générique sous lequel on comprenait quelquefois tous les habitants de l'Italie. Selon Hellanicus de Lesbos et Philiste de Syracuse, cette émigration eut lieu environ un siècle avant la ruine de Troie¹¹⁵. Cependant le revers des Sicules fut pour les peuples qui les avoient chassés une source de nouvelles guerres.

Les Ombrien ne le cédoient en renommée à aucun autre peuple de l'Italie, ni pour l'ancienneté glorieuse, ni pour la puissance¹¹⁶. Les autorités les plus respectables se réunissent pour leur accorder cette double prérogative¹¹⁷. Zénodote de Trézène assure¹¹⁸ que cette nation indigène occupa primitivement le territoire de Reate, d'où sortit une de leurs colonies, qu'on croit avoir été la souche des Sabins. Mais le nom des Ombrien s'étendit avec leur prééminence dans plusieurs autres contrées intérieures : dès les temps les plus reculés, ils étoient déjà possesseurs d'une grande étendue de pays entre le Tibre et l'Arno¹¹⁹. Au rapport d'Hellanicus¹²⁰, Cortone fut quelque temps sous la domination des Ombrien, de même que Pérouse, fondée, disait-on, par les Sarsinates¹²¹ ; et il est bien vraisemblable que le fleuve Ombrone, dans le centre de la Toscane, tire son nom de ce peuple¹²². Ce qui est plus certain, c'est que les Ombrien s'étendoient le long de l'Adriatique¹²³ et occupaient la plaine adjacente jusqu'aux embouchures du Pô, sans compter les colonies qu'ils avoient peut-être aussi dans le Picenum, sur les terres enlevées aux Sicules¹²⁴.

Les Ombriens, agrandis principalement des débris de ces derniers, s'élevèrent bientôt à ce degré de célébrité que donne le pouvoir¹²⁵ ; mais quelque braves qu'ils fussent¹²⁶, ils trouvèrent dans les Étrusques, leurs voisins, des rivaux qui arrêtaient le cours de leurs prospérités. Selon Denys¹²⁷, les Pélasges entrèrent dans cette rivalité, et contribuèrent beaucoup, par leurs armes, à la décadence des Ombriens. On voit toutefois, par la suite, les Ravennates réputés Thessaliens (et qui n'étoient peut-être que ces mêmes Pélasges venus de Thessalie), abandonner leur ville aux Ombriens¹²⁸, déjà maîtres de Butrium, dans le voisinage¹²⁹, et de Rimini, sur les bords de la mer¹³⁰. L'ambition de dominer étoit le but de ces luttes sanglantes, au milieu desquelles la fortune des Toscans monta au plus haut point de splendeur : ils avoient conquis jusqu'à trois cents villes sur leurs ennemis¹³¹. Ce fut alors que les Ombriens, contraints d'abandonner aux vainqueurs la majeure partie de leur territoire, se virent réduits à une seule province, qui, de l'Apennin à l'Adriatique, s'étendoit jusqu'au rivage du Pô, dans le voisinage de Ravenne, et avoit pour limites, à l'Occident et au Midi, le cours du Tibre et de la Nera¹³².

Le sort d'un peuple vaincu fut toujours d'être humilié. Il est donc probable que les Étrusques, par suite de leur conquête, dominèrent sur toute la nation des Ombriens. Ce qu'il y a de certain, c'est que, durant plusieurs siècles, si ce dernier peuple ne fut point sujet, il fut du moins dépendant des Étrusques : autrement Tite-Live auroit-il dit que leur empire embrassoit, entre les deux mers, toute la largeur de l'Italie, s'il n'y eût pas aussi compris le territoire des Ombriens¹³³ ? Depuis cette époque, non-seulement toutes les vieilles dissensions qui existaient entre ces deux peuples cessèrent dans le fait, mais ils furent presque toujours désormais alliés, et engagés dans les mêmes entreprises¹³⁴. Il y a plus : on voit clairement, par un passage de Pline, que les Ombriens eurent part non-seulement aux conquêtes, mais à la domination des Étrusques en Campanie¹³⁵. Mais ce sont les monuments respectifs des deux peuples qui fournissent les preuves les plus certaines de leurs relations, surtout les monuments qui ont rapport à la langue, que l'on voit avoir été à peu près la même chez l'un et chez l'autre. Leur amitié étoit encore resserrée par les liens indissolubles de la religion, comme on le voit par les tables eugubines¹³⁶, qui nous apprennent que les Toscans¹³⁷

participoient aux sacrifices des Ombriens, et que les mêmes rites et les mêmes temples étoient communs aux deux nations. On voit, en outre, que l'usage des Toscans, d'entourer leurs villes de murailles, avoit, en plusieurs endroits, été adopté par les Ombriens¹³⁸, qui non-seulement empruntèrent leurs arts et leurs coutumes, mais les imitèrent encore dans leurs voluptés¹³⁹. Possesseurs d'un pays célèbre par sa fécondité¹⁴⁰, les Ombriens se laissèrent facilement surmonter par la mollesse, et en vinrent bientôt au point de disputer avec leurs voisins à qui l'emporteroit dans les vices de l'intempérance¹⁴¹. Pline¹⁴² nommé quarante-six villes ou peuples qui, outre douze autres dès-lors entièrement éteints, subsistoient, de son temps, dans l'Ombrie. Gubbie et Nocera, situées au pied de l'Apennin, la martiale Tuderte¹⁴³, Nequinum, sur la Nera¹⁴⁴, dans une situation très-forte, Mevania, entourée de murailles superbes¹⁴⁵, Spolète et Amérie, la plus célèbre par son antiquité¹⁴⁶, étoient des villes qui ne le cédoient à nulle autre, en Italie, pour la fécondité de leur territoire. Aussi une population nombreuse, convenablement distribuée sur ce territoire, y trouva-t-elle durant plusieurs siècles une existence aisée et heureuse ; à cela près que son importance et le renom de sa prospérité furent, en quelque sorte, absorbés dans la prépondérance à laquelle s'élevèrent les Étrusques en Italie.



CHAPITRE VII.

Excursions des Pélasges.

AVIDES de tous les genres de gloire, les Grecs entreprirent d'accréditer l'opinion qu'ils avoient peuplé et civilisé l'Italie. Une si étrange vanité puisoit ses titres dans ces siècles reculés où la Grèce, enveloppée de ténèbres, reconnoissoit dans la race peu connue des Pélasges, ses premiers habitants¹⁴⁷. La vie errante, naturelle à cette horde qu'Homère, par un certain respect pour l'antiquité, a voulu ennoblir par le surnom de divine¹⁴⁸, donna lieu à ces fréquentes migrations dont leur histoire est remplie, et qui ont fait croire que plusieurs contrées, non-seulement de la Grèce, mais de l'Asie et de l'Italie, avoient été originairement occupées par les Pélasges¹⁴⁹. Comme les écrivains grecs ne reconnoissoient point de race plus ancienne que celle des Pélasges, ils se mirent à vanter leurs prétendues institutions dans nos contrées comme l'origine de la civilisation italique, bien que les mœurs naturelles de ces peuples errants soient la preuve certaine qu'ils n'avoient point quitté leur condition de chasseurs et de pasteurs ; de sorte que, si le nom générique de Pélasges n'équivaloit pas chez les Grecs à celui de Sauvages ou de Barbares, toujours sera-t-il vrai que le peuple connu sous ce nom ne sortit point de son état primitif de grossièreté et de barbarie, avant son union avec les Hellènes¹⁵⁰. Mais s'il faut s'en rapporter à des récits suspects et récents, les premiers Pélasges, après avoir laissé l'Arcadie sous la conduite d'Énotrus et de Peucétius, fils de Lycaon, prirent terre dans la basse Italie, dix-sept générations avant la guerre de Troie¹⁵¹ ; on vit encore d'autres tribus de la Thessalie s'établir parmi nous, au temps de Deucalion ; et finalement celles qui, sous la conduite d'Évandré, vinrent fixer leur séjour aux environs du Tibre¹⁵². De cette manière, presque toute l'Italie auroit été occupée par les Pélasges, qui, donnant l'essor à leur humeur guerrière, y seroient devenus conquérants, fondateurs de cités, et y

auroient exercé un empire souverain, tout le temps que la fortune leur fut favorable.

Les sauvages tribus pélasgiques qui jouèrent le plus grand rôle parmi nous, s'y établirent environ 350 ans avant la guerre de Troie. Contraintes d'abandonner la Thessalie, elles furent conduites par divers événements sur les côtes de l'Épire¹⁵³. La vue de l'Italie, de ce pays si célèbre par sa fécondité, fut pour elles un puissant aiguillon qui les excita à surmonter les obstacles de la mer, à accélérer le moment où elles pourraient jouir de tant de biens. S'abandonnant donc aux caprices des vents, elles abordèrent à l'une des embouchures du Pô. Là, elles fondèrent Spina, ville jadis fameuse¹⁵⁴. Une partie d'entre elles s'y fixèrent ; les autres poussèrent plus avant, et se dirigèrent vers les pays des Ombriens. Mais cette nation belliqueuse leur opposa la force des armes, et les contraignit à franchir les cimes de l'Apennin. Les Pélasges errants arrivèrent dans le voisinage du Tibre, sur les terres occupées par les Aborigènes, qui d'abord les repoussent : mais ensuite les Pélasges se liguent avec eux contre les Sicules et les Ombriens, auxquels ils font la guerre, et ils deviennent souverains d'une étendue considérable de pays au centre même de l'Italie. Cette brillante fortune ne fut pas de longue durée : affligés par divers malheurs et par des dissensions intestines, la majeure partie des Pélasges abandonna ses demeures, et usant de l'expérience qu'ils avaient acquise sur la mer dans la société des Étrusques, ils se dispersèrent en des régions lointaines. Leur décadence commença soixante ans à peu près avant la guerre de Troie. Mais après la chute de leur puissance, le petit nombre de Pélasges qui étoit resté en Italie, se confondant avec les naturels du pays, ne forma plus avec eux désormais qu'un même peuple. Les terres abandonnées par les Pélasges furent promptement occupées par leurs voisins, et particulièrement par les Étrusques¹⁵⁵.

Tel fut le sort des Pélasges durant le séjour qu'ils firent en Italie. Mais quels garants nous donne Denys d'Halicarnasse d'un épisode si bien circonstancié ? Les traditions mythologiques¹⁵⁶ : c'est-à-dire, ce frêle tissu d'histoires et de fictions des premiers prosateurs qui précédèrent immédiatement Hérodote¹⁵⁷. Cet aveu sincère d'un écrivain si évidemment partial au sujet des origines grecques, semble nous avertir du peu de

certitude de ces antiques et obscurs événements, dont le récit a pu de tant de manières être ou supposé ou exagéré ; et notre défiance ne sauroit être diminuée par la peine qu'il prend à arranger et à bâtir sur d'aussi foibles fondements un système qui prouve à quel point il avoit oublié les leçons qu'il donne lui-même sur les devoirs d'un historien¹⁵⁸, et où tout est forcé, dans la vue de rattacher, d'une manière ou d'une autre, les antiquités italiques à celles de la Grèce¹⁵⁹. En admettant comme un fait historique l'arrivée des Pélasges en Italie, fortement combattue par plusieurs critiques modernes¹⁶⁰, on ne pourrait raisonnablement accorder qu'une chose, c'est que, pressés par la famine, ou stimulés par la perspective d'un meilleur sort, de la côte occidentale de l'Épire, ils tentèrent et exécutèrent, à la manière des aventuriers, quelques incursions hardies dans l'Italie, où ils purent se maintenir un certain temps avec quelque avantage : mais c'est en vain que plusieurs prétendent attribuer aux Pélasges la gloire de tant d'établissements civils, l'origine de tant de cités, et une influence prépondérante sur la religion, la civilisation et la langue de l'Italie. L'autorité suspecte des poètes, des grammairiens et d'autres écrivains imbus de ces traditions, et qui, après tant de siècles, ont cru retrouver dans les usages de certains peuples de l'Étrurie et du Latium, quelques vestiges de ceux des Pélasges¹⁶¹, n'est pas un titre d'après lequel on ait droit de leur accorder un genre de supériorité qui ne convient en aucune sorte à un peuple grossier, dont les mœurs souillées par des rites sanguinaires portent une si profonde empreinte de barbarie¹⁶². Toutefois la haute réputation de valeur que les Pélasges s'étoient acquise¹⁶³, non-seulement parmi les Grecs, mais dans toutes les contrées où ils étaient entrés pour s'y établir¹⁶⁴, avait pu fort bien donner du crédit à cette opinion. Une telle renommée de bravoure fut depuis exaltée par les antiquaires du Latium, lesquels adoptaient sans critique toutes les traditions étrangères qui parurent propres à jeter quelque éclat sur les origines de notre nation¹⁶⁵. Sans vouloir établir ici *une* comparaison inutile, il est bien naturel de croire que, longtemps avant l'arrivée des Pélasges, nos peuples étoient réunis en un corps de nation ; qu'ils avoient leurs dieux, leurs lois, leurs coutumes particulières, en un mot, tous les avantages qui distinguent une société régulière et policée de tribus errantes et aventurières. Et c'est peut-être par cette raison que ceux des Pélasges qui

abandonnèrent l'Italie pour retourner de nouveau en Grèce, et qui se fixèrent sur les côtes de la Thrace et dans les îles de Lemnos et d'Imbros¹⁶⁶, conservèrent partout le surnom de Tyrrhéniens, comme un agréable souvenir du pays d'où ils venoient¹⁶⁷. Quoi qu'il en soit, l'établissement des Pélasges en Italie fut trop incertain, trop passager et surtout trop agité, pour qu'il soit possible de croire qu'ils y suivirent un plan fixe et régulier¹⁶⁸. De nouveaux motifs de doute naissent des incertitudes et des manifestes contradictions que les érudits, tant anciens que modernes, ont trop laissé voir dans leurs recherches sur une question toute conjecturale¹⁶⁹. Que le bon sens circonspect, mais surtout que le sentiment de la difficulté insurmontable de semblables recherches¹⁷⁰, soient donc notre sauve-garde.

CHAPITRE VIII.

De L'antique confédération et des révolutions des Liguriens.

Parmi les confédérations des anciens peuples de l'Italie, celle des Liguriens est sans contredit une des premières et des plus célèbres¹⁷¹. Sous ce nom général de Liguriens, les Grecs comprenoient la plus grande partie des peuples qui occupoient l'Italie supérieure entre les Alpes et la mer¹⁷² ; de même que sous le nom commun d'Ausones, ils désignaient ceux qui habitaient la partie méridionale. Denys¹⁷³ observe avec beaucoup de justesse que, si les anciens Grecs eurent si peu de connoissance de nos peuples, et les confondirent habituellement sous des appellations générales, il faut l'attribuer à la distance des lieux, qui fut pour eux un obstacle invincible¹⁷⁴. Quant à nous, nous expliquerons plus simplement et plus franchement leur ignorance à cet égard, en observant que les Grecs n'eurent des géographes que longtemps après avoir eu des poètes ; et lorsque nous lisons dans Pline¹⁷⁵ qu'au temps d'Eschyle et d'Euripide, on ne connoissoit pas même en Grèce la situation ni le cours du plus grand des fleuves de l'Italie, le Pô, devons-nous être surpris de trouver leurs écrivains si peu instruits, non-seulement de l'état moral et politique, mais même de la géographie de nos provinces¹⁷⁶ ?

Les Grecs étendoient le nom de Liguriens à d'autres peuples établis en Espagne, sur les côtes de la Gaule, à des peuples mêmes de la Colchide¹⁷⁷. Cela nous porteroit à soupçonner qu'originellement ce nom étoit significatif dans leur langue pittoresque, et avait rapport à quelque particularité de mœurs ou de caractère, qui nous est aujourd'hui inconnue¹⁷⁸. Quoi qu'il en soit, les historiens romains, serviles imitateurs des Grecs¹⁷⁹, ne nous ont transmis la mémoire d'aucun peuple italique plus ancien que les Liguriens ; car les noms des nations, une fois reçus par quelque circonstance que ce soit, se perdent difficilement¹⁸⁰. Le nom de Liguriens fut donc employé comme un titre commun pour désigner les habitants primitifs de la plus grande partie de l'Italie, divisés en plusieurs populations, les plus anciennes que l'on connût¹⁸¹. Mais si nous considérons la nature du sol qu'ils

occupoient, et les grandes difficultés qui dûrent s'opposer à leur premier établissement, il faudra nécessairement admettre qu'il s'est écoulé bien des siècles avant qu'ils aient pu former un corps de nation capable de fixer les regards de l'histoire.

Les monuments les plus certains de l'antiquité sont les monuments physiques. Or, le grand nombre de fleuves et de torrents qui, du haut des montagnes dont cette contrée est ceinte de trois côtés, se précipitent dans les plaines de la Lombardie, nous représentent ce vaste territoire continuellement exposé à être submergé par les eaux. Tel fut en effet autrefois l'état de cette région ; ou plutôt elle ne présentait que l'aspect d'un immense marais, formé par la réunion de tous ces fleuves qui coururent sans frein sur sa surface, et lui donnèrent naturellement sa forme en élevant successivement la plaine par leurs continuels attérissements, et en repoussant la mer vers l'Orient¹⁸². L'illustre Muratori¹⁸³ a fait connaître avec quelle facilité les terres les plus florissantes de cette province deviennent marécageuses, partout où l'industrie humaine cesse de maîtriser les eaux. D'autres observations curieuses faites sur le territoire de Modène ont pareillement prouvé comment ce sol, suspendu sur un profond amas d'eaux souterraines, s'est formé dans le cours des siècles par l'exhaussement successif de ses plaines¹⁸⁴ : ce qui est une preuve indubitable des révolutions physiques dont toute l'Italie supérieure a été le théâtre. Par là on peut se convaincre des grands obstacles que dûrent rencontrer les premiers habitants en descendant des montagnes dans la plaine, et de toutes les difficultés qu'ils éprouvèrent à dompter et à régulariser le cours des eaux, qui a dû nécessairement y précéder tous les établissements humains.

On ne sait pas positivement quelles furent d'abord les limites du pays qu'occupoient les Liguriens, lesquels étoient peut-être un démembrement de l'antique nation des Ombriens ; mais, en recueillant les témoignages des auteurs les plus graves et les plus véridiques¹⁸⁵, il paroît qu'ils occupoient presque toute la région comprise entre les Alpes, la mer et l'Arno. Des noms divers distinguoient les différentes confédérations liguriennes, qui, soit par un effet du caractère de ces peuples, soit par inconstance ou par suite de révolutions intérieures, tantôt se renforçoient, tantôt s'affoiblissoient, en se déplaçant fréquemment. Les tribus italiques, comme

celles de tous les peuples barbares, ne furent pendant longtemps que des associations guerrières, volontaires et mobiles. Dans le cours de ses différentes migrations et de ses conquêtes, souvent un même peuple changea plusieurs fois de territoire, de nom et d'alliances. Dans ce temps, la dissolution d'une ligue ancienne rendoit à chaque communauté son indépendance, et quelquefois même son nom primitif, qui lui avoit été ravi par un vainqueur. De nouveaux intérêts dictoient les lois d'une nouvelle union, établissoient de nouvelles distinctions. Ainsi, malgré les fréquentes révolutions, nous retrouvons toujours les noms des antiques tribus qui, même sous la domination prépondérante des vainqueurs, conservèrent le titre et la gloire de leur origine ligurienne. Dans ce nombre on peut compter, sur la rive gauche du Pô, les Tauriniens avec leurs alliés¹⁸⁶, lesquels s'étendoient dans tout le Piémont jusqu'aux Alpes Cottiennes, et les Lévi-Liguriens, nation antique qui habitoit aux environs du Tésin¹⁸⁷. Parmi ces peuplades alpines, quelques-uns ont cru retrouver d'autres descendants des Liguriens, tels que les Euganéens, les Libiques, les Stones, répandus depuis les Alpes Rhétiques jusqu'aux Alpes Tauriques¹⁸⁸. Il est moins probable qu'ils aient porté leur nom et leur empire jusqu'aux environs du Tibre¹⁸⁹ ou même dans le voisinage d'Arretium¹⁹⁰ ; car, quoique leurs limites aient souvent changé au gré du sort capricieux des armes, on peut raisonnablement assurer qu'en deçà de l'Apennin, ils ne s'étendirent jamais au-delà de l'embouchure de l'Arno¹⁹¹.

Les Liguriens s'étant trouvés un temps limitrophes des Ombriens¹⁹², ces deux peuples eurent entre eux des communications sociales, et concoururent ensemble à jeter les fondements de la fortune des Toscans. Dans le cours de leurs victoires successives, les Étrusques franchirent l'Apennin, et portèrent leurs armes triomphantes sur le territoire des Liguriens, où ils fondèrent un grand État. Le silence de l'histoire ne nous permet point d'assigner ni l'époque, ni les bornes de cette invasion ; mais, comme nous le verrons plus bas, tout porte à croire qu'elle s'étendit au-delà du Pô, et, entre ce fleuve et l'Apennin, jusqu'à la Trebbia. Il est impossible de présumer qu'une telle conquête n'ait pas été opiniâtrément disputée par la valeur¹⁹³, tant que les liens de la nation vaincue ne furent point rompus par l'ordinaire alternative de la fuite ou de la soumission. Une partie d'entre

eux, tels que les Lévi-Liguriens, trouvèrent une défense naturelle dans les rivages du Tésin et dans les marais : d'autres eurent un plus sûr refuge entre les Apennins et la mer, où l'âpreté des bois, les sinuosités et les gorges des vallées leur offrirent un rempart impénétrable. Cependant les Étrusques étendirent, du côté du couchant, leur conquête jusqu'au-delà de la Macre ; ce qui leur procura l'acquisition du vaste port de Lune. Mais, ainsi qu'il arrive dans les vieilles rivalités de nations, les Liguriens ne laissèrent pas leur ennemi en repos dans ce poste : ils le harcelèrent avec tant de succès par leurs continuelles incursions, qu'ils s'acquirent la réputation d'un peuple plus belliqueux que les Tyrrhéniens¹⁹⁴. L'étroit espace compris entre le golfe de la Spezia et de l'Arno fut partout et longtemps le théâtre de combats qui se renouveloient avec tant d'acharnement, que, jusqu'à l'époque des Romains, souvent on vit les eaux de la Macre rougies du sang confondu des Liguriens et des Toscans¹⁹⁵. Les invasions successives des Gaulois, après le second siècle de Rome, resserrèrent considérablement les Liguriens, et restreignirent la Ligurie propre à ces limites qu'elle conserva depuis jusqu'à Auguste : ce furent, au nord, le Pô, appelé, dans la langue des Liguriens, *Bodinco*¹⁹⁶ ; à l'occident, les Alpes et le Var ; à l'Orient, l'Arno, et la mer au midi. La chaîne des Apennins divise du couchant au levant toute cette contrée en deux parties, l'une méditerranée, l'autre maritime ; la première entre le Pô et les Apennins ; la seconde entre ces montagnes et la mer. D'après cette division naturelle, les premiers peuples que l'on rencontre dans la Ligurie maritime, sont les Montagnards, les *Capillati* ou Chevelus, les Intéméliens, les Ingaunes, les Épautères, les Sabases, les Géoates, avec quelques autres moins considérables, situés entre les montagnes¹⁹⁷. En-deçà de Gènes, étaient les Téguliens, les Apuans, et dans leur centre les Hercates, les Garules, les Lapiciniens, et peut-être aussi les Friniates¹⁹⁸. Dans la Ligurie méditerranée, en commençant aux Alpes, on trouvait dans la vallée de Stura les Vénéniens, les Vagiéniens ; venoient ensuite les Statellates, entre le Tanaro et l'Orbe ; ensuite, dans les sites moins connus, les Vibelliens, les Magelliens, les Éburiates, les Casmonates, les Briniates, les Cerdiciates, les Cellelates, les Ilvates et les Véléiates¹⁹⁹. Tous ces peuples continuèrent à porter le nom commun de Liguriens, et formèrent comme auparavant une seule nation indépendante.

Les Grecs de Marseille, colonie de Phocéens, venus de l'Ionie sous le règne de Tarquin l'ancien²⁰⁰, inquiétèrent aussi beaucoup les Liguriens, à qui ils enlevèrent, en deçà du Var, cette étendue de rivage où ils établirent les colonies de Nice et de Monaco, et où étoient quelques autres établissements moins considérables, entre ces deux villes²⁰¹. Ainsi les Liguriens se trouvèrent comme renfermés de toute part entre les sommets stériles et escarpés de l'Apennin : situation qui eut une influence marquée sur leurs mœurs et sur leur caractère. La nature, en les privant de toute espèce de superfluités, leur donna par compensation la tempérance, la vigueur et le courage²⁰². Montesquieu a observé que le sentiment de la liberté règne avec plus d'énergie dans les pays âpres et montagneux que dans les plaines douées d'une grande fertilité. Dans ces lieux peu favorisés de la nature, la liberté, dit-il, cest-à-dire le gouvernement dont on jouit, est l'unique bien qui mérite qu'on le défende²⁰³. La difficulté d'être attaqué, une plus grande facilité à repousser l'attaque, rendent ces peuples moins exposés à la conquête, et leur inspirent nécessairement plus de fierté. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à vanter, dans les Liguriens, leur passion pour la liberté, leur force d'âme, et leur courageuse fermeté, fruits naturels d'une vie dure et laborieuse²⁰⁴. Obligés de tirer leur subsistance d'un sol ingrat et couvert en grande partie de forêts, ils ne pouvoient l'attendre que de leur industrie et d'un travail obstiné²⁰⁵. Le soin des troupeaux et la chasse étoient un supplément indispensable aux foibles produits de l'agriculture ; et ces exercices entretenoient en même temps dans leurs corps la vigueur et l'agilité²⁰⁶. Les femmes, qui parmi nous sont d'un secours si foible ou même nul pour la société, n'étoient point telles chez ces peuples : elles avoient pour le travail la même ardeur que les hommes, habitoient comme eux les champs, labourant et bêchant la terre, ou même taillant la pierre, comme le dit Posidonius²⁰⁷. C'est de là que se forma cette opinion, que les femmes chez les Liguriens avoient la force des hommes, et les hommes la force des animaux sauvages²⁰⁸.

Les Liguriens furent tellement attachés à leurs anciennes et grossières coutumes, qu'une partie d'entre eux conserva jusqu'au règne d'Auguste l'usage de porter de longs cheveux, ce qui leur avoit fait donner le nom de *chevelus*, nom qui fut commun pendant un temps à toute la nation²⁰⁹. Ce

caractère brute de rusticité et de fourberie qui a été remarqué généralement chez les Liguriens²¹⁰, étoit la conséquence nécessaire d'une vie constamment indigente. Privés entre eux de tout noble commerce, étrangers à toute espèce de raffinement, à toute idée du beau, non seulement ils ne firent jamais d'eux-mêmes des progrès vers la perfection ; mais ni le trafic, ni la guerre, ni les continuels rapports qu'ils avoient avec des nations plus cultivées, ne furent capables d'amener chez eux aucun de ces changements qui donnent à l'esprit humain une nouvelle activité, et accélèrent la lente culture des peuples. La prévention si naturelle à l'homme pour ses opinions et pour ses habitudes peut être généralement regardée comme la principale cause d'un phénomène si remarquable : mais, après même que les autres habitants de l'Italie eurent ennobli leurs manières, leurs lois et leurs mœurs, il paraît que les fiers Liguriens se complurent encore dans leur premier état de grossièreté, et que, devenus comme inaccessibles à tous leurs voisins, ils n'eurent d'autre passion dominante que celle d'une extrême indépendance.

CHAPITRE IX.

Des Orobés, des Euganéens et des Vénètes.

DIVERSES petites confédérations de peuples occupaient la partie la plus septentrionale de l'Italie, depuis les Alpes rhétiques jusqu'à l'extrémité de l'Adriatique. Mais nous savons peu de chose de leur histoire : le temps où l'on commença à la débrouiller étoit trop peu éclairé pour que l'on ait pu dissiper l'incertitude, les *contradictions* et toutes les ténèbres qui ont coutume d'environner les premières recherches historiques. Le seul Plin²¹¹ fait mention des Orobés, qu'il place dans un petit territoire au pied des Alpes, entre le lac de Côme et celui d'Isée. Caton, si versé dans l'étude des antiquités, avoue qu'il lui a été impossible de découvrir l'origine de ces peuples²¹² ; bien qu'il fût reconnu que leur pays avoit été occupé par les Gaulois-Cénomans, dans le second siècle de Rome, néanmoins le docte censeur, considérant leur antique domination, assure que ceux de Côme, de Bergame, du Forum-Licinien, et d'autres peuplades contiguës, lesquelles furent quelque temps sujettes des Gaulois, descendoient de la race des Orobés²¹³.

Les Euganéens habitoient les Alpes ; et c'est dans les montagnes de Brescia, de Vérone, de Vicence et de Trente qu'il faut chercher leur antique demeure^{###MISSING###}). Dégoûtés de la triste solitude de leurs forêts, il est vraisemblable qu'ils furent les premiers des peuples d'Italie qui se fixèrent dans la plaine située entre ces montagnes et la mer. Tout ce bas pays, longtemps enseveli sous les eaux, devoit alors présenter l'aspect d'un marais spacieux ou d'un immense étang, comblé du dépôt de tous les fleuves qui arrosent cette portion de l'Italie comprise entre les Apennins et les Alpes, où ils ont comme un point de réunion commun, pour de là se décharger dans la mer²¹⁴. Aussitôt que la retraite des eaux et les travaux qu'ils firent sur ces terres, eurent permis aux montagnards de trouver dans un territoire fertile une demeure plus avantageuse, il est présumable que les premiers habitants de la Vénétie s'étendirent successivement dans toute cette vaste plaine depuis les montagnes jusqu'au golfe Adriatique. Les plus antiques traditions

nous montrent les Euganéens répandus entre l'Adige, les Alpes et la mer²¹⁵ ; et, si l'on veut admettre encore l'autorité des poètes qui se sont le moins écartés de la vérité historique, il faudra étendre leur domaine jusqu'aux confins de l'Istrie²¹⁶. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Euganéens occupèrent ce pays jusqu'à ce que, par des événements qui nous sont inconnus²¹⁷, ils furent contraints d'abandonner la plaine, et de se retirer de nouveau dans les montagnes, où ils s'établirent définitivement entre l'Adige et le lac de Côme²¹⁸. Tant que la vie pastorale fut en vigueur, et qu'un peuple accompagné de ses troupeaux, qui étoient sa principale richesse, put facilement se transporter d'un lieu à un autre, ces sortes de migrations étoient non-seulement conformes aux mœurs, mais encore commandées par l'esprit altier de ces peuples incapables de se plier au joug d'aucune sorte de dépendance. Or, comme la simplicité des mœurs produit une surabondance de population qui, ne pouvant employer son activité dans les arts industriels, tournoit sa force tout entière vers la guerre, les tribus les plus valeureuses s'emparèrent souvent des habitations les plus agréables, et en chassaient facilement les anciens possesseurs, qui n'étoient encore protégés par aucune enceinte de murailles. C'est ainsi qu'en de semblables circonstances les contrées les plus florissantes et les plus fertiles de la Grèce furent continuellement exposées à changer de maîtres²¹⁹ : car dans tous les pays les mêmes causes ont produit constamment les mêmes effets.

Cette nation puissante, qui sous le nom de Vénètes usurpa le territoire des Euganéens, né toit vraisemblablement, dans l'origine, qu'une tribu plus heureuse de ces premiers peuples, laquelle, partie du lieu natal, imposa la loi aux nationaux. L'affinité de ces peuples avec les autres nations de l'Italie peut se prouver principalement par la conformité de leur idiome avec l'ancienne langue italique, dont les monuments trouvés sur les terres des Euganéens et des Vénètes nous montrent qu'il n'en étoit qu'un dialecte²²⁰. Les rapports que le voisinage et le commerce établirent entre ces peuples effacèrent sans doute insensiblement le souvenir de leurs anciennes querelles, puisque dans les siècles suivants nous voyons l'illustre nom des Euganéens se confondre avec celui des Vénètes²²¹ ; et les belles collines du Padouan, qui conservent encore aujourd'hui ce nom célèbre, sont un monument glorieux qui prouve qu'ils habitèrent autrefois cette contrée ;

bien que plusieurs traces volcaniques dont ces lieux sont empreints, aient engagé un ingénieux naturaliste à affirmer qu'ils furent primitivement occupés par les îles Électrides des anciens, îles aujourd'hui inconnues²²². Cependant les Grecs, de qui nous sommes obligés d'emprunter une grande partie de l'histoire de l'Italie, regardoient, à ce qu'il paroît, les noms d'Euganéens et de Vénètes comme synonymes d'illustres, de nobles, de louables ; et ils débitèrent en même temps une foule de fables sur l'origine même de ces peuples déjà célèbres. Polybe²²³ rapporte que les poètes tragiques en avoient dit des choses merveilleuses ; et c'est sans doute à leur voix éloquente que les Vénètes furent redevables d'une grande partie de leur renommée. Sophocle, dans sa pièce intitulée, la *Chute de Troie*²²⁴, met le fugitif Anténor avec ses fils à la tête des Hénètes de Paphlagonie, et le fait arriver, conjointement avec ses Troyens, d'abord dans la Thrace, et ensuite dans l'Italie, où il se fixa sur les bords du golfe Adriatique. La ressemblance qui existe entre le nom de ces Hénètes, dont il est fait mention dans Homère²²⁵, et celui des Vénètes d'Italie, depuis longtemps connus en Grèce²²⁶, donna probablement naissance à cette fable populaire de l'arrivée d'Anténor en Italie, avec cette multitude d'Asiatiques qui, après avoir perdu leur roi Pylémène, voulurent s'associer à la fortune du héros Troyen²²⁷. Les Romains, tout orgueilleux de s'illustrer en tirant leur origine de Troie, s'empressèrent d'accueillir cette fable, et même de l'amplifier et de l'embellir : il fut donc admis qu'Anténor, avec ces Hénètes de Paphlagonie, s'établit sur le golfe Adriatique, où les Euganéens, vaincus par ces étrangers, prirent leur nom, modifié en celui de Vénètes, suivant la prononciation de l'ancienne langue italique²²⁸. Caton²²⁹ affirma que les Vénètes étoient d'origine troïenne, et il fut copié par Tite-Live²³⁰, qui, à l'exemple des moins judicieux des écrivains du Latium, ne laissoit passer aucune occasion de flatter la vanité des Romains. Mais il paroît que Pline²³¹ n'étoit pas très-persuadé de ce fait ; et Strabon²³² en étoit si peu convaincu, qu'il aima mieux croire que les Vénètes étoient venus de la Gaule-Celtique et des bords de l'Océan. D'autres opinions des plus obscures répandues parmi les anciens, faisoient descendre ce peuple des Mèdes²³³ ou des Illyriens²³⁴ ; ce qui doit achever de nous convaincre du défaut de

connoissances qu'on avoit alors à cet égard, et en même temps de l'inutilité de pareilles recherches²³⁵.

Dion Chrysostôme, dans son discours célèbre²³⁶ intitulé *Iliaque*, soutient que les Vénètes existaient en Italie long-temps avant le fabuleux voyage d'Anténor, et étoient déjà établis dans cette fameuse contrée²³⁷. Polybe²³⁸ assure formellement que « c'étoit un peuple des plus « anciens, et dont l'idiome étoit différent de « celui des Gaulois, leurs voisins » : ce qui prouve bien manifestement qu'ils avaient une autre origine²³⁹. Un bonheur particulier aux Vénètes, ce fut de rester intacts au milieu de la grande invasion des Étrusques, qui embrassa tous les autres pays situés au-delà du Pô²⁴⁰. Mais quel étoit l'espace qu'ils occupoient aux environs du golfe Adriatique ? C'est ce qui a donné matière à une grave controverse parmi les érudits²⁴¹. Il paroît toutefois que les limites incertaines de la Vénétie ne s'étendoient point, au couchant, au-delà du fleuve Clésius²⁴², et que ses bornes les moins douteuses étoient, au septentrion, les Alpes ; au levant, le Timave ; et au midi, les marais de Vérone, ensuite le Pô jusqu'à la mer. Ce qui est incontestable, c'est que les Vénètes habitaient une des régions les plus fertiles et les plus délicieuses de l'Italie, dans laquelle un ancien géographe compte jusqu'à cinquante districts différents²⁴³, où l'on voit s'élever plusieurs villes illustres, telles que Padoue (si peuplée qu'elle pouvoit armer jusqu'à 20,000 combattants)²⁴⁴, Este, Vicence, et peut-être aussi Vérone, comme l'assure Maffei. Il ne faut donc pas plus s'étonner que la célébrité des Vénètes remonte aux siècles les plus reculés, qu'il ne faut être surpris que leur pays, presque entièrement volcanique, ait donné naissance à la fable, si connue, de Phaëton précipité dans l'Eridan²⁴⁵.

Ce qui contribua encore à la réputation des Vénètes, ce fut leur habileté à élever de nobles races de chevaux : nouveau motif qui acheva de persuader aux Grecs que ce peuple étoit issu des Hénètes Paphlagoniens, en qui Homère loue une pareille industrie²⁴⁶. Que leurs coursiers, dont on vantoit la vélocité, se soient souvent signalés dans l'hippodrome d'Olympie, on en voit une preuve manifeste dans le surnom qui leur fut donné de *porte-couronne*²⁴⁷. Denys, tyran de Syracuse, grand amateur de jeux équestres, tiroit ses coursiers du pays des Vénètes ; et si l'on réfléchit à l'importance que les anciens peuples attachoient à ces sortes d'exercices, on ne doit peut-

être point chercher une autre raison des honneurs divins que rendoient les Vénètes à Diomède, en feignant que ce héros avoit termine chez eux sa carrière mortelle²⁴⁸, et avoit mérité ainsi son apothéose²⁴⁹.

Il est très-vraisemblable que les marais et les grandes marres d'eau qui environnoient la Vénétie du côté du couchant et du midi, l'aient d'abord rendue inaccessible aux invasions des Étrusques, comme ensuite à celles des Gaulois²⁵⁰. On peut croire néanmoins que le voisinage et les besoins sociaux ouvrirent par la suite des communications mutuelles entre les Vénètes et les colonies toscanes les plus rapprochées de leur territoire, ainsi que l'indiquent les noms de certaines communautés du district de Vérone, appelées *Arusnates*, mot où l'on a cru reconnoître des traces d'Étrusque²⁵¹. On ne voit cependant pas que les Vénètes, confinés dans leurs marais, aient eu, en aucun temps, des relations avec le midi de l'Italie. Au contraire, leur histoire, de même que celle de tous les habitants de l'Italie supérieure, peut être considérée comme purement domestique et locale, tant que les guerres et les conquêtes n'eurent point établi de nouveaux rapports, en donnant une plus grande extension au commerce et aux intérêts réciproques des peuples. L'invasion des Gaulois, et le péril d'un pareil voisinage, tinrent sans doute dans l'éveil les Vénètes les plus éloignés des côtes²⁵², et, comme nous le dirons bientôt plus particulièrement, ils surent bien profiter des avantages de leur position ; mais l'empire de l'habitude, et l'amour de leurs lagunes, ne permirent pointa cette nation de porter son activité au-delà de ses frontières ; et c'est peut-être pour cela qu'elle fut la seule de tous les peuples d'Italie qu'on ne vit point défendre la liberté commune contre les armes des Romains, alors même que la politique, l'honneur et l'intérêt national auroient dû l'y engager.

CHAPITRE X.

Grandeur et décadence des Étrusques.

Au milieu des épaisses ténèbres qui couvrent l'histoire de nos peuples, lorsque, après tant de siècles, tant de funestes circonstances ont conspiré pour en détruire la mémoire, c'est une douce satisfaction pour l'esprit du philosophe observateur de voir comment quelques débris du goût et du génie ont suffi pour fixer l'attention générale sur le progrès des arts chez les Étrusques, et ressusciter pour jamais l'antique renommée de cette illustre nation. L'histoire véritable des peuples ne commence qu'à l'époque de leur civilisation. Tout peuple dont l'existence, quoique ancienne, a été stérile pour l'avancement de la raison, ne mérite aucune gloire. Il ne suffit point qu'une nation compte un grand nombre de siècles, il faut que le temps de sa durée ait été employé d'une manière utile pour l'humanité, par la culture et le perfectionnement des arts, par de bonnes institutions, par des travaux et des actions dignes d'éloges.

L'origine des Étrusques étoit enveloppée de grandes incertitudes chez les anciens, et elle a été la matière de nouvelles discussions parmi les modernes²⁵³. Hérodote, qui rédigeoit les bruits populaires, sans néanmoins se regarder comme obligé d'y ajouter une foi entière²⁵⁴, dit que les Étrusques étoient venus de Lydie, sous la conduite de Tyrrhénus, fils d'Atys, descendant d'Hercule²⁵⁵. Ce récit, accompagnée de circonstances trop peu croyables, si elles ne sont pas entièrement fabuleuses²⁵⁶, il l'avoit sans doute puisé dans les frivoles narrations de ses prédécesseurs, qui, dirigés par un esprit tout poétique, cherchoient les fondements des faits historiques dans la seule mythologie²⁵⁷. Néanmoins cette opinion, mise au jour par l'histoire grecque, trouva sans peine des partisans et des copistes dans tous les âges, spécialement parmi les poètes, qui donnèrent aux Toscans le nom de Méoniens ou Lydiens²⁵⁸. Mais Denys d'Halicarnasse, qui avoit examiné à fond et avec impartialité ce point d'histoire important, en rapprochant un grand nombre d'auteurs qui nous sont inconnus, n'admet pas ce prétendu passage des Lydiens en Italie, se fondant sur les

contradictions des écrivains à ce sujet ; et sur le silence de Xanthus de Lydie, un des plus instruits dans l'histoire ancienne, et principalement dans celle de son pays²⁵⁹, lequel ne fait nulle mention de Tyrrhénus, ni d'aucune colonie Méonienne conduite en Toscane ; bien qu'il ne laisse point de rapporter des faits d'une moindre importance²⁶⁰. A ces motifs, il joint une observation très-juste ; c'est que, les Toscans n'ayant rien de commun avec les Lydiens par le langage, par les lois, par la religion, ni par les mœurs, il est impossible de supposer qu'ils eussent une origine commune²⁶¹. Le même Denys, quoique si porté à soutenir les vaines prétentions des Grecs, rejette avec la même force le sentiment de ceux qui vouloient que les Toscans fussent issus des Pélasges²⁶² : opinion qui avoit pour appui, moins encore le nom longtemps célébré en Grèce des Pélasges Tyrrhéniens²⁶³, que la croyance particulière qui faisoit réunir ces deux peuples en Italie²⁶⁴ dans les mêmes lieux²⁶⁵. Cet historien crut devoir adopter le sentiment qui lui sembla le plus raisonnable et le plus vrai, c'est-à-dire celui qui vouloit que les Toscans fussent originaires d'Italie²⁶⁶, regardant comme une chose indubitable que ce peuple étoit des plus anciens, et qu'il n'existoit aucune similitude de langage ni de mœurs entre lui et les peuples étrangers. L'autorité de Denys n'est pas le seul garant de cette opinion : elle se trouve également justifiée par la raison et par les faits. Les braves Tyrrhéniens avoient déjà un nom illustre dans l'âge des dieux et des héros²⁶⁷ : peut-on douter d'après cela que ce peuple si renommé ne fût de la plus haute antiquité ? Les preuves de sa gloire et de sa puissance éclatent dès les temps d'Hercule²⁶⁸ et des Argonautes²⁶⁹, antérieurement même à Bacchus Thébain, par qui l'on prétend que les Tyrrhéniens aussi bien que les Indiens, c'est-à-dire l'orient et l'occident, furent également soumis²⁷⁰. Or, si les Toscans étoient déjà fameux dans un temps si reculé, comment peut-on se persuader qu'ils fussent venus de Lydie tant d'années après, du vivant d'Oreste ? D'ailleurs, il est certain que les Lydiens, à cette époque, n'ayant ni vaisseaux, ni commerce, ni colonies, ne pouvoient former une expédition maritime qui facilitât leur transmigration en Italie²⁷¹ ; sans compter qu'on seroit presque en droit de douter de l'existence même de leur prétendu chef Tyrrhénus²⁷². Quelques-uns prétendent que les Toscans eux-mêmes reconnurent leur origine lydienne, lorsque, sous l'empire de Tibère, dans

une lettre qu'ils écrivoient aux habitants de Sardes, ils les traitèrent de frères : mais si dans leur servitude il ne restoit aux Toscans que la vanité, ne peut-on pas croire que ces illustres liens de parenté n'étoient que des liens de pure ostentation et sans consistance, puisque d'ailleurs ils ne trouvèrent ni confiance ni faveur dans le sénat²⁷³ ? Enfin, une dernière preuve de l'origine Italique des Toscans, c'est que, s'ils fussent venus par mer de la Lydie ou de toute autre région lointaine, ils se seroient fixés sur les côtes²⁷⁴, comme firent les Grecs établis au midi de l'Italie : au lieu de cela, les principales villes de l'Étrurie furent toutes bâties dans l'intérieur des terres et situées à dessein sur des éminences, si l'on en excepte néanmoins Populonia, la seule de ces villes primitives qui se trouve au bord de la mer : preuve non équivoque peut-être que ces villes durent être originellement fondées par les naturels du pays, avec lesquels les étrangers n'eurent de communications que dans des temps très-postérieurs²⁷⁵.

Le *nom* le plus ancien de ces peuples se trouve dans celui de Raséniens ou Traséniens²⁷⁶, mot que les Grecs²⁷⁷ convertirent, à ce qu'il paroît, en celui de Tyrrhéniens, par lequel ils désignèrent ceux de nos peuples que les Romains appelèrent ensuite Étrusques ou Toscans²⁷⁸. Leur siège primitif fut l'Étrurie centrale, entre l'Arno et le Tibre²⁷⁹. Ses limites, clairement tracées par la nature même, étoient, 1°. le sommet de la chaîne recourbée de l'Apennin, à partir de la source du Serchio, et en suivant la crête de toutes les montagnes jusqu'à la source du Tibre ; 2°. le Tibre même, jusqu'à son embouchure dans la mer ; 3°. le rivage de la mer de Toscane, depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à celle de l'Arno. Mais, comme les Ombriens cupoient antérieurement une grande partie de ce territoire, il est probable que les Étrusques habitèrent d'abord un espace plus resserré, principalement dans les montagnes qui environnent la Toscane d'aujourd'hui, du côté du nord et du couchant. Partis de ce point, et guidés par la valeur qui présidoit à leur fortune, ils envahirent successivement les plus belles et les plus fertiles régions de l'Italie, fondèrent deux grands Etats, et étendirent leur renommée d'une mer à l'autre. Leur mâle courage, de bonne heure exercé par les querelles qu'ils eurent avec les Ombriens, après de longues épreuves, les rendit à la fin invincibles. L'ambition de commander, de toutes les passions la plus énergique et la plus âpre, étoit le

principal motif de ces guerres fraternelles, qui tendoient moins à détruire l'un des peuples rivaux qu'à le rendre dépendant²⁸⁰. Enfin, trois cents communautés, tombées au pouvoir des Toscans, furent le fruit d'une conquête qui força les Ombriens à se retirer au-delà de l'Apennin et du Tibre, et à se confiner dans l'espace étroit d'une seule province²⁸¹.

Alors la puissance des Toscans, accrue dans sa force par leur ardeur ancienne et naturelle, s'étendit dans l'Italie supérieure, sur tout le territoire qu'occupoient les Ombriens, territoire qui forme au jourd'hui les campagnes de Bologne, de Ferrare, et la Polésine : ils y fondèrent la célèbre colonie d'Adria²⁸². Les Pélasges de Thessalie, établis à Spina et à Ravenne, eurent sans doute beaucoup à souffrir dans cette circonstance ; car on sait que, pour échapper aux armes des Toscans, ils n'eurent d'autre ressource que d'abandonner leurs possessions aux Ombriens²⁸³. Si le Pô et les marais furent du côté des Vénètes une digue contre l'invasion des Toscans, elle s'étendit avec plus de force sur toute la plaine adjacente, occupée par les peuples liguriens. Entre l'Apennin et le Pô, il paroît qu'ils ne passèrent point le rivage de la Trébie²⁸⁴, puisque les Liguriens, situés dans le voisinage des collines du Picentin et du Tor tonèse, secondés par la force des remparts naturels qui les protégeoient, y maintinrent leur indépendance. Mais, comme rien ne s'opposait au progrès des armes étrusques sur la gauche du Pô, il est certain qu'elles envahirent tout l'espace renfermé entre ce fleuve et les Alpes²⁸⁵. Le droit de la force ainsi établi, il étoit nécessaire de le rendre légitime par un gouvernement sage et modéré. L'agréable et riche variété des bois et des pâturages qui couvrent la haute Italie, le Pô qui arrose cette immense plaine, l'inépuisable fécondité du sol, et la facilité des communications avec la mer, promettoient à un peuple industrieux tous les avantages de l'abondance naturelle et du commerce. Les Toscans envoyèrent donc dans cette florissante contrée autant de colonies que leur pays renfermait de peuples et de chefs principaux²⁸⁶, et y fondèrent, sous le nom de nouvelle Etrurie²⁸⁷, un puissant État qui consistait en douze villes confédérées²⁸⁸. Les plus considérables de ces villes étaient Felsine, aujourd'hui Bologne²⁸⁹, Adria, riche par son commerce, et Mantoue, célèbre par sa puissance²⁹⁰, et la seule que sa position inexpugnable au milieu des eaux, fit encore renommer, du temps de Pline, comme un reste permanent

de la domination des Étrusques²⁹¹. Ainsi, la conquête des Toscans, loin d'être funeste aux vaincus, prouva qu'il est des circonstances bien que rares où ce droit si terrible des armes peut procurer des avantages au peuple assujéti, en le mettant sous l'influence d'une nation plus civilisée. Les fosses Philistines, qui, après avoir traversé un long espace dans l'intérieur du pays, venoient se décharger dans la mer, aux environs de Brondole, ces vastes coupures et ces canaux pratiqués par une habile main, auprès des bouches du Pô, à travers les marais d'Adria, appelés les *sept mers*, furent l'ouvrage des Toscans²⁹², ouvrage qui atteste les constants efforts de ce peuple pour procurer à ces provinces la salubrité de l'air, l'accroissement de la population, en un mot, tous les avantages du bonheur social²⁹³.

La catastrophe des Ombriens, que, selon le calcul de Denys, eu égard à l'incertitude de l'ancienne chronologie, on peut croire arrivée cinq cents ans environ avant la fondation de Rome, donna une grande extension à la puissance des Étrusques, en les rendant maîtres d'un pays considérable vers le Tibre. Les antiques Latins eux-mêmes furent exposés aux attaques de ce peuple guerrier²⁹⁴, qui, à ce qu'il paroît, acquit sur leur pays une telle suprématie, qu'au temps même de Plutarque²⁹⁵, l'opinion s'étoit conservée qu'ils avoient anciennement payé tribut aux Toscans. Fidène, placée dans les étroites limites du vieux Latium, Fidène, qui devint par la suite l'occasion de l'inimitié qui s'éleva entre Rome et l'Étrurie, étoit évidemment une colonie toscane²⁹⁶. Les liens d'amitié que produisit la réunion des deux peuples furent considérablement resserrés par l'adoption que firent les Latins des rites et des usages des Étrusques, en sorte que ces peuples n'eurent plus qu'un même code civil et religieux²⁹⁷. De plus, les Toscans purent seulement avoir pour le Latium l'entrée libre du pays des Volsques, qui furent quelque temps sujets de leur république²⁹⁸. Enfin, ayant alors franchi le Liris, ils parvinrent dans les heureuses contrées de la Campanie, où la fertilité du sol et les avantages inestimables du site les engagèrent à fonder un nouvel empire, honorable et juste récompense de leurs belliqueux travaux, et qui devint pour eux la source de tant de gloire et de puissance !

Les Osques, antiques possesseurs de ces provinces²⁹⁹, furent alors contraints de céder à ces fiers dominateurs les vastes et fertiles campagnes

qu'arrose le Vulturne, avec tout le territoire adjacent jusqu'au fleuve Silare, qui, au midi, fixoit les limites de la Campanie, et en même temps celles de l'empire Etrusque³⁰⁰. Les Toscans envoyèrent dans ce pays, comme ils avaient fait au-delà de l'Apennin, douze colonies, et y fondèrent autant de cités, dont la principale était Vulturne, à qui on donna dans la suite le nom de Capoue³⁰¹. Nôla³⁰², Herculaneum, Pompéïa et Marcine³⁰³ dûrent aussi leur origine aux Toscans, qui en furent également les maîtres. Velléius³⁰⁴, qui, sur l'autorité des auteurs les plus exacts, contredit en ce point Caton, fixe la fondation de Capoue à la cinquantième année environ avant l'ère romaine. Cette antiquité, la gloire et la puissance de Capoue, la firent regarder comme une des trois cités qui auroient dignement pu soutenir l'empire du monde³⁰⁵. A une si vaste domination, il faut ajouter encore les colonies que les Toscans possédaient dans le Picenum, c'est-à-dire Adria avec son port³⁰⁶, et les deux Cupres, la montagneuse et la maritime, ainsi appelées du nom d'une de leurs divinités³⁰⁷. La conquête du golfe de la Spezia, que les Toscans avaient enlevé aux Liguriens, les engagea aussi à bâtir sur ce rivage l'antique Luni, dont le port devint l'entrepôt de commerce le plus vaste et le plus célèbre de toute la nation.

L'agrandissement des Étrusques, fruit du travail, du courage et des armes, fut l'ouvrage de plusieurs siècles de constance et de valeur. Leur supériorité dans la guerre décida seule de l'empire qu'ils obtinrent en Italie sur tant de fiers et intrépides rivaux. Mais cette nation intelligente comprit qu'un peuple ne peut se glorifier de ses lumières et de ses progrès, qu'autant que ses vues se dirigent vers un but utile, surtout lorsqu'il renonce à ces guerres d'ambition, dont le moins funeste résultat est de faire retomber les peuples au point d'où ils sont partis, accablés de leurs efforts pour conquérir, et ruinés par leur propre grandeur. Ainsi, s'appliquant à tempérer par les institutions civiles l'empire des armes, le pouvoir national ne fut plus employé qu'à la défense du pays, à l'extension du commerce et à l'avancement de la civilisation, à laquelle l'Étrurie dut l'incalculable avantage de ne changer désormais ni de nom, ni de gouvernement, ni de lois, durant tout le cours de son existence politique. C'est alors que la gloire du nom toscan s'étendit avec justice depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile³⁰⁸. Ce fut à raison de leur puissance qu'on appela les deux mers qui

environnent l'Italie, l'une Tyrrhénienne, ou mer de Toscane, l'autre Adriatique, du nom d'Adria, cette fameuse colonie qu'ils avoient fondée sur les confins des Vénètes³⁰⁹. Leur célébrité se trouvant surtout répandue dans la Grèce en un temps presque inaccessible à l'histoire³¹⁰, le nom italique y resta comme perdu dans celui de Tyrrhéniens jusqu'au siècle d'Euripide et d'Hérodote³¹¹. Enfin l'empire de ce peuple étoit si étendu et si bien établi dans la péninsule, qu'on retrouve à chaque pas sur ce sol célèbre des vestiges des établissements et du nom des Tyrrhéniens³¹². Ainsi la domination heureuse d'une nation si habile effectua, pour une grande portion de l'Italie, cette union si désirée qui déjà lui présageoit l'empire du monde, si cette haute destinée n'eût été réservée au Latium.

La puissance des Toscans étant fondée sur les armes et sur l'empire maritime, elle devoit aussi nécessairement s'étendre aux îles voisines. La piraterie, qui, loin d'entraîner alors aucune honte, étoit regardée comme la profession des gens de cœur, fut l'école laborieuse où ils apprirent à entreprendre des navigations plus régulières, lesquelles, en augmentant leur commerce, accrurent l'empire et les richesses de la nation³¹³. C'est à leur force qu'ils dûrent la conquête de l'île d'Elbe et du littoral de la Co se et de la Sardaigne, où ils établirent plusieurs colonies, qui tirèrent de leurs sauvages habitants de grossiers objets d'échange et des tributs annuels³¹⁴. Les épaisses forêts des contrées maritimes et les inépuisables mines de fer de l'île d'Elbe³¹⁵, leur fournissoient abondamment des matériaux pour la construction de leurs vaisseaux, et pour toute autre espèce d'armement. C'est pourquoi l'empire maritime des Toscans étoit si bien établi, que pendant plusieurs siècles ils conservèrent la supériorité que leurs aïeux avoient acquise sur la Méditerranée³¹⁶. Un peuple si intrépide et si actif au dehors devoit nécessairement emprunter aux étrangers des inventions qui tournassent au profit de sa propre police et de ses mœurs, surtout depuis que son commerce d'outre-mer eut étendu ses utiles communications avec les pays orientaux, la Phénicie et l'Égypte ; et peut-être les Toscans dûrent-ils à ces relations d'avoir été civilisés avant tous les autres peuples de l'Italie, principalement dans un âge où la rareté des lumières imposoit la nécessité de les recueillir d'une plus grande surface.

Lorsque les antiques débats des Ombriens eurent aguerri la valeur des peuples d'Italie, auparavant resserrée dans une sphère étroite d'activité, la conquête des Étrusques eut le grand avantage de rapprocher plusieurs peuples jusqu'alors séparés, et d'accélérer, par l'introduction d'arts nouveaux et par la supériorité de leur génie, l'agrandissement progressif de la nation. Cette importante révolution politique et morale changea totalement la face du pays, pour le conduire à un état plus stable de civilisation. Nous ignorons quelle fut, relativement au droit des gens, la condition des peuples vaincus : mais, comme une nation agricole qui est parvenue à un degré certain de prospérité n'abandonne point son territoire, et se plie plutôt à la nécessité de travailler pour ses vainqueurs, nous voyons que les habitants des villes conquises furent soumis à un nouveau genre d'assujétissement réglé par des lois plus ou moins sévères. Des tributs fixes et un service militaire furent probablement les principales, sinon les seules conditions que leur imposèrent les conquérants ; de manière que l'empire étrusque se trouva naturellement fondé sur les lois des fiefs, que nous voyons se reproduire par tout le globe, dans de semblables circonstances³¹⁷. Il est vrai que, par une suite des sentiments généreux qui caractérisoient ces âges, les soldats combattoient et conquéroient, non pour leurs chefs, mais pour l'avantage de leur patrie commune. Les terres conquises par leurs armes confédérées étoient considérées comme une propriété nationale : c'est pourquoi des douze peuples d'Étrurie nous avons vu se détacher autant de colonies de leur nom pour aller se fixer dans la Haute et la Basse-Italie, sans qu'on puisse dire comment s'effectua le partage du pays soumis entre les états qui composaient la nation toscane³¹⁸. L'esprit indomptable de liberté qui dominoit dans toutes ces contrées dut porter les peuples vaincus à se rendre à des conditions favorables et douces, tout en reconnoissant la souveraineté de leurs maîtres. Les provinces assujetties ne perdirent donc que peu de leurs droits, et profitèrent nécessairement des institutions d'un peuple qui avoit avancé la civilisation de tous les autres. La domination humaine et généreuse des Toscans, loin de détruire les villes des vaincus, en éleva de nouvelles, améliora le climat par le dessèchement des marais, introduisit de nouvelles mœurs et de nouveaux arts, enfin, du simple état de grossièreté rustique où ils vivoient, conduisit rapidement ces peuples au

bonheur de la civilisation : la salubre influence de l'unité politique accrut infailliblement la force et la fortune des peuples de l'Italie : en ouvrant un champ plus vaste aux relations sociales, elle établit nécessairement entre eux cette heureuse harmonie de pensées de besoins et d'industrie, en quoi consiste la plus grande action d'un peuple dirigée vers la félicité sociale.

Après avoir donné une idée générale de la puissance extérieure des Toscans, il nous reste à considérer leur force intérieure dans l'Etrurie propre entre l'Arno et le Tibre, siège permanent de la nation. Les progrès rapides et remarquables que fit ce peuple vers la civilisation doivent sans doute s'attribuer à l'usage constant où il étoit d'environner ses cités de fortes murailles³¹⁹ ; ce que ne faisoient point les autres peuples de l'Italie, lesquels habitaient dans des villes ouvertes, ou fortifiées avec un art très-imparfait. Les Toscans furent regardés comme les inventeurs de cette espèce d'architecture militaire³²⁰ : leur extrême habileté à élever ces remparts avec de grandes pierres de taille est encore aujourd'hui attestée par les imposants débris qu'on en voit à Volterre, à Fiésole, à Cortone, à Populonie et à Roselle³²¹. Ce qui prouve qu'ils avoient principalement en vue la force dans leurs constructions, c'est la situation même de ces cités et d'autres plus grandes, toutes placées dans des lieux élevés, qui renfermoient comme à dessein deux éminences opposées, dans l'une desquelles s'élevoit le plus sûrement la forteresse³²². Cette uniformité ne peut s'attribuer sans doute qu'à ces sages rites prescrits dans les livres sacrés des Toscans pour la construction légale de leurs cités³²³. De quelque manière qu'ils aient inventé ou appris des étrangers l'art de construire ces solides murailles³²⁴, il est aisé de comprendre comment, renfermés dans ces enceintes inexpugnables, ils eurent toute la facilité d'attaquer, sans craindre d'être, attaqués eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils se rendirent redoutables à tous leurs voisins, n'ayant, dans leurs paisibles asiles, rien à craindre pour leur sûreté intérieure, et pouvant librement s'y occuper à faire fleurir leurs sages institutions, tandis que leur courage, continuellement exercé dans des entreprises importantes, s'occupait à maintenir la grandeur d'un empire fondé sur les lois et sur les armes.

L'Etrurie centrale, dont il est ici question, fut dans l'origine divisée en douze corporations politiques³²⁵, dont, chacune avoit sa ville capitale, qui

tenoit sous sa juridiction d'autres communautés moins considérables. Ce système politique, suivi par toutes celles des nations qui s'étoient le plus distinguées par leur sagesse³²⁶, paroît avoir jeté les fondements de l'état social dans les temps anciens. Mais nous avons trop peu de traditions pour déterminer avec certitude quelles furent ces premières cités, que Tite-Live appelle peuples principaux et chefs de la nation³²⁷. Cependant il semble qu'on ne puisse point douter que cet honneur n'ait appartenu principalement à Clusium, Volterre, Cortone, Arretium, Pérusie, Volsinie, Vétulonie, Céré, Tarquinies et Véies. Les vestiges qui nous restent des six premières de ces cités, qui, après tant de siècles, ont conservé leurs anciens noms, peuvent nous donner une foible idée de leur gloire, que les fables étrusques ne cessèrent de rehausser encore, en liant leur illustration à l'origine glorieuse et au nom des héros³²⁸. Volterre, bâtie sur le sommet sinueux d'une haute montagne escarpée, entre le fleuve Cécina et l'Éva, et qui commande tout le pays des environs jusqu'à la mer de Toscane, avait à peu près quatre milles de circonférence, comme il paroît par les restes de ses antiques murailles, que l'on voit encore décorées d'une double porte, de belle proportion et de construction vraiment étrusque³²⁹. Les précieux monuments de l'art et les ustensiles de toute espèce trouvés dans les fouilles de son territoire, sont une preuve évidente qu'elle n'eut rien à envier à Clusium, à Volsinie, ni à Véies, dont, les anciens ont tant vanté la richesse et la magnificence³³⁰. Vétulonie, l'honneur de la nation étrusque³³¹, fut l'une des premières villes décorées de la chaise curule, des faisceaux et des autres insignes de la souveraineté, également accordés à Tarquinies³³², dont les superbes hypogées³³³ pourroient, au défaut de l'histoire, prouver que ces villes furent autrefois le siège de riches et puissants États. Géré jouit d'une plus grande renommée chez les étrangers, qui estimoient ses arts et son commerce³³⁴, auxquels elle dut encore son opulence³³⁵ et une population extraordinaire. D'autres cités florissantes eurent part, avec des droits politiques différents, à la confédération étrusque, principalement Roselle, dont il existe encore de vastes ruines³³⁶, Saturnie³³⁷, Fiesole³³⁸, la mère de Florence, Capène, colonie de Véies³³⁹, Falérie, Fescennie, Orte, Sutri, Népi, Trossule, Salpine, dont l'histoire conserve des souvenirs honorables³⁴⁰. Toutes les contrées maritimes avec la plage de la mer de Toscane, depuis le

Tibre jusqu'au port de Luni, plage dont l'étendue est évaluée par Strabon à 2,500 stades³⁴¹, étoient en outre enrichies et défendues par d'autres lieux considérables et fortifiés, tels que Géré et Tarquinies déjà mentionnées, Alsio, Gravisca³⁴², et, vers le promontoire Argentaro, Cossa, colonie des Volcentes³⁴³, peuple jadis puissant et allié aux Volsiniens ; toutes villes plus ou moins éloignées de la mer, mais communiquant avec elle par le moyen de l'embouchure des fleuves, et par les communications navales ou le long des côtes, lesquelles servoient d'échelles commodes pour le commerce maritime³⁴⁴. Parmi les villes les plus fréquentées par les navigateurs de la mer Tyrrhénienne, on voit mentionnés dans l'histoire Pyrgos, port renommé de Céré³⁴⁵, et en-deçà du promontoire Argentaro, à l'orient du golfe où gît le port d'Hercule, Télamone³⁴⁶, Populonie³⁴⁷, et Pise³⁴⁸, située alors près du confluent de l'Arno et du Serchio. Mais de tous ces établissements maritimes des Toscans, aucun ne donnoit une plus haute idée de leur puissance navale que la ville de Luni, dont les murailles étoient construites de marbre blanc³⁴⁹, et dont le vaste port, défendu par de hautes montagnes, est capable de contenir les flottes les plus nombreuses³⁵⁰.

Si nous considérons maintenant la richesse publique et particulière de l'Étrurie, les terres, les maisons, les ameublements, l'argent en circulation, les riches équipages, et tous les objets précieux dont abondoit chaque ville, une si grande opulence intérieure pourroit être regardée comme le fruit d'une vaste domination, et le produit d'impôts considérables prélevés sur les alliés, sur les colonies et sur les autres Etats tributaires³⁵¹. Néanmoins, comme l'économie de ce vaste empire étoit basée sur la fertilité du territoire et sur une population nombreuse, la richesse naturelle du sol³⁵² et l'industrie infatigable d'un peuple agricole³⁵³, doivent être véritablement regardées comme les causes les plus constantes de prospérité nationale de l'Étrurie. L'état déplorable et l'abandon où sont tombées successivement plusieurs terres auparavant si riches et si utilement fécondées par la culture, nous font à peine croire à la possibilité des prodiges opérés par l'activité industrielle jointe à la vigueur, soutenue du peuple Toscan. Il est pourtant certain qu'en particulier les plaines voisines de la mer, dont on ne recueille aujourd'hui qu'un air fétide et pestilentiel, produisoient autrefois une grande quantité de

froment³⁵⁴, ainsi que tant d'autres champs arrachés aux bois et aux marais, et rendus féconds par un travail opiniâtre.

Les nouveaux arts, les commodités de la vie, les idées étrangères introduites par la richesse et le goût du superflu, écueil où vont se briser les plus sages institutions, furent pour toute la nation le germe de ce relâchement de mœurs qui signala nécessairement l'époque de sa décadence. L'influence séduisante de la corruption amortit insensiblement l'ardeur de la liberté, et prépara la tardive, mais infaillible catastrophe qui devait renverser les fondements de l'empire. De leur côté, les colonies perdirent de même leur affection pour la métropole, et dégénérèrent en froides alliées, qui ne voulurent plus avoir rien de commun avec le reste de la nation. Dans tout le cours de l'histoire étrusque, depuis la fondation de Rome, nous verrons comme deux corps de cette nation, établis l'un au-delà du Tibre, l'autre au-delà de l'Apennin, et alors séparés d'intérêts d'avec l'Étrurie centrale, rester tour à tour tranquilles spectateurs de leurs périls mutuels, sans jamais, ou bien rarement, songer à se secourir. Ainsi, tous les liens de leur union s'étant relâchés au sein de la prospérité, le luxe des Toscans, la somptuosité domestique, l'excès des plaisirs et des délices auxquels ils se livroient dans la guerre comme dans la paix, produisirent enfin ces vices fastueux que nous voyons censurés par les écrivains, avec autant de justice que de sévérité³⁵⁵ : tant ils avoient laissé croître en eux cette ardeur de désirs qui consomment un peuple corrompu, c'est-à-dire cet amour excessif des richesses, de la mollesse et de la débauche ! Toutefois, comme l'observe un judicieux historien³⁵⁶, il n'est pas sur qu'il faille rapporter cette décadence au temps où les Étrusques tenoient le sceptre de l'Italie, plutôt qu'à l'époque où ils avoient perdu leur liberté : nous ne manquons point d'exemples de cet indolent désespoir, qui se livre alors à la jouissance des biens présents, sans plus s'inquiéter du soin de l'avenir, et se plonge dans tous ces excès devenus un aliment nécessaire pour des esprits remuants que n'occupent plus l'ambition et la politique.

Nous examinerons ailleurs, avec plus de détail, la constitution fédérative des Étrusques, ses inconvénients, et les fautes d'administration qui entraînèrent la dissolution de cette concorde qui avoit rendu leurs aïeux invincibles. Ce fut par une suite de ces vices et de ces fautes que les

assemblées nationales, qui se tenoient dans le temple de Voltumne, et où les députés de la confédération avoient si souvent donné des preuves des plus éminentes vertus morales et politiques, ne présentèrent plus, à la naissance de Rome, que l'humiliant et pénible spectacle de haines et de rivalités domestiques, présage infallible de la ruine commune. La puissance continentale des Toscans, se trouvant donc alors en même temps attaquée par les Romains, les Gaulois et les Samnites, et leur puissance maritime par les Carthaginois, les Syracusains et les Grecs d'Italie, leur empire, après une longue prospérité, dut enfin céder au sort commun de toutes les choses humaines. Toutefois il fallut encore cinq siècles de revers pour consommer la ruine d'un État jadis si puissant. Les efforts prodigieux de valeur, et les immenses ressources que déployèrent les Toscans pour sauver une liberté chancelante, feront connoître, dans le cours de cette histoire, mieux qu'aucun éloge, les solides bases de leur édifice social : preuve non équivoque des avantages si vainement contestés de la civilisation et des arts.

Les lois, la religion, les mœurs, les arts, la littérature, la langue de ces peuples, considérés relativement à l'influence qu'ils eurent sur l'Italie entière, seront surtout la matière de nos recherches ultérieures. Nous verrons alors en combien de manières le génie de cette étonnante nation, également propre aux arts de la paix et de la guerre, travailla utilement pour le bien de nos provinces, et comment il mérita d'en obtenir l'empire. Si la fortune des Romains parvint à renverser pour toujours la puissance de l'Étrurie, ni le temps, ni les révolutions, ni l'envie, n'ont pu effacer son souvenir de la mémoire des hommes.

CHAPITRE XI.

État moral et politique des Sabins. Colonie des Picentes.

APRÈS avoir considéré la vacillante fortune des conquêtes, on aime à reposer ses regards sur un peuple dont l'élévation n'a coûté ni sang ni larmes à l'humanité. Habitant un pays resserré dans le centre de l'Italie et environné de nations guerrières et nombreuses, les Sabins durent à leurs vertus et à leur valeur le double avantage de faire respecter leur indépendance, et d'occuper le premier rang par la gloire des armes après les Toscans³⁵⁷. Il ne faut donc point s'étonner si les anciens mirent leur vanité à rechercher l'origine d'une nation déjà fameuse, et s'ils ont suivi à cet égard des traditions si différentes. Selon le sentiment de Zénodote de Trézène³⁵⁸, les Sabins étaient un démembrement des peuples indigènes de l'Ombrie, provenant du territoire de Riéti. Caton soutient, au contraire, qu'ils étaient sortis des environs d'Amiterne ; que de là ils se répandirent dans le pays de Riéti, d'où ils détachèrent plusieurs colonies qui, en étendant la gloire du nom Sabin, donnèrent plus de force et de consistance à la nation³⁵⁹. D'après cela on peut, avec certitude, fixer leur demeure primitive dans les hautes montagnes de l'Abruzze supérieure, d'où sortent le Vélino, le Tronto et le Pescara. On retrouve quelques traces obscures, mais très précieuses, des commencements de ce peuple, dans ses premières guerres avec les Aborigènes, établis du côté de l'ouest, et à qui ils enlevèrent les villes de Lista et de Cutilie³⁶⁰. Strabon reconnoît très positivement l'origine italique des Sabins, en disant que leur nation étoit des plus anciennes, et née dans le pays même³⁶¹. D'autres écrivains, jaloux de faire éclater en tout la gloire des Grecs, tirèrent de la discipline militaire des Sabins et de l'austérité de leurs mœurs, une preuve qu'ils provenoient d'une colonie de Lacédémoniens, établie du temps de Lycurgue : opinion de pure vanité, et qui ne sert qu'à montrer à quel point la manie des origines grecques a défiguré l'histoire d'Italie³⁶².

On est fort incertain sur les véritables limites de la Sabinie, à une époque si antérieure aux observations géographiques. Toutefois on doit remarquer que ce pays, presque entièrement compris entre les Apennins, dans un espace d'environ cent milles, étoit environné par l'Ombrie, par le Picenum, par les Vestins et par les Marses, et avoit le Tibre et le Téverone pour limites naturelles, du côté de l'Étrurie et du Latium³⁶³. Or, comme il est constant que les Sabins n'éprouvèrent point de révolution par des causes extérieures jusqu'au temps des Romains, on peut croire qu'ils se maintinrent constamment dans leurs montagnes, où l'exercice en fit avec le temps des hommes robustes et insurmontables à la fatigue. Il est vrai néanmoins que la domination des Sabins s'étendit autrefois à la gauche du Téverone, sur quelques villes de l'ancien Latium³⁶⁴, soit qu'ils y eussent fait passer des colonies, soit qu'ils s'y fussent plus formellement établis par la voie des armes.

Tandis que toute l'Italie étoit bouleversée par des guerres d'ambition, on est agréablement surpris de voir les Sabins employer tous les efforts de leur courage à défendre leur indépendance contre les continuelles attaques de leurs voisins. Ce fut en vain que les Ombriens, dans le temps même qu'ils exerçoient leur plus grand empire sur l'Italie³⁶⁵, épuisèrent leur valeur pour les assujétir ; et les Étrusques respectèrent toujours ou du moins redoutèrent l'énergie d'un peu ple uniquement attentif à la défense de ses foyers. Il est donc très-vraisemblable que jusqu'au temps où les Sabins furent obligés de repousser la violence des armes romaines, toute leur histoire domestique se renferma dans l'obscur, mais désirable médiocrité d'un peuple qui sait se contenter des richesses naturelles que lui fournit son travail, et y trouver tout ce qui constitue le bonheur et la prospérité sociale. Cette heureuse puissance étoit le prix de la vertu, et d'une constante application à l'agriculture, qui, sans jamais donner les richesses qui corrompent, procure toujours ce qui suffit à un peuple sain et courageux. Au sein de cette vie simple, les Sabins connurent les sublimes plaisirs de la nature, qui allie toujours la paix avec l'industrie, et la sûreté avec la valeur³⁶⁶. De là cette habitude de la tempérance, ces mœurs austères, cette foi incorruptible, célébrées avec tant de raison par les anciens : car les Sabins étoient les seuls qui, par la force de leur éducation, présentoient à l'Italie dégénérée le

modèle de toutes les vertus antiques³⁶⁷. L'auguste caractère de leur religion étoit encore un nouveau titre d'illustration pour ce peuple, qui en tiroit un honneur particulier³⁶⁸, pendant que les Romains eux-mêmes se glorifioient d'avoir emprunté des Sabins leurs divinités les plus révérees. La gloire militaire couronnoit enfin les rares vertus de cette nation intéressante, gloire qu'elle devait moins encore à la valeur qui lui étoit naturelle, qu'aux lois d'une discipline sévère et éprouvée³⁶⁹.

Cette vigueur d'esprit, de moeurs et de courage prenoit sa source dans la vie champêtre que les Sabins gardèrent constamment dans toute la simplicité et la modération des premiers âges³⁷⁰. Conformément aux anciennes coutumes, leur population étoit répartie dans de nombreux bourgs et villages, dont les habitations étoient très-rapprochées³⁷¹. Cures, modeste et obscur asile³⁷², étoit le lieu principal où se tenoient des assemblées de la nation³⁷³. Les autres communautés de la Sabinie n'avoient rien qui l'emportât sur celle-ci : au temps même de Strabon, si l'on en excepte Amiterne et Réate, elles avoient plutôt l'air de bourgs que de villes³⁷⁴. Mais, comme l'agriculture et le soin des troupeaux faisoient la principale occupation de ce peuple laborieux, il leur dut le rare avantage d'obtenir d'abondants produits d'un terrain montueux et peu fertile³⁷⁵ ; et ce fut à cette même source qu'il puisa ces richesses superflues, lorsque des idées de luxe eurent introduit parmi eux certaines parures d'or, telles que des anneaux, des colliers et autres ornements militaires qu'ils affectionnoient particulièrement, à l'exemple des Toscans³⁷⁶, dont chacun se piquoit d'imiter les moeurs, par une suite de cette influence irrésistible qu'exerce le pouvoir. C'est pour cela que les Romains, selon leur premier historien³⁷⁷, ne commencèrent à connoître les richesses et le luxe que du moment qu'ils eurent soumis les Sabins.

Les colonies qui se détachèrent anciennement du corps de cette nation populeuse³⁷⁸, peuvent, avec raison, la faire considérer comme la mère de tous les peuples guerriers de la basse Italie. Avant qu'ils eussent fondé, comme nous le verrons ci-après, la nation des Samnites, une de leurs colonies étoit partie du milieu des Apennins, pour accomplir un vœu fait dans un printemps sacré³⁷⁹ ; et, sous des auspices que l'on regardoit alors comme divins, se dirigeant entre les montagnes et les vallées opposées,

s'étoit portée vers la mer supérieure. Là, cette troupe de jeunes Sabins, à la faveur de sa consécration, attira une foule nombreuse, dont se forma insensiblement un nouveau peuple et une illustre république sous le nom de Picentes³⁸⁰. Leur pays, compris entre les montagnes et la mer Adriatique, s'étendoit, dans sa plus grande longueur, depuis le fleuve Esis jusqu'au Matrinus³⁸¹ : ses principales villes étaient Firmum et Asculum, situées dans l'intérieur des terres, au confluent du Tronto et du Castellano. Cette contrée, agréablement coupée de coteaux et de plaines fertiles, ne le cédoit à aucune autre de l'Italie pour la fertilité et la richesse³⁸². Un tel avantage, joint à la facilité des communications avec la mer³⁸³, engagea, dès les temps les plus reculés, les Sicules, les Ombriens et les Étrusques à y entretenir à l'envi des colonies. C'est pour une semblable raison que nous retrouvons quelques traditions assez certaines, quoique obscures, d'un antique établissement des Liburniens sur la même plage, précisément à l'embouchure du Tronto³⁸⁴, d'où ils purent très-facilement entretenir des rapports avec leur pays natal, jusqu'au moment où ils furent entièrement chassés de leurs possessions, ou détruits par des événements qui nous sont inconnus.

Dans l'intérieur du Picénum, vers le midi, habitaient les Prétusianiens ou Prétusiens, dont il est fait peu de mention dans les écrivains³⁸⁵. Leur pays montueux et presque inaccessible étoit resserré dans le court espace compris entre les fleuves Vomane et Salinelle : Interamne³⁸⁶ étoit leur capitale. Cette obscure peuplade formoit néanmoins une république indépendante, mais qui, se trouvant enveloppée dans les révolutions des peuples limitrophes, fut toujours contrainte de suivre le cours de leur fortune³⁸⁷.

CHAPITRE XII.

Du Latium et des peuples Latins ; Rutules Éques, Herniques et Volsques.

L' idée générale que nous acquérons d'abord dans les livres, relativement au Latium, ne pourroit que très-imparfaitement nous représenter l'état primitif de cette contrée célèbre, qui, par une étonnante destinée, vit une de ses villes s'élever de la plus humble origine à l'empire du monde. Les fables, le merveilleux le plus extraordinaire, devoient être les titres fastueux de la naissance d'un peuple fait pour commander à tous les autres peuples ; mais à travers ce langage mensonger, et pourtant excusable de l'adulation, l'on est heureux encore de pouvoir reconnaître cette grossière et naïve simplicité des premiers âges, que la nature nous présente comme une garantie de l'histoire³⁸⁸. La mâle éducation, la frugalité, la constance sont les premiers éléments de la fortune des peuples ; et l'œil du philosophe se plaît à y découvrir les vrais principes de leur grandeur. Les idées et les sentiments de la vaine gloire qui naissent beaucoup plus tard, indiquent au contraire une certaine corruption de l'esprit, plutôt séduit par l'orgueil qu'animé par la vertu, et ils appartiennent bien plus au temps de la décadence des Etats qu'à l'époque de leur élévation.

Les plus antiques traditions du pays où fut Rome, lui donnent pour premiers habitants les Sicules, peuplade indigène de l'Italie³⁸⁹. La société qui porta leur nom, et dont nous avons déjà raconté la funeste catastrophe, y remonta indubitablement à la première origine de la vie civile. Leur ruine, qui engendra tant de révolutions en Italie, doit peut-être s'attribuer à une cause qu'il nous est permis de démêler malgré l'obscurité des temps. Parmi les étranges et contradictoires traditions qui ont eu cours sur les antiquités latines, il en est une qui mérite une attention particulière, celle qui fait descendre des cimes de l'Apennin les Aborigènes, pour occuper cette contrée, qui fut par la suite appelée Latium³⁹⁰. Mais du haut de leurs rochers escarpés et du sein de leurs forêts descendirent à leur tour les montagnards de l'Abruzze, qui se répandirent avec impétuosité jusque sur le territoire de

Riëti, en chassèrent les paysans, autrement dits Aborigènes, et jetèrent les fondements de la nation des Sabins³⁹¹. Chassés par ces usurpateurs, les Aborigènes se précipitèrent de nouveau des montagnes dans la plaine, et se jetèrent sur les Sicules, qui occupaient alors toute la campagne située entre les collines et la mer. La fuite des Sicules vers l'Italie inférieure laissa aux tribus Aborigènes la possession de ces régions agrestes, couvertes autrefois de volcans, maintenant encombrées de marais et de bois³⁹² et où chaque éminence devint un centre de population et une espèce de fort. De l'union fédérative de ces communautés naquit l'alliance générale des anciens Latins³⁹³, qui très-vraisemblablement occupoient, avant la fondation de Rome, un territoire resserré dans l'espace de 35 milles, de Tibur à la mer, et de 20 milles environ, du Tibre au pied du mont Alban³⁹⁴.

On est surpris, au premier coup-d'œil, de trouver tant de communes disséminées dans un pays si peu étendu ; mais on cessera de l'être, si l'on réfléchit que chaque tribu des Aborigènes déjà intitulés Latins, usa du droit imprescriptible qu'elle avoit de se constituer en une société libre et indépendante³⁹⁵. Chacun de ces peuples, invariablement fixé dans ses limites, prit le nom d'un lieu principal situé sur une éminence en manière de forteresse, lequel, par la suite, s'élevant au titre de cité, étendit sa juridiction sur le territoire adjacent³⁹⁶. Laurente Préneste, Albe, Lanuvium, Gabies, Aricie, Lavinium, Tusculum et Tibur la superbe³⁹⁷, sont citées comme des villes de la plus haute antiquité³⁹⁸, et distinguées par leur puissance et par leur richesse avant l'existence de Rome. Laurente, célèbre dans les fables comme la capitale des rois latins³⁹⁹, étoit peut-être la plus considérable de toutes ces cités, à cause de sa situation près de la mer⁴⁰⁰. Les Prénestins, puissamment fortifiés parla nature et par l'art⁴⁰¹, qui durent, presque comme les Romains, à la violence leur première fortune⁴⁰², avoient dans leur étroit domaine huit bourgades sur lesquelles ils exerçaient leur juridiction⁴⁰³. Albe, plus fameuse encore, se glorifioit d'avoir seule fondé trente colonies⁴⁰⁴. Tous ces peuples, réunis par le lien d'une origine commune, l'étoient plus particulièrement encore par la religion et par le noeud politique d'une fédération générale, qui faisoit leur force et leur sûreté. Pour cet effet, les habitants de Tusculum, d'Aricie, de Lanuvium, de Laurente, de Cora, de Tibur, de Pometium, les Ardéates et les Rutules, faisoient leurs

sacrifices et leurs assemblées en commun dans le bois sacré et le temple de Diane à Aricie, consacré à cette déesse par le dictateur latin Égérius Lesbius de Tusculum⁴⁰⁵. Un autre temple près de Lavinium, mis sous la garde des Ardéates, servoit seulement à la réunion des diètes latines⁴⁰⁶ ; bien que l'histoire des premiers siècles de Rome fasse le plus souvent mention du bois sacré de Férentinum, dont l'horreur même convenoit davantage à une assemblée religieuse. Mais le gage le plus puissant de leur conservation étoit ces moeurs énergiques d'un peuple essentiellement pasteur et guerrier, endurci à la fatigue, accoutumé à vivre de peu, et à partager son temps entre la chasse, la charrue et les armes⁴⁰⁷.

Du sein de ces peuples encore agrestes s'éleva enfin une cité qui de l'empire du Latium parvint à celui de toute l'Italie. Aussitôt que Rome se fut accrue, les simples traditions de son origine s'obscurcirent devant les brillantes fictions que l'illustration des cités prête souvent à leur origine. Les Grecs, qui avoient enchanté toute l'antiquité avec leurs fables, eurent aussi la présomption de faire croire au monde qu'ils avoient donné naissance aux Romains. Cette opinion vaine, convertie par l'imagination en un beau roman historique⁴⁰⁸, ne manqua ni d'écrivains pour la défendre, ni de faux documents dont ils surent l'étayer. En supposant donc que, dans les temps les plus reculés, il y avoit eu des hommes de leur race en Italie, ils donnèrent les Aborigènes pour des peuples natifs d'Achaïe ou d'Arcadie, provenant de l'antique colonie pélasgique d'OEnotrus, qui s'étoient introduits dans le Latium par l'extrémité de la Calabre, quoique cette introduction fût évidemment impossible dans un pays fermé et à travers des peuples belliqueux⁴⁰⁹. C'est aussi des Grecs de Thessalie qu'étoient issus les Pélasges qu'on disoit avoir pénétré des bouches du Pô jusqu'aux rivages du Tibre ; c'étoit pareillement de Grèce qu'étoient venues les deux colonies qui, aussitôt après la dispersion des Pélasges, s'étoient portées dans leur territoire, sous la conduite d'Évandré et d'Hercule ; enfin, on donnoit une origine grecque aux Troyens eux-mêmes, qui, après la ruine de leur patrie, s'étoient, disoit-on, établis avec Énée dans le Latium⁴¹⁰.

Sur le fondement de ces traditions imaginaires⁴¹¹, la religion, l'écriture, les arts⁴¹², en un mot, la civilisation des peuples Latins, passèrent pour un don de la Grèce. Les villes, les villages eux-mêmes, brillant d'une

illustration toute nouvelle, se trouvèrent avoir pour fondateurs un héros grec ou troyen, et leur divinité protectrice fut une divinité étrangère⁴¹³. De cette manière, tout le Latium fut converti en un pays de prodiges et de fictions. Tandis que la vanité s'honorait de ces inventions si flatteuses, répétées à satiété par les premiers annalistes, la témérité des grammairiens débita les opinions les plus inconsidérées et les plus hardies, sans autre fondement que les récits mythologiques, ou quelque conformité accidentelle de moeurs ou de langage⁴¹⁴. Le nom même du Latium fut donné pour un nom étranger, afin d'accréditer la fuite et la retraite du grec Saturne en Italie. C'est avec la même frivolité qu'on assura que le nom de Rome étoit dérivé d'un mot grec qui veut dire force⁴¹⁵. On comptoit dans les annales d'Albe quatorze rois de la race d'Enée, depuis Ascagne jusqu'à Romulus⁴¹⁶, quoique l'on ne pût citer aucune action de ces rois pour leur pays, et qu'il fût trop évident que leurs noms obscurs avoient été imaginés pour lier, par le moyen de cette chronologie suspecte de fausseté, la fondation de Rome réputée *fatale*⁴¹⁷ (ou marquée par le destin) avec la chute de Troie⁴¹⁸. L'imagination poétique de Virgile s'empara de ces récits ingénieux, et il lui fut facile de tracer, sur le modèle de la fable de l'Iliade, les aventures et les progrès de la colonie phrygienne qui, des rives du Xante, porta dans l'Ausonie les destinées et la gloire future de Rome. Mais, si son immortel poëme doit faire à jamais les délices de tous les âges, il est de notre devoir d'ôter à ces imposantes fictions le rang qu'elles ont usurpé dans l'histoire.

Dans un petit coin du Latium, voisin de la mer, habitaient les Rutules, que l'on voit quelquefois confondus avec les anciens Latins, comme ils sembloient l'être naturellement par leur situation et par leur origine commune⁴¹⁹. Toutefois ces peuples donnèrent souvent l'essor à leur humeur guerrière au préjudice des Latins, particulièrement sous la conduite du toscan Mézence, qui rendit, à ce qu'il paroît, leur nom redoutable à tous leurs voisins⁴²⁰. La société des Rutules non-seulement continua de se montrer indépendante jusque dans le troisième siècle de la naissance de Rome⁴²¹, mais elle se distingua encore du reste du Latium par un certain éclat de richesse qui contrastoit d'une manière très-marquée avec les moeurs grossières des autres peuples⁴²². Ardée, leur capitale, entourée de murailles d'un accès difficile, fière de sa force⁴²³ et ornée de belles

peintures⁴²⁴, tiroit de son commerce maritime des richesses⁴²⁵ qui tentèrent plus d'une fois l'avidité rapacité des Romains. Les Éques, au contraire, ainsi que les Herniques, renfermés entre les stériles cimes de l'Apennin, privés de commerce et de toute espèce de superfluité, n'avoient à se vanter d'aucun avantage, sinon de leur force et de leur valeur. Ces deux peuples, dans le principe, distingués de la race des Latins, s'acquirent une égale célébrité par l'inébranlable constance avec laquelle ils résistèrent aux armes romaines. L'énergie des sentiments naturels éclatoit dans toute sa force chez ces peuples fiers et grossiers, continuellement appliqués à des travaux pénibles et utiles. La guerre, l'agriculture et la chasse, exercices convenables à la fierté de leurs mœurs, étaient les seules occupations conformes à l'esprit mâle de ces temps héroïques⁴²⁶ : ce qui nous montre que la simplicité de la vie civile n'excluoit point ces vertus généreuses qui, en mettant un frein aux plus fougueuses passions du cœur, tendoient à faire respecter les droits des hommes. C'est à ce titre que les Éques, appelés aussi Équicoles, méritèrent la réputation de rigides observateurs de l'équité⁴²⁷, en même temps que leur indomptable constance les montrait sous un aspect terrible à leurs ennemis. L'union de plusieurs communautés populeuses composoit la société politique des Éques, situés, à l'orient, dans la partie supérieure du vieux Latium, à partir des sources de l'Anio jusqu'à Tibur⁴²⁸. Les Herniques, resserrés dans un territoire plus étroit et plus montueux⁴²⁹, au centre des Vosques, des Éques et des Marses, comptoient dans leur alliance les communautés des Alatrans, des Vérulans, des Féréntins et des Anagnins, chez qui se tenoient les assemblées de la nation⁴³⁰ ; peuples, à la vérité, grossiers, mais tous également renommés pour leur vigueur et pour leur courage⁴³¹. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de rappeler leur nom avec éloge dans le cours de cette histoire.

Les Volsques, peuple nombreux, vaillant, et né au sein des armes, occupaient un pays plus vaste et plus fertile, lequel s'étendait le long des côtes de la mer de Toscane, depuis Antium jusqu'à Terracine, borné au levant par la Campanie et le Samnium, au couchant par le vieux Latium, au nord par les Éques, les Herniques et les Marses⁴³². Les fiers Aurunces qui, outre la Campanie, occupoient une partie des terres aux environs du Liris, se montrèrent, ainsi que les Samnites, des voisins très-incommodes pour les

Volsques, relativement aux limites ; mais la plus grande révolution qu'éprouvèrent ces derniers dans les temps anciens, vint de l'invasion des Toscans, qui conservèrent sur eux une longue domination⁴³³. Toutefois, quel que fût le genre de leur assujettissement, ils ne perdirent point cet esprit de liberté courageuse qui survit aux passagères vicissitudes de la fortune, et qui maintient la véritable force des États. Aussi, dès qu'ils eurent, on ne sait par quel événement, recouvré leur première indépendance, les Volsques reprirent-ils l'attitude d'une des plus énergiques nations de l'Italie, au point, comme le dit Tite-Live, que le sort sembloit les avoir destinés à tenir dans un continuel exercice la valeur des Romains⁴³⁴. Un grand nombre de villes et de districts entroient dans la confédération générale des Volsques. Puissante en hommes et en armes, elle vit prospérer dans son sein une multitude innombrable de citoyens libres, chez un peuple simple, laborieux et fidèle aux siens⁴³⁵, jusqu'au moment où les dévastations romaines réduisirent leur pays en solitude⁴³⁶. Les villes principales des Volsques, dans l'intérieur des terres, étoient Cora, Segni et Norba, dont on voit encore sur pied des restes considérables des plus fortes murailles⁴³⁷ ; Velletri, nommée dans la langue des Volsques *Velestrom*⁴³⁸ ; Frégelles, qui avoit d'autres lieux sous sa garde et sa dépendance⁴³⁹ ; Sétie, Privernum, Coriole, Longule, Polusque, Fabraterie, Frusinone, Verrugine⁴⁴⁰, Sulmone, Ecète, Aquinum, Intéramne sur le Liris, Atine, Arpinum, Sora et Casinum⁴⁴¹. Toutes ces villes étoient fortement situées sur des lieux élevés, ceintes de solides murailles, et, suivant le cours de leur prospérité, plus ou moins riches et puissantes. Antium, Circaëum et Terracine, appelée Anxur en langue volsque⁴⁴², étoient ses villes les plus florissantes, à cause de leur position avantageuse sur la mer, et de leur commerce. Un port à la proximité de chacune, étoit l'entrepôt des objets de leur trafic, lequel se composoit non-seulement des denrées que fournissoit le pays, mais encore du butin que leur procuroit la piraterie⁴⁴³, regardée chez ce peuple comme une profession ordinaire et glorieuse⁴⁴⁴. L'île populeuse de Pontia⁴⁴⁵, qu'ils possédoient en face du promontoire Circaëum⁴⁴⁶, ne devoit pas peu faciliter et protéger leurs courses sur la mer de Toscane. Néanmoins les Volsques ne négligèrent rien pour fonder leur prospérité, d'une manière plus noble, sur la base de l'agriculture et de l'industrie domestique. C'est par les soins et les travaux

constants de cette industrie que les marais Pontins, objet digne des regards du naturaliste et de l'observateur politique des vicissitudes humaines, se virent changés en un terrain florissant et fertile, sur lequel s'élevaient vingt-trois villes considérables⁴⁴⁷ ; tandis que de nos jours, après tant de siècles et d'efforts, ils présentent encore le spectacle dégoûtant d'une plage infecte et malsaine. Enfin l'opulence incontestée de Suessa-Pométia, abondante en précieux métaux⁴⁴⁸, seroit elle seule une preuve évidente de la richesse des Volsques avant l'agrandissement des Romains.

Mais le seul mérite des Volsques n'étoit pas seulement d'égaler par leur force et leur bravoure les autres peuples de l'Italie : ils cultivèrent encore les beaux-arts avec une sorte d'émulation et de célébrité. Leur habileté dans la plastique, que Pline⁴⁴⁹ rappelle en passant, nous a été récemment démontrée par les bas-reliefs trouvés dans des fouilles faites au voisinage de Vellétri⁴⁵⁰. Ces ouvrages, quoique d'une exécution un peu grossière, nous donnent une idée satisfaisante de l'état de l'art parmi eux, en même temps qu'ils nous retracent plusieurs de leurs usages, entièrement conformes à ceux des Étrusques : conformité qui ne fait que démontrer davantage les rapports mutuels qui existaient entre ces deux peuples, lesquels se trouvent également prouvés par l'analogie de leurs dialectes⁴⁵¹.

Tous ces peuples, jadis souverains dans leurs domaines respectifs, furent, par un effet de la politique romaine, confondus sous le nom collectif de Latins, et leur territoire porta la *dénomination* commune de Latium. Ce principe, que nous développerons en son lieu, d'incorporer les vaincus avec la nation victorieuse, étendit ainsi le Latium politique des bords du Tibre jusqu'au paisible Liris⁴⁵², qui, sortant des hauteurs de l'Apennin, parcouroit le pays des Volsques, passoit au milieu de Minturne, et, traversant le bois sacré de Marica et le marais voisin, alloit, par une large embouchure, se décharger dans la mer. C'est ainsi qu'après la conquête, la région des Aurunces se trouva réunie au nouveau Latium, lorsque les Romains, par le même esprit de politique, rendirent commun à toute cette nation l'honneur du droit latin, honneur que nous verrons dans la suite si ambitionné par tous les autres peuples de l'Italie.

CHAPITRE XIII.

Antiques révolutions des Osques. Établissement de nouveaux peuples. Région des Aurunces.

TOUTE l'antiquité est pleine des vestiges de peuples peu connus ou entièrement oubliés. Tel fut le sort qu'éprouvèrent les Osques en Italie. Les historiens grecs et romains firent peu d'attention à ce peuple, qui, dans leur temps, étoit rayé de la liste des nations. Toutefois, si nous avons plutôt en vue le véritable esprit de l'histoire qu'une érudition stérile, nous trouverons dans les écrivains des lumières plus que suffisantes pour rétablir la mémoire d'un peuple qui prit une part si considérable dans les révolutions du nom Italique. En effet, l'existence d'un peuple antérieur à l'époque où remontent les traditions historiques, lequel occupait presque la moitié du continent de l'Italie, et qui fut la tige de plusieurs autres peuples, se reconnoît facilement dans le nom célèbre des Aurunces, des Ausones, des Opices et des Osques, sous lequel il est très-probable que les anciens désignoient une même nation⁴⁵³. Le nom des Ausones fut certainement introduit par les Grecs pour indiquer la race des peuples qu'ils avaient rencontrés dans l'Italie inférieure, et que les naturels du pays désignaient sous le nom originaire d'Aurunces et d'Osques⁴⁵⁴. Selon les récits mêmes des anciens Grecs, la première colonie de Pélasges qui mit le pied dans la Calabre et sur le territoire d'Otrante, trouva toute la région occupée par les Ausones⁴⁵⁵, On rencontroit aussi plus avant dans les terres des indigènes de ce nom⁴⁵⁶, dans le pays des Samnites⁴⁵⁷, dans la Campanie⁴⁵⁸, et dans d'autres lieux voisins des Volsques⁴⁵⁹; en sorte que dans la langue des anciens, le nom d'Ausones servoit à désigner le plus généralement, par cette appellation collective, les habitants de l'Italie⁴⁶⁰. C'est par la même raison que les Grecs appelèrent, durant quelque temps, tout le pays Ausonie, et Ausonienne, la mer de Sicile, avant qu'elle eût pris le nom plus glorieux de mer Tyrrhénienne⁴⁶¹.

Quoique ces traditions se perdent dans l'obscurité des siècles étrangers à l'histoire, nous pouvons tirer des moeurs de ces peuples une preuve

nouvelle et plus convaincante encore de leur haute antiquité. De hautes montagnes pour habitations⁴⁶², une taille gigantesque, un aspect terrible, des habitudes féroces⁴⁶³ : voilà les traits sous lesquels on les représente, et auxquels on reconnoît sans peine le caractère des peuples primitifs. Il ne faut donc point s'étonner si, d'après les récits merveilleux que les premiers voyageurs dûrent faire de la férocité de ces peuples, Homère conçut l'idée de placer dans leur pays les horribles festins des Lestrigons ; quoique, à la différence des Cyclopes, il les représente établis dans des villes et assujettis à une sorte de gouvernement⁴⁶⁴. En suivant des traces plus certaines, on peut retrouver la race farouche des Aurunces et des Osques dans les sauvages habitants du Haut-Apennin, qui, stimulés par le besoin de leur propre subsistance, songèrent à occuper les collines et les plaines voisines de la mer, aussitôt que ces lieux, après l'écoulement successif des eaux, purent leur offrir, par leur dessèchement, une demeure stable et assurée. Les mœurs grossières de ces fiers montagnards furent insensiblement adoucies par les progrès naturels : de la vie pastorale et agricole⁴⁶⁵, qui leur firent enfin goûter les avantages de la société civile. Un passage très-remarquable d'Aristote nous fait voir clairement comment les premiers habitants de l'Italie inférieure, uniquement adonnés au soin des troupeaux, furent, par l'heureuse influence des institutions civiles, conduits à l'état d'agriculteurs⁴⁶⁶. Ainsi, de ce tronc des sauvages naturels de l'Italie on vit sortir un corps de nation, qui se divisa en plusieurs confédérations volontaires, lesquelles, en conservant le titre de leur origine, s'établirent, sous le nom primordial d'Osques⁴⁶⁷, dans tout l'espace compris entre la Sabinie et l'extrémité de la Calabre.

Que tous ces peuples répandus dans la Basse-Italie fussent sortis de la même souche, c'est ce que nous prouve plus particulièrement la conformité du langage, qui étoit le même parmi eux, ou du moins très approchant de l'idiome des Osques. Nous avons dit plus haut comment nos robustes montagnards donnèrent l'origine à la nation des Sabins, et celle-ci aux Picentes. Les Marses, les Vestins, les Marruces et les Pélignes, placés dans de semblables circonstances, prouvaient ainsi, par leur affinité, une descendance pareille ; de même que des Sabins étoient visiblement issus les Samnites, qui furent, à leur tour, les pères des Frentanes, des Hirpins, et

finalement des Lucaniens. Après que tous ces membres d'une même famille se furent séparément établis sous un régime propre et des lois particulières, le nom originaire des Osques se conserva plus spécialement dans la région de la Campanie et dans les lieux voisins jusques aux limites des Volsques. Mais l'invasion des Étrusques, qui s'emparèrent des plus belles portions de leur territoire, et les colonies de Chalcis qui usurpèrent toute la côte⁴⁶⁸, restreignirent beaucoup ces peuples, et les forcèrent enfin à se renfermer dans les étroites limites de la région dite des Aurunces, laquelle sauva heureusement le nom et l'indépendance de la première famille.

Le pays qu'on appelait proprement des Aurunces, avait pour limites, au couchant et au nord, les Volsques ; au levant, les Sidicins et la Campanie ; au midi, la mer dans un espace d'environ 34 milles, à partir de Terracine jusqu'à Sinuesse⁴⁶⁹. Amycles⁴⁷⁰, Caiète⁴⁷¹ et Formies⁴⁷², que la manie du merveilleux avoit si étrangement converties en colonies grecques, jouissoient des inestimables avantages de leur situation près de la mer, ainsi que la célèbre Minturne, traversée par le Liris⁴⁷³, et Sinuesse, au pied du mont Massique⁴⁷⁴. Fundi, dont le territoire marécageux produisoit le généreux vin de Cécube⁴⁷⁵, étoit située au bord du lac de ce nom, célèbre par ses îles flottantes⁴⁷⁶ ; Aurunce, capitale de toute la confédération, s'élevoit plus avant dans les terres, sur une éminence alpine qui retient encore aujourd'hui le nom de mont Aurunce⁴⁷⁷. Vescie, autour de laquelle s'étendait la fertile plaine Vescine, aujourd'hui de Sessa ; Ausone et Minturne conservèrent avec plus de bonheur dans leurs murs le sang et le nom de la race des Ausones⁴⁷⁸, dont il subsista encore un rameau dans Calène⁴⁷⁹, ville considérable⁴⁸⁰, jusqu'au moment où tous ces peuples, sans distinction, furent exterminés par la férocité des Romains.

Après la ruine totale des Osques, leur nom subsista encore comme un témoignage des premières antiquités Italiques. Du temps de Caton le censeur, les Romains, qui méprisoient tous les autres peuples, prenoient ce nom pour synonyme de barbares⁴⁸¹. Toutefois les poètes, vrais dispensateurs de la gloire, célébrèrent en plusieurs manières l'antique renommée, la splendeur et le courage des Osques⁴⁸². Leur langue, que nous verrons répandue dans tant de contrées de l'Italie, non-seulement survécut à leur destruction, mais elle eut encore une grande part dans la formation de la

langue latine ; et en outre, un grand nombre de rites religieux et civils des plus importants de l'ancienne Rome, tirèrent véritablement leur origine de ceux des Osques⁴⁸³.

CHAPITRE XIV.

Des Vestins, Marrucins, Marses et Pélignes.

L'INFLUENCE des causes physiques sur le caractère des peuples ne se manifesta chez aucune des nations Italiques d'une manière aussi sensible que chez les Vestins, les Marses, les Marrucins et les Pélignes. Habitant les sommets les plus âpres et les plus escarpés de l'Apennin, ils rencontraient à chaque pas une difficulté à vaincre, un obstacle à surmonter. La forme des objets sensibles qui nous environnent agit peut-être plus fortement encore que le climat sur nos facultés morales, en vertu de cette tendance puissante qu'éprouvent partout les hommes à se mettre en harmonie avec la nature. C'est ainsi que ces peuples, continuellement exercés à lutter contre la rudesse d'un sol ingrat, acquirent insensiblement une telle vigueur de corps et de caractère, une telle intrépidité, qu'ils furent hautement distingués parmi les nations les plus guerrières et les plus valeureuses de nos provinces. Comme la force et l'élévation d'un État ne se mesuraient point sur l'étendue de son territoire, mais sur un juste partage des droits des citoyens, chacun de ces peuples put, par l'éclat de ses actions, se signaler à l'égal des plus puissants défenseurs de la liberté italique. Aujourd'hui, que nous manque l'art d'animer et d'intéresser au bien général tous les membres d'une société, nous nous étonnons qu'une si petite confédération ait pu se montrer si grande, et mériter un rang des plus illustres dans l'histoire ; mais chacun pouvant alors recueillir le fruit de ses nobles dangers, et participer à la gloire commune, tous les peuples de l'Italie montrèrent également un généreux héroïsme, et concoururent avec la même ardeur à la défense d'une liberté dont ils s'estimoient dignes. Voilà comment les peuples si braves dont nous parlons compensèrent amplement par leur valeur la petitesse du nombre, et s'acquirent particulièrement la renommée de peuples des plus courageux⁴⁸⁴.

Ces nations habitèrent constamment les deux provinces qu'on appelle aujourd'hui les Abruzzes. Les montagnes escarpées et arides qui occupent la plus grande partie de cet espace ne sont séparées que par des vallées

étroites, dont la culture est ordinairement difficile et restreinte. Il seroit absolument impossible de fixer avec précision l'étendue de leurs territoires respectifs ; mais on voit clairement que la disposition des montagnes et le cours des fleuves durent en déterminer les limites naturelles⁴⁸⁵. Les Vestins, placés entre les fleuves Matrinus et Aterne⁴⁸⁶, et bornés, au levant, par la mer Adriatique, possédoient Pinna, la plus considérable de leurs villes, et Aterne, située sur la mer, à l'embouchure du fleuve de ce nom, dont le port étoit commun aux Marrucins et aux Pélignes⁴⁸⁷, leurs voisins. Les Marrucins, selon Caton⁴⁸⁸, étoient un démembrement des Marses : renfermés dans un petit angle, baigné l'espace d'environ dix milles par la mer, ils se glorifioient de posséder Tiati, ville renommée, et leur capitale⁴⁸⁹. La confédération guerrière des Pélignes, un peu supérieure aux deux autres, se composoit des peuplades répandues autour du mont Majella : cette contrée étoit séparée du Samnium par le fleuve Sangre, qui, après un long et rapide cours, alloit se réunir à la mer dans le pays des Frentanes. Leur région se trouvoit divisée comme en trois parties distinctes : l'une renfermoit une large vallée, avec toute la plaine qu'on appelle aujourd'hui de *Cinq* milles, où étoient la patrie d'Ovide⁴⁹⁰, et Corfinium, qui se vit à la veille de jouer un si grand rôle dans la guerre sociale : les deux autres, extrêmement montueuses, et exposées à toutes les rigueurs d'un climat froid, ne présentoient que quelques pâturages d'été⁴⁹¹. Enfin, l'incontestable affinité des Pélignes avec les Sabins⁴⁹² et les peuples limitrophes, nous offre une preuve nouvelle et directe de leur commune extraction : preuve sur laquelle nous aimons d'autant plus à insister, qu'elle est le fondement naturel et le plus vrai des origines italiques.

Les Marses, la plus renommée de toutes ces nations par sa valeur⁴⁹³, possédoient un territoire plus étendu et plus célèbre. Placés comme au centre des Sabins, des Vestins, des Pélignes, des Eques et des Herniques, une langue commune⁴⁹⁴ resserrait encore les liens d'affinité qui existaient naturellement entre ces peuples, et donnoit plus de facilité à leurs communications mutuelles. Marruvie, située, comme on le croit, sur les bords du vaste et limpide lac Fucin, aujourd'hui Célano, étoit la capitale de leur république⁴⁹⁵, et très-vraisemblablement le siège des assemblées nationales. Albe, élevée sur une haute montagne⁴⁹⁶, où l'on voit encore ses

ruines⁴⁹⁷, passoit pour une citadelle inexpugnable des Marses, qui comptaient encore dans leur confédération les Ansantins, les Antinates et les Lucenses⁴⁹⁸. Tous ces peuples, suffisamment défendus par les hauteurs considérables qu'ils occupoient, vivoient, suivant l'ancienne coutume, dans des villages et hameaux⁴⁹⁹, avec cette assurance que donne le sentiment de sa propre force et le respect des traités. La confédération des Marses, des Vestins, des Marrucins et des Pélignes pouvoit presque aller de pair en puissance avec les Samnites⁵⁰⁰ : mais le premier rang de cette association appartenoit sans contredit aux Marses, dont l'éducation mâle et guerrière fit dire aux Romains qu'on ne pouvoit ni vaincre les Marses, ni vaincre sans les Marses⁵⁰¹. Les preuves de leur valeur, que nous verrons éclater dans la guerre marsique et sociale, nous convaincront combien l'ardeur de ce peuple pour la liberté s'étoit peu refroidie ; combien, après tant de siècles, ils étoient peu dégénérés de cet esprit martial héréditaire, dont on trouvoit des marques jusque dans leurs tombeaux⁵⁰².

Une chose qu'on ne doit point omettre dans le développement de l'histoire de l'esprit humain, c'est que les Marses dûrent la plus grande partie de leur célébrité à une espèce particulière d'enchantement ou de vertu magique que leurs prêtres s'attribuaient pour conjurer et apprivoiser les esprits. Leur pays montueux, rempli de cavernes et de bois, offroit une retraite naturelle à ces reptiles. Contraints de se défendre contre des ennemis si dangereux, les Marses apprirent à les braver ; et cette adresse parut facilement au vulgaire crédule une puissance surnaturelle. Sans doute le Marse intrépide qui le premier porta le mépris du danger jusqu'à lécher la liqueur venimeuse que recèle la dent des vipères⁵⁰³, se proposa de retirer quelque avantage de cette découverte. Aussi cette habileté à se jouer, pour ainsi dire, avec des animaux homicides, et à guérir leurs morsures, dut être généralement regardée comme un art extraordinaire et magique⁵⁰⁴, lequel, secondant la médecine, devint l'héritage de quelques imposteurs qui formoient une race particulière, et dont le sang ne se mêloit jamais à un sang étranger⁵⁰⁵. On alla même jusqu'à se persuader que cet art surprenant étoit un don salutaire de la déesse Angitie, à qui ce peuple offroit un hommage particulier au fond d'un bois sacré, situé au fond du lac Fucin⁵⁰⁶. Ainsi la renommée des enchanteurs Marses, consacrée par la religion, obtint

tant de crédit et de respect, que Virgile lui-même a employé les couleurs les plus brillantes de la poésie pour décrire la puissance surhumaine d'un de leurs prêtres doué de cette vertu magique⁵⁰⁷. Cette opinion universelle, si propre à plaire dans un temps de superstition, se maintint jusqu'au siècle d'Héliogabale⁵⁰⁸ ; et, comme pour perpétuer la preuve de la crédulité humaine, il en subsiste encore des traces dans le pays où elle prit naissance⁵⁰⁹.

CHAPITRE XV.

De la Confédération générale des Samnites.

CE fut au milieu des révolutions qui agitèrent toute l'Italie, dans des siècles encore barbares, que commença de s'élever la nation puissante des Samnites, nation qui contribua le plus à établir l'état politique de nos provinces. Il n'est pas douteux que les Samnites durent leur origine à une colonie des Sabins, par suite d'un vœu solennel formé dans un printemps sacré. S'il faut en croire les traditions des temps superstitieux, les dieux prirent un soin particulier de l'enfance des Sabins : ils envoyèrent un taureau sauvage, d'une singulière beauté, pour encourager et guider les pas de cette jeunesse guerrière dans le territoire des Osques⁵¹⁰. Là, ils organisèrent la nouvelle société des Sabelles, dont les Osques formoient en grande partie la population⁵¹¹ : c'est ce même peuple, qui prospérant par degrés, joua dans la suite un si grand rôle sous le nom de Samnites⁵¹². Bientôt, pour se conformer à la coutume politique et religieuse de leurs pères, les Sabelles, à leur tour, détachèrent de leur nouvelle société une colonie, qui alla s'établir à l'orient du mont Taburne, et y fonda la tribu des Hirpins, titre pris de l'idiome propre aux Sabins⁵¹³. Une autre troupe de jeunes Samnites, à la faveur des mêmes auspices, traversa le fleuve Silare, s'étendit dans la Calabre, et donna l'origine à la fière et belliqueuse nation des Lucaniens⁵¹⁴.

La société des Samnites ainsi établie se trouva naturellement fondée sur un système agricole très-propre à éveiller et à exciter l'activité et l'industrie par l'attrait des plus douces espérances⁵¹⁵. Suivant la coutume des Sabins, ils habitèrent d'abord dans de nombreux villages⁵¹⁶ ; ce qui, en facilitant les communications sociales, favorisa nécessairement les progrès de l'agriculture et de la population. L'amour de la liberté, la constance dans le travail, et une continuelle application aux arts ruraux, furent dans le principe les causes les plus efficaces de l'activité du talent, et de la force et de l'agrandissement progressif des Samnites. Horace a remarqué comment ce peuple guerrier, accoutumé à la tempérance, à la soumission dans les

travaux durs et pénibles des champs, s'occupoit non-seulement à manier la bêche et la hache, mais, sous l'œil d'une mère impérieuse et sévère, à transporter les rameaux des arbres dépouillés des forêts⁵¹⁷. C'est au sein de ces austères exercices et d'autres semblables, que se forma le caractère des Samnites, ce caractère énergique et intrépide qui se signala par un mépris si généreux des dangers et de la mort, tandis que leurs nobles institutions et leurs mœurs vertueuses et honorées, nourrissaient et exaltoient dans leurs coeurs l'amour de la patrie, amour qui renfermant en soi tous les sentiments sublimes et honnêtes, maintint avec éclat la force et la grandeur de la nation, durant tout le cours de son existence politique.

La région des Samnites, traversée obliquement par l'Apennin, renfermoit, d'un côté, toutes les terres comprises entre la Campanie et la mer supérieure ; de l'autre, tout l'espace qui s'étendait depuis le fleuve Sangre jusqu'à l'Apulie et à la Lucanie. Dans ces limites où le courage et l'indépendance sembloient, par prédilection, avoir fixé leur séjour, était renfermée toute la confédération des Samnites, laquelle se composoit des Pentriens, des Caudiniens, des Hirpins, des Caracéniens et des Frentanes, peuples dont chacun formait encore individuellement une ligue particulière. Le Matèse, la pointe la plus âpre et la plus élevée de l'Apennin, laquelle a plus de quarante milles d'étendue⁵¹⁸, se trouvoit comme au centre de quatre des principales villes des Samnites-Pentriens, c'est-à-dire Télésie, Esernie, Alife, et Bovianum, capitale de toute la confédération⁵¹⁹, dans laquelle on remarquait encore Trivente, Tiferne, Sépinum, Murgantium, qui de simples villages s'étoient élevées au titre de cités, fortifiées d'ouvrages militaires⁵²⁰, ayant, comme toutes les villes du Samnium, un forum, un sénat, des comices, et leurs magistrats particuliers. Caudium, Saticule, Trébule, Compulterie étoient les communes les plus remarquables des Samnites-Caudiniens, qui habitaient au pied de l'immense Taburne, du côté de la Campanie, et dans la vallée qui devint ensuite si fameuse sous le nom de Fourches-Caudines⁵²¹. Les Hirpins, beaucoup plus nombreux et plus puissants, occupoient le revers opposé du mont Taburne, et les collines pittoresques dont l'amphithéâtre s'étend jusqu'aux plaines de la Pouille. Parmi leurs villes les plus renommées on distinguoit Callife, Abelline, Rufrie, Taurasie, Éca, Équumtuticum, Erdonie, Trivice, Aquilonie,

Cominium, Romulée, Compsa, et Malévent, qu'une vanité mensongère donnoit pour avoir été fondée par Diomède, sous le nom plus heureux de Bénévent⁵²². Aufidène étoit la capitale, sinon l'unique ville des Caracéniens⁵²³, peuple peu considérable, établi sur un terrain montueux et stérile, à l'occident des Frentanes. Ces derniers, également de race samnite⁵²⁴, étoient dans une situation beaucoup plus avantageuse, habitant le long de la mer Adriatique, dans un espace d'environ 80 milles, depuis le fleuve Pescara jusqu'au Fortore. La ville d'Ortone, que Strabon appelle l'arsenal des Frentanes⁵²⁵, se présentait sur une éminence d'un aspect agréable, auprès du cap où se trouvoit le port le plus spacieux et le plus sûr de cette côte orageuse. On voit encore à l'embouchure du fleuve Fore les ruines considérables d'un vaste bassin : celles du Fortore⁵²⁶ et du Trigno⁵²⁷ offroient aussi jadis un asile aux navigateurs. Non loin de là étoit la ville maritime de Buca, et Cliternie, située à la droite du Biferno : on découvroit ensuite l'antique Larinum, ville capitale des Frentanes, à peu de distance de la moderne, mais dans un site beaucoup plus agréable⁵²⁸. Les ruines d'Ansanum se voient sur une colline, à quelques milles de Lanciano ; et l'on a reconnu avec certitude celles d'Istronie dans le beau pays de Vasto. Les nombreux vestiges d'édifices que l'on trouve jusque sur la cime des montagnes les plus pierreuses et les plus escarpées prouvent à quel point la simplicité des mœurs, la coutume d'habiter dans des villages, et l'influence des lois, favorisèrent la population chez les Samnites. En effet, la facilité avec laquelle ils mettoient sur pied de nombreuses armées, dans la circonstance d'une guerre nationale ou auxiliaire, suppose nécessairement une prodigieuse multiplication des hommes ; au point que plusieurs écrivains politiques ont cru, d'après des calculs probables, que le pays des Samnites renfermait anciennement plus de deux millions d'habitants⁵²⁹.

Il étoit impossible qu'une aussi grande masse de forces restât oisive, et laissât longtemps en paix les pays voisins. Aussi, dès que la passion de la gloire eut éveillé l'esprit guerrier des Samnites, ils prirent l'attitude d'un peuple ambitieux de dominer sur toutes les nations issues de la race des Osques. Nous savons, à la vérité, peu de chose des révolutions militaires et politiques qui précédèrent leurs cruels démêlés avec Rome ; mais il est certain que, longtemps avant cette époque, la puissance des Samnites étoit

solidement établie, et sur leur force intérieure et sur l'empire qu'ils exercoient au dehors. Par une suite de ces événements qui n'ont été qu'effleurés sans être expliqués par les historiens, nous voyons les peuples du Samnium pénétrer dans la Sabine, et s'établir à Amiterne⁵³⁰ et à Casinum. Les Volsques, qui furent en contestation avec eux au sujet de leurs limites, sentirent aussi durant quelque temps le poids de leurs armes, ainsi que les Apuliens, lesquels, à ce qu'il paroît, furent encore plus maltraités par les Hirpins, situés sur leur frontière⁵³¹. Mais les Samnites s'agrandirent surtout aux dépens des Étrusques de la Campanie⁵³², soit que depuis longtemps ils fussent jaloux de la gloire de ces rivaux, soit qu'ils redoutassent leur puissance. Les premiers, qui certainement furent les agresseurs, enlevèrent d'abord à leurs ennemis le beau pays où ils avoient bâti Marcine⁵³³, et ajoutèrent à cette conquête quelques autres territoires moins considérables adjacents au golfe de Pestum. Ensuite, pour leur sûreté, ils bâtirent, plus avant dans les terres, Rufries et Batulum⁵³⁴, à quelque distance du fleuve Sarnus. Ces villes sont aujourd'hui également inconnues à l'histoire et à la géographie. Nole, Nucérie, Pompéia et Herculaneum passèrent également sous la domination des Samnites, après que, par leurs continuelles incursions, ils eurent forcé les Toscans, amollis par les richesses de la Campanie, à entrer en société avec eux, et à leur céder une partie de leur territoire⁵³⁵. C'est avec la même politique insidieuse qu'au quatrième siècle de Rome, ils parvinrent à détruire entièrement la puissance étrusque dans cette contrée, par l'occupation frauduleuse de Capoue.

Quoique le caractère moral des Samnites se ressentît beaucoup de la constitution physique d'un pays âpre, montueux et sauvage⁵³⁶, ils ne négligèrent cependant point les arts et la pompe extérieure, particulièrement dans la guerre. Les plus brillantes couleurs éclataient sur leurs habits militaires : ils portoient la recherche en ce genre jusqu'à semer l'or et l'argent sur leurs boucliers. Mais il est probable que l'amour du luxe ne s'introduisit chez eux que par leurs fréquentes communications avec les Étrusques et les Tarentins⁵³⁷. La dangereuse imitation de leurs mœurs ne fut néanmoins jamais capable d'altérer les mâles vertus qui élevèrent le nom Samnite à un si haut degré de renommée. Si les nobles actions de ce peuple, qui devront fixer toute notre attention dans le cours de cette histoire, ont été

célébrées, ce n'est sûrement ni par l'adulation ni par la faveur : les écrits de leurs ennemis et de leurs oppresseurs sont aujourd'hui les seuls dépositaires de leur immortelle gloire, et un monument mémorable de l'éminente supériorité de la vertu sur les passions sanguinaires et destructives⁵³⁸.

CHAPITRE XVI.

Révolutions des peuples de la Campanie.

LA douceur du climat, la fertilité d'un territoire riant et agréable, justement nommé « la plus belle pompe de la nature, » firent regarder la Campanie comme l'abrégé de tous les charmes qui distinguent l'Italie. Mais cette heureuse prérogative fut la source des fréquentes révolutions qui firent constamment peser sur ses peuples le joug de la servitude⁵³⁹. Un célèbre écrivain⁵⁴⁰ a observé que les pays les plus fertiles déterminent naturellement la dépendance par l'habitude que les hommes y prennent d'une vie commode, facile et délicieuse, habitude qui leur fait perdre dans la mollesse l'idée et le sentiment de la valeur, dont ils ne savent ni ne peuvent faire usage lorsqu'il s'agit de résister au plus fort. La condition des anciens habitants de la Campanie, si facilement assujettis par les Toscans, par les Grecs, par les Samnites, et enfin par les Romains, confirme évidemment cet axiome politique, surtout quand on la compare à celle des Sabins, des Volsques et des Samnites, qui, durant plusieurs siècles, maintinrent si courageusement leur indépendance : mais ces derniers peuples, moins favorisés par la nature, et foiblement intéressés à la conservation d'une vie pénible, défendoient dans la liberté le plus précieux de tous leurs biens.

Toute cette étendue de pays qui dut peut-être à la fertilité de ses plaines le nom de Campanie, étoit anciennement comprise dans le vaste domaine des Osques⁵⁴¹. Soit que l'influence du climat eût amoli le courage de ce peuple, soit que la fécondité naturelle du sol présentât un appât irrésistible à la cupidité des étrangers, il est certain que cette contrée fut continuellement en proie aux invasions⁵⁴². Les Étrusques, comme nous l'avons dit plus haut, profitèrent de la fortune de leurs armes pour s'introduire, avec l'aide des Ombriens, dans ce beau pays, où ils fondèrent un puissant État, à qui, pour le mieux désigner, ils donnèrent le nom d'Étrurie-Campanienne⁵⁴³. Capoue, anciennement appelée Vulturnum⁵⁴⁴, étoit la principale des douze cités ou colonies qu'ils y fondèrent, et qu'ils réunirent par une confédération qui leur assuroit les mêmes droits. Les Toscans s'étendirent non seulement dans

toute la vaste plaine arrosée par le tortueux Vulturne, qui, à cause de sa naissance dans le Samnium, eût un nom osque ou samnite⁵⁴⁵, mais dans la belle contrée adjacente au golfe de Salerne, où ils bâtirent Marcine⁵⁴⁶, et, en suivant la côte, jusqu'au fleuve Silarus, aujourd'hui Sélé, qui formoit une limite naturelle entre leur territoire et celui des Lucaniens⁵⁴⁷. Plus loin de la plage, habitaient les Sarrastes, peuple inconnu, lequel occupoit les plaines riantes arrosées par le Sarnus, où ils fondèrent Nucérie-Alfaterne⁵⁴⁸. Sur quelques médailles qui nous restent de cette ville, on voit représentée à la manière osque l'effigie d'un ancien héros du pays, appelé Epidius Nuncion, qui se précipita dans le fleuve, et à qui les habitants de Nucérie rendoient des honneurs divins⁵⁴⁹. La Campanie, baignée au midi par la mer de Toscane, étoit séparée du Samnium par le mont Tifate, et par le côté occidental de l'Apennin. Les incendies, les tremblements de terre, et les grandes révolutions de la nature avoient, de temps immémorial, répandu une sorte de merveilleux terrible sur cette contrée, particulièrement exposée à la violence des feux souterrains⁵⁵⁰. Le canton le plus célèbre étoit ces champs que la vive imagination des Grecs appela Phlégréens, et dont la nature volcanique entraîna tant de bouleversements physiques, et donna lieu à des fables sublimes.

Établis dans cette belle région, que Cérès et Bacchus, comme le disent les anciens, se disputaient la gloire d'enrichir, les Étrusques y introduisirent leurs institutions civiles et leurs arts, qui dans peu changèrent les moeurs grossières des Osques en ces moeurs douces et polies que l'on attribue généralement aux peuples de la Campanie. La prospérité de ces nouveaux dominateurs, aussi actifs qu'industriels, fut longtemps un objet d'inquiétude et de jalousie pour leurs voisins, qui, frappés de leur grande renommée, les regardaient comme un peuple invincible. Mais enfin leur antique valeur dégénéra, et ils commencèrent à marcher à grands pas vers leur décadence. Nous avons montré plus haut comment les Samnites, profitant du relâchement des Toscans, les dépouillèrent d'abord de la plus grande partie de leurs possessions, et finirent par ruiner entièrement leur domination dans la Campanie. On doit sans doute attribuer une si grande chute à la manière de vivre molle et dépravée que s'étoient formée les Toscans sous un ciel qui inspire la volupté. Les précieuses et abondantes

productions de la Campanie devenoient la matière d'un commerce lucratif, qui, en répandant la richesse parmi ces peuples, les excitoit à la recherche de toutes les superfluités de la vie. Le Vulturne leur ouvroit une communication rapide et facile avec la mer, qui leur apportoit avec les trésors des étrangers leur luxe et leurs arts corrupteurs. La délicatesse domestique, la somptuosité des repas, le raffinement des plaisirs, étoient parvenus à un tel excès, qu'ils s'étoient fait un besoin de toutes les sensations extrêmes⁵⁵¹. L'art et le goût féroce de répandre le sang humain dans les horribles sacrifices de l'amphithéâtre, où l'intérêt du spectacle étoit d'autant plus vif que le péril étoit plus grand, furent une invention des Étrusques de Capoue, qui transmirent ensuite cette abominable coutume aux Romains⁵⁵². Leurs festins, qui commençoient au milieu du jour et ne se terminoient qu'au lever du soleil, étoient souvent souillés de sang et de spectacles atroces. C'est ainsi que la prospérité et l'abondance de tous les biens avoient fait germer dans leurs âmes l'arrogance et la cruauté que leur reproche Cicéron⁵⁵³. Ce grand orateur s'écrie, avec le ton de l'indignation, que la Campanie avait été pour les habitants de l'Italie le berceau de la mollesse et de l'orgueil⁵⁵⁴. Mais, quelle que fut la tendance naturelle des Campaniens vers le relâchement, on a du moins la satisfaction de remarquer que la corruption de leurs mœurs ne fut portée à cet excès que dans un temps de décadence et de servitude.

Avant l'invasion des Toscans, les Chalcidiens d'Eubée avoient envoyé une colonie dans ce pays célèbre des Osques, sous la conduite d'Hippoclès de Cumes et de Mégasthène de Chalcis, lesquels fondèrent la nouvelle Cumes sur une colline agréable, voisine de la mer, dans le second siècle après la ruine de Troie⁵⁵⁵. Peu de temps après, les Cumans, auxquels s'étoit jointe une troupe d'Éoliens⁵⁵⁶, bâtirent Dicéarchie, ou Pouzzol, qui offrit un port commode à leur commerce⁵⁵⁷ : à peu de distance, sur le même rivage, ils élevèrent avec une égale activité Parthénopé ou Naples⁵⁵⁸, que nous voyons souvent, à raison de son origine, appelée Euboïque ou Chalcidienne, ainsi que la ville de Cumes⁵⁵⁹. D'autres colons de Chalcis et d'Érétrie, également Ioniens⁵⁶⁰, s'étoient établis dans l'île de Pithécuse, aujourd'hui Ischia, qui a dix-huit milles de tour, et où la fertilité du territoire et l'abondance des mines qui s'y trouvent⁵⁶¹ leur procurèrent une existence

heureuse, jusqu'à ce que les dissensions domestiques obligèrent les Chalcidiens à passer sur le continent pour s'unir à leurs compatriotes de Cumes et de Naples⁵⁶². Mais comme cette île devait son existence et ses accroissements aux volcans, les tremblements de terre fréquents et les éruptions désastreuses de l'ardent Epomée, contraignirent aussi les Érétriens à abandonner cette île, et à se réfugier sur la terre ferme, où ils augmentèrent le nombre des colonies d'origine Euboïque⁵⁶³. Les petites îles de Prochyta et de Nisida furent également occupées par les Grecs, ainsi que Caprée, qu'on disait, comme toutes les autres, avoir été détachées du continent par une de ces révolutions physiques qui ont bouleversé toute la contrée⁵⁶⁴. Cumes, qui dès sa naissance parut destinée à jouer un grand rôle⁵⁶⁵, non-seulement dominoit sur toutes les autres villes chalcidiennes de la Campanie⁵⁶⁶ et leur faisoit envier sa prospérité, mais elle eut encore la gloire de donner l'origine à Zancle, qui devint ensuite si célèbre sous le nom de Messine⁵⁶⁷. Les Étrusques virent d'un oeil jaloux l'accroissement de cette colonie, et ne cessèrent de tenter tous les moyens de l'assujettir ; mais nous verrons dans la suite comment tous ces efforts tournèrent à leur honte, tandis que Cumes et Naples continuèrent de jouir des précieux avantages du commerce, des arts et de la civilisation.

Les Étrusques, à qui appartient surtout la gloire d'avoir poli les peuples de cette belle contrée de l'Italie, réunirent les populations éparses des Osques, en formant de plusieurs petits villages une seule communauté. Telle fut l'origine d'un grand nombre de villes de la Campanie, sur lesquelles les géographes nous ont donné beaucoup de détails, quoiqu'il soit aujourd'hui impossible de faire la distinction des villes souveraines des Toscans et de celles qui leur étoient assujetties. Néanmoins Casilinum, situé sur le fleuve Vulturne, dans l'emplacement de la moderne Capoue ; Nole, Calatie, Suesse, Acerre, Trébule, Calénum, Abelle, Venafrum, Atelle, Nucérie-Alfa terne et Compulterie⁵⁶⁸, peuvent avec raison être comptées parmi leurs villes principales, ainsi que Literne, Herculanium, Pompéia et Stabie, plus voisines de la mer. La nombreuse population de la Campanie étoit en proportion de l'abondance et de la facilité des subsistances⁵⁶⁹ ; et les intimes communications que ces peuples eurent avec les Toscans et les Grecs ne permettent point de douter qu'ils ne se soient de bonne heure appliqués aux

arts d imitation : c est dans leur sein que fleurit la célèbre école Italo-Grecque, à qui nous devons les beaux vases de Nole, et ce grand nombre de médailles précieuses empreintes de caractères osques. La vive et ingénieuse imagination des Campaniens se distingua aussi, comme nous le verrons, dans certains genres de littérature, spécialement dans les fables Atellanes, ainsi appelées du nom de la ville où ces comédies furent le plus longtemps en usage.

À l'occident de Capoue habit oient les peuples nommés Sidicins, tirant leur origine de l'ancienne race des Osques⁵⁷⁰. Téanum, cité remarquable, était l'unique ville de leur territoire, peu étendu, mais indépendant⁵⁷¹, lequel devint par accident l'occasion de la désastreuse guerre des Samnites. Les belles médailles de Téanum nous montrent que leur langue, leur religion et leurs arts les rapprochoient entièrement des peuples de la Campanie, avec qui ils avoient une origine commune⁵⁷².

CHAPITRE XVII.

Des Énotriens, Choniens et Lucaniens.

DANS une histoire si indigente en faits positifs, nous ne chercherons point le cours des événements qui rendirent la contrée la plus méridionale de l'Italie, connue aujourd'hui sous le nom des deux Calabres, un théâtre de révolutions aussi rapides que funestes. Selon ce que rapporte un historien d'un grand poids⁵⁷³, cette région fut dans le principe habitée par les Choniens et les Énotriens, peuples issus de la même race. Le territoire qui, du nom d'une très-ancienne ville située sur le fleuve Siris, a voit pris la dénomination particulière de Chonie⁵⁷⁴, étoit un district de la dépendance de l'Énotrie, laquelle, en s'avancant dans l'intérieur des terres, occupoit toute l'étendue de pays comprise entre Tarente et Pestum, comme le prouvent les petites îles de ce golfe, appelées, dans un temps, Énotri – des⁵⁷⁵. Dès ce temps le fleuve Bardane qui débouche dans le golfe de Tarente, étoit la limite naturelle qui séparoit l'Iapygie de l'Énotrie, dont les habitants, longtemps bornés à la vie pastorale, passèrent ensuite à l'état d'agriculteurs. Les traditions antiques nous assurent qu'Italus, roi d'Enotrie, eut toute la gloire de cette importante révolution, qu'il opéra par l'influence salutaire des lois, et surtout par l'effet des réunions et des festins publics qu'il introduisit parmi ses peuples, lesquels apprirent ainsi à connoître et à goûter les avantages de la vie civile ; institution dont l'Italie a tout le mérite, selon Aristote⁵⁷⁶, et qui fut depuis adoptée par les Crétois et les Lacédémoniens comme une école de tempérance, de concorde et de bienveillance fraternelle. Le nom d'Italie que reçut l'extrémité de la péninsule renfermée entre les golfes de Squillace et de Sainte-Euphémie, devoit passer pour un monument de la reconnaissance nationale, si l'origine douteuse de ces sortes d'étymologies, reçues avec une aveugle crédulité par les anciens, pouvoit être admise comme une preuve historique. Quoi qu'il en soit, il est certain que les habitants de l'Italie inférieure furent des premiers à améliorer leur état de société en mettant à profit les bienfaisantes institutions et les lumières d'un sage législateur.

Antiochus assure d'une manière positive que les Choniens et les Énotriens occupoient cette contrée avant l'arrivée des Grecs en Italie⁵⁷⁷ : c'est confesser en même temps que ces peuples ne tiroient point leur origine de la Grèce. On ne peut avec certitude opposer à un historien si renommé l'autorité de Phérécyde, compilateur de généalogies, qui vivait du temps de Darius, fils d'Hystaspe, et qui, s'appuyant sur les récits des poètes cycliques et des mythologues, insinua que les Énotriens étoient une colonie d'Arcadiens, venus en Italie sous la conduite d'Enotrus, fils de Lycaon⁵⁷⁸. On verra dans peu, d'une manière plus convaincante, sur quel fragile fondement s'appuyoient les prétentions des Grecs relativement à l'antiquité de leurs colonies, et à la primatie qu'ils s'arrogeaient sur nos contrées. Mais puisqu'à défaut de véritables documents historiques, l'origine des Énotriens ne peut se déduire que de simples conjectures, il y a tout lieu de croire qu'ils étaient issus, comme tous les autres peuples de l'Italie, de la race des Osques. Ils sont certain qu'on donna le nom d'Ausones ou d'Osques aux habitants de l'Italie inférieure, sans en excepter les indigènes des deux Calabres, pays montueux, difficile à conquérir, et dont l'intérieur est comme inaccessible aux étrangers. Il est très-vraisemblable que ces fiers montagnards, voués à la vie pastorale, donnèrent l'origine à la nation des Énotriens et des Choniens, dont la valeur guerrière, comme il paroît par quelque leur historique, se montra dans toute son énergie à l'époque où les Sicules, après avoir été chassés des bords du Tibre, s'arrêtèrent quelque temps parmi eux⁵⁷⁹. Les Morgètes, qui étaient un démembrement des Énotriens⁵⁸⁰, éprouvèrent, dans cette révolution, le fier ressentiment de leurs frères, qui les chassèrent enfin sans pitié du continent, ainsi que les Sicules⁵⁸¹. Mais la prééminence des Énotriens fut, à son tour, abaissée par un peuple nouveau, qui fit évanouir pour jamais leur empire et leur nom.

Après que les Samnites, profitant de l'accroissement de leurs forces, se furent répandus dans le midi de l'Italie, ils introduisirent dans le pays des Énotriens une colonie d'où sortit la société des Lucaniens⁵⁸². La rapide prospérité de ce dernier peuple est suffisamment prouvée par l'étendue de son territoire, lequel, durant un temps, embrassoit tout le côté occidental de la péninsule, à commencer du fleuve Silare jusqu'à l'extrémité de la Calabre⁵⁸³. Plusieurs actions d'éclat méritèrent aux Lucaniens la réputation

d'un peuple fort et valeureux, mérite conforme à l'esprit de ce temps, où les vertus guerrières avoient seules droit aux honneurs et à la gloire. La force physique concourut avec la force morale et politique des institutions à donner à ces peuples ce caractère mâle et énergique qui étonne la délicatesse de notre siècle. La vigueur corporelle et la valeur personnelle, étant regardées dans ces temps antiques comme la véritable puissance et la gloire des États, les lois se proposoient pour but essentiel de former des corps et des âmes robustes, art trop peu connu des modernes. Comme si chacun eût en naissant, stipulé avec sa cité de lui donner tout ce qu'elle exigeroit, la sévérité de l'éducation publique vouloit que les enfants s'éloignassent du toit paternel pour être élevés dans les forêts, et s'accoutumer, dès leur plus tendre jeunesse, par les longs exercices de la chasse, aux fatigues d'une vie dure et laborieuse⁵⁸⁴. Ainsi l'amour de la patrie, passion toujours noble jusque dans ses écarts, produisit une race d'hommes dont la force parut surpasser les forces mêmes de la nature. Mais tandis que les mœurs tendoient dans une parfaite harmonie à former des citoyens utiles, les lois civiles fortifioient encore ces nobles sentiments en mettant l'oisiveté et la mollesse au rang des crimes capitaux⁵⁸⁵. L'esprit de liberté qui enflammait ces peuples belliqueux, non encore énervés par les besoins superflus, ni avilis par ces lâches passions qui subjuguèrent leur postérité, régna, à ce qu'il paroît, dans sa plus grande énergie parmi cette portion des Lucaniens qui habitoit aux environs de la forêt de Sila, au-dessus de Cosentia⁵⁸⁶ : peuple dont nous verrons plus tard sortir l'indépendante nation des Brutiens. Cette austérité de mœurs n'excluait point parmi eux les affections douces et généreuses de l'humanité et de la bienfaisance : l'hospitalité, leur vertu chérie, était encore un devoir commandé par les lois⁵⁸⁷. C'est ainsi qu'une éducation forte et des institutions viriles acquirent aux Lucaniens, malgré leur extérieur rude et grossier, la réputation si légitime d'un peuple juste et humain⁵⁸⁸.

CHAPITRE XVIII

De l'ancienne Iapygie.

LES anciens donnoient le nom d'Iapygie à toute cette contrée orientale de l'Italie qui s'étend depuis le fleuve Fortore jusqu'au cap de Leuca, aujourd'hui, occupée par la Pouille et par les deux provinces de Bari et d'Otrante⁵⁸⁹. Une division géographique et politique bien déterminée comprenait autrefois dans l'Iapygie les Dauniens, les Peucétiens et les Messapes, avec les campagnes des Salentins⁵⁹⁰ : peuples que les Grecs romanesques disoient avoir reçu leurs noms d'autant de héros de leur race, fortunés possesseurs de ces belles contrées⁵⁹¹. La constitution physique de l'Iapygie nous présente trois objets dignes de notre attention, et qui peuvent nous aider à mieux connoître l'état naturel et civil de ces peuples : 1°. le grand promontoire Gargan, dont les hautes montagnes, qui sont une branche de l'Apennin et paraissent couvertes d'antiques forêts battues par la violence des vents⁵⁹², semblent s'avancer jusque dans la mer Adriatique ; 2°. la vaste plaine de l'Apulie, traversée par plusieurs fleuves, et revêtue d'une profonde couche de terre épaisse, noire et fertile ; plaine que l'on reconnoît avoir autrefois été un golfe, ou plus vraisemblablement une lagune qui s'étendoit jusqu'au pied du mont Vultur, antique volcan, et, comme il paroît par ses débris, un des plus terribles⁵⁹³ ; 3°. les collines pierreuses qu'on appelle Murge, formées de fortes couches horizontales de pierres calcaires, et dont la chaîne, non interrompue ni divisée par des vallées, s'étend graduellement dans cette longue et étroite péninsule, qui termine le continent de l'Italie. Dans les limites de cette province, que la nature s'est plu à orner d'une manière si riche et si variée, et qui forme aujourd'hui les deux territoires de Bari et d'Otrante, étoit l'antique demeure des Peucétiens, des Messapes et des Salentins, qui furent ensuite confondus sous le nom général de Calabrois. Mais la ville qui faisoit l'ornement principal de la péninsule, et en particulier des Messapes, étoit sans contredit Brindes, renommée en tout temps pour la commodité et la sûreté de son port spacieux^{###MISSING###}. Le rapide et voragineux Aufide, qui prend sa source

dans l'Apennin, divisoit la région des Peucétiens et des Dauniens, laquelle embrassait toute la basse Apulie, le promontoire Gargan, et s'étendoit jusqu'à la frontière des Frentan es. Nous devons nous contenter de cette description générale, puisque, dès le temps même de Strabon, il n'étoit plus possible d'assigner d'une manière précise les limites de ces peuples, le nom des Peucétiens et des Dauniens s' étant confondu dans le nom plus récent des Apuliens, que nous verrons souvent reparaître dans le cours de cette histoire^{###MISSING###}.

Au milieu des incertitudes d'un temps si dépourvu de lumières, on ne sauroit découvrir dans ces contrées de plus anciens habitants que ceux dont l'histoire fait mention sous le nom d'Iapygiens⁵⁹⁴. Les Grecs, dont les premières colonies abordèrent incontestablement dans cette région de l'Italie, assuroient que ses habitants devoient leur origine aux Crétois, et qu'elle remon toit jusqu'au temps de Mi nos⁵⁹⁵: d'autres en faisoient un peuple barbare venu de l'Illyrie, et repousse par je ne sais quelle sédition vers une terre plus fortunée⁵⁹⁶. Mais certainement le pays où abordèrent ces étrangers avoit déjà auparavant sa dénomination propre d'Iapygie, et ses habitants portoient celui d'Iapygiens-Messapes⁵⁹⁷. La constante inimitié de ces peuples à l'égard des Grecs, et le titre de barbares que ceux-ci donnèrent en échange tant aux Dauniens qu'aux Peucétiens et aux Messapes⁵⁹⁸, paroissent être une preuve suffisante qu'ils étaient d'une race différente de celle des Grecs. L'uniformité de langage qu'un judicieux écrivain⁵⁹⁹ a remarquée parmi les peuples de l'Apulie, démontre leur affinité, et leur ancienne et commune descendance des Osques, qui occupoient toute l'Italie méridionale. C'est précisément ce nom originaire que portoient les peuples que les navigateurs grecs rencontrèrent la première fois qu'ils abordèrent sur ces plages, dont les habitants cherchèrent dans l'intérieur du pays un asile plus assuré⁶⁰⁰.

Toute cette délicieuse contrée offroit, comme dans une plaine majestueuse, des pâturages si fertiles, que ses premiers habitants, aussi-bien que ceux d'aujourd'hui, regardoient Je soin des troupeaux comme la première de toutes les industries⁶⁰¹. La région de l'Apulie, malgré la chaleur du climat et l'aridité du sol⁶⁰², était particulièrement renommée chez les anciens pour l'abondance de ses moissons, les races de ses chevaux et la

beauté de ses laines, qui sont encore aujourd'hui le produit le plus précieux de ce pays⁶⁰³. C'est ainsi que les laborieux Apuliens⁶⁰⁴ savoient tirer de leurs soins industriels cette félicité domestique qui rendit leur contrée une des plus populeuses et des plus florissantes⁶⁰⁵. On comptoit treize cités principales de leur dépendance⁶⁰⁶, parmi lesquelles on peut citer encore Téanum, Géronium, Ascule, Lucérie, Vénusie, Arpi, Canusie, Achérontie, qui retiennent encore en partie leurs anciens noms⁶⁰⁷. Et bien qu'il ne soit pas possible d'assigner en particulier à chacune de ces régions plusieurs des lieux dont il est fait mention dans Pline, il n'y a point de doute que tout ce côté oriental de la péninsule, autrement dit la Calabre, ne fut pas moins abondamment peuplé de nations indigènes que d'étrangères⁶⁰⁸. Une si brillante prospérité fut néanmoins si malheureusement détruite par les armes romaines, que non-seulement tant de biens disparurent, mais que cette belle région de l'Italie ne fut plus dès-lors, pour ainsi dire, qu'un désert⁶⁰⁹.

CHAPITRE XIX.

De l'arrivée des Grecs dans l'Italie.

L'ÉTABLISSEMENT des Grecs dans l'Italie inférieure est un des faits les plus avérés de l'histoire ancienne, quoique l'époque et les circonstances de cet événement soient enveloppées d'épaisses ténèbres. S'il faut s'en rapporter aux récits de certains écrivains, les Pélasges d'Arcadie furent les premiers qui se portèrent dans ces contrées, dix-sept générations avant la guerre de Troie⁶¹⁰. La gloire de cette expédition fut attribuée à Énotrus, fils de Lycaon, roi d'Arcadie, qui occupa avec les siens la pointe occidentale de la péninsule, à laquelle il donna le nom d'Énotrie, et qui fut dans la suite appelée Italie. Dans la région opposée, vers l'Adriatique, s'établit Peucétius, compagnon et frère d'Énotrus, avec une portion de cette même colonie, d'où les Grecs tiroient les titres de leurs arrogantes prétentions sur nos provinces⁶¹¹.

La Grèce, à qui il n'étoit permis de rien ignorer, eut toujours un penchant extrême à cacher son ignorance des faits sous les noms imposants de ses héros. La profonde obscurité répandue sur l'origine des peuples accrédita les premières fictions des poètes et des mythologues, qui fondèrent sur la base de la vanité et de l'orgueil les titres chimériques de la généalogie des nations, ainsi que celle des grands personnages. De tels récits, embellis des inventions accoutumées, charmes de la poésie, firent une si vive impression sur l'ardente imagination des Grecs, que ces traditions, reproduites par les historiens, devinrent un des plus beaux titres de gloire pour la nation. Les imitateurs de la Grèce, partisans fidèles de ses erreurs, eurent la foiblesse de regarder comme une profanation tout ce qui s'éloignoit du sens littéral de ces récits classiques. Combien d'amateurs de l'antiquité ont établi l'origine, l'âge, les aventures de ces héros, et élevé sur ce fondement un système chronologique, avant même d'avoir reconnu la vérité de leur existence ! C'est ainsi que, par de fréquentes allégories et par l'empreinte poétique des premières narrations, les annales se trouvèrent enrichies d'une longue suite de rois, de chefs et de conducteurs imaginaires, dont les noms sont encore

tous les jours cites en tête des livres, par des érudits, avec une telle confiance, que la critique sévère et courageuse a bien de la peine à secouer l'autorité de ces préventions héréditaires, qui ont converti l'histoire des premiers siècles en une suite de compilations de fables et d'erreurs.

L'accumulation de semblables autorités ne sauroit prévaloir contre la philosophie de l'histoire, qui seule doit faire loi. Nous n'admettons donc ni la fabuleuse généalogie d'Énotrus, ni celle de son successeur Italus, lesquels, selon les Grecs, régnèrent dans l'Italie, et lui donnèrent son nom et ses lois, et nous ne serons pas plus disposés à croire que l'Arcadie, petite région dans le centre du Péloponnèse, toute montagneuse et agreste, et dont les habitants étoient particulièrement appliqués à la vie pastorale⁶¹², ait eu une telle surabondance d'hommes, qu'elle ait pu fournir un si grand nombre de colonies sans se dépeupler elle-même, surtout dans un temps où les peuples de la Grèce entière, encore rustiques et barbares, menaient naturellement une vie presque sauvage⁶¹³. De plus, l'ignorance et la difficulté de la navigation dans des temps si reculés⁶¹⁴ doivent rendre très-suspectes ces expéditions si vantées des Grecs, surtout si on réfléchit que celle des Argonautes, postérieure d'environ 450 ans à la navigation d'Énotrus, fut la première entreprise de quelque éclat que tentèrent les Grecs avec une misérable barque, sur laquelle ils répandirent tant de merveilleux, qu'ils nous la représentent encore dans le ciel au rang des plus brillantes constellations⁶¹⁵. L'état incertain des tribus grecques, les continuelles incursions des Thraces et des autres barbares du nord, rendirent leur condition si peu favorable avant la guerre de Troie, qu'elles ne durent point songer à tourner encore leur activité vers les contrées occidentales, avec lesquelles il paroît qu'elles n'avoient eu jusqu'alors aucune communication régulière. Si donc on ne veut point regarder comme entièrement supposées les premières expéditions des Pélasges, on ne doit du moins les considérer que comme de simples courses de peuplades errantes, malgré la haute importance que l'insatiable vanité des Grecs a voulu depuis donner à ces entreprises⁶¹⁶.

Thucydide⁶¹⁷, en parlant des temps qui précédèrent la guerre de Troie, nous montre comment les écrivains de sa nation, plus attentifs à plaire par des fables qu'à instruire par des faits, avoient défiguré la vérité de l'histoire

en y mêlant les récits les plus mensongers. On doit à l'impartialité non moins qu'au profond jugement de ce grand historien, d'avoir montré la Grèce sous son véritable point de vue, et de n'avoir pas dissimulé l'état de barbarie et le peu de puissance de cette contrée avant l'expédition de Troie, expédition dont la célébrité fut bien au-dessus de son importance. Ce fut depuis cette époque que les Grecs, glorieux de leur succès, s'avancèrent vers la civilisation, et se trouvèrent en état de former quelque illustre entreprise, d'acquérir une plus grande connaissance de la navigation, et d'étendre leur nom dans des contrées inconnues. Les discordes des familles régnaient, les troubles sanglants qui se propagèrent dans toute la Grèce après la chute de Troie, donnèrent lieu à de fréquentes émigrations de tribus ou communautés grecques, qui se portèrent sur les côtes de l'Asie, dans les îles de la mer Égée, dans l'Italie et dans la Sicile, où elles fondèrent un grand nombre de colonies⁶¹⁸. Les premiers exploits des tribus émigrées, en excitant l'admiration des Grecs, ne tardèrent pas à éveiller une émulation générale, conforme à l'esprit altier d'un siècle héroïque, agité de grandes passions, avide de gloire, de distinctions et de richesses. Les pays les plus favorisés de la nature durent donc appeler d'abord l'attention des chefs de ces colonies, qui, suivant l'impulsion d'une meilleure fortune, se disposèrent, sous d'heureux auspices, à chercher dans des terres étrangères de nouvelles sources de prospérité et d'abondance⁶¹⁹.

Les colonies qui se répandirent dans la partie méridionale de l'Italie, connue ensuite sous le nom de Grande Grèce, tiroient en grande partie leur origine des Achéens du Péloponnèse et des Doriens. Les Crétois, qui avoient le bonheur d'obéir à des lois admirées de toute l'antiquité, auroient, selon les traditions, été les premiers du sang dorien qui, poussés sur nos côtes par la tempête, abordèrent dans l'antique Iapygie, où ils fondèrent Hyria, mère de plusieurs colonies. Mais il n'est pas sur que cet événement pût se rapporter, comme le veut Hérodote, à l'âge de Minos (⁶²⁰; car d'autres racontent qu'Idoménée, chassé de la Crète, vint se fixer dans les campagnes des Salentins, et fut le chef de ces migrations postérieurement à la guerre de Troie⁶²¹. Mais d'après le récit du père de l'histoire grecque, les Crétois qui s'établirent dans l'Iapygie, afin de mieux se confondre avec les naturels du pays, quittèrent leur propre nom et prirent celui d'Iapyges-Messapes⁶²². Des

divisions intestines firent ensuite abandonner leur séjour à une grande partie d'entre eux, et ils se transportèrent de là dans la Macédoine, où ils se fixèrent sous le nom de Bottiéens⁶²³, ce qui diminua beaucoup le nombre des Crétois dans l'Iapygie. Notre dessein n'est point de faire l'énumération des colonies helléniques qui se succédèrent après la ruine de Troie, et auxquelles on donne pour chefs Diomède, Épée, Philoctète, Ulysse, Idoménée et autres fameux héros, qui, suivant les récits des Grecs, formèrent des établissements illustres parmi nous, en fondant un grand nombre de cités, tant dans les deux Calabres que dans la Campanie et dans le Samnium. Nous dirons seulement que si l'on veut soumettre ces récits à l'examen d'une critique impartiale, il convient ou de rejeter tout-à-fait ces traditions des temps héroïques, ou au moins de les regarder comme des relations dictées par la vanité nationale⁶²⁴. On ne peut non plus taire les contradictions sans nombre que présentent sur les mêmes faits les traditions diverses recueillies des écrivains anciens, d'âge et de jugement souvent peu dignes de confiance ; car il est certain que si l'accord uniforme des récits confirme la vérité de l'histoire, elle se trouve détruite par les rapports opposés et divers. En bornant donc nos recherches à la fondation des colonies sur lesquelles s'accordent les preuves historiques, nous trouvons que Cumæ, réputée la plus ancienne des villes grecques de la Sicile et de l'Italie⁶²⁵, fut, selon toute apparence, bâtie par les Eubéens de la race des Ioniens, dans le second siècle après la ruine de Troie⁶²⁶. D'autres Chalcidiens, de concert avec ces Messéniens bannis de Maciste pour avoir violé à Limnæ de jeunes filles spartiates, s'établirent à Rhégium dans le cours de la première guerre de Messénie⁶²⁷, vers le même temps que les valeureux Parthéniens, sortis de Sparte sous la conduite de Phalante, prirent Tarente et y fixèrent leur colonie⁶²⁸. Les Achéens, qui devoient leur origine et leur idiome aux Éoliens⁶²⁹, fondèrent presque en même temps, dans le huitième siècle avant l'ère vulgaire, Crotone⁶³⁰ et Sybaris⁶³¹, villes dont la prospérité est attestée par les colonies que la première envoya bientôt après à Pandosie⁶³² et Térine⁶³³ ; la seconde à Laos, à Scidre⁶³⁴ et à Pestum⁶³⁵. Caulonie⁶³⁶ et Métaponte⁶³⁷ durent également leur origine aux Achéens. Vers la même époque, une troupe de fugitifs sortis de la Locride orientale⁶³⁸ bâtit Locres, avec le secours des Syracusains, au pied du mont Esope⁶³⁹ ; d'où se

portèrent dans la suite deux nouvelles colonies, Hipponie⁶⁴⁰ et Mesma⁶⁴¹, sur le rivage de la mer Tyrrhénienne. Nous verrons dans la suite les Ioniens chercher aussi un asile sur nos côtes, lorsque, fuyant la tyrannie des Perses, ils bâtirent Vélie sur le golfe de Pesturn⁶⁴². Une chose digne de remarque, c'est qu'Hérodote attribue aux Phocéens, chefs de cette colonie, la gloire d'avoir été les premiers des Grecs qui tentèrent de longues navigations avec des vaisseaux de transport propres à voguer en pleine mer. En voyant en effet leur audace ouvrir aux Grecs le commerce de l'Europe occidentale, on dut regarder à cette époque, comme une course extraordinairement heureuse, le trajet des côtes de l'Asie mineure jusqu'au rivage de la mer Tyrrhénienne⁶⁴³.

De la fondation certaine de ces colonies, les plus remarquables de toute la côte italique, on peut justement conclure que les Grecs ne formèrent aucun établissement considérable dans cette contrée, si ce n'est après la guerre de Troie, et dans les deux premiers siècles de l'ère romaine. Antiochus⁶⁴⁴ ne peut point citer d'époque plus ancienne de l'arrivée des Grecs et de leur domination dans l'Italie inférieure. Les colonies qu'ils introduisirent dans la Sicile se rapportent aussi à cet âge⁶⁴⁵. Tout concourt donc à prouver que les Grecs, avant ce temps, connaissaient peu ou point du tout nos contrées. Homère lui-même, qui donne des descriptions si exactes de tant de pays, ne fait jamais mention de l'Italie, ou du moins ne désigne-t-il les parties méridionales que d'une manière très-confuse⁶⁴⁶, tantôt parlant sans nulle justesse de Charybde et de Scylla⁶⁴⁷, tantôt faisant de l'Italie le séjour des féroces Lestrignons et des Cimmériens⁶⁴⁸, en parlant enfin de l'Italie comme on parleroit aujourd'hui des Terres Australes⁶⁴⁹. Et véritablement la Sicile et l'Italie, vues dans un lointain obscur, parut être l'habitation des monstres et des géants, et fut le sujet de beaucoup de fictions. Les mers du couchant étoient alors très-peu fréquentées par les Grecs ; et les dangers de la navigation sur l'Adriatique en rendoient presque inconnues les côtes naufrageuses⁶⁵⁰. A des époques reculées, l'Épire était désignée par les Grecs grossiers comme la région des ténèbres et des enfers⁶⁵¹, et comme l'extrémité de la terre⁶⁵². Ensuite, lorsque de nouvelles découvertes eurent agrandi pour eux les limites du monde, ils donnèrent à l'Italie le nom d'Hespérie, comme étant la région la plus reculée qu'ils connussent du côté

de l' Occident, en y transportant le séjour des enfers et les lieux inconnus où la lumière sembloit s'éteindre⁶⁵³.

Mais, de quelque manière que les Grecs se soient établis en Italie, il est certain qu'ils y trouvèrent d'anciennes nations indigènes, auxquelles ils donnèrent indistinctement le nom de Barbares. Ces vieux peuples, issus du sang des Osques, étoient néanmoins réunis depuis longtemps en sociétés, et avoient une langue, des dieux, des lois et des usages qui leur étoient propres. Quoique les Grecs, dont l'ambition tendoit à obscurcir la renommée de tous les autres peuples, aient comme usurpé la gloire d'avoir les premiers civilisé l'Italie, on peut affirmer qu'à l'époque de leur arrivée dans ce pays, bien loin que nos peuples fussent encore sauvages et barbares, comme ils veulent nous les représenter, ils étoient pour le moins aussi disciplinés qu'eux. Toutefois on ne peut nier que les mœurs générales de cet âge ne fussent empreintes d'un caractère de rudesse et de rusticité, comme nous le montrent les héros mêmes d'Homère⁶⁵⁴ : mais les arts utiles, les principes de morale, de gouvernement, d'ordre et de subordination devoient nécessairement dominer parmi ces peuples, déjà suffisamment instruits des devoirs et de tous les avantages de la vie civile. Tant que les troupeaux et les productions naturelles de la terre furent leurs principales richesses, la vie pastorale et l'agriculture, à quoi se rapportait en somme toute leur institution sociale, fut une vie de prospérité et de bonheur. L'agriculteur, l'artisan, le guerrier, le politique, se trouvèrent longtemps réunis dans le même individu, avant qu'on eût introduit l'utile division des arts et des professions de la vie civile. Dans cet état simple et grossier l'homme n'en étoit pas moins respectable. Aristote⁶⁵⁵, en parlant de la salutaire institution des réunions civiques, n'hésite point à en attribuer l'invention et les premiers exemples aux habitants de l'Italie, plutôt qu'aux Crétois, à qui les Grecs empruntèrent leurs plus utiles institutions civiles. La terreur, qui accompagne toujours toute invasion étrangère, obligea cette portion des naturels du pays qui habitoit la côte de plier à l'approche de ces usurpateurs grecs, et de chercher un asile plus sûr dans l'intérieur des terres et sur les montagnes. Ces aventuriers établis par la force des armes occupèrent donc le rivage de la mer et les plaines adjacentes ; mais ils se virent toujours environnés de peuples nombreux et invincibles, qui se

maintinrent constamment dans leurs possessions jusqu'à ce que, secondés d'une meilleure fortune, ils se rendirent célèbres dans l'histoire par l'éclat de leurs entreprises.

Quelle que soit l'audace apparente de ces émigrations lointaines, tout nous porte à croire que la nécessité en fut le principal motif : les Grecs ne durent se déterminer à abandonner leur terre maternelle que pour occuper un sol plus fortuné, où ils pouvoient se promettre de trouver une subsistance plus abondante, que, d'après l'accroissement de la population⁶⁵⁶, ils étoient incapables de se procurer dans leur pays par le secours de l'agriculture et des arts⁶⁵⁷. Qu'auroient dit-ces colons, si on leur eût proposé d'abandonner d'abondantes moissons pour une terre ingrate et stérile ? Tout échange doit avoir pour but un avantage, et l'on n'abandonne certainement point sa patrie, si l'on n'a l'espoir d'en retrouver une meilleure. Les Gaulois vinrent en Italie, attirés par l'abondance de ses productions, et tentèrent d'en chasser avec violence ses vieux habitants ; mais ceux-ci n'eurent sûrement jamais l'idée de transporter leurs forces au milieu des plaines marécageuses et des forêts de la Gaule⁶⁵⁸. Par un effet naturel de leur situation, les peuples des cantons les moins fertiles de l'Attique et des pays voisins, se portèrent dans leurs migrations vers l'Orient, et les habitants du Péloponnèse vers l'Occident. Or, de même que le climat tempéré de l'Asie mineure attira plus heureusement les premiers, de même la félicité vantée de nos contrées dut être, pour tous les autres Grecs, le puissant motif de la préférence qu'ils nous accordèrent en transportant continuellement parmi nous de nouvelles colonies ; et c'est sans doute aussi ce qui déterminait ces antiques oracles à prononcer qu'Athènes ne retrouveroit un jour sa fortune et sa splendeur⁶⁵⁹, qu'au sein de l'Italie et sur les bords heureux du Siris⁶⁶⁰.

CHAPITRE XX.

De la Grande-Grèce.

Aux premiers temps de la descente des Grecs dans l'Italie inférieure, tout golfe, toute langue de terre, toute embouchure de fleuve put facilement devenir un port capable de protéger leur conquête ; mais ils n'eurent pas plus tôt vaincu et repoussé les naturels du pays, qu'ils mirent tous leurs soins à élever de nouvelles cités, à agrandir les anciennes ; et bientôt leur société, accrue de nouvelles colonies, forma un corps politique considérable, qui se décora du titre magnifique de Grande-Grèce. Le territoire qu'ils occupèrent le long de la côte, pourvu de golfes spacieux, de baies et de promontoires, agréablement diversifié par des collines et des plaines fertiles, arrosé d'un grand nombre de fleuves, orné des plus riches perspectives et de tous les attraits d'un beau climat, leur offroit éminemment tous les avantages physiques que peut procurer la nature sans le secours de l'art. L'égle répartition des terres les plus abondantes, la simplicité des mœurs, la modération des impôts, la vigueur des lois, et cette énergie naturelle qu'a toute société naissante pour surmonter les obstacles, firent bientôt de ces laborieuses colonies un des Etats les plus riches et les plus florissants. Les types monétaires de toutes les républiques Italiotes attestent à quel point l'agriculture, la navigation et le commerce⁶⁶¹ étoient en honneur parmi ces peuples. La grande fertilité du sol, comme nous le savons plus particulièrement de Sybaris, était due surtout au soin que prenoient les habitants de régler, de distribuer et de contenir le cours des eaux⁶⁶². Dans un climat chaud, l'irrigation est la nourrice naturelle de l'agriculture ; mais on n'obtient ce précieux avantage que par une continuité de précautions et de travaux, dont la négligence produit aujourd'hui dans ces mêmes provinces, au lieu de la prospérité et de l'abondance, l'insalubrité et la misère. Parmi tant de causes physiques et morales qui firent prendre un accroissement si rapide à la fortune de ces colonies, on doit mettre au premier rang le sage exercice de cette liberté qui assuroit à chacun le droit de se conduire de la manière la plus conforme à ses intérêts :

principe si naturellement fondé en raison que les anciens assimiloient les devoirs des colonies envers leurs métropoles à cette subordination complaisante, mais spontanée, d'un fils émancipé à l'égard de son père⁶⁶³.

Uniquement attentifs à leur propre gloire, les Grecs songèrent peu à nous instruire de l'état de nos peuples, lesquels, à ce qu'il paroît, n'avoient cependant pas négligé de profiter avant eux des avantages que la nature leur offroit avec profusion. Aussi voyons-nous que Témèse, une des plus anciennes et des plus florissantes cités de la Grande-Grèce, avoit été d'abord élevée par les Ausones ou par les Osques, et fut depuis occupée par les Étoliens⁶⁶⁴. Les lapyges, au rapport d'Éphore⁶⁶⁵, écrivain estimé, possédèrent long-temps Crotone, dont le site admirable sur les bords fleuris de l'Ésarus, non loin des rives du Nééthus⁶⁶⁶, avoit nécessairement dû fixer l'attention des indigènes. La contrée de Tarente, remarquable par sa fertilité⁶⁶⁷, se trou voit également au pouvoir des lapyges-Messapes, lorsqu'elle fut soumise par Phalante, chef des Parthéniens⁶⁶⁸, qui eurent la gloire de réduire un pays barbare en colonie grecque. Brindes avoit reçu son nom imitatif d'un mot de la langue messape⁶⁶⁹, laquelle certainement n'étoit pas grecque. Enfin, il paroît que la ville de Pestum, située dans le territoire des Lucaniens, portoit dans l'origine le nom barbare de Phistu⁶⁷⁰, et que les Sybarites lui donnèrent ensuite la dénomination de Posidonie, lorsque ses premiers habitants furent contraints de céder leur asile paternel, et de se réfugier dans les bois du mont Alburne⁶⁷¹ et dans les montagnes voisines⁶⁷².

Tout concourt donc à démontrer que, si les Grecs bâtirent de nouvelles villes dans les pays conquis, ils s'étoient aussi emparés de celles que les indigènes, par l'avantage de la position, y avoient auparavant élevées, mais qui malheureusement n'étoient défendues par aucun ouvrage militaire. De même plusieurs villes de l'Asie mineure et de la Syrie avaient été la demeure des habitants du pays, avant que les colonies grecques fussent venues les occuper et changer leur situation et leur nom. Mais en tout temps et en tout lieu, rien n'est plus voisin de la dévastation que l'invasion. La haine constante que nos peuples conservèrent contre les usurpateurs ne laisse aucun doute sur les violences qu'ils avoient dû en éprouver⁶⁷³ ; bien que les Grecs, par des raisons de politique, se fussent quelquefois unis avec les naturels du pays, spécialement les Achéens, dont les colonies devinrent

par cette raison les plus riches et les plus populeuses. L'orgueil des Grecs ne laissa pas néanmoins d'accréditer le bruit que les villes de l'Italie inférieure devoient leur origine aux plus fameux héros et demi-dieux de leur pays, fertile en merveilles. Si l'on en croit ces *traditions*, Crémise et Pétilie furent bâties par Philoctète, ami et compagnon d'Hercule, chassé, par je ne sais quelle sédition, de Mélibée, ville de Thessalie⁶⁷⁴ ; Tarente fut élevée par Taras, fils de Neptune et d'une nymphe indigène⁶⁷⁵ ; Caulonie par Caulus, fils de l'amazone Clyta⁶⁷⁶ ; Rhégium par Jocaste, un des fils d'Éole⁶⁷⁷ ; Crotone par Hercule, héros de la contrée⁶⁷⁸ ; Scylacium par Ulysse⁶⁷⁹ ; Métaponte par Nestor⁶⁸⁰ ou par Épée⁶⁸¹ ; enfin Arpi, Canusie, Siponte et d'autres villes de l'Apulie, de la Campanie et du Samnium, par Diomède⁶⁸². Les noms de ces héros, objets d'une antique vénération, étoient continuellement célébrés dans les liturgies poétiques, dépositaires de leurs exploits et de leur renommée. Les temples, les autels, les tombeaux élevés à leur mémoire étoient destinés à attester en même temps leur existence et l'éclatante protection qu'ils accorderoient à ces peuples. La Grèce étoit pleine de ces monuments de l'erreur et de la superstition : l'Italie suivit son exemple. En commençant par Cumès, la dépouille de la Sibylle, possédant le don de deviner, étoit renfermée dans je ne sais quelle urne et suspendue au temple d'Apollon⁶⁸³. Baïes se glorifiait de celle de Baïus, son fondateur, un des compagnons d'Ulysse⁶⁸⁴. Naples montrait, comme son plus beau titre de gloire, le tombeau de Parthénope, l'une des syrènes⁶⁸⁵. La cite de Térine, chez les Brutiens, s'honorait également de celui d'une des filles séduisantes d'Achéloüs⁶⁸⁶. On remarquait sur le golfe de Pestum un temple de Junon-Argienne, élevé par Jason, dans le cours de son voyage en Colchide⁶⁸⁷ : plus loin, celui de Minerve, placé sur la cime du promontoire de ce nom, était cité comme un monument élevé par Ulysse⁶⁸⁸. A Siris, qu'on disoit avoir été construite par les Troyens, on rendoit des honneurs solennels à la statue de Minerve-Poliade, que l'on croyoit être la même que celle qui étoit révérée à Ilion⁶⁸⁹ ; tandis qu'à Métaponte on conservait précieusement les instruments de fer avec lesquels Épée avoit fabriqué la fatale machine qui causa la ruine de Troie et la chute du trône de Priam⁶⁹⁰. C'est avec la même vénération que l'arc et les flèches d'Hercule, laissés par Philoctète, étoient conservés soigneusement dans le temple d'Apollon, à

Thurium, comme un gage assuré de sa conservation⁶⁹¹. Un temple dédié à Castor et Pollux, sur le fleuve Sagre, ne permettoit point de douter que les divins fils de Lédà n'eussent combattu dans cet endroit en faveur des Locriens contre les Crotoniates⁶⁹². La présence d'Hercule étoit ailleurs attestée par ses divines traces, sur lesquelles ne pouvoit marcher nul pied mortel⁶⁹³. Sur une colline de la Daunie s'élevoient deux chapelles⁶⁹⁴ consacrées au devin Chalcas, et à Podalyre, fils d'Esculape, où les divers peuples se rendoient avec une égale confiance pour interroger l'oracle et implorer la santé⁶⁹⁵. Dans le voisinage de Témèse on voyoit, au milieu d'une épaisse touffe d'oliviers, le mausolée de Politès⁶⁹⁶, infortuné compagnon d'Ulysse. On montrait de même à Laos un petit temple dédié à Dracon, autre compagnon des aventures du fils de Laerte⁶⁹⁷. Le riche temple de Minerve, divinité particulièrement révérée des Salentins, passoit pour avoir été bâti par Idoménée de Crète⁶⁹⁸. On faisoit remonter jusqu'au temps d'Hercule l'origine de celui de Junon-Lacinienne, l'un des plus renommés⁶⁹⁹. Différents vestiges ou indices confirmoient ailleurs la longue navigation d'Énée autour de l'Italie inférieure⁷⁰⁰. Les champs appelés de Diomède⁷⁰¹, ses offrandes au temple de Minerve à Lucérie⁷⁰², la vieille armure de ce héros⁷⁰³, le culte fervent de Vénus à Hyria⁷⁰⁴, étoient des preuves manifestes de l'empire qu'il avoit autrefois exercé dans l'Apulie. Enfin, les îles dites de Diomède, aujourd'hui de Trémiti, en face du promontoire Gargan, possédoient les dépouilles mortelles du valeureux fils de Tydée⁷⁰⁵. Ainsi l'imagination et les sens, continuellement frappés du merveilleux, faisoient naître et entretenaient dans les esprits une crédulité trompeuse. Nous ne prétendons pas pour cela condamner ces pieuses folies, qui, chez les anciens, habilement liées aux idées religieuses et politiques, pouvoient porter jusqu'à l'enthousiasme l'amour de la patrie : mais nous cherchons la vérité, et il est de notre devoir de ne pas confondre les fables avec l'histoire, et de ne pas répéter sans examen ces récits mensongers.

Si les écrits d'Aristote et de Théophraste sur les cités Italiotes⁷⁰⁶ n'étoient pas perdus, nous pourrions, au lieu de nous fatiguer à détruire de pareilles erreurs, entrer dans des considérations bien autrement intéressantes sur le gouvernement, les mœurs et les lois de ces florissantes républiques. Toutefois il est hors de doute que les colonies grecques conservèrent, après

leur transmigration, les institutions, les usages et les rites de leur primitive patrie. Or, comme le droit public en Grèce consistoit essentiellement en titres honorifiques, en concessions utiles, et en certaines franchises qu'une cité accordoit à l'autre en vertu de traités et d'alliances mutuelles⁷⁰⁷, de même le lien des républiques, au lieu d'être affermi par les convenances indissolubles de la nature, n'avoit d'autre garant que les conventions particulières et les privilèges réciproques ; ce qui faisoit, au gré des passions et suivant les vues diverses, donner ou ôter aux villes leurs prérogatives. Les jalousies, les haines et les rivalités qui se développèrent pendant un temps chez les Grecs, furent les conséquences nécessaires de cette politique vicieuse, qui, comme on sait, divisa toute la Grèce en un grand nombre de nations, dont les unes se regardaient comme amies, les autres comme ennemies. De même les républiques Italiotes, adoptant de semblables maximes, ne furent jamais constituées en un corps de nation confédérée ; elles formèrent une simple agrégation de cités indépendantes, tantôt alliées, tantôt divisées, conformément aux circonstances des temps et aux dispositions mobiles des États. Selon que leurs desseins se couvraient du prétexte de maintenir les prérogatives des nobles, ou d'affermir les privilèges du peuple, nous les verrons spontanément suivre tantôt le parti de Sparte, tantôt celui d'Athènes, bien que le lien qui continuoit d'unir les Italiotes à leurs métropoles fut plutôt un lien de commerce, d'amitié et d'hospitalité publique, qu'une véritable confédération politique. Lorsque l'ambitieuse concurrence de ces républiques eût ruiné la liberté des colonies sous le prétexte de la défendre, les nations de l'Italie, plus heureuses que celles de l'Asie, surent conserver leur indépendance, ou du moins éloigner l'instant d'une honteuse servitude ; mais, comme nous le dirons bientôt, leur ruine étoit dès-lors préparée par leurs dissensions domestiques et par l'insatiable ambition des rois de Syracuse.

Nous trouvons, soit dans les auteurs, soit dans les médailles, les noms de plus de trente villes italo-grecques qui composaient le corps politique de la Grande-Grèce⁷⁰⁸. Sous cette dénomination collective, on désignoit généralement tous les lieux occupés par les Grecs ; mais on ne voit pas que les anciens aient jamais déterminé d'une manière bien exacte l'étendue de la Grande-Grèce, tantôt restreinte à la seule péninsule des Brutiens, tantôt

embrassant dans ses limites toute la Sicile⁷⁰⁹. Ce titre superbe de Grande-Grèce, déjà célèbre du temps de Pythagore⁷¹⁰, étoit néanmoins plus particulièrement appliqué aux régions situées autour de la grande baie qui s'enfonce si avant dans l'Italie inférieure et autour des deux golfes de Locres et de Squillace⁷¹¹. Les Grecs-Italiotes se glorifioient de posséder ces belles contrées, auxquelles ils donnent le nom de Grande-Grèce⁷¹² ; et véritablement un État si florissant, des républiques si puissantes, l'école si illustre de Pythagore leur méritaient ce nom, si ce n'étoit aussi l'étendue de la Grèce-Italique d'une mer à l'autre ; car elle occupoit réellement en totalité un plus grand espace que la Grèce proprement dite, y compris le Péloponnèse⁷¹³ ; mais cette dénomination fastueuse tomba entièrement avec leur fortune, tellement qu'au siècle d'Auguste, on n'en faisoit plus mention que comme d'un vieux titre qui n'avoit que le triste avantage de rappeler leur grandeur passée⁷¹⁴.

Le corps des républiques qui composaient la Grande-Grèce comprenoit huit régions principales, savoir : les territoires de Locres, de Caulonie, de Scylacium, de Scybaris, de Crotone, d'Héraclée, de Métaponte et de Tarente⁷¹⁵. Outre ces belles possessions, à peu de distance les unes les autres, les Grecs occupoient encore beaucoup d'autres villes disséminées le long des plages de la mer de Toscane et de l'Adriatique, à commencer de Posidonie jusqu'à Rhégium, et du promontoire Gargan jusqu'à la pointe des Salentins. Sur la lisière de la Campanie et dans les îles adjacentes, il existoit également un corps séparé de cités grecques, parmi lesquelles se distinguèrent plus particulièrement Cumes et Naples. De cet exposé on peut conclure avec certitude, que les terres que les Grecs possédoient sur la côte de l'Italie ne dépassoient point dans leur totalité l'enclave où est aujourd'hui renfermé le royaume de Naples. La science des médailles est parfaitement d'accord avec la critique historique, lorsqu'elle restreint toutes les villes grecques dans les limites de l'Italie méridionale, où les montagnes, les plaines et les fleuves conservent encore leurs anciens noms⁷¹⁶. Ancone, qui étoit un démembrement du corps de la Grande-Grèce, et dont nous avons d'anciennes monnoies, fut probablement la dernière des colonies grecques, ayant été bâtie, comme on sait, par les Syracusains, sous le règne de Denys. Enfin, quelles que fussent les limites de la Grande-

Grèce, il est certain que dans tous les lieux où les Grecs s'établirent, ils n'occupèrent que les côtes et les terres voisines de la mer, c'est-à-dire la plus petite portion du pays. Tout l'intérieur resta constamment au pouvoir des nationaux, qui se vengèrent durement par la suite sur ces mêmes Grecs des injures qu'ils en avoient reçues.

Un peuple, en quittant son pays natal, n'abandonne jamais son caractère ; il le porte partout avec lui, ainsi que ses usages et sa langue maternelle. Les Grecs, transplantés dans l'Italie, conservèrent les mêmes passions, la même mobilité d'esprit qu'ils montroient sous le ciel de la Grèce. Les guerres qu'ils firent à nos peuples, et les communications qu'ils s'ouvrirent insensiblement avec eux eurent évidemment la plus grande influence sur l'état de nos provinces. L'esprit humain de sa nature est incessamment porté à l'imitation : il n'est point donné aux hommes de se fréquenter long temps sans acquérir entre eux une certaine ressemblance de mœurs, sans se communiquer leurs bonnes qualités ou leurs défauts. Ce penchant irrésistible que nous avons pour la société nous fait promptement adopter les manières de nos semblables ; et, toutes les fois que les besoins de deux peuples différents les portent à se rapprocher, il est impossible que de cette correspondance il ne résulte point une certaine combinaison morale, qui opère avec le temps un changement considérable dans les habitudes et dans le caractère. Tel du moins paroît avoir été le sort de cette portion des naturels de l'Italie, que le voisinage engagea à contracter un commerce régulier avec les Grecs, dont ils empruntèrent les manières polies et le langage. Malgré la révolution de tant de siècles, on retrouve encore parmi les habitants maritimes de la Calabre cet esprit, prompt, cette imagination vive, ces passions fortes qui caractérisoient les agiles Italiotes. Toute l'Italie inférieure offre à un observateur attentif beaucoup de rapports singuliers entre les mœurs anciennes et les usages populaires modernes. Dans ces vieilles Calabroises destinées à former le deuil des cortèges funèbres qu'elles accompagnent de leurs gémissements et de leurs chants plaintifs, on reconnoît facilement ces anciennes Crecques qui pleuroient les morts à prix d'argent. Les funérailles chez ces peuples sont, comme autre fois, réglées rigoureusement avec un cérémonial lugubre ; sans parler de beaucoup d'autres traces sensibles de superstitions païennes et d'anciennes

coutumes que l'on retrouve partout dans les manières, dans la coiffure et dans l'ajustement des femmes. Une certaine fureur pour les plaisirs des sens, un goût extraordinaire pour la danse et pour le chant sont des passions dominantes dans les deux Calabres⁷¹⁷. Cette danse si animée des habitants de la Pouille, appelée la *Tarentule*, est regardée, avec beaucoup de vraisemblance, comme un reste des antiques Bacchanales ; tant les femmes exercées à ce divertissement singulier, semblent, par le désordre artificiel de leur chevelure, par les mouvements de la tête et de tout leur corps, imiter le délire des Bacchantes⁷¹⁸. La vigueur des formes, la patience à supporter les fatigues, un courage ardent et intrépide, sont les qualités générales que l'on remarque aujourd'hui chez les hommes qui habitent les montagnes de ces provinces guerrières. Le vêtement grossier, les manières agrestes et le rude son de voix des bergers de la Calabre leur donnent, pour ainsi dire, un air farouche et sauvage ; mais ils ont conservé une honnête simplicité et une manière de vivre régulière ; et on reconnoît en eux un naturel affable, et un caractère hospitalier, qui étoit précisément celui des anciens Calabrois⁷¹⁹ et des Lucaniens. Enfin la subordination et le respect de la jeunesse de ces contrées envers leurs parents rappellent la sévère éducation et l'obéissance filiale des Samnites.

Les dialectes dont se servirent les Grecs d'Italie, à raison de la différence des tribus, furent le dorique et l'éolique : mais, comme ces deux idiomes se confondoient facilement entre eux, l'agréable rusticité du premier devint bientôt le dialecte dominant parmi les Italiotes et les Siciliens, leurs voisins. Ce dorique plus mâle que l'on parloit en Italie, y forma un idiome particulier, dans lequel on remarquait certains mots⁷²⁰ et certaines manières de parler et d'écrire qui lui étoient propres, et qui ne laissoient pas de différer des autres dialectes de la Grèce⁷²¹. La langue osque étoit néanmoins l'idiome vulgaire des naturels de l'Italie qui environnoient de toutes parts les Grecs ; quoique le besoin d'entretenir les relations sociales et religieuses eût introduit également chez eux l'usage de la langue grecque, comme nous le montrent en particulier les monnoies des Brutiens et des Mamertins empreintes de caractères grecs. On appela les Brutiens⁷²² et les Canusiens⁷²³ *bilingues*, à deux langues, à cause du double langage que formoient ces

deux idiomes : c'est ainsi qu'on dit d'Ennius, natif de Calabre, qu'il avait trois cœurs, parce qu'il parloit l'osque, le grec et le latin⁷²⁴.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

N° 1.

CE mot *Aborigines* ne signifie pas précisément la même chose que *indigence*, que l'auteur lui donne pour synonyme. Dans la langue des Romains, à laquelle seule il appartient, il signifie le peuple qui, *dès l'origine, ab origine*, a occupé un pays, et peut conséquemment s'appliquer aussi-bien à un peuple indigène, dans toute la rigueur de ce terme, qu'à un peuple étranger qui le premier seroit venu habiter un pays désert et encore inculte. L'idée que les anciens attachoient au nom d'*Aborigènes* n'exclut donc pas celle d'une colonie étrangère, et la signification adoptée ici par l'auteur, et qu'il déclare *la moins contestée*, nous paroît au contraire la moins probable de toutes. Au reste, Virgile, qui, de l'aveu de cet auteur, est si instruit des traditions de son pays, avoit des *Aborigènes* la même opinion que nous venons d'exposer, à n'en juger que par ces vers, où il fait évidemment allusion à l'étymologie de ce nom :

.... *Italusque paterque Sabinus...* .
Saturnusque senex, Janique bifrontis imago
Vestibulo adstabant : aliique ab origine reges.

AEneid. VII, 178 , et Serv. *ad h. l.*
R.-R.

N° II.

Il ne nous convient pas d'exprimer ici notre opinion personnelle sur les auteurs de ces divers systèmes. Mais on nous permettra une réflexion

générale à ce sujet. Les écrivains qui, refusant aux peuples de l'antiquité les moyens de rédiger des annales historiques qui remontassent jusqu'au berceau de leur nation, n'ont vu, dans ces anciennes traditions, que des allégories morales ou physiques, semblent être tombés dans une contradiction singulière. Ils supposent, en effet, que ces peuples avoient un esprit bien cultivé et des connoissances bien profondes, puisqu'ils savoient exprimer, sous le voile de l'allégorie, tant d'idées ingénieuses et justes, tant de découvertes et d'observations des phénomènes célestes ; et, avec tout ce savoir, ils les prétendent incapables d'avoir recueilli des notions fidèles sur l'origine de leur nation et sur les événements de leur histoire. Comment accorder, avec cette barbarie profonde, ou avec cette indifférence absolue, une métaphysique si déliée dans les sciences morales, et des connoissances si exactes dans les sciences physiques ? N'est-il pas étrange de trouver, dans l'enfance des sociétés, des systèmes philosophiques dont la sagesse éclairée de notre siècle peut à peine percer le mystère et sonder la profondeur ? Et la vraisemblance, comme l'autorité, n'est-elle pas du côté de ceux qui, sans se perdre dans des explications si relevées, s'attachent au sens vulgaire des traditions, et ne voient que des *faits* historiques, là où tout respire la candeur, où tout atteste la fidélité de l'histoire primitive ? R.-R.

Nº III.

L'auteur, qui affecte un grand air d'impartialité, trahit ici son intention systématique. Ce n'est point *comme historien* qu'il s'annonce, mais comme panégyriste. Il s'indigne que la civilisation ail été regardée comme étrangère à l'Italie, et que la barbarie seule lui soit attribuée comme un patrimoine national, et en quelque sorte comme une production naturelle de son sol. Voilà, sans contredit, un patriotisme bien placé ! Ne semblerait-il pas que la gloire de l'Italie fût en danger de se perdre, parce qu'il y a trois mille ans la civilisation y étoit encore ce qu'elle étoit dans le reste de l'Europe ; parce que les premiers fondements de la société y furent jetés par des mains étrangères ? Au surplus, si c'est aux yeux de M. Micali un si grand malheur pour l'Italie, que de devoir aux Grecs les principes de sa civilisation, c'est un malheur irréparable, et auquel ne sauroient remédier son éloquente

indignation et sa sensibilité patriotique : *durum, sed levius fit patientiâ*. Il faut que M. Micali se résigne, et surtout qu'il ne cherche point par des raisonnements à détruire les témoignages de l'histoire, à substituer des hypothèses plus ou moins ingénieuses aux faits les plus solidement, les plus généralement accrédités. C'est une des maximes de notre moderne philosophie, que l'histoire est susceptible de toutes les interprétations qu'on veut lui donner, et qu'il ne faut compter pour rien l'autorité des traditions et la foi des témoignages ; une pareille méthode est certainement très-commode, puisqu'elle dispense de toute recherche, et rend toute discussion superflue ; mais si cette méthode devenoit enfin générale, la vérité disparaîtroit bientôt sous un amas de systèmes différents, et l'histoire ne seroit plus qu'un vaste champ couvert des ruines de toutes les hypothèses accumulées l'une sur l'autre. R.-R.

Nº IV.

Cette objection, qui n'en est pas même une, puisque l'auteur ne prend pas la peine de l'établir, ne prouve rien encore contre les Grecs, dont la langue avoit avec celle des Romains des rapports si frappants et des analogies si nombreuses, que, dans l'opinion unanime des deux peuples, l'une étoit dérivée de la même source que l'autre. Ainsi, Denys d'Halicarnasse assure (*Antiq. Rom.* Lib. I, c. 90) que les Romains primitifs parlaient un grec dérivé de l'éolien, qui étoit un des plus anciens dialectes de la Grèce. Athénée attribue au même peuple un attachement pour la langue éolienne, qui se manifestoit jusque dans la manière affectée d'accentuer les mots. (*Deipnosoph.* Lib. X, c. 6.) Les témoignages des grammairiens, et surtout des plus anciennes inscriptions latines, sont entièrement conformes sur ce point aux assertions de l'histoire : nous en donnerons ailleurs des preuves irrécusables. Enfin le sentiment des plus habiles d'entre les modernes, et notamment du savant abbé Lanzi, s'accorde avec l'opinion qu'avaient à ce sujet les plus doctes des Grecs eux-mêmes, qui, possédant à fond l'un et l'autre idiomes, étoient sans doute plus capables que nous de décider une question pareille. Certainement cette question n'offroit pas de difficulté

pour ce grammairien Tyrannion, dont le traité, cité par Suidas (v. Tupuvvi'cov), avoit pour but de démontrer *que le latin n'étoit qu'un dialecte grec* ; et cela posé, comment nier l'existence de colonies grecques en Italie ? et que devient alors le système de l'auteur ? R.-R.

Nº V.

La modération qu'annonce ici l'auteur, de ne se prononcer pour aucune des opinions rivales qui ont peuplé l'Italie de tant de nations diverses, est certainement digne d'éloges : quelle critique assez éclairée pourroit percer à travers l'obscurité de tant de siècles, et retrouver le berceau de l'antique Italie dans les premiers âges du monde ? Les questions de cette nature ne peuvent être résolues par les seules ressources de l'érudition humaine ; et il faut se résoudre de bonne grâce à ignorer complètement ce qu'on ne peut savoir avec certitude. Mais en n'admettant ici, comme historiques, d'autres émigrations en Italie que celle des Grecs au midi de la péninsule, et celles des Gaulois au nord, et en rejetant d'avance les traditions si anciennes, si universelles, si bien constatées des diverses colonies pélasgiques, l'auteur élève une difficulté insurmontable, que le savant abbé Lanzi a solidement établie. Elle réside dans l'origine incontestablement grecque des plus anciens idiomes de l'Italie (Voy. Saggio, etc., tom. II, p. 17) : or, cette origine grecque, qui ne peut s'expliquer par l'arrivée des émigrations dont parle ici l'auteur, attendu qu'elle remonte à des siècles bien plus anciens, contredit seule le système d'une population indigène en Italie ; et j'avoue que de pareilles analogies de langage me paraissent plus dignes de foi que ces *analogies de la nature humaine* sur lesquelles se fonde l'auteur, et que chacun peut entendre et expliquer à sa manière. R.-R.,

Nº VI.

Cette manière d'envelopper tous les historiens de l'antique Italie dans une égale proscription, est injuste et contraire à la bonne critique. Il falloit faire la distinction des temps et des personnes, et ne pas mettre sur la même ligne un Antiochus de Syracuse, écrivain ancien et respecté, dont Denys d

Halicarnasse atteste la bonne foi et les profondes recherches (*Antiq. roman.* I, c. 12), dont Strabon (Lib. VI, p. 252) vante également l'exactitude et la fidélité, avec un *Alcimus* et d'autres encore dont le caractère et les écrits nous sont presque également inconnus. L'auteur s'autorise des reproches faits à l'historien Timée par Polybe, pour rejeter l'autorité du premier ; mais s'ensuit-il de quelques inexactitudes relevées dans les écrits de Timée, que ces écrits ne fussent qu'un tissu de faussetés et de mensonges ; et ne sait-on pas, au contraire, que Timée étoit un des anciens auteurs qui avoient généralement apporté le plus de critiques dans leurs recherches, et surtout débrouillé avec le plus de soin et de succès le chaos de l'antique chronologie ? Est-ce en condamnant, d'un trait de plume, toutes les productions historiques des Grecs, comme fabuleuses et mensongères, qu'on peut inspirer de la confiance ? On nous dit que *le désir de plaire à une nation exaltée par les récits d'Hésiode, d'Homère et des tragiques, dut imprimer à toute son histoire un caractère poétique* ; mais c'est confondre et brouiller tout que d'assimiler les tragiques aux premiers poètes, tels qu'Homère et Hésiode. Ceux-ci conservèrent bien certainement, sous le coloris poétique, une foule de traditions nationales, que les autres défigurèrent pour les adapter aux besoins de la scène et au nouveau goût de leur siècle. Mais la fâcheuse influence des tragiques n'avoit pu se faire sentir dans les ouvrages des premiers écrivains en prose, tels qu'Hellanicus de Lesbos, Hérodote, et cet Antiochus de Syracuse, dont le nom est jeté, sans aucune distinction, dans une énumération insidieuse. L'auteur devoit-il reproduire un conte de Platon, dont l'autorité, respectable en philosophie, est presque nulle en histoire, pour en conclure que toutes les traditions étrangères se convertirent dans les mains *des Grecs en un amas de fables et d'absurdités* ? et cette manière commode, j'en conviens, de se débarrasser d'avance de tous les témoignages qui vous sont contraires, n'est-elle pas réprouvée depuis longtemps par la saine critique ? R.-R.

Nº VII.

L'auteur ne pouvoit être plus malheureux dans le choix d'une autorité, qu'en alléguant ici celle de Strabon : car c'est précisément à cet auteur que nous devons les témoignages les plus nombreux et les plus précis, sur la

réalité des expéditions que l'on traite de fabuleuses et d'imaginaires. Strabon déclare, en plusieurs endroits, et notamment, Liv. III, p. 149, qu'il ne fait nulle difficulté d'admettre comme vrais les établissements attribués à Ulysse, à Enée, à *Anténor*, à *Jason* ; il assure que, si ces événements ont pris entre les mains d'Homère une forme poétique, le fond en est très-réel et très-historique ; et, dans le sixième livre de son ouvrage, où il fait connoître en particulier chacun de ces établissements en Italie, dont la mémoire s'étoit conservée par la tradition poétique des Grecs, c'est par le témoignage même des monuments qui subsistoient de son temps, qu'il s'attache à constater et à éclaircir le témoignage d'Homère. Nous aurons occasion de mettre sous les yeux de nos lecteurs les divers passages de Strabon, qui confirment notre assertion. Mais en attendant remarquons comme notre auteur, sans produire de preuve à l'appui de son opinion, relègue toutes les traditions grecques dans le domaine de la fiction. R.-R.

Nº VIII.

L'existence de ce *prétendu* prince arcadien est attestée par Thucydide, que l'auteur considère avec raison comme un historien judicieux et grave. (Voy. Thucydid. Lib. VI, c. 2.). Le règne d'Italus chez les OEnotriens est attesté par Antiochus de Syracuse, écrivain si ancien et si instruit, comme nous l'avons dit plus haut (Antioch. *apud* Dionys. Lib. I, c. 12.). A ces témoignages si graves, qu'oppose notre auteur ? rien. Or est-il plus croyable lui tout seul, que des historiens généralement si exacts, qui écrivaient au sein des nations mêmes que ces traditions intéressaient, et avec tous leurs monuments sous les yeux ? Quant à l'expédition d'OEnotrus, qu'on affecte encore ici de rejeter sans aucune preuve, nous observerons encore qu'elle est attestée par les auteurs grecs et latins les mieux instruits des antiquités de leur pays, un Antiochus, un Pherécide, un Varron, un Denys d'Halicarnasse, un Strabon, un Pausanias, et que des monuments de toute espèce confirmoient à leurs yeux la réalité de cette émigration. Les doutes du seul M. Micali, qui n'a, comme il l'a déclaré précédemment, pour guides, que *les principes d'une critique conjecturale*, doivent-ils prévaloir sur tant d'autorités positives ? R.-R.

Nº IX.

Comment n'a-t-on pas senti que toutes ces traces de la civilisation grecque, si fortement imprimées surtout le sol de l'Italie, déposent en faveur de la tradition même qu'on veut combattre ? Ces dénominations grecques appliquées aux villes, aux *provinces*, aux *mers*, aux *fleuves*, aux hommes, d'une époque antérieure à la naissance de l'art historique, se seraient-elles trouvées dans un pays où les Grecs eux-mêmes ne les y auroient pas portées ; s'y seroient-elles maintenues et perpétuées à travers toutes les révolutions de la fortune et tous les progrès de la civilisation ? Si, dans quelques siècles, la tradition des établissements des Européens dans l'Amérique, venoit à s'altérer, serait-on fondé à dire que les dénominations européennes dont ce vaste continent est couvert, y furent appliquées par la vanité de quelques auteurs espagnols, françois, anglois ou allemands ? Les Grecs, en abordant en Italie, en trouvèrent les habitants précisément dans le même état où étoient les indigènes d'Amérique, relativement aux compagnons de Co-lomb et de Cortès ; les noms grecs répandus en Italie attestèrent dès-lors la civilisation qui marchoit à la suite de ces industriels étrangers : ils y demeurèrent comme des monuments éternels de ce bienfait ; et aucun Italien sensé ne s'avisa, sans doute, à cette époque, de regarder ces monuments comme des *calomnies* ou comme des *fables*. R.-R.

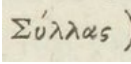
N^o X.

Que peut-on répondre à de pareilles assertions ? L'auteur n'allègue aucun fait, n'entre dans aucun raisonnement ; il se contente de décider, de son autorité privée, que tout est faux, absurde, mensonger dans les écrits des Grecs ; que leurs historiens, à l'envi de leurs poètes, cherchoient plutôt à paroître doctes que fidèles, à divulguer des choses nouvelles et merveilleuses, etc. Mais où est la preuve de toutes ces allégations ! Suffit-il de déclarer, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, que l'histoire entière des siècles qui l'ont précédée, est fausse, pour qu'elle soit reconnue telle ? Jusqu'à présent, l'auteur n'a fait que décider, et nous nous contentons d'opposer décision à décision. Si nous voulions entrer dans le détail de chacune de ses propositions, nous mènerions trop loin nos lecteurs, sans aucun profit pour leur instruction. Notre auteur se plaint de ce que la perte

des relations originales de l'Italie, a fait prévaloir ces traditions mensongères des Grecs. Mais où ces Grecs si décriés avoient-ils pu puiser le texte de leurs propres écrits, si ce n'est dans ces relations authentiques des Italiens eux-mêmes, comme Denys d'Halicarnasse l'atteste d'Antiochus de Syracuse ? Ces historiens grecs, que M. Micali traite avec un mépris si superbe, se seroient-ils exposés à passer pour de vils imposteurs aux yeux de la nation même dont ils auroient travesti l'histoire, et, par suite de la leur, dont ils auroient avili le caractère ? N'y avoit-il pas, de leur temps, et bien des siècles encore après, des monuments qui pouvoient déposer à chaque instant contre eux, s'ils se fussent constamment abaissés à trahir la vérité ? N'étoit-ce pas d'après ces monuments que Sempronius, Caton, et tant d'autres écrivains romains, avoient composé des annales conformes aux traditions grecques ? Si ces histoires étrusques dont parle Varron (*apud* Censorin. *de Die natali*, c. 17), avoient été absolument contraires à ces traditions, la vanité et la supercherie des auteurs grecs n'eussent-elles pas été dès-lors frappées d'un ridicule et d'un mépris ineffaçables ? Eût-on continué de les suivre, comme on le fit ; et les Romains, maîtres de la Grèce et héritiers des lumières de l'Étrurie, auroient-ils donné la préférence aux relations d'ennemis vaincus, sur celles de leurs compatriotes ? Enfin on me permettra d'observer que ce que l'auteur dit de la corruption des connoissances historiques, dans le siècle des Ptolémées, est tout-à-fait insoutenable. Ce fut précisément à cette époque que, grâce aux immenses amas de livres et de monuments de toute espèce, formés à Héraclée, à Alexandrie, à Cyrène, à Athènes, à Pergame et ailleurs, grâce aux puissants encouragements des princes et à l'émulation des républiques, les sciences historiques firent, surtout sous le rapport de l'érudition et de la critique, des progrès éclatants et rapides. Ce fut à cette époque que les traditions anciennes de tous les peuples, avec lesquels les Grecs étaient en relation d'intérêt, ou de commerce, ou de simple curiosité, furent soumises à l'examen le plus rigoureux, et que le flambeau de la chronologie fut porté dans les plus sombres obscurités des premiers âges, par les mains des Bérose, des Ératosthènes, des Apollodore, des Castor, des Manéthon, et de tant d'autres. Voilà des faits que le lecteur trouvera savamment développés dans un mémoire de l'illustre Frère : (voy. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*,

tom. VII, p. 177 et suiv.), et qui prouveront suffisamment que les graves compositions historiques, fruits de l'esprit de critique qui naquit sous les Ptolémées, n'avoient rien de commun avec ces frivoles ouvrages des poètes, d'un Lycophron, par exemple, avec lesquelles l'auteur affecte ici de les confondre. R.-R.

N^o XI.

Cette assertion de notre auteur me paroît encore dénuée de preuves et même de vraisemblance. Pourquoi les Romains, qui, de l'aveu de M. Micali, et d'après le témoignage de Cicéron, continuèrent à faire instruire leurs enfants dans les lettres et la discipline étrusques, auroient-ils cherché à abolir les monuments de cette littérature ? N'y a-t-il pas ici une contradiction manifeste ? De ce que les Étrusques devinrent sujets des Romains, s'ensuit-il encore que la langue et les productions littéraires des premiers, aient dû se perdre sous la domination des seconds ? La langue grecque et les chefs-d'œuvre qui l'avaient immortalisée, tombèrent-ils dans le mépris et dans l'oubli, lorsque la Grèce, comme l'Étrurie, fut devenue une simple province du vaste empire romain ? Le raisonnement seul réfute donc l'assertion de notre auteur, et les faits n'y sont pas moins contraires. Les histoires étrusques subsistoient sans doute au temps de Varron, puisque ce savant romain en cite un passage important qui nous a été conservé dans Censorin : et plus tard l'empereur Claude, qui composa *en vingt livres* une histoire d'Étrurie, avoit puisé aux mêmes sources, d'après le témoignage de Suétone (*in Claud. c. 42*). Les livres religieux des Étrusques se conservoient encore du temps d'Ammien Marcellin, où ce peuple n'a voit rien perdu de son antique réputation dans l'art de prédire l'avenir et d'interpréter les phénomènes célestes (*Vid. Ammian. XXIII, 5*). Les Romains, au comble de la puissance, recoururent souvent, en de semblables cas, aux lumières de leurs devins et de leurs prêtres, comme on le voit par le fait arrivé sous Sylla, et raconté par Plutarque (*in Sylla, c. XXI ; add. Suid. v.* ). Il est probable que les livres historiques n'avoient pas été conservés avec moins de soin, par la postérité des anciens Étrusques, auxquels ces livres rappeloient des souvenirs si précieux de gloire et d'indépendance. Enfin la

langue des Étrusques ne se perdit point sous la domination des Romains, et je n'en veux d'autre preuve que le passage même de Denys d'Halicarnasse (*Antiq. roman.* Liv. I, c. XX), où cet écrivain cherche à montrer l'origine indigène des Étrusques, par la différence de leur langue *actuelle* d'avec celle des anciens Grecs ; différence qui ne conclut rien en faveur de l'opinion de Denys d'Halicarnasse, comme nous verrons, mais qui prouve incontestablement l'existence de la langue étrusque au temps de cet historien, c'est-à-dire au siècle d'Auguste. L'exemple de Cortone, allégué par Denys, est ici d'autant plus décisif que Cortone, depuis longtemps colonie romaine, aurait dû perdre, sous l'influence des lois, de la langue et de l'administration romaines, son langage propre et national ; et, si cette cité l'avoit cependant conservé dans toute son intégrité primitive, c'est pour nous un motif suffisant de croire qu'il s'était également maintenu dans les autres villes de l'Étrurie, soumises comme celle-là à la domination romaine. Nous verrons d'ailleurs cette conséquence confirmée par des monuments nombreux et irrécusables, médailles, inscriptions, vases, etc. R.-R.

Nº XII.

Cette conformité des Grecs et des Romains, sur des faits qui intéressoient également les deux peuples, ne semble-t-elle pas déposer en faveur de la véracité commune des uns et des autres ? Cependant, notre auteur en tire une conséquence toute contraire. Mais quel motif de *vanité* put diriger la plume des premiers historiens grecs, à une époque où la grandeur romaine étoit encore au berceau, où, de l'aveu même de l'auteur, le nom et la situation de Rome elle-même étoient presque inconnus dans la Grèce ? Les notions relatives à l'établissement de colonies grecques en Italie, ne purent donc venir de cette *vanité nationale*, que l'on prête constamment aux historiens grecs ; et lorsque, plus tard, les Romains reproduisirent à leur tour les mêmes notions, quel intérêt avoient-ils à flatter la *vanité* d'une nation qu'ils avoient vaincue ? Ces vaines allégations tombent donc d'elles-mêmes ; et tous les exemples particuliers que cite l'auteur prouvent directement contre lui. Ainsi, il observe que l'ancien Caton, *si ennemi des lettres* grecques, avoit cependant enrichi son ouvrage de faits puisés dans les livres grecs : peut-on citer un plus bel hommage rendu à la véracité des

Greco, que celui qui est revêtu du nom et de l'autorité de Caton ? L'on traite de *faibles* les traditions recueillies par Ennius et par Nævius, dans leurs annales poétiques, et, pour justifier cette opinion, on rapporte, d'après Servius, un fait tiré de l'ouvrage de Nævius. Mais comment prouve-t-on que ce fait est faux ? On se contente de l'énoncer. Ne voilà-t-il pas une critique bien appuyée ? Plus loin, on cite les inscriptions déposées dans le temple de Delphes par Flaminius, et l'on se borne à qualifier d'*imaginaire* la tradition qu'elles consacraient. C'étoit cependant là un *monument* public, ou l'opinion de tout un peuple étoit hautement exprimée par l'organe d'un de ses chefs, et mise en quelque sorte sous la sauve-garde de la divinité. Est-il permis de traiter avec cette légèreté les témoignages les plus graves, les monuments les plus respectables ? et n'est-ce qu'avec des idées et des conjectures d'aujourd'hui qu'on peut refaire l'histoire des siècles passés ? R.-R.

Nº XIII.

Que de choses l'auteur est obligé de détruire pour établir son système ! écrits des poètes, des historiens, des grammairiens, des antiquaires ; il condamne, il rejette tout. Mais si tous ces ouvrages ne sont que des tissus de mensonges, de faibles, de contes absurdes, produits par une émulation insensée et par un concert inouï, entre tant de personnes différentes d'âge, de patrie, de profession, de caractère ; si, en un mot, l'antiquité n'est qu'un vaste champ d'erreurs, où donc l'auteur ira-t-il chercher la vérité ? à quels caractères la reconnoîtra-t-il ? sur quel précieux monument, dans quel inestimable manuscrit, peut-il se flatter de découvrir cette vérité que les Grecs et les Romains auraient, à l'envi les uns des autres, chargée de tant de voiles, défigurée de tant de manières ? Dans quel siècle, cette vérité si longtemps tenue captive, aurait-elle commencé à se faire jour ? et si par hasard ce n'étoit guère que dans le nôtre, et aux yeux seuls de notre auteur, n'y auroit-il pas, j'ose le lui demander à lui-même, quelque raison de se défier d'une révélation si tardive ? R.-R.

Nº XIV.

Est-ce bien sérieusement que M. Micali oppose au témoignage constant de l'histoire grecque et romaine, un mot échappé au satirique Juvénal, dans un accès de mauvaise humeur ? Une phrase du rhéteur Quintilien, qui ne contient également qu'un reproche vague et indéterminé, peut-elle être aussi de quelque poids dans la balance ? L'autorité de Pline seroit infiniment plus grave, si c' étoit véritablement son opinion qu'il eût exprimée dans les phrases détachées qu'on en rapporte ici. Mais qui ne sent que des choses générales exprimées d'une manière aussi vague, ne sauroient prévaloir sur un seul des témoignages positifs dont l'ouvrage de Pline est rempli ? Comment l'auteur a-t-il pu avancer que Pline étoit persuadé, *comme* lui, de la fausseté des traditions grecques, lorsque partout le même Pline a recours à ces *traditions* pour éclaircir les origines de l'Italie, lorsque l'ouvrage entier de Pline est l'une des sources les plus abondantes où aient puisé ceux, qui ont traité de l'histoire ancienne de l'Italie ? N'est-ce pas Pline qui assure que *l'Italie presque entière fut couverte de peuples grecs : tenuerunt eam Græciæ maxime populi*, III, 5 ? et cette assertion, qu'il explique et développe en vingt endroits, ne détruit-elle pas complètement le système contraire qu'on veut établir en s'autorisant de l'assentiment de Pline ? R.-R.

N^o XV.

C'est sans doute un grand avantage de notre siècle que l'esprit de critique qu'il a porté dans l'étude de l'antiquité ; mais, si cet esprit de critique ne consiste qu'à rejeter sans examen des traditions autorisées, à couvrir de mépris les noms des écrivains qui nous les ont transmises, à substituer aux faits les plus authentiques les conjectures qui paraissent les plus spécieuses, à composer l'histoire à sa fantaisie, sans se mettre en peine des témoignages et des monuments sur lesquels elle est fondée, un pareil esprit, loin d'être utile au progrès des connoissances historiques, en est certainement le plus dangereux ennemi. La critique véritable est celle qui, pesant et examinant mûrement toutes choses, s'attache à discerner le vrai du faux, à distinguer dans un événement réel les circonstances accessoires et fabuleuses, à discuter les témoignages, à opposer les autorités, et à ne rejeter enfin comme absurde et mensonger, que ce qui choque évidemment, non les idées

d'une vraisemblance individuelle et capricieuse, mais les principes de la raison universelle. C'est la seule critique qui mérite ce nom, et qui soit réellement philosophique. Notre auteur peut, comme il le dit spirituellement, révoquer en doute la venue d'Hercule et d'Énée en Italie, sans craindre l'Aréopage ou le collège des pontifes. Mais il est d'autres tribunaux encore dont il doit redouter le jugement ; et Caton, qui apparemment ne craignoit pas plus que M. Micali, la sentence de l'Aréopage, se seroit bien gardé de braver les arrêts de la raison et l'autorité des traditions de son pays. L'auteur qui, d'un seul trait de plume, voue au mépris cette foule d'écrivains qui fleurirent dans Rome savante et maîtresse du monde, a-t-il allégué un seul fait à l'appui d'une opinion si injurieuse, et croit-il qu'en les traitant de *gibier de gens foibles de reins*, il a satisfait à toutes les lois de la critique et de la politesse ? Nous n'imiterons pas son exemple ; et, satisfaits d'avoir caractérisé à notre tour *l'esprit de système et l'esprit de critique*, nous nous garderons bien surtout de donner comme un argument historique un sarcasme de Montaigne. R.-R.

N° XVI.

Notre auteur ne rapporte ici, sur l'origine des Sicules, que la tradition qui favorise son système, c'est-à-dire celle qui reconnoît en eux une nation indigène du Latium. Il ne parle ni de l'opinion de Philiste de Syracuse (apud Dionys. Hal. Lib. I, c. 22), suivant lequel les Sicules étoient des *Ligures*, peuple étranger à l'Italie ; ni de celle de Diodore (Lib. V, c. 6), qui, malgré les termes vagues dont il se sert, semble également leur attribuer une origine étrangère ; mais surtout il a grand soin de dissimuler le témoignage d'Antiochus de Syracuse, le plus grave sans contredit et le plus précis qu'on puisse alléguer sur ce point ; or, selon cet écrivain, dont les propres paroles nous ont été conservées par Denys d'Halicarnasse (Lib. I, c. 12), les Sicules étoient originellement un peuple grec, issus des OEnotriens, et OEnotriens eux-mêmes. On ne peut douter que cette *tradition* ne fût la plus ancienne et la plus accréditée en Italie, puisque nous la voyons adoptée par Pline (*Histor. natur.* Liv. III, c. 5), et c'est encore là un témoignage que M. Micali ne devoit pas passer sous silence. Il paroît que le premier établissement de ces Sicules-OEnotriens avoit été, comme Pline l'atteste, dans le pays qui

porta depuis les noms de Lucanie et de Samnium ; de là ils propagèrent sans doute leurs colonies dans le Latium et la Sabine, ou nous les retrouvons, d'après Denys d'Halicarnasse, mêlés aux OEnotriens avec lesquels ils avoient une origine commune. Ils en furent chassés par les Pélasges, comme nous le verrons, et ce fut alors qu'ils allèrent de nouveau habiter cette partie de l'Italie méridionale, d'où, après un court séjour, ils effectuèrent leur passage dans la Sicile. Ce sont là les faits les plus certains des révolutions où nous les voyons mêlés, et Philiste lui-même, qui les croyoit Ligures, ne fait point difficulté d'admettre cette union, quoique tardive, des Sicules avec les OEnotriens, puisque c'est sous la conduite d'un fils d'Italus, prince œnotrien, qu'il leur fait traverser le détroit de Sicile lors de leur dernière émigration (Philist. *apud* Dionys. *loc. laud.*). R.-R.

N^o XVII.

Je ne ferai plus, sur tout ce chapitre, qu'une observation générale. L'auteur, fidèle à sa manière de raisonner, jette le discrédit sur tous les témoignages qui contrarient son opinion, et n'allègue aucune preuve pour les affaiblir, ou pour la confirmer. Ainsi, lorsqu'il indique les traditions relatives au passage des OEnotriens, il les appelle *aussi suspectes que tardives*, et n'entreprend point de motiver ce jugement sévère. Cependant ces traditions nous viennent de Denys d'Halicarnasse et de Pausanias, qui les avoient recueillies, le premier, dans les écrits d'Antiochus de Syracuse et d'Hellanicus de Lesbos, historiens *des cinquième et sixième siècles avant notre ère* ; le second, dans les archives mêmes et les souvenirs du peuple qu'elles concernent : voilà sans doute des autorités qui ne sont *ni suspectes ni tardives*, ou, dans ce cas, il faut proscrire l'histoire ancienne tout entière ; car, sur aucun point, on ne trouvera un pareil concours de témoignages graves et authentiques. *Quels garants*, s'écrie M. Micali, *Denys allègue-t-il à l'appui d'un épisode si bien circonstancié ?* Je viens de répondre à cette question ; j'ai montré que le témoignage de Denys n'étoit ici ni le seul, ni le plus imposant, et j'ajoute que M. Micali ne devoit point omettre le nom de Pausanias, dont la relation, puisée à des sources différentes, confirme si pleinement celle de l'auteur des Antiquités romaines. Est-ce avec des phrases prétendues philosophiques, que l'on doit chercher à ébranler la foi

due aux plus graves monuments ? M. Micali fait cependant ce qu'il appelle *une concession* ; il accorde que les Pélasges des côtes voisines de l'Épire purent effectuer une descente et faire quelques courses en Italie, même y *séjourner quelque temps*. Mais il nie qu'ils aient pu y fonder tant de villes, en un mot, exercer tant d'influence sur la civilisation de l'Italie. Quant à nous, nous ignorons l'art de ces distinctions, au moyen desquelles on ne trouve dans les auteurs que ce que l'on veut y voir, en rejetant ou approuvant telle ou telle partie de leurs relations, selon qu'elle arrange nos idées et se prête à nos systèmes. Les témoignages qui attribuent aux Pélasges la fondation de plusieurs villes, sont les mêmes que ceux qui attestent leur passage de l'Épire et leur séjour en Italie : tous ces faits essentiellement liés ensemble, doivent donc avoir à nos yeux le même degré de certitude, et, ne choquant pas plus la vraisemblance les uns que les autres, nous devons les admettre tous ou les nier tous. *La douteuse autorité des portes, des grammairiens*, dit M. Micali : mais ce ne sont ni des poètes ni des grammairiens, qui, les premiers, nous ont transmis ces traditions ; et de ce qu'elles ont été répétées depuis par *des poètes et des grammairiens*, c'est pour nous une raison de croire qu'elles avaient acquis de la célébrité et de la consistance, et non d'en déclarer *l'autorité douteuse*. M. Micali soutient que *les peuples indigènes de l'Italie, réunis long-temps avant en corps de nations qui possédoient un culte, des lois et des mœurs propres et particulières, avoient sur les tribus errantes des Pélasges tous les avantages d'une société régulière*. Mais, si on lui demandait de fournir la preuve d'une seule de ces assertions, il n'en pourrait alléguer d'autre que sa propre opinion ; et, de bonne foi, l'autorité de M. Micali doit-elle prévaloir sur celle des plus doctes écrivains de l'antiquité ? Il avoue que c'est Varron qui le premier accrédita parmi les Romains la tradition de rétablissement des Pélasges. Varron étoit-il donc un homme si dépourvu de lumières, qu'on ne doive tenir aucun compte de son opinion ? et croira-t-on que *le désir d'illustrer les origines nationales*, motif que M. Micali prête perpétuellement aux auteurs anciens, ait seul influé sur les idées que Varron s'était faites à ce sujet ? comme si les Romains du siècle d'Auguste avoient pu trouver beaucoup d'honneur à attribuer la civilisation de l'Italie à quelques hordes un peu moins grossières venues de la Grèce tant de siècles

auparavant ! En vérité, je ne conçois pas comment on s'obstine à trouver toujours de *la vanité* dans tout cela. R.-R.

N° XVIII.

L'auteur semble ne pas s'apercevoir des nombreuses contradictions où son système le pousse. Il indique, sur la foi de Polybe, les passages des tragiques à l'honneur des Vénètes, et il en conclut que la réputation de ce peuple s'accrut par de pareils éloges. A-t-il oublié que, dans un chapitre précédent, sur la foi de Pline et de ce même Polybe, il s'est prévalu de l'ignorance où ces tragiques, et même les historiens les plus instruits, étoient plongés à l'égard de l'Italie, pour tirer de cette ignorance une induction absolument contraire ? Mais si, au temps de Sophocle et d'Euripide, les Grecs connoissoient si mal les peuples et les régions de l'Italie, il falloit donc que les *traditions* qu'ils nous ont conservées sur ce sujet, et notamment celle qui concerne l'origine grecque des Vénètes, fussent fondées sur d'anciens souvenirs, restes d'un temps où il existoit des relations entre les deux pays. M. Micali rejette cette tradition, sur la seule présomption que l'identité du nom des Vénètes paphlagoniens et des Vénètes de l'Adriatique a pu la faire imaginer aux Grecs. Mais une présomption, quelque probable qu'elle soit, doit-elle prévaloir sur des témoignages nombreux et positifs, qui au reste ne choquent en rien la vraisemblance ? M. Micali assure que *les Vénètes d'Italie étoient connus depuis long-temps dans la Grèce*, assertion qui contredit encore toutes ses assertions précédentes sur la profonde ignorance des Grecs relativement à l'Italie. D'ailleurs, comment prouve-t-il cette assertion ? par le témoignage d'Hérodote, qui, ayant passé la dernière et la plus considérable partie de sa vie en Italie, a pu apprendre, pendant son long séjour à Thurium, le peu qu'il a dit des Vénètes ; par le périple de Scylax, dont l'âge et l'auteur sont encore un problème parmi les savants, mais qui, d'après un certain nombre de notions évidemment récentes, semble devoir être rapporté à une époque assez moderne (voy. Dodwell, *Dissert. ap. Geogr. Min, Græc* tom. 1.) ; enfin par Scymnus de Chios, écrivain également moderne, puisqu'il florissoit, selon l'opinion la plus commune, sous le règne d'Auguste, et qui d'ailleurs n'a fait que mettre en vers, comme il l'atteste lui-même (v. 11 5),

les notions qu'il avait puisées dans l'ouvrage d'Éphore, cet historien taxé par M. Micali lui-même, d'une ignorance si profonde, et qui me semble au moins fort douteuse, relativement à l'Italie. Comment donc peut-on conclure, de toutes ces notions contradictoires, que les Grecs aient inventé le conte de l'origine grecque des Vénètes ? R.-R.

Nº XIX.

En aucun endroit peut-être de son livre l'esprit systématique de M. Micali ne s'est montré plus sensiblement, et, j'ose ajouter, plus malheureusement, que dans celui-ci. Après avoir insinué, pour décréditer la tradition relative à l'établissement des Vénètes sujets d'Anténor, que cette tradition venoit des tragiques, il ne peut dissimuler qu'elle n'ait été suivie par deux graves historiens, Ménandre et Strabon. L'accord des auteurs latins avec les écrivains grecs, sur un point si important de leur ancienne histoire, eût pu former une objection redoutable ; notre auteur s'en débarrasse au moyen de cette *éternelle vanité*. qu'il suppose aux Romains, et il ajoute qu'ils acceptèrent *sans autre examen et commentèrent avidement* une tradition qui flattoit leur amour-propre national. Quels sont-ils cependant ces écrivains que M. Micali croit avoir le droit de traiter si légèrement ? c'est Caton, ce même Caton que, quelques pages plus haut, il a déclaré un *profond investigateur de l'antiquité*, un homme des sentiments duquel on ne pouvoit s'écarter sans se rendre coupable d'une présomption ridicule ; ce sont encore Tite-Live, Cornélius-Népos, Pline, Justin, que M. Micali enveloppe tous dans le reproche de *serviles copistes de Caton*, et qu'il qualifie tous *pareils aux moins judicieux historiens du Latium*. M. Micali ne les estime pas même assez pour discuter leur témoignage ; et pourtant celui de Tite-Live, en particulier, méritoit bien qu'on s'y arrêtât. Tite-Live étoit de Padoue, de cette ville dont l'opinion générale de l'antiquité attribuoit la fondation à Anténor ; son témoignage, en pareil cas, a donc tout le poids d'une tradition ancienne et nationale. Tite-Live ajoute des faits positifs à la relation vulgaire. Il parle d'un lieu nommé Troja, en signe de l'origine troyenne de ses habitants, et qui de son temps portoit encore le nom de *Pagus trojanus*. Pline, selon M. Micali, *ne semble pas trop persuadé de la vérité de cette histoire* ; et, tout au contraire, Pline la rapporte en y donnant

son assentiment dans les termes les moins équivoques. La même observation s'applique à ce que notre auteur dit ici de l'opinion de Strabon : cet écrivain, après avoir rappelé, Liv. V, p. 212, B, les divers sentiments des anciens sur l'origine des Vénètes, dit positivement que celui qui leur attribue une extraction troyenne, est de tous le plus probable. Il y a donc ici infidélité dans la manière dont notre auteur cite ou interprète les témoignages des anciens ; mais ce n'est pas tout encore ; il s'autorise du fameux discours de Dion Chrysostôme, où il est dit que *les Vénètes d'Italie existoient long-temps avant la fabuleuse arrivée d'Anténor*, comme si ce discours, jeu de l'imagination d'un rhéteur, étoit de quelque poids en critique ! comme si son auteur, qui florissait dans le second siècle de notre ère, eût possédé sur l'origine et l'histoire des Vénètes, des documents dont tant de doctes historiens de la Grèce et de Rome, Hérodote et Caton à leur tête, auraient été privés pendant cette longue suite de siècles ! Telle est enfin la prévention de M. Micali, qu'il s'appuie de témoignages directement contraires à son idée. Ainsi il allègue le passage si connu de Polybe, II, 17, où il est dit que *les Vénètes ont une origine ancienne, et que leur langue diffère de celles de toutes les nations celtiques qui les environnent*, et il ajoute que Pline a fait plus tard la même observation, XXVI, 7 : n'est-ce pas là un fait entièrement favorable à l'opinion qui attribue aux Vénètes une origine grecque, et par conséquent étrangère aux Celtes ? Cette induction n'est-elle pas encore confirmée par un autre fait que Strabon rapporte (Lib. V, p. 216, A), savoir que les Vénètes, quoique entourés de toutes parts de peuples ennemis de Rome, tels que les *Carni*, les *Medoaci*, les *Symbri*, avoient toujours combattu dans le parti des Romains, *même avant les guerres puniques* ? Quel pouvoit être, en effet, le principe d'une alliance si impolitique et si dangereuse à cette époque, entre les Romains et les Vénètes, si ce n'est la persuasion *dès-lors* établie chez ces deux peuples, qu'ils avoient une origine commune ? et quand nous voyons ce fait singulier, d'accord avec la diversité du langage attestée par Polybe et par Pline, s'expliquer si naturellement par l'opinion de l'origine grecque des Vénètes, adoptée par toute l'antiquité ; quand cette opinion, appuyée sur tant de témoignages, ne blesse point en elle-même les règles de la

vraisemblance, est-il permis de la rejeter sur une simple présomption et sur les motifs les plus frivoles ? R.-R.

Nº XX.

Remarquons ici que notre auteur enveloppe tous ces systèmes différents dans une même catégorie, et les condamne tous également, comme *également* appuyés sur la base incertaine et foible des étymologies, tandis que l'opinion, qui attribue aux Étrusques une origine pélasgique ou grecque, repose uniquement sur les témoignages les plus graves de l'antiquité, et non sur de vaines et équivoques étymologies. M. Micali se trompe encore en nommant Mazzocchi et Guarnacci, auteurs du système qui attribue aux Étrusques une origine phénicienne, comme sectateurs de Bochart ; ce qui suppose que ce savant étoit du même avis. Bien au contraire, cette opinion a été réfutée par Bochart (*Phaleg*, Lib. I, c. 33), et sa répugnance à considérer ce peuple comme *Phénicien*, est d'autant plus digne de remarque que cet habile homme, trop souvent entraîné par une prévention contraire, devoit être naturellement porté à soutenir ce système, s'il y eut trouvé quelque vraisemblance : c'est une observation que nous avons déjà faite ailleurs (*Hist. des Colon. grecq.* Tom. I, p. 353). Remarquons encore que, de tant d'auteurs cités ici par M. Micali, comme ayant écrit sur l'origine des Étrusques, sur leur langue et sur leur ancienne histoire, il omet précisément le seul qui ait donné à ses recherches le plus d'étendue et de solidité, celui qui, par l'éclat aussi-bien que d'après l'ordre de ses travaux, devoit couronner le plus honorablement cette énumération, je veux dire l'illustre auteur du *Saggio di lingua etrusca*, le docte P. Lanzi. Un pareil oubli, qu'on ne soupçonnera pas d'être tout-à-fait involontaire, accuse d'avance les intentions de notre auteur, et nuit plus à son système, que n'auroit pu le faire un aveu franc et sincère. R.-R.

Nº XXI.

Quoiqu'un fait soit raconté dans un *esprit poétique*, c'est-à-dire orné de circonstances et de détails poétiques, et mêlé de mythologie, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse avoir un fond de vérité. Ainsi les tragédies et les poèmes,

où l'imagination des poètes se donne tant de carrière, eurent toujours pour base quelque événement réel. A cette judicieuse observation qu'a présentée avant moi M. Inghirami, j'ajoute que tous les exemples particuliers confirment la justesse du principe qu'elle établit. La fable toute seule ne sauroit satisfaire l'esprit même le plus frivole, et la vérité a des attraits que le mensonge ne peut s'approprier. Toutes les productions poétiques de l'antiquité reposoient sur des fondements historiques, et plus la poésie est près de son berceau, plus son union avec l'histoire paroît étroite et nécessaire. Ainsi les poèmes d'Homère sont un recueil de traditions fidèles sur les faits qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent le siège de Troie ; et si la forme appartient au génie du poète, il n'est pas douteux que le fond de ses récits n'ait été puisé par lui dans les traditions de son siècle et de son pays. Cette observation, non-seulement ne trouverait aucune exception parmi les principales productions de la poésie ancienne, mais seroit même confirmée au besoin par les plus illustres exemples du génie moderne. Ainsi la *Jérusalem, délivrée* présente, à travers une foule de circonstances mensongères où s'est jouée l'imagination du poète, les principaux faits et les principaux personnages de la première croisade ; et si les relations originales se perdaient dans la suite des temps, le poème du Tasse pourrait certainement y suppléer en partie, et conserver, au moins dans ses circonstances essentielles, le souvenir de ce grand événement. R.-R.

N^o XXII.

L'opinion d'Hérodote ne doit pas se prendre pour une invention purement poétique, et suivie uniquement par les poètes, puisque Timée, Strabon, Plutarque, Appien d'Alexandrie, Velléius Paterculus, Valère-Maxime, Justin, Pline, Festus et Servius, qui ont adopté le récit d'Hérodote sur l'établissement des Lydiens en Italie, ne sont probablement pas des *poètes*. Tous ces auteurs sont cités par l'abbé Zannoni, dans sa dissertation *sur les Étrusques*, p. 11 ; mais l'abbé Zannoni, aussi-bien que M. Inghirami, semble avoir omis un témoignage d'un plus grand poids que la plupart de ceux qu'il allègue, savoir, celui de l'historien Éphore, antérieur à tous les autres, et dont l'opinion, sur l'origine pélasgique des Étrusques, nous a été conservée par Scymnus de Chios (*Perieges.* v. 224) : car, quoique dans ce

passage du poète géographe, Éphore ne soit point nommé, il n'est pas douteux que ce ne soit à cet historien que Scymnus avait emprunté cette notion, puisqu'il déclare, au commencement de son ouvrage, qu'il l'a pris pour guide en tout ce qui concerne les origines et les migrations des peuples (Scymn. Ch. v. 115), objet dont nous savons encore, par le témoignage de Strabon, que s'étoit particulièrement occupé Éphore. Au reste, d'autres autorités encore ont échappé aux savantes recherches de l'abbé Zannoni, et je crois les avoir toutes recueillies dans un ouvrage, dont le lecteur me permettra d'indiquer ici les passages relatifs à la question présente (Hist. des Colon, grecq. Tom. I, p. 352-368) ; et j'ose croire que tous ceux qui auront compté et pesé tous ces témoignages, reconnoîtront que M. Micali, qui s'est contenté de citer Strabon, Velléius, Justin et Valère-Maxime, ou ne s'est pas piqué d'une grande exactitude, ou bien a attaché trop de valeur à l'etc., par lequel il termine la liste de ces quatre noms. R.-R.

Nº XXIII.

Notre auteur, généralement si mal disposé en faveur du caractère de Denys d'Halicarnasse, et qui en porte ici un jugement tout contraire, appelle *très-judicieuse* une observation que j'ose à mon tour qualifier différemment. De ce qu'au temps de Denys d'Halicarnasse, nulle ressemblance de langage, de *religion* et de *mœurs* n'existoit entre les Toscans et les Lydiens, s'ensuit-il *nécessairement* qu'un siècle avant la guerre de Troie ces peuples n'aient pu avoir entre eux quelque conformité dans toutes ces choses. et l'historien qui, sans tenir aucun compte des prodigieux changements que la révolution de tant de siècles avoit dû apporter à la langue, au culte et aux mœurs de peuples aussi éloignés l'un de l'autre que l'étaient les Toscans de l'Italie et les Lydiens de l'Asie mineure, affirme, d'après cette différence seule, que toute identité d'origine est *impossible*, doit-il être sur ce point réputé d'un jugement infaillible ? Pour ne citer qu'un seul des changements survenus dans la manière d'être de ces peuples, et que l'histoire nous a conservés, Hérodote ne nous apprend-il pas que Cyrus, craignant une révolte des Lydiens récemment asservis à son joug, et encore affectionnés à leur ancien prince, leur donna, par le conseil même de Crésus, des lois propres à les amollir, *et qui bouleversèrent entièrement toutes leurs*

habitudes (Lib. I, c. 155) ? Voilà un des innombrables faits du même genre, qui durent, pendant le cours de tant de siècles, modifier presque à l'infini le caractère de deux peuples, originellement issus d'une source commune. Mais cette différence même était-elle aussi réelle que le supposait Denys d'Halicarnasse, jugeant d'après ce qui existait de son temps ? Non, sans doute, puisque Rickius, dans sa dissertation *sur les premiers habitants de l'Italie* (*ad calc. Luc. Holsten. not. ad Stephan. Byz. c. VI, n. 13*), et surtout l'abbé Lanzi (*Saggio*, t. II, p. 103), ont trouvé, entre les Étrusques et les Lydiens, des analogies de mœurs et de coutumes qui déposent en faveur de l'opinion de l'origine commune de ces peuples ; et combien plus nombreux et plus frappants encore devoient être, au temps de Denys d'Halicarnasse, des arguments de cette sorte, si cet historien, moins prévenu en faveur de ses idées, avoit consulté tous les monuments qui existaient alors, et recueilli toutes les traditions perdues ou altérées depuis cette époque ! Cependant, telle est la force de la vérité, que c'est à Denys d'Halicarnasse lui-même, que nous devons quelques-unes des notions les plus propres à établir l'ancienne conformité des coutumes lydiennes et étrusques, conformité qu'il s'efforce de nier dans un autre endroit de son livre. Ainsi, l'appareil qui accompagnoit les magistrats, *les licteurs, la chaire curule, la toge garnie de pourpre*, tout ce luxe que les Étrusques avoient communiqué aux Romains, selon le témoignage exprès de Diodore (Lib. V, p. 219), venoit originellement de Lydie, au rapport de Denys d'Halicarnasse (Lib. III, c. 84) ; et ce fait particulier confirme une assertion plus générale faite plusieurs années après par Pline (Lib. VI, c. 56) et par saint Clément d'Alexandrie (*Stromat. Lib. I, §. 16*), savoir, que plusieurs usages et pratiques de la religion étrusque, avoient été apportés d'Asie (Consultez, à ce sujet, la *Dissert. citée* de l'abbé Zannoni).

Quant à la différence prétendue entre la *langue* des Lydiens et celle des anciens Étrusques, elle est encore moins réelle que toutes les autres différences supposées par Denys d'Halicarnasse. Il est prouvé, par le témoignage d'Hérodote, que les Mysiens, les Cariens et les *Lydiens* étoient frères, c'est-à-dire des peuples d'une même race, parlant la même langue, s'assemblant dans les mêmes temples pour y pratiquer le même culte (Lib. I, c. 171). Or, tous ces peuples étoient grecs d'origine, parlant des dialectes

de la langue hellénique, ainsi que cela résulte du témoignage d'Homère (*Iliad.* II, v. 267), éclairci et développé par l'historien Philippe (*apud* Strabon. XIV, 662) ; et c'est une vérité qui récemment a été mise en un jour évident par les travaux de Fréret (*Mém. sur l'Origine des habitants de la Grèce*, p. 107 et suiv.), et nous osons l'ajouter, par nos propres recherches (*Hist. des Colon, grecq.* Tom. I, p. 378 et suiv.). Les Étrusques, par cela seul qu'ils étoient Lydiens, devoient donc parler un dialecte de la langue grecque, devoient donc être un peuple grec ; et le témoignage positif de Plutarque (*Vit. Romul.* c. 11), qui assure que *les Tyrrhéniens* ou Étrusques étoient *un peuple venu primitivement de la Thessalie en Lydie, et de la transporté en Italie* ; ce témoignage, si clair, si précis, doit être préalablement réfuté par ceux qui nient l'origine grecque et lydienne des Étrusques. Enfin, la ressemblance des caractères de l'ancien langage hellénique et du langage étrusque, est prouvée par le témoignage de Strabon (Lib. XVII, p. 806, A), et, bien mieux encore, par la comparaison de tous les monuments des deux langues qui ont échappé à la destruction ; et cette analogie, dont la démonstration a été l'objet et le résultat des travaux du P. Lanzi, est aujourd'hui l'opinion des meilleurs critiques (Zannoni, *Dissert.* cit. p. 22, et suiv. ; Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, Tom. II, p. 216-217). Comment, après cela, reproduire encore un système de toutes parts ruiné, sans répondre à aucun des arguments et des faits sur lesquels repose l'opinion contraire ? R.-R.

Nº XXIV.

Voici un passage de la dissertation *sur les Étrusques*, de l'abbé Zannoni, qui répond directement à cette objection de notre auteur (p. 12 et 13) :

« On oppose l'autorité de Denys d'Halicarnasse ; « mais je pense qu'en ce cas-ci il ne sauroit mériter mon entière confiance, vu la foiblesse de ses raisonnements. Premièrement, c'est d'après le silence de Xanthus sur l'établissement d'une colonie lydienne en Étrurie, que Denys se décide à regarder les Tyrrhéniens comme *indigènes* (*vid.* Liv. I, c. 30), expression par laquelle les anciens désignaient tous les peuples dont l'origine leur étoit inconnue, et qui a la même valeur que celle d'Aborigènes, sur l'étymologie de laquelle on s'est tant et si inutilement tourmenté de nos jours (voy. Fabb.

Deriv. e cult, degli antichi abitanti. d'Italia, p. 4). Mais Hérodote, qui, au rapport d'Athénée (Lib. XII, p. 515), avoit lu les histoires de Xanthus, déclare positivement que cette tradition est appuyée sur le témoignage des Lydiens eux-mêmes ; et les termes dont il se sert (Liv. I, c. 94) ne permettent pas le moindre doute à cet égard. Si l'on persistoit encore à imprimer à Hérodote la tache d'écrivain romanesque, tache dont il est de jour en jour purgé au jugement des hommes éclairés, il n'en seroit pas moins impossible de nier que cette tradition n'eût généralement prévalu chez les Lydiens, puisque nous lisons dans Tacite (*Annal.* Liv. IV, c. 56), qu'au temps de Tibère, des ambassadeurs ayant été envoyés à Rome de diverses provinces de l'Asie pour revendiquer, chacun en faveur de leurs villes, la possession exclusive du temple qui devoit être fondé sous les auspices de l'empereur, de sa mère et du sénat, les députés de Sardes en Lydie firent valoir, pour autoriser leur prétention à cet honneur insigne, un décret d'Étrurie qui les reconnaissait comme un peuple de la même race et d'une commune origine. Avant Tacite, Sénèque (Lib. *de Consolat.* c. 6) avoit dit : *Asia Etruscos sibi vindicat*. Ainsi, l'on ne doit rien conclure du silence de Xanthus, supposé même que ce silence fût réel ; et ce seroit manquer au bon sens que de récuser, sur des motifs aussi légers, les traditions de tout un peuple, lorsqu'on sait que les tribus d'Amérique, au milieu de leur profonde barbarie, conservent encore quelque souvenir de leur extraction primitive, à quelque distance de temps et de lieux qu'elles se trouvent placées de leur berceau, et quelque étrangères qu'elles soient devenues, par leur langue actuelle, à leur antique métropole. (Voy. Lanzi, *Saggio*, t. II, p. 12.) » ZANNONI.

Nº XXV.

Ce sentiment d'Hellanicus de Lesbos, que rejette également M. Micali, quoique appuyé de bien graves autorités, est, au fond, le même que celui d'Hérodote ; ils ne diffèrent l'un de l'autre que par quelques circonstances indifférentes ; et je crois avoir montré (*Hist. des Colon, grecq.* tom. I, p. 356-359), que ces deux traditions, faciles à concilier, se prêtaient un mutuel appui. Cependant, M. Micali prétend que l'opinion d'Hellanicus est réfutée par Denys d'Halicarnasse, *avec la même force* que celle d

Hérodote ; ce que je viens de dire, pour la partie de la réfutation de Denys, qui concerne le récit d'Hérodote, a prouvé si c'étoit effectivement *avec force* que cette réfutation étoit rédigée : on va voir qu'il en est *de même* pour la seconde partie ; et je demande au lecteur la permission de mettre sous ses yeux un passage où j'ai répondu moi-même aux objections de Denys d'Halicarnasse (*Hist. des Colon, grecq.* tom. I, p. 354.) :

« Le principal et même le seul argument qu'emploie Denys d'Halicarnasse pour combattre le sentiment d' Hellanicus, est tiré de la différence des langues qui existoit entre les Pélasges et les Tyrrhéniens ; et cet argument repose tout entier sur un passage d'Hérodote, fort connu, que je n'ai pas besoin de reproduire ici. Mais le raisonnement de Denys d'Halicarnasse tombe de lui-même, si l'on montre qu'il manque de base. Or, c'est une chose depuis longtemps prouvée, que le passage d'Hérodote sur lequel il se fonde, n'est pas fidèlement rapporté, soit qu'il ait eu sous les yeux un manuscrit altéré, ou plutôt, que citant de mémoire, il ait lui-même altéré le texte dans le sens le plus favorable à son système (*Voy. Mém. de l'Académ. des Bell.-Lettr.*, tom. XIV, p. 154 et suiv.) *Κρηταις*, au lieu de *Κρηταις-Αιγυπτίοις*, que porte le texte d'Hérodote ; et l'on a remarqué avant nous que ces *Crestoniens*, dont parle Hérodote, étoient établis dans la Thrace, où se trouvaient aussi des *Pélasges-Tyrrhéniens*, que Thucydide assure (lib. IV, c. 109) avoir habité Athènes et Lemnos. Ce passage ne prouve autre chose, sinon que les *Crestoniens* parloient la même langue que les *Placiens*, qui étoient Pélasges, selon Hérodote, et que par conséquent ils étoient Pélasges eux-mêmes. Il n'y a donc rien là qui puisse autoriser la conclusion qu'en tire Denys d' Halicarnasse, relativement aux Tyrrhéniens d'Italie. Si l'on nous objecte que, dans l'opinion d'Hérodote, la langue des *Crestoniens* n'a de rapport avec celle d'aucun des peuples voisins, parmi lesquels étoient compris les *Tyrrhéniens de Thrace*, ce qui exclurait ces derniers d'une origine pélasgique ; nous répondrons d'abord en opposant à l'autorité d'Hérodote, celle de Thucydide, qui les reconnoît Pélasges ; et, en second lieu, qu'il s'est bien pu faire que, des Pélasges établis en Thrace, Hérodote n'ait connu que les *Crestoniens*, ou qu'il ait confondu sous une seule dénomination des peuples qui habitaient la même contrée, et qui a voient la même origine. »

Je ferai encore remarquer au lecteur qu'en nous éloignant du sentiment de Denys d'Halicarnasse, nous opposons des raisons aux siennes, et ne décidons pas d'une manière tranchante, qu'il *se trompe*, qu'il *accrédite une* erreur, etc., comme le fait M. Micali, non envers un seul écrivain, mais en général, contre Hellanicus, Myrsilus, Aristide, Strabon, Varron, Hygin, tous auteurs anciens, instruits et graves, qui méritaient bien qu'on pesât leur témoignage avec plus de soins, et surtout qu'on traitât leur caractère avec plus d'égards. R.-R.

N° XXVI.

Est-il raisonnable de croire que la célébrité *antique* du nom de *Pélasges-Tyrrhéniens*, et la croyance également ancienne de l'habitation commune des Tyrrhéniens et des Pélasges, aient été les seuls motifs qui aient porté cette foule d'auteurs grecs et romains, à attribuer à ces deux peuples une même origine ? Les détails où nous sommes entrés précédemment, prouvent que ces historiens avoient bien d'autres raisons encore pour appuyer leur opinion, et que, si quelqu'un d'eux s'est déterminé d'après des présomptions vagues et légères, c'est précisément Denys d'Halicarnasse que M. Micali préfère en cette occasion, où il a tort, et rejette partout ailleurs, où il a souvent raison. Mais enfin, ces *deux* motifs, que M. Micali affecte de regarder comme les seuls, sont-ils de si peu de poids par eux-mêmes, et surtout ajoutés à d'autres, qu'ils ne méritent aucune attention ? Pourquoi les anciens auroient-ils *généralement* confondu sous un même nom les *Tyrrhéniens* et les *Pélasges* (Plutarch. *de Virtutib. Millier. v. Tyrrhenic.* ; Thucyd. lib. IV, c. 109), si l'opinion de leur origine commune n'eût été aussi *généralement* accréditée ? Pourquoi les Pélasges et les Tyrrhéniens auroient-ils long-temps et volontairement habité ensemble (Strabo, V, p. 219 ; Scymn. Ch. v. 219 ; Dionys. *Perieges.* v. 349 ; Lycophr. v. 1348), s'ils n'avoient eu quelque chose de semblable dans les mœurs, dans les institutions, dans la langue ? et pourquoi ne pas voir dans cette ressemblance une probabilité de plus à l'appui de l'opinion qui fait des Étrusques et des Pélasges une seule et même nation ? De telles inductions ne sont pas si méprisables, qu'il faille les rejeter sans examen. R.-R,

N° XXVII.

Les Grecs établis sur les rivages méridionaux de l'Italie, y trouvèrent des collines agréables et un sol fertile, tandis que les plages de l'Étrurie n'offroientaux étrangers que marais, étangs, plaines exposées aux inondations : comment auroient-ils donc pu s'y établir ? Voilà tout ce que l'auteur allègue à l'appui de son système, et ce système paroît suffisamment réfuté par l'opinion qui repose sur la probabilité infiniment plus grande de l'arrivée d'une colonie grecque en Étrurie. Des détails plus étendus et plus approfondis sont exposés dans le savant *Essai* de l'abbé Lanzi, et c'est là surtout qu'on sera frappé de la multitude d'arguments qu'offre la ressemblance et de la langue et des habitudes des deux peuples, en faveur de l'opinion qui leur attribue une origine commune. On ne consultera pas non plus sans fruit la dissertation *sur les Étrusques*, dont nous avons rapporté plus haut un passage, et dans laquelle l'abbé Zannoni établit si clairement, contre le système de Denys d'Halicarnasse, l'extraction lydienne des peuples de l'Étrurie.

INGHIRAMI.

N^o XXVIII.

Il y auroit bien des observations à faire sur cette note. Je me bornerai à relever sommairement les inexactitudes qu'elle renferme : 1^o. Scylax ne dit point qu'Adria fut une colonie des Étrusques. Son texte porte simplement : *Les Tyrrhéniens s'étendent de la mer Tyrrhénienne a l'Adriatique : la se trouve une ville grecque et un fleuve* ; si, par cette ville, M. Micali a entendu Adria, on voit que le témoignage de Scylax, qu'il cite à l'appui de son opinion, y est directement contraire ; 2^o. M. Micali semble avoir confondu en cet endroit l'existence de deux villes du nom d'*Adria*, situées toutes deux sur le bord de la mer Adriatique, mais l'une près du Pô, et c'est celle dont Plin (III, 16), Tite-Live (V, 33), etc., attribuent unanimement la fondation aux Étrusques ; l'autre, dans le *Picenum*, et c'est probablement de celle-là qu'Étienne de Byzance (v. ' *ArpU*) a voulu parler, lorsqu'il assure qu'elle fut fondée par Diomède. Si M. Micali eût fait cette distinction, il se seroit épargné la répétition fastidieuse de ce motif de *vanité* qu'il prête aux écrivains grecs, quoique Justin, qu'il allègue dans sa note, conjointement

avec Étienne, ne soit point grec, et n'ait point attribué la fondation d'Adria à Diomède. Au reste, le lecteur curieux d'examiner ce point d'histoire, fera bien de consulter la dissertation de M. Letronne *sur la mer Adriatique (in Dicuil. p. 170-200)*, où toutes les notions concernant les deux villes d'Adria, ont été soigneusement recueillies et discutées. R.-R.

Nº XXIX.

L'auteur auroit dû distinguer ici les deux fondations de Nole, dont la première appartient aux Grecs ; car Strabon affirme, en général, que la Campanie fut successivement occupée par les Opiques ou Osques, les Grecs de Cymé, et les Tyrrhéniens ou Étrusques (*Geograph. Lib. V, p. 242*). Les témoignages de l'histoire et ceux des monuments confirment cette assertion générale. Justin dit positivement (*Lib. XX, c. (1)*) que Nole étoit une *colonie chalcidienne* ; Silius Italicus donne à cette ville la même épithète (*Lib. XII, V. 161*), et il faut probablement lire le nom des *Styréens*, peuple de l'Eubée, dans le passage de Solin où cet auteur attribue à des *Tyriens* la fondation de Nole (*cap. II, p. 13, ed. Salmas.*). Enfin, les médailles de Nole attestent de la manière la plus indubitable l'origine grecque de cette ville ; et il est avoué par tous les antiquaires que le style et la fabrique de ces monnoies, et la forme des caractères qui y sont tracés, appartiennent à une antiquité beaucoup plus reculée que celle où l'on peut placer l'invasion des Étrusques dans la Campanie. R.-R.

Nº XXX.

La réflexion précédente s'applique également à Pompéia et à Herculaneum. Non-seulement Strabon, du témoignage duquel s'autorise ici notre auteur, ne dit point que *ces deux villes durent leur origine aux Toscans*, mais il assure positivement le contraire. « Héracléum, dit ce savant géographe (*Lib. V, p. 247, « A*), appartient jadis aux *Osci*, comme *Pompa* ;... « l'une et l'autre place passèrent *ensuite* au pouvoir « des Étrusques, ainsi que des Pélasges. » Il y auroit plus d'une observation à faire sur ce passage, que je me contente d'opposer à l'assertion de M. Micali. J'ajoute seulement que les murs de Pompéia, récemment découverts, confirment sur les divers

points le témoignage de Strabon. Les plus anciennes constructions sont dans un système tout différent de celui des Étrusques, et l'on y a trouvé des caractères ou signes numériques, dont quelques uns, offrant l'ancienne forme des lettres grecques, et les autres, jusqu'à présent inconnus, appartiennent probablement à la langue des Osques, premiers habitants de Pompéia (Voy. l'ouvrage de M. Mazois). R.-R.

N° XXXI.

J'ai déjà relevé la méprise où étoit tombé M. Micali, à l'égard d'Adria, *du Pô*. Il commet une seconde erreur en attribuant la fondation d'Adria *de Picenum* aux Étrusques, colonie qu'aucun auteur que je sache n'a jamais donnée à ce peuple. L'argument *indubitable* que tire notre auteur, à l'appui de cette origine étrusque, du grand nombre d'inscriptions et antiquités étrusques trouvées dans le Picenum, prouveroit tout au plus que l'influence des arts d'Étrurie se seroit étendue jusque là, ce que personne ne pourrait contester. Enfin, les monnoies avec l'inscription TAH, n'indiquent en aucune façon que la fondation d'Adria fut l'ouvrage des Tyrrhéniens : tous les jours on découvre des monnoies romaines en des lieux où il est certain qu'il n'exista jamais de colonies romaines. D'ailleurs cette inscription est toute *grecque* : en quoi donc, oserois-je le demander, prouve-t-elle une origine grecque (v. Eckhel, *Doctrin. Num.* T. I, p. 98) ? R.-R.

N° XXXII.

Notre auteur semble n'admettre d'autre preuve de l'origine grecque de Cæré ou Agylla, que le *conte* rapporté par Strabon : c'est de l'inexactitude ou de la mauvaise foi. Les Grecs n'étoient pas les seuls qui eussent conservé la tradition de cette origine. Virgile, qui avoit fait une étude si approfondie des origines de son pays, rappelle le séjour des anciens Pélasges au voisinage d'Agylla (*AEneid.* VIII, 600 et sq.) ; Pline (III, 5) et Solin (c. 11, p. 13) s'expriment d'une manière plus précise, et le dernier ajoute que les Pélasges, fondateurs d'Agylla, étoient ceux-là mêmes qui avoient apporté l'usage des lettres grecques en Italie. Denys d'Halicarnasse (Lib. I, c. 20) entre à ce sujet dans des détails encore plus étendus ; et Strabon y ajoute une particularité remarquable, c'est que cette ville avoit un

trésor à Delphes (Lib. V, p. 220,), privilège réservé aux peuples grecs, et qui prouve l'extraction pélasgique de celui-ci. R.-R.

N° XXXIII.

Il est nécessaire de rectifier encore ici les idées de notre auteur, qui affecte de réunir ou plutôt de confondre les traditions qui appartiennent évidemment à des temps et à des peuples divers. Denys d'Halicarnasse comprend nominativement la ville de Pises, au nombre de celles qui furent habitées par des Pélasges avant l'arrivée des Tyrrhéniens (Lib. I, c. 20). Ce fait et ce témoignage, qu'il faudroit détruire avant de hasarder une assertion contraire, sont encore confirmés par d'autres témoignages. En effet, Pises existoit déjà antérieurement à l'arrivée des Tyrrhéniens, selon Lycophron, puisqu'elle est citée au nombre de leurs conquêtes (*Alexandr.* v. 1241), et le fragment de Caton, cité par Servius (*ad AEneid.* X, 179), le prouve également. A la vérité, Caton déclare qu'il ignore le peuple qui fut le premier fondateur de Pises, et M. Micali triomphe de cette ignorance de Caton ; mais ce qu'il falloit ajouter, et ce qui détruit complètement le système de notre auteur, c'est qu'en même temps que Caton confesse son ignorance sur ce point, il déclare que ce peuple, quel qu'il fût, étoit grec *de* langage, et se nommoit *Theutanes*. D'autres auteurs avoient embrassé la même opinion, à en juger d'après le témoignage de Servius (l.l.) ; et Pline, qui la rapporte également (Lib. III, c. 5), nous montre assez qu'elle étoit accréditée parmi ses compatriotes. Or, sans rechercher ici avec le P. Hardouin (*ad Plin.* Tom. I, p. 150), ou avec Cluvier (*Ital. ant.* Lib. II, p. 494), ou avec le cardinal Noris (*Cenotaph. Pisan. dissert.* I, c. I.), l'étymologie du nom de ces *Teutanes*, fondateurs de Pises, il nous suffit de savoir qu'ils étoient *Grecs de* langage, par conséquent un démembrement de cette nation pélasgique, dont les diverses tribus, répandues sur tout le sol de l'Italie, changèrent aussi fréquemment de nom que de chef. La seconde fondation de Pises, ouvrage d'une colonie hellénique qui lui donna ce nom au lieu de celui de *Theutha*, qu'elle avoit porté jusqu'alors (Serv. *loc. suprâ* laud.), appartient à une époque plus récente. (Voy. *Hist. crit. des Colon, grecq.* Tom. II, p. 314-315.) R.-R.

N° XXXIV.

Je partage l'opinion de l'auteur sur le peu de fondement des étymologies qui font dériver les noms des *Sabins* et des *Casperuli* de ceux d'un prétendu *Sabus* et des Perses *Caspiri*, dont il étoit le chef. Mais je pense aussi qu'il ne faut pas rejeter une tradition tout entière, parce qu'en traversant le long cours des âges elle se sera chargée de quelques circonstances invraisemblables ou même fabuleuses. Que la nation des Sabins fût ancienne et originaire d'Italie, c'est ce que dit effectivement Strabon, et il n'y a aucun motif de rejeter son témoignage. Mais s'ensuit-il de là qu'aucune colonie étrangère n'ait pu venir, à une époque plus récente, s'établir chez ce peuple ? Non, sans doute ; et les témoignages des auteurs, qui parlent de cette colonie, sont tout aussi dignes de notre confiance. Au reste, ce ne sont pas les seuls auteurs cités ici par M. Micali, quoique assurément très-graves, qui attestent l'existence de cette colonie ; Justin (lib. XX, c. 1), Cicéron (*pro Ligar.* 11), et le scholiaste de Juvénal (*ad Sat.* XIII) en parlent également comme d'une chose avérée. Rien plus, cette tradition étoit confirmée par des usages lacédémoniens introduits à Rome par Numa (Plutarch. *in Num.* c. I ; *in Romul.* c. XV) ; sorte de preuve qui supplée quelquefois au silence même de l'histoire. Cicéron assure que de son temps encore il restoit parmi les Sabins beaucoup de traces des moeurs et des institutions lacédémoniennes. Plusieurs familles illustres de Rome ; la famille *Valeria* (Sil. Italic., lib. II, v. 8), et la famille *Claudia* (*id.* lib. XV, v. 546), qui étoient venues à Rome du pays des Sabins, attribuoient leur origine à des Spartiates ; et c'est cette prétention qui fit que, dans la suite, les Lacédémoniens se mirent sous la clientèle de la maison *Claudia* (Sueton. *in Tiber.* c. VI). Voilà, sans doute, des raisons de croire que la tradition d'une colonie grecque, dans la Sabine, n'est pas tout-à-fait due à la pure vanité et à la manie des étymologies grecques. R.-R.

FIN DU TOME PREMIER.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***L'Italie avant la domination des
Romains, par M. J. Micali.
Ouvrage couronné, traduit de
l'italien sur la 2e édition... avec
des notes et des
éclaircissements historiques
par M. Raoul Rochette,...***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1040451z>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 4 volumes in-8. *Paris*, 1815, chez Treuttel et Würtz.

2 *Römische Geschichte*, Berlin, 1811.

3 L'histoire naturelle de l'homme, et les découvertes des voyageurs modernes suffisent-elles pour prouver ce qu'avance ici l'auteur ? Les voyageurs ont trouvé la race humaine répandue avec ses variétés dans toutes les régions habitables du globe. Mais s'ensuit-il nécessairement de ce fait que les hommes aient pris spontanément naissance dans les divers climats de la terre ? La question de l'origine du genre humain, dans quelque système qu'on veuille en chercher la solution, ne paroît point être de nature à être décidée par le témoignage des naturalistes et des voyageurs modernes. R.-R.

4 Dans cette incertitude, où l'auteur avoue qu'il est placé, comment peut-il parler avec tant d'assurance d'une *série de siècles*, et d'un monde *prodigieusement ancien* ? Ces bouleversements physiques ont pu être produits, comme nous en avons des exemples, en moins d'heures que l'on ne suppose ici de siècles ; et, dans tous les cas, la chronologie de ces révolutions est aussi inconnue que leur histoire. Remarquons néanmoins que le plus considérable de ces phénomènes physiques, la *séparation* de la Sicile du continent de l'Italie, s'étoit conservé dans le souvenir des hommes, comme va le dire tout à l'heure l'auteur lui-même. Dans quelle *série de siècles* place-t-il donc ce *monde si prodigieusement ancien* ? Toutes ces assertions exagérées ne servent qu'à effrayer l'imagination, et n'offrent, quoi qu'on puisse dire, rien de satisfaisant pour la raison. R.-R.

5 La révolution qui sépara la Sicile du continent passoit pour un fait constant dans toute l'antiquité, comme on peut le voir par les témoignages que rapporte Cluvier (*Sicil. antiq.* p. 1-6.). En outre, la similitude surprenante qu'on observe dans la forme extérieure, l'organisation et la direction régulière des monts de Neptune et des Apennins, séparés par le phare de Messine, donnent à cette opinion un degré de certitude que fortifient encore la proximité des lieux et les nombreux indices d'un grand bouleversement. (*Voy. Dolomieu, Mém. sur les Trembl. de terre de la Calabre ; Voyage aux îles de Lipari*, p. 134. Voyez aussi les *Observations* de l'Académie royale de Naples faites en 1783 ; les *Doutes* de M. Brocchi, *Bibl. Ital.* t. XIX, juillet 1820, p. 69.)

6 Diodor. V, 2. Auct. *de Mirab. auscult.* in op. Arist. p. 1157, ed. Duval.

7 Homer. *Odyss*, IX, 109-111.

8 Cicer. *in Verr.* IV, 48. Diodor. V, 4 (a). Dans Je

(a) La citation d'Homère n'est pas exacte ; celles de Diodore et de Cicéron n'ont rapport qu'à la production spontanée du blé dans la *Sicile*, et non dans l'*Italie*, comme le dit ici l'auteur. Voici le passage de Diodore :

Φιλανθρωπότατα δὲ τῶν Ἀθηναίων ὑποδεξάμεναι τὴν

θεὸν, πρῶτοις τοῦτοις μετὰ τοὺς Σικελιώτας δαρήσασθαι τὸν τῶν πυρῶν καρπόν. . R.-R.

dialecte sicilien, *sito* et *simalis* signifioient *pain* aussi bien que Cérès (Athen. III, 25, p. 109.) De même, les Sabins, dans leur langue vulgaire, *Cererem panem* appellant, Serv. *ad Georg.* I, 7.

9 Dionys. Halic. 1, 36 (a).

(a) Denys d'Halicarnasse n'est sans doute point cité comme un mythologue. C'est un historien plein de savoir, et généralement d'une critique saine et judicieuse. Quant à cette opinion, suivant laquelle *la race humaine étoit née du sein de la terre*, il est bien évident que ce n'est pas en physicien qu'il faut la considérer, mais que c'est une expression figurée et allégorique, sur le vrai sens de laquelle les peuples anciens ne se trompaient pas plus que les modernes. R.-R.

10 *Multum auctoritatis affert vetustas ut iis, qui terrâ dicuntur orti.* Quintil. III, 7.

11 *Gensque virûm truncis et duro robore nata.* *AEneid.* VIII, 315.

12 *Aborigènes sive indigence*, , uûêlyuns. Voy. Hesych. Harpocr. Suid. et Vet. glossar. – (Voyez *Eclaircissements*, n. I, à la fin du volume.)

13 Dionys. I, 10. Juba, *Hist. rom.* lib. I ; et Charax, de Pergame, *ap.* Steph. Byz. in 'AÇopiylñ ;–, Suidas, sur le même mot.

14 Festus, in *Nalio*. Serv. in *Æneid.* VIII, 314, 328 : *Indigence sunt inde geniti.* Solin. 15 : *Sunt genuini terræ.* Il est reconnu que d'autres peuples, spécialement les Arcadiens, les Athéniens, les Thessaliens, etc. se glorifioient aussi du titre d'*autochthones*. Également ignorants, il est naturel qu'ils eussent tous à ce sujet la même opinion, V. Censorin. *de Die nat.*

15 *Primo Italiam tenuisse quosdam, qui apellabantur Aborigenes.* Cato, *ap.* Serv. in *AEneid.* 1, 10 : *Italiæ cultores primi Aborigenes fuere.* Justin. XLIII, 1.

16 Les écrivains du Latium, attentifs à faire cadrer les traditions de l'antique Italie avec les origines de Rome, donnèrent plus particulièrement le nom d'Aborigènes aux habitants des régions voisines du Tibre. Quelques-uns, comme Caton et Sempronius, vouloient qu'ils fussent un peuple d'Achaïe ; mais, au rapport de Denys (I, 11), cette opinion n'était qu'une fable des Grecs qui n'étoit appuyée sur aucune preuve ni sur aucun témoignage historique (a). *Les moeurs des Aborigènes*

(a) Denys d'Halicarnasse ne déclare point si positivement qu'on le fait ici, que l'opinion de Caton et de Sempronius fût *une fable des Grecs, sans aucune consistance historique*. Il propose, avec beaucoup de déférence pour le sentiment de ces deux hommes qui avoient fait une étude approfondie des monuments de leur pays, des doutes sur quelques points de la tradition qu'ils avoient adoptée. Dans aucun conviennent au premier âge de la société, et n'ont pu être empruntées d'aucun autre peuple.

17 *Aborigènes appellati sunt, quòd errantes convenerint in agrum qui nunc est P.R. Fuit enim gens antiquissima Italiæ.* Festus. conf. Dionys. 1, 10.

18 *Quercus æsculus.* L. Ischio. V. Sprengel, *Antiquit. botan.* p. 25. cas, les doutes exprimés par Denys d'Halicarnasse ne peuvent, selon nous, autoriser à admettre *comme fondamentale* une opinion contraire à celle des plus anciens et des plus savants historiens romains. R.-R.

19 Catilin. 6 : *Genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum.*

20 *Is genus indocile ac dispersum montibus altis Composuit, legesque dedit.* Virg. *Æneid.* VIII, 321. Add. Macrob, *Sat.* 1, 7-9, etc.

21 Virg. *Æneid.* VII, 203-204 ; Tibul. 1,3, 35-48 ; Justin. XLIII, I ; Macrob. *Sat.* I, 7, etc.

22 Ennii, *Fragm.* p. 30 ; Virgil. *Georg.* II, 173 ; *Æn.* VII, 329 ; V arr. L. L. IV, 7 • Dionys. 1, 34 ; Justin, et Macrob. 1. c. ; Festus *in Saturnia* (a).

(a) La confiance que l'auteur montre pour des témoignages qui ne sont ni plus ni moins dignes de foi, que d'autres de même nature, qu'il rejettera bientôt comme fabuleux et mythologiques, mérite d'être ici remarquée ; car si une notion telle que celle du nom de *Saturnia*, donné à une région de l'Italie, ou même à l'Italie entière, a pu, de son aveu, se conserver par la tradition jusqu'aux siècles historiques, pourquoi d'autres souvenirs du même

âge et d'une égale importance n'auroient-ils pu se conserver par la même voie ? R.-R.

23 *Tot sæculis Saturnalia præcedunt Romanæ urbis ætatem.* Macrob. *Sat.* I, 7. Ce fut sous les rois, ou peu après leur expulsion, que les fêtes Saturnales furent instituées à Rome. Dionys. III, 32 ; Liv. II, 21 ; Macrob. *Sat.* 1, 8. Conf. Lips. *Saturn.* I, 2.

24 Voyez les plus célèbres interprètes des fictions allégoriques : Bianchini, Banier, Blackwel, Pluche, Gebelin, Bergier, Dupuis, etc. – (Voy. nos *Éclaire*, n. II.)

25 En jugeant ainsi, à son tour, le *jugement encore foible de l'histoire*, l'auteur ne s'est-il pas aperçu qu'il se chargeoit d'une responsabilité bien grave ? En discréditant d'avance l'autorité des écrivains qui nous ont transmis la connoissance des faits anciens, n'a-t-il pas songé qu'il affoiblissoit l'autorité de ses propres récits ? car enfin, ces auteurs ne sont-ils pas ceux qu'il citera plus tard avec confiance ? ne sont-ils pas les seuls dont on puisse alléguer le témoignage ? R.-R.

26 Voy. *Éclaircissemens*, n. III.

27 L'objection tirée de l'impossibilité des longues navigations et de l'imperfection de l'art nautique, outre qu'elle n'est peut-être pas aussi sérieuse qu'elle le semble à l'auteur, ne prouverait rien contre les Grecs, dont les colonies, pour arriver à la pointe méridionale de l'Italie, n'avaient à traverser que le détroit qui sépare cette péninsule des rivages opposés de l'Épire, occupée par eux. Ainsi l'auteur, si telle était son objection, fortifierait lui-même l'opinion qu'il veut combattre. R.-R.

28 Voy. *Éclaircissemens*, n. IV.

29 Elles ne l'étoient peut-être pas pour les Grecs, bien plus rapproches que nous ne le sommes, du théâtre et de l'époque de ces origines. C'est ce qui doit nous rendre extrêmement circonspects à prononcer qu'une tradition, appuyée de leurs témoignages, est fausse, parce que nous n'en retrouvons plus les traces. R.-R.

30 Si ce principe étoit vrai, il faudroit regarder comme indignes de confiance et d'examen tous les faits antérieurs à la découverte de l'écriture, laquelle est si récente en comparaison de l'origine des connoissances historiques. Comment l'auteur n'a-t-il pas reculé lui-même devant les graves

conséquences d'un pareil principe ? Heureusement il ne s'y conforme pas toujours, et nous en avons déjà fait la remarque. R.-R.

31 Comment *l'histoire* pent-elle prouver *cela*, si l'histoire de ces temps reculés n'est, comme on l'a dit plus haut, qu'un tissu de fables sans autorité ? et puis, où est la preuve de ce que l'on fait dire ici à *l'histoire* ? Il est évident que l'auteur donne en cet endroit ses conjectures sur la marche naturelle de la civilisation pour des témoignages historiques ; car, dans quel livre, sur quel monument ancien a-t-il pu trouver la notion de ces premiers progrès de la population de l'Italie, après la retraite des races primitives ? R.-R.

32 Smith, *Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, t. I, 3.

33 Il existoit doue, même pour ces temps si reculés, des *traditions avérées* ? C'est un aveu qu'il est bon de recueillir de la bouche même de l'auteur. Cependant on aimeroit encore à connoître ses autorités. Pourquoi s'exprime t-il d'une manière si générale ? R.-R

34 C'est encore tin aven bon à recueillir. R.-R.

35 Voyez ci-après Chap. XXVI.

36 On peut attribuer d'autres causes encore à ce progrès des Barbares fixés en Italie, et même la plus efficace de ces causes, bien loin d'être la seule, n'est pas celle qu'indique ici l'auteur. Le siège d'une religion bienfaisante, laissé dans l'ancienne capitale du monde Romain, fut, à n'en pas douter, la principale cause de la prompte civilisation des Barbares, convertis à cette religion dont la lumière les frappoit de plus près. R.-R.

37 Tite-Live, Denys, Strabon, et d'autres écrivains, font souvent mention de cette ancienne coutume d'habiter καμμηδόν, *vicatim*.

38 Spécialement dans les cantons d'Appenzell, Schwyz, Unterwalden, Glarus et Zug. Zug a le titre de *ville* sans en avoir la population, et Glarus qui en a la population, n'en a pas le titre.

39 La géographie ancienne atteste le nombre considérable de villes partagées par de simples villages. Selon Elie (Var. Hist. IX, 16) on comptoit jusqu'à onze cent quatre-vingt-dix-sept villes dans l'Italie, parmi lesquelles étoient sans doute comprises les bourgades les plus considérables.

40 Verri, *Écon. polit*, c. 26.

41 La grande chaîne des Alpes s'étend depuis les Alpes maritimes jusqu'à l'Istrie, sur un espace irrégulier d'environ mille cinquante milles. Sa largeur moyenne peut être évaluée à cent vingt milles. Voyez Beaumont, *Descript. des Alpes grecques et cottiennes*, ch. I, et *Maritimes Alpes*. Voyez encore la Carte topographique des Alpes de M. Raymond, 1820.

42 Voy. *Éclaircissem.* n. V.

43 Comment l'auteur peut-il dire qu'il se *renferme dans les bornes de la certitude historique*, après avoir déclaré plus haut, *qu'il ne s'appuyoit point de l'autorité des écrivains et du secours des monuments* ? Il me semble qu'il y a du moins contradiction dans les termes. R.-R.

44 Quoique notre auteur ne discute pas ici les traditions relatives à l'établissement des Pélasges et des Lydiens en Italie, et que nous devions, à son exemple, différer nos observations sur ce point, nous ne pouvons laisser passer *une assertion* qui nous paraît si contraire à tous les témoignages de l'histoire, sans avertir au moins le lecteur, que cette assertion est absolument dénuée de preuves. Nous exposerons donc nos motifs à mesure qu'il développera les siens. R.-R.,

45 *Anteà inclusis gentium imperiis intraipsas, ideoque et ingeniis, quâdam sterilitate fortunæ, necesse erat animi bona exercere.....Quare abundabant et præmia et operæ vitæ. Posteris laxitas mundi et rerum amplitudo damno fuit.* Plin. XIV, 1,

46 Dionys. I, 16-38 ; Strab. V, p. 172 ; Sisenna. Hist. *apud* Nonium, XII, 18 ; Festus, *in ver sacr.* et Mamer t. ex Alfio ; Conf. Liv. XXII, 10.

47 *Sacranas acies* Ardearum volunt, qui aliquando, quum pestilenti â laborarent, ver sacrum voverunt. *Serv.in* *AEneid.* VII, 796 ; Sisenna 1. c.

48 L. III, 5.

49 Strab. V, p. 158. ed. Casaub. 1587.

50 Cet empereur avoit écrit une Histoire des Étrusques en vingt livres. Sueton. *in Claud.* 42.

51 L'auteur, en avouant ici qu'il admet des *principes de critique conjecturale*, nous dispense de juger ces principes avec trop de rigueur, quoiqu'il semble se prononcer ailleurs avec force contre une pareille méthode. Quant à ce qu'il assure que, sous la plume d'un Thucydide ou d'un Tite-Live, les peuples de l'antique Italie auroient pu devenir fameux dans la

postérité, nous pensons que cette assertion lui a été suggérée en grande partie par l'excès d'un sentiment louable, l'amour de la patrie et l'esprit national. Quel intérêt historique auroient pu offrir des peuples barbares, *espece de sauvages, sans lois, sans gouvernement, livrés à la plus grossière indépendance*, s'ils étaient tels que les a dépeints Salluste (*Catilin.* c vi), et comme le reconnoît ailleurs notre auteur lui-même (ci-dessus, pag. II.) ? la comparaison des mœurs des Italiens primitifs avec celles des Germains, décrites par Tacite, et avec les ruines du Colisée, ne nous semble pas non plus d'une extrême justesse. Quel rapport y a-t-il entre des institutions rudes et simples, telles que Tacite les a peintes, et peut-être imaginées, pour produire un contraste plus piquant, et les débris d'un édifice qui attestent toute la puissance d'un peuple opulent et éclairé ? L'auteur annonce ensuite qu'il *tentera de retirer l'Italie des ténèbres, des fables et des calomnies où elle a été plongée*. Cette intention est assurément très-bonne : est-elle aussi aisée à remplir ? c'est ce que nous verrons bientôt. En attendant, observons encore, que si l'origine de tous les peuples, et non pas seulement des Italiens, est enveloppée de *fables* et obscurcie de *ténèbres*, on ne voit pas à quel propos l'auteur y mêle aussi des *calomnies* ; et en quoi l'Italie ancienne ou moderne seroit *calomniée*, si l'on assuroit avec fondement qu'elle auroit reçu, plusieurs siècles *avant* la guerre de Troie, quelques-unes de ces colonies grecques que l'auteur y fait arriver plusieurs siècles *après*. R.-R. 52 Varron (*ap.* Censorin. 17) fait mention d'histoires étrusques. Voy. ci-après Chap. XXVIII.

53 Tatian. *adv. Græc.* 48 ; Euseb. *Præp. evang.* X. Anonym. *ad Ol.* LXIII. Théagène fut le premier qui écrivit aussi sur les allégories, l'âge et la patrie d'Homère. Villosion, *Proleg. ad Schol. Iliad.* p. LXXV ; et Schol. ad Iliad. X, 67.

54 Harpocr. Suid. Hesych. in *Ιταλιώτης.*

55 *Κτίσιν Ἰταλίας*, Suid. in *Ἰτυς*. Eudociæ *Ἰωνία, II* *Anecd. Græciæ.* d'Ansse de Villaisson, vol. I, p. 245 Lycus de Rhégium, surnommé Butera, qui vivoit sous Ptolémée Lagus ; Glaucus de Rhégium, Aristonicus de Tarente, et quelques autres historiens appartenoient également à la Grande-Grèce.

56 An de R. 330. Vossius, de *Hist. Græc.* IV, p. 456. Heynius, de *Font. hist. Diodori. in comm. Soc. Gott.*, vol. VII, p. 115.

57 'Αντίοχος Ξενοφάνεως τὰδὲ συνέγραψε περὶ Ἰταλίας

ἐκ τῶν Ἀρχαίων λόγων τὰ πιστοτάτα καὶ σαφέστατα

. Dionys. I, 12.

58 Voy. Vossius, et Fabric. *Biblioth. Græc.*

59 Callias de Syracuse (*op.* Dionys. I, 72) et Festus (in Romam) racontaient que Rome tiroit son nom de celui d'une dame troyenne, épouse de Latinus. Alcime de Sicile, dont l'ouvrage avait pour titre Ἰτυξί'xov (Athen, X, 11), vouloit, au contraire, qu'elle eût été bâtie par un certain Romulus, fils d'Énée (Fest. 1. c.). Quant à Timée, on sait que les anciens même lui donnoient le nom de Τρπο<rvX\lxTpu, à cause de la quantité de contes de vieilles dont il semoit ses histoires. (Suid. in Τι/υτοç.) Le grave Polybe reproche souvent à Timée son excessive crédulité, et son ignorance des événements de l'Italie.

60 On connoît les plaintes éloquentes de Thucydide à ce sujet, dans le beau prologue de son histoire. Denys (de Thucyd.) et Strabon (XI, p. 350) nous ont aussi laissé de graves accusations au sujet de la licence poétique des premiers narrateurs.

61 Οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοὶ τε καὶ γελοιοί, ὡς ἐμοὶ (px/vov^cii etc. Hecat. *fragm. ap.*

Demetr. *de Elocut.* c. 12.

62 Voy. *Éclaire*, n. VI.

63 *In Tim.* p. 22, vol. III : ὁ Σόλων, Σολων, Ἑλληνες EoXav, EÔXav ÉEMtins

ὡς παῖδες ἐστὶ γέρον δ' Ἑλλήν κτ ἐστίν... νεοὶ ἐστὶ τῶς ψυχῆς 7ron^ts ict'ytpav é » sVo.... πάντες.

64 Strab. IX. – Voy. *Éclaircissem.* n. VII.

65 Voy. *Éclaircissem.* n. VIII.

66 Plat. *in Critia* ; Strab. III, p. 114.

67 Voy. *Éclaircissem.* n. IX.

68 Voy. Heyn. *de Genio sæculi Ptolemæor. opusc. acad.* vol. I, p. 76-134.

69 Parmi les poètes d'Alexandrie, il suffit à notre dessein de rappeler Lycophron, dont le poème obscur est rempli de grossières et de ténébreuses traditions sur l'Italie, si même il ne fut pas le premier qui publia l'arrivée des Troyens en Italie, et la fable de l'Énéide. (*Alex.* 1226-1280.) Vossius et Fabricius nomment plus de trente historiens de l'Italie, tous Grecs, et qui

sont indubitablement postérieurs au siècle d'Alexandre. Les passages qu'en rapportent Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Athénée, etc. prouvent que ces prétendus historiens ont débité une foule de fables sur les origines de Rome, sans compter Sostrate et Zénodote, qui avoient écrit, le premier, l'histoire des Tyrrhéniens, et le second, celle des Ombriens. Zénodote (*ap. Solin.* 8) assure que Préneste fut ainsi appelée du nom d'un fils de Latin us, petit-fils d'Ulysse.

70 Voy. *Éclaircissem.* n. X.

71 Cicer. *de Divin.* I, 2 ; Liv. IX, 36,

72 Voy. *Éclaircissem.* n. XI.

73 Le nom de Rome était à peine connu en Grèce avant Alexandre (Joseph. Flav. *advers.* Apion. 1, 4). Théopompe, contemporain de Philippe, fut le premier qui en fit mention, en parlant de l'occupation de cette ville par les Gaulois (Plin. III, 5) ; fait rapporté aussi par Héraclide de Pont, qui prit Rome pour une ville grecque, détruite par une armée d'hyperboréens. (Plutarch. *in Camill.*). Théophraste, qui florissait environ l'an 44^o de Rome, fut le premier étranger qui écrivit sur les Romains avec quelque exactitude (Plin. *loc.cit.*).

74 Plutarch. *in Romul.* On doit regarder comme une fiction de ce Grec extravagant le songe d'Énée, raconté sérieusement par Fabius, et dont Cicéron a plaisanté si agréablement. *De Divin.* I, 21.

75 Sur la foi de Cicéron (*de Divin.* I, 21), on pourroit croire que Fabius Pictor écrivit ses Annales en grec, comme firent indubitablement Cincius Alimentus, C. Acilius, P. Corn. Scipion l'Africain, fils du grand Scipion, A. Posthumius Albin us, C. Julius, Cn. Aufidius, et quelques autres, qui fleurirent dans le septième siècle de Rome.

76 *Εἰσὶ δὲ τὰς Ἑλληνικαῖς χρονολογίαις εἰκνυαί* (I, 7). On peut voir les fragments des anciens historiens latins recueillis par Corzio. – (Voy. *Eclairc.* n. XII.)

77 *Calabræ Pierides.* Horat. IV, *od.* 8, 20. Voy. les fragments des *Annales* d'Ennius (ed. Hessel.). Nævius, dans son poëme historique sur la première guerre Punique, débita les mêmes fables. En voici un exemple : *Prochy ta* (aujourd'hui Procida), *hane Nævius, in primo Belli Punici de cognatâ AEneæ nomen accepisse dicit.* Seryius, *ad AEneid.* IX, 715. Les *Annales* de

Fabius, de Lutatius, d'Acilius, de Pison et de plusieurs autres répétaient les mêmes niaiseries. Voy. Aurel. Victor, *origo gent. Rom.* passim ; Cosconius, *ap.* Solin. 7.

78 *In Cato major.*

79 Les traditions fabuleuses qui circulaient sur la fondation, sur les rites religieux, et jusque sur le nom de Rome, étaient, pour la plupart, fondées sur des fictions poétiques des Grecs, comme on le voit clairement dans Festus, *in Romam*, dans Plutarque, Denys et d'autres.

80 Voyez l'excellente dissertat. IV de Heyne sur le livre VII de l'Énéide, p. 132 seq.

81 Voy. Plaut. *in Captiv.* 4, 2, v. 101-104 ; Tiber. Gracchus *ap.* Ciceron. *de Natura deor.* II. 4. – (Voyez *Éclaire*, n. XIII.)

82 Plutarch. *in Flamin.* Il est à remarquer que Plutarque, qui toujours zélé pour la gloire des Grecs auroit été fort enclin à confirmer cette descendance, est obligé d'avouer qu'il sembloit que « les Romains n'avoient avec les Grecs que de foibles liens et bien peu de vestiges de parenté. » Strabon (XIII, p. 409) dit seulement que les Romains se regardaient comme les descendants d'Énée.

83 Plutarch. *de Pyth. orac.* tom. II, p. 399. – Les livres sibyllins accueillirent et confirmèrent l'oracle de Delphes avec la même indulgence. *Dionys.* I, 49.

84 Homer. *Iliad.* XX, 308 ; *Dionys.* I, 53) Virgil. II, 278 : *Imperium sine fine dedi*. Pour donner plus de crédit à cette pensée, Auguste fit placer dans le portique de son forum la statue d'Énée (Ovid. *Fast.* V, 563) ; et eu mémoire de son origine, il combla de bienfaits la nouvelle Troie (Strab. XIII, 409).

85 Cinc. Alim. et Varro. *ap.* Macrobian. *Saturn.* II, 12.

86 Juvénal (*Sat.* 1, 100) appelle *Trojugenas* ces familles nobles qui se vantoient d'une généalogie troyenne, et pour l'illustration desquelles Varron et Hygin écrivirent plusieurs volumes. (Serv. *in AEneid.* V, 389, 704. Conf. Virg. V, 117-123, 568.). La famille Lamia, citée comme un exemple de la plus haute noblesse, se disoit issue de Lamus, roi des Lestrygons de même que celle des Mamiliens se donnoit pour être du sang d'Ulysse, dont on voyoit l'effigie empreinte sur leurs médailles. (Vaillant, *Num. Fam. Rom.*)

87 et quicquid Græcia mendax

Audet in historia. JUVEN. *Sat.* X, 174.

Græcis historiis plerumque poeticæ similis est licentia. Quintil. II, 4. *Græca fabulositas, græca vanitas, portentosa græca mendacia*, etc. sont des plaintes fréquentes dans les écrivains classiques de Rome.

88 *Pudet a Græcis Italiæ rationem mutuari* (Plin. III, 5). *Mirum est quo procedat Græca credulitas ! Nullum tam impudens mendacium est ut teste careat.* (idem, VIII, 22). – Voy. *Éclaircissem.* n. XIV.

89 *Datur hæc venia antiquitati, ut miscendo humana divinis, primordia urbium augustiora faciat.* Tit. Liv. *in proæm.*

90 Pison, historien renommé, qui florissait au commencement du septième siècle de Rome (Vossius, *de Hist. Lat.* p. 24), s'est servi d'étymologies grecques, telles que celle d'Italie, qu'il tire de *Ovtmɣlɕ*, *vitulus* (*ap.* Varron. *de R. R.* II, I), et qu'il avait prise d'Hellanicus de Lesbos (Dionys. I, 35 ; Apollod. II, 5-10), ou bien de Timée ; ce que fit aussi Varron dans son grand ouvrage (*ap.* Gell. XI, I ; id. *de R. R.* II, 5). Cornélius Alexandre, historien grec, à qui pourtant son érudition mérita le surnom de *Polyhistor*, et qui vivoit au temps de Sylla, peut être cité comme un des plus grands corrupteurs de l'histoire d'Italie. (Plutarch. *Parall.* 81 ; Serv. X, 389 • VIII, 330.) Néanmoins, Jules Hygin, affranchi d'Auguste, avide d'étymologies et d'origines étrangères, fut son imitateur (Suet. *de Illustr. Grammat.* 20). Dans un de ses livres sur les villes d'Italie, il a débité les fables les plus absurdes et les plus incroyables (Serv. *in AEneid.* III, 553 ; VII, 678 ; VIII, 638 ; Macrob. Sat. I, 7. V, 18). Ainsi Juba, pour ne point parler de beaucoup d'autres, dans son Histoire romaine étendue et traitée à la manière des Grecs, se plut à vouloir déduire du grec les noms, les usages et les coutumes des Romains. (Plutarch. *in Romul. et Numa.*) Nous citerons dans le cours de cet ouvrage plus d'un exemple de leurs ineptes assertions : bien que répétées à satiété dans plusieurs livres, on peut les mettre au rang de ces autorités des plus vaines que Montaigne appelle plaisamment *gibier de gens foibles de reins*.

91 Voy. *Éclairciss.* n. XV.

92 Après avoir rejeté l'autorité des livres historiques, l'auteur auroit dû nous apprendre où il a pris *le flambeau qui doit le diriger dans sa marche* ; dans quelle source il a puisé les *faits* dont il se propose de faire *l'examen philosophique*, et quels sont les *auteurs* qu'il veut *comparer*. Mais, à moins

qu'il n'ait eu des ressources inconnues jusqu'à nous, ces *faits*, ces *auteurs*, ne sont-ils pas les mêmes que ceux qu'il a précédemment taxés de fausseté et de mensonge ? Comment doue, quelles que soient ses précautions, osera-t-il puiser à des sources aussi suspectes ? Quelle raison avons-nous de croire qu'en y puisant des vérités, s'il y en a, il y laissera toute les erreurs ? L'auteur ne pouvoit-il nous donner ici d'autre garantie que *sa critique impartiale* ? R.-R.

93 Antich. Syrac. *ap.* Strab. VI, p. 175-183.

94 Voy. ci-après, chap. XIX. Il est à remarquer que les noms même d'Asie et d'Europe n'étoient pas connus encore aux temps de ce poète. (Strab. XII, p. 381.)

95 Antioch. *ibid.* ; Aristot. *de Rep.* VII, 10 ; Dionys. I, 33.

96 Virgile renferme dans quelques vers toutes ces traditions :

Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt :

Terra antiqua, poiens armi atque ubere glebæ :

Ænotrii coluere viri ; nunc fama, minores

Italiain dixisse, ducis de nomine, gente m.

Æneid. I, 529-531.

97 Voy. Cluvier, *Ital. antiq.* p. 1-16.

98 Macrob. *Saturn.* I, 3.

99 C'est aussi le sens le plus naturel qu'a le mot d'*Hespérie* dans la langue même des Grecs, d'où il est emprunté. Toute autre étymologie était rejetée de leurs plus judicieux écrivains. R.R.

100 Je serois tenté d'en dire autant de celles qui ont été proposées par les modernes. N'y a-t-il que les anciens qui se soient trompés ? R.-R.

101 On ne fait point une grande injustice aux grammairiens anciens en ne se fiant point entièrement à eux. Nous avons vu plus haut l'étymologie d'Italie tirée d'un mot grec qui signifie *veau*. On faisoit dériver celle d'Ænotrie de l'abondance du vin (Serv. I, 351 ; III, 165). Dans la langue des Osques, Italie s'écrivoit *Viteliu*. Sur les médailles samnites frappées à l'occasion de la guerre Sociale, et portant pour épigraphe VINATI CO on lit *Italiu* ou *Italium*, suivant les terminaisons les plus usitées de cette langue. (Voy. Tab. LVIII, 10 ; LX, 8.) Ce s'ajoutoit par aspiration à la majeure partie des mots qui commençoient par une voyelle. Servius écrit avec raison : *Italia plura*

nomina habuit ; dicta est enim Vitalia (VII, 328) (a).

(a) C'est à tort que l'auteur veut lire autre chose sur les monnoies samnites que ce qui s'y trouve réellement, c'est-à-dire, VITELIV. Cette manière d'écrire le mot *Italia* s'explique très-bien par l'analogie, dans les dialectes de l'ancien grec, tels qu'étoit certainement la langue des Osques et des Samnites. R.-R.

102 L. XI, p. 357.

103 Les Grecs ne désignaient certainement pas la même portion de l'Italie par les noms divers d'Ausonie, de Tyrrhénie. Ainsi, la conséquence que tire notre auteur de cette diversité de noms ne nous semble pas juste. Observons d'ailleurs, que, de l'aveu de M. Micali, ces *dénominations antiques* viennent des Grecs : cela ne contrarie-t-il pas un peu son système ? R.-R.

104 L. II, 16.

105 L. 1, 9 ; II, 1 : *Βάρβαροι Σικελοί, ἔθνος αὐτιγενές.*

106 Varron (L. L. IV, 10) confirme cette preuve de l'origine des Sicules : *ut annales nostri veteres dicunt*. Pline (III, 5), Solin (c. 8), et Servius (adAEnéid. XI, 317), font mention de leur empire.

107 Dionys. 1, 21.

108 Dionys. I, 16.

109 L. III, 14. *Siculi... Umbri eos expulere ; hos Hetruria ; hanc Galli.*

110 L. I, 16.

111 Dionys. I, 22 (a).

(a) J'ai déjà montré moi-même ce qu'il falloit croire des Aborigènes, et je n'ai pas besoin de le redire. J'observe seulement que l'auteur semble toujours n'admettre la partie qui favorise son système que pour rejeter celle qui le combat. Cependant la *critique impartiale* exige qu'on admette ou qu'on rejette en totalité les deux moitiés d'un même témoignage, puisqu'elles ont nécessairement l'une et l'autre le même caractère d'authenticité ou d'erreur. R.-R.

112 Voy. Cluvier, *Sic. ant.* I, 2, p. 21-82. Scylax (*Peripl.* p. 9), Strabon (VI, p. 86), et Diodore (V, 2,6), distinguent avec raison les Sicanien d'avec les Sicules, originaires du Latium. Virgile (AEnéid. VII, 795 ; VIII, 338 ; XI, 317, vid. Serv. ad h. I.) donne à ceux-ci le nom de Sicanien (*veteres Sicanos*) : en quoi il a été suivi par d'autres, qui sans les distinguer, ont fait

de ces deux nations un seul peuple (Phavorin. *apud* Gell. I, 10 ; Macrob. *Sat.* 1, 5) Isidor. *Orig.* IX, 2) : équivoque qui a fait confondre ces peuples par les grammairiens anciens (Serv. *l. c.*), et qui a induit plusieurs savants modernes dans d'étranges erreurs. Mais qu'il soit vrai ou non qu'une race de Basques ou d'Ibères ait pénétré dans la Sicile, on ne peut admettre sans preuve historique leur présence en Italie. Conf. G. de Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen*, etc., ou Examen des Recherches sur les premiers habitants de l'Espagne, p. 169 , Berlin, 1821.

113 Diodor. V, 6 ; Dionys. I, 22) Pausan. V, 25.

114 L. VI, 1. Antiochus de Syracuse (ap. Dionys. 1, 22) y joint encore les Opices et les OEnotriens, peuples qui avoient quelque temps habité la basse Italie.

115 Ap. Dionys. I, 22 ; l'an 1284 ou environ avant J.C. (Voyez les *Tables chronol.* de Blair.) – 1370 av. J.C., en suivant une chronologie plus généralement adoptée. (Voy. *Hist. crit. des Colon. Grecq.* tom. I, p. 368.) R.-R.

116 *Umbrios a Groecis pulant dictos, quod inundatione terrarum imbribus superfuissent.* Plin. III, 14. C'est une perte déplorable de temps que de s'arrêter à de semblables étymologies, rêves oiseux des grammairiens, répétés ensuite par des écrivains de moins d'autorité encore (a).

(a) Je partage le sentiment de l'auteur sur le peu de vraisemblance de cette étymologie du nom des *Ombriens*, sans approuver le mépris avec lequel il s'exprime ici sur le compte d'anciens grammairiens auxquels la science historique a tant d'obligations. L'autorité alléguée ensuite à l'appui de l'origine indigène des *Ombriens*, est celle d'un *auteur grec*, Zénodote de Trézène : tous les historiens grecs ne sont donc pas indignes de toute créance. Ici néanmoins il convenoit peut-être d'examiner si les monuments que nous possédons de la langue de ce peuple, savoir, les *tables eugubiennes*, n'indiquent pas une extraction grecque. M. Micali est obligé de convenir plus bas de l'identité de cette langue avec celle des Étrusques : or, cette dernière est incontestablement grecque dans tous ses éléments. Je suis encore obligé de renvoyer sur ce point au savant ouvrage du P. Lanzi (II, 639, et I, 284). R.-R.

117 Dionys. I, 19 : *ro tēvos e'v toİçttŪw fttixTi âp % a7tv*. Plin. III, 14 : *Umborum gens antiquissima Italiæ*. Flor. III, I 7 : *Antiquissimus Italiæ populus*.

118 Ap. Dionys. II, 49 *'OpPpxē i^vSs uvēiyivlç*. La cigale empreinte sur les monnoies de Todi indique, cette prérogative d'*autochthones* attribuée aux Ombriens.

119 Plin. III, 5.

120 *In Phoronide*, ap. Dionys. I, 20.

121 Serv. ad *AEneid.* X, 201 : *Sarsinates qui Perusiam condiderunt*.

122 *Umbro*, aujourd'hui l'Ombrone, qui a son cours dans la province de Sienne, et peut recevoir des batiments légers. Plin (III, 5) dit que cette rivière étoit navigable.

123 Scylax, *Peripl.* p. 12, ed. Gronov. ; Scymnus Chius, *in Perieg.*

124 Plin. III, 14.

125 Le nom des Ombriens étoit honorablement connu dans l'antiquité. Hérodote (I, 94 ; IV, 49) en fait mention en deux endroits, ainsi que Théopompe (ap. Athen. XII, 6). Le peuple commerçant d'Égine conduisit dans leur pays, IV *ἐν τοῖς Ομβρικοῖς*, *O^QPY, OLÇ*, une colonie dont on ignore le nom. (Strab. VIII, p. 259.)

126 Nie. Dainasc. *Hist.* p. 272, *in Prodr. bibl. Hellen.* ed. Corai.

127 Liv. 1, 19.

128 Strab. V, p. 148. Jusqu'au temps de Zozime (V, 27), sous le bas-empire, Ravenne persista à se donner pour une colonie de Thessaliens.

129 Plin. III, 5 : *Nec procul a mari Umborum Butrium*.

130 Strab. V, p. 150.

131 *Trecenta eorum oppida Thusci debellare reperiuntur*. Plin. III, 14. Conf. Lycophron. 1360-1361.

132 Cluvier, p. 593 ; Cellarius, p. 738 ; D'Anville, *Géogr. anc.* p. 52.

133 L. V, 34 : *Umbria vero pars Thusciæ*. Serv. ad *AEneid.* XII, 753 ; Isidor. *Orig.* XIV, 4.

134 Strab. V, p. 149.

135 L. III, 5. Il y a dans Strabon un passage un peu obscur (V, p. 150) d'où l'on pourroit néanmoins tirer la même induction relativement à l'Étrurie circumpadane

136 Ainsi nommées de la ville de Gubbie.

137 Malgré l'obscurité de ce monument, on peut affirmer aujourd'hui qu'il n'a pour objet que des rites sacrés. Parmi les noms des peuples participant aux sacrifices des Ombriens, on lit distinctement celui des Tarsinates toscans

Ἰνσκιρῆς : Ἰνσκιρῆς *Tarsinate Turscum*. Voy. la pl. IV, et la II lat., *ap.*

Dempst. Tom. I (a).

(a) Pourquoi l'auteur ne cite-t-il pas ici l'ouvrage du P. Lanzi, qui le premier a démontré cette opinion (I, 284, et II, 767) ? Je supplée à son silence. R.— R,

138 On peut mettre au nombre de ces villes Todi : on voit encore quelques vestiges de ses anciennes murailles. Voy. Pl. XII. Les médailles, les urnes figurées, les bronzes qu'on a trouvés en abondance dans les fouilles du territoire ombrien, nous indiquent une même école de dessin et une grande conformité d'usages entre les deux peuples. Les amateurs de la belle antiquité nous sauront gré de publier le dessin d'un édifice romain appelé communément temple de Mars, situé dans la ville de Todi. Voy Pl. XIII.

139 Theopomp. *ap.* Athen. XII, 6 ; Scymn. Chius, 366 , sq.

140 Theopomp. *ibid.* ; Strab. V, p. 157 ; Auct. *de Mirabilibus*, p. 1158.

Etienne de Byzance (*de Urb.*), sur la foi d'Aristote, qu'il croyait auteur de ce traité, loue particulièrement la fertilité de l'Ombrie, et la fécondité de ses femmes et de ses animaux. Properce, L. I, ajoute à la fin : *Me genuit terris fertilis uberibus*.

141 *Aut porcus Umber, aut obesus Etruscus*. Catull. II, 40, cum comm. Vulpii.

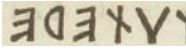
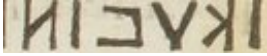
142 Liv. III, 14.

143 Et *Gradivicolam celso de colle Tudertem*. Sil. IV, 222. εὐερκής πέλις, Strab. V, p. 157, conformément à la correction de M. Laporte du Theil, dans les notes de sa traduction de Strabon, T. II, p. 178, not. 4.

144 *Nar*, dans le dialecte des Sabins, sur le territoire desquels cette rivière prenoit naissance : ce nom désignoit la qualité sulfureuse de ses eaux : *Sabini lingua sua Nar dicunt sulphur*. Serv. *ad Æneid.* VII, 517.

145 Pl in. XXXV, 14 ; Propert. *eleg.* III, 1. v. 66, 125-126.

146 Selon le calcul de Caton (*ap.* Plin. l.c.) cette ville avoit été fondée 964 ans avant la guerre de Persée, environ 380 ans avant Rome. On

ne connoît de Tuderte et de Gubbie, où furent trouvées les fameuses tables de bronze, que quelques monnoies anciennes. Le nom ombrien de Tuderte est  (Tutere) ; celui de Gubbie  *Ikuvinî*).

147 En considérant le nom et l'histoire des Pélasges, les érudits sont très-embarrassés de décider si ce peuple est originaire de la Grèce ou étranger. La *voie est large*, n[^]ceAewôos-. Saumaise, Fourmont, Mazzocchi, Martorelli et beaucoup d'autres, les ont crus Philistins, Chananéens, Phéniciens, par des raisons étymologiques, en supposant que leur nom signifiât *dispersion*, ou qu'il fût l'équivalent de fils ou descendants de *Phaleg*. Freret, Adelung, Ihre et Pinkerton ont appuyé de nouveaux raisonnements l'opinion de ceux qui veulent qu'ils soient Scythes et originaires de Thrace : d'autres ensuite se sont obstinés à ne voir en eux que les premiers habitants sauvages de la Grèce. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne trouvoit point dans la Grèce de tradition antérieure aux Pélasges. Strabon (V, p. 153), sur la foi d'Éphore, les regarde comme le plus ancien de tous les peuples ; et Denys (I, 17) affirme qu'ils sont Grecs d'origine, issus du Péloponnèse. Selon les traditions des Arcadiens (Pausan. VIII, 1), Pélasgus fut le premier homme qui régna dans leur contrée, dont il poliça les habitants, jusque-là errants et sauvages. Ce qui peut élever quelques doutes, c'est de voir Hécatee de Milet (*ap.* Strab. VII, p. 322), Hérodote (I, 57), et Thucydide même (IV, 109), donner aux Pélasges le nom de Barbares, et de plus, le second distingue expressément leur langue (/3 « pS*for ytâro-ctv) de celle des Grecs. On doit, sur cette question, une attention particulière aux réflexions sensées du savant Heyne, qui pense que les Pélasges tiroient leur origine des peuples asiatiques qui s'étoient établis entre la mer Caspienne et la mer Noire ; ou peut-être ne faut-il voir en eux, d'après M. de Volney, qu'une tribu Indo-scythe. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que leur premier établissement en Europe eut lieu dans la Thrace. Voy. Heyne *Nov. Comm. soc. Gott.* I. page 86. Idem, *in not. Homer.* tom. IV, p. 417 ; Herbert Marsh, *Horæ philol.* part. I, 1815 ; Volney, *Discours sur l'étude philos, des langues* (a).

(a) Je n'ai pas la prétention de remonter aussi liant que tous les auteurs précédemment cités, dans la recherche de l'origine des Pélasges. ces investigations, n'ayant aucune base solide, pour des temps aussi anciens, ne sauraient conduire à un résultat utile. Je me borne à dire que les premières

traditions historiques des Grecs nous montrant établi sur toute la vaste étendue de leur pays, un peuple nommé *Pélasge*, ce peuple, quelle que soit son origine, doit être reconnu comme la souche de la nation grecque. Je relèverai aussi une erreur que notre auteur prête bien gratuitement à Hérodote, lorsqu'il assure que cet ancien dislingue expressément la langue des Pélasges de celle des Grecs. Cette distinction n'est donnée que pour le temps où florissait Hérodote, le cinquième siècle avant J.C. ; et l'on sent qu'à cette époque, ce qui s'étoit conservé de l'idiome pélasgique dans quelques petites colonies de la Thrace ou de la Propontide, isolées du reste de la nation, pouvoit très bien ne pas ressembler au grec que parloient les compatriotes de Pisistrate on d'Hérodote, sans que de cela il faille conclure que les deux langues n'avoient eu, dix siècles plus haut, aucun rapport, aucune analogie. R.-R.

148 *Atot Tf TliXuryol. Odyss. XIX, V. 11 7* : ce qui revient à *très-illustres* (a). Mais un tel titre de noblesse a été étrangement méconnu par les Grecs d'Italie, qui appelaient la classe de leurs esclaves du même nom de *Pélasges* (Eustath. *ad Perieg.* 535 ; Étienne de *Byz.in Xios.*).

(a) Remarquez qu'Homère, écrivain *très-ancien* lui même, avoit probablement, sur le sujet des Pelasges, des lumières que nous n'avons plus. Remarquez en outre qu'Eustathe, dans son commentaire sur cet endroit de l'Odyssée, explique l'épithète de A » O/, par le service que les Pélasges avoient rendu au genre humain tout entier, en conservant, après une grande inondation, la connoissance des caractères de l'écriture. Cette tradition, puisée sans doute à une source ancienne, dépose encore contre l'idée qu'on veut nous donner ici de ce peuple. R.-R.

149 Voy. Prideaux, *Not. hist. ad chron. marmor. Oxon.*, p. 127-190.

150 Freret, *Mèm. sur les premiers habitants de la Grèce* ; Larcher, *Chronol. d'Hérodote*, ch. VIII, p. 274.

151 Dix-sept ou dix-huit siècles avant l'ère vulgaire. Voy. ci-après, chap. XIX.

152 Dionys. II, , 18 – 31. Quoique Denys soit le seul des anciens qui ait, réduit en système ces migrations des Pélasges, on voit qu'il n'étoit pas trop entendu dans sa matière, comme le démontre l'erreur grave dont nous parlerons en son lieu, d'avoir pris Crestone, ville de Thrace, mentionnée par

Hérodote, pour Crotone en Toscane, en faisant de celle-ci le siège principal des Pélasges.

153 Dionys. I, 17-21 ; Diodor. XIV, 113. Une partie de la Thessalie s'appeloit alors Pélasgie : nom que porta aussi le Péloponnèse, ainsi que plusieurs autres lieux où ils avoient habité. Strab. V, p. 153.

154 Selon d'autres traditions, Spina n'étoit point d'origine pélasgique, mais avoit été fondée par Diomède (Plin. III, 16). Cette ville célèbre acquit une grande puissance sur la mer (Strab. V, p. 148 ; Dionys. I, 18 ; Plin. loc. cit. ; Scylax, *Peripl.* p. 12 ; Steph. Byz. au mot *Σπίνα*). Fréret observe avec raison que si cette ville eût été pélasgique, elle auroit envoyé ses riches offrandes, non au temple de Delphes, mais à celui de Dodone, fondé par les Pélasges. *Mémoire de l'Acad. des Inser.* tom. XVIII, Hist. pag. 90. – La tradition qui attribue à Diomède la fondation de *Spiné*, ne contredit pas la première. Seulement, il faut entendre que Diomède rétablit une ville précédemment bâtie par les Grecs pélasges. L'observation précédente de Fréret ne seroit fondée, que s'il s'agissoit d'offrandes antérieures au rétablissement de *Spiné* par Diomède. Mais il n'est nullement étonnant que, devenue cité *hellénique*, elle ait envoyé ses offrandes au temple hellénique de Delphes. R.-R.

155 Dionys. I, 18-26.

156 *Καὶ τὰ μὲν οὖν ὑπὲρ τῆς Πελασγικῆς γένεως μυθολογούμενα οἷάδε ἐστὶ*

(a). Diodore (III, 66) nomme un Denys le mythologue.

(a) Les Grecs n'attachoient pas au mot de *mythologie* le même sens que nous ; ils comprenoient sous ce nom le recueil des *traditions* anciennes, sur l'origine de leurs diverses peuplades et de leurs principales familles. Ces traditions étaient sans doute mêlées de circonstances mensongères et de détails *fabuleux*. Mais enfin, le fond en était bien certainement *historique* ; et tel qu'il était, c'était pour eux et c'est encore pour nous l'unique source de leur primitive histoire. R.-R.

157 Voy. Heyne, *de fide hist. ætatis mythicæ*, in *Comm. Soc. Gott.*, vol XIV.

158 *Epist. ad Cn. Pom.*, p. 767-786., éd. Reiske. « De toutes les qualités d'un historien, l'impartialité est la plus rare. Mais ce qui montre combien la passion de Denys pour son pays le rendit partial, c'est l'injuste reproche qu'il fait à Thucydide d'avoir dévoilé les commencements pauvres et grossiers de la Grèce, en y ajoutant qu'il eut été beau de les taire. » *De*

Thucyd, p. 856. Nous fortifierons cette remarque du sentiment d'un illustre auteur italien : Denys veut, dit-il, que les Romains soient un ceps d'origine grecque, en cherchant ainsi à flatter agréablement ses concitoyens, et à adoucir avec ce baume la plaie et la douleur de leur esclavage. (Perticari, *Sopra Dionigi di Alicarnasso, dello stile di Tucidide*. Giorn. Arcadico, tom. IX, p. 368, mars 1821.)

159 Sic in proœmio, 5, 6, et L.I. 89, 90. – *Denys manque fréquemment de critique Tout son premier livre est hypothétique ou conjectural*. De Sainte-Croix, *Examen critique des Hist. d'Alexandre*. Section I, pag. 22 , 23.

160 Fréret, dans le Mémoire cité, et dans plusieurs autres. – Que prouve l'opinion d'un ou de plusieurs *critiques modernes*, fussent-ils les plus éclairés, les plus habiles de tous, contre le témoignage précis, positif et authentique d'un historien ancien, quand ce témoignage ne choque ni la vraisemblance, ni l'autorité des autres monuments ? Et que deviendrait l'histoire, si l'on pouvoit opposer ainsi aux faits constatés par des témoignages, l'opinion arbitraire de *critiques modernes* ? R.-R.

161 C'est ainsi, par exemple, que Denys, « toujours séduit par son faux système sur l'émigration pélasgique, » comme le dit un savant critique (de Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères*, pag. 402), prétend, sans fondement, que les Arcadiens introduisirent le culte de Cérès en Italie, longtemps avant la fondation de Rome. Il faut en dire autant de l'introduction du culte de Junon Argienne à Phalérie, de celui d'Hercule dans le Latium. Il en est de même de plusieurs autres rites et usages que l'on a prétendu venir des Pélasges. – Mais qui pouvoit savoir cela mieux que les anciens eux-mêmes ? Est-ce notre auteur ? R.-R.

162 Schol. Apollon. Rhod. II, 580.

163 « Φύλα Πελασγῶν ἐγκεσιμῶρων. (*Iliad*. II, V. 347.)

164 Ephor. *ap.* Strab. V, p. 153 :

Καὶ πολλὴν ἐπὶ ἀνείων

κτεσασθαι, καὶ παρὰ τοῖς Ἕλλησι, καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις παρ
οῖς ποτε ἀφιγμένοι τετυχηκασί; U Conf. Eus la th. *ad Perieg.* 347.

165 Il paroît que ce fut Varron qui mit en crédit chez les Romains la tradition de l'entrée des Pélasges en Italie. (Varron. *apud* Macrob. *Sat.* I, 7 • *ap.* Isidor. *Orig.* IX, 2.). Cette opinion fut ensuite confirmée et embellie par les antiquaires, et surtout par les poètes. – Un historien du dix-neuvième siècle

de l'ère chrétienne, peut-il se croire mieux informé sur une question semblable, que Varron, le plus docte des Romains ? Est-il permis, en bonne et *impartiale critique*, de traiter aussi légèrement un témoignage aussi grave, quand, du reste, on ne peut opposer à des assertions d'un homme comme Varron, que des suppositions toutes gratuites ? R.R.

166 Hérodote. V, 26 ; Thucyd. IV, 109 ; Schol. Apollon. Rhod. IV, 1759.

167 Dionys. I, 25.

168 Nous pensons au contraire, et nous le prouverons, que rétablissement des Pélasges en Italie fut trop certain et trop durable, pour qu'il ne soit pas permis de croire qu'ils y suivirent un plan fixe et régulier. R -R,

169 Voici, à ce sujet, le jugement d'un grand historien (publié depuis la première édition de cet ouvrage), et parfaitement approprié à notre texte : *Toutes les fables que Denys d'Halicarnasse a débitées sur les colonies pélasgiques, ne sont propres qu'à y répandre des doutes. – Rejetons hardiment tous les systèmes, toutes les conjectures et tous les détails d'un historien qui évite les difficultés et qui dissimule les contradictions dans les siècles reculés ou nous voyons à peine la lumière. En sacrifiant tous les accessoires de cette tradition, il faut en conserver le fondement.* Gibbon, *Miscellan. Works*, tom. III, p. 239. Lond. 1815. – Que prouve le scepticisme de Gibbon ? R.-R.

170 Guarnacci prétend démontrer, dans ses *Origines italiques*, que les Pélasges étoient des Tyrrhéniens ou Toscans d'origine, qui passèrent anciennement dans la Grèce, où ils introduisirent la civilisation. Ce sentiment étrange a été adopté par Carli, dans ses *Antiquités italiennes*, et par d'autres encore. Nous sommes bien éloignés de l'approuver ou même de l'excuser. C'est une chose curieuse de voir que, dans un sujet si embrouillé, nul érudit ne manque de témoignages à citer en faveur de son opinion, et contre l'opinion d'autrui. Quant à l'opinion plus récente de M. Petit-Radel, qui, dans les antiques murailles qu'il appelle *cyclopéennes*, croit avoir découvert des constructions militaires des Pélasges, nous ne pouvons en parler, sinon comme d'une conjecture ingénieuse, qui manque jusqu'à présent de preuves et d'autorité. Nous dirons en son lieu les raisons qui peuvent engager à croire que l'espèce de construction dont parle cet écrivain, remonte à une époque moins ancienne que celle qu'il assigne. Mais en tout

état de cause, il n'y a point d'argument valable pour nier la barbarie extrême et prolongée des Pélasges. Le docteur Larcher, pour ne citer que lui entre beaucoup d'autres, les réputait *des peuples barbares et féroces, qui saccagent tous les pays où ils portent leur humeur inquiète et vagabonde* (Chronol. d'Hérod. p. 274) ; et un écrivain moderne très-indulgent, qui, en contradiction avec nous, admet pour certains tous les établissements des Pélasges en Italie, citant en faveur de son opinion jusqu'au *Pecorone*, s'exprime en ces termes sur les Pélasges : *Le peuple pélasge demeura plongé dans une éternelle enfance. Les Pélasges, éloignés du sol natal par de fréquentes révolutions, restèrent dans leur barbarie originelle, ou adoptèrent les mœurs des nations étrangères qui, leur avaient offert un asile.* Raoul Rochette, *Hist. des Colon, grecques*, tome I, pag. 11, 12. – (V. *Eclairc.* n. XVII.)

171 Denys (I, 10) cite l'opinion qui faisoit descendre les Liguriens de la race des Aborigènes : c'est assez désigner l'antique tradition qui vouloit que ce peuple fût indigène. Il paroît que Caton (*ap. Serv. ad AEnéid.* XI, 715) n'avait pu trouver rien de certain sur leur origine.

172 Voy. Heynii *Excurs.* I, *ad AEnéid.* VIII. – Je n'indique que comme un fait omis par l'auteur l'opinion rapportée dans Strabon (IV, 202), qui attribue aux Liguriens une *origine grecque*. La ressemblance de quelques usages, qui accréditait cette opinion, datait sans doute d'une époque récente, et venoit du commerce des Liguriens avec les colonies marseilloises établies dans leur voisinage. R.-R.

173 L. I, 29, et Strab. I, p. 22 : Ἰφ' ἐν ὀνόμα τῶν καθ' ἑμ. καὶ εὐθὺς τὰ τοιαῦτα διὰ τὴν ἀγνοίαν. ἱῖμν TUTToplvw ÎU iÿvoUv – Cette ignorance ne doit pas être imputée sans cloute aux *anciens Grecs* qui formèrent en Italie tant d'établissements incontestables, et qui devoient, par conséquent, connoître bien cette contrée. Mais les rapports des métropoles avec leurs colonies, ayant été interrompus par des révolutions qui éclatèrent dans le sein de la Grèce, il n'est pas surprenant que d'anciennes connoissances se soient altérées • et il n'y a rien à conclure de là contre la fidélité des témoignages antérieurs à l' époque où ces relations cessèrent. R.-R.

174 Remarquons ici, une fois pour toutes, un usage familier à notre auteur, qui est de traiter un historien ancien avec les plus grands égards, ou avec un

souverain mépris, selon qu'il favorise ou bien qu'il contrarie ses idées. Dans presque tout ce qui précède Denys d'Halicarnasse est considéré comme un écrivain crédule romanesque, qui a puisé à des sources mythologiques, qui a eu pour objet de ses recherches la vanité nationale ; mais ici c'est un historien éclairé et judicieux. Cette méthode de distribuer l'éloge ou le blâme, au gré de ses opinions personnelles, méritoit d'être indiquée au lecteur, pour prévenir les méprises ou elle eût pu l'entraîner. R -R,

175 L. XXXVII, 2 : *Æschylus in Iberiâ, hoc et in Hispaniâ, Eridanum esse dixit, eundemque appellari Rhodanum, ; Euripides rursus et Apollonius in Adriatico littore confluere Rhodanum. et Padum.... Tanta orbis ignorantia !*

176 Polybe (II, 16) taxe en particulier Timée d'ignorance au sujet de l'Italie. Selon Strabon (I, 164), Ératosthène même et Timosthène, célèbres géographes, connoissoient très-peu l'Italie et les bords de l'Adriatique. Josèphe (*adv. Apion.* I, 4) donne encore plus d'extension aux reproches qu'il fait aux anciens d'avoir mai connu tous les pays situés à l'ouest, en montrant qu'Éphore, qui est cependant un des plus exacts des écrivains du siècle d'Alexandre, prenait l'Espagne entière pour une ville. Enfin, la géographie de l'Italie était si étrangère aux Grecs, qu'Hécatée fit de la Corse une île de l'Iapygie. Steph. Byzant. v. *ν. Κυρνοι* (a).

(a) Tous ces reproches sont certainement exagérés, et s'appliquent d'ailleurs à des époques si différentes, qu'il est injuste d'en tirer une conséquence générale. Est-il bien sûr de condamner Ephore, vanté par Strabon, sur la foi seule de Josèphe, écrivain si inférieur à tous égards ? Doit-on accorder nue pleine confiance à Polybe, sur le chapitre de Timée, qu'il paroît avoir pris à tâche de contredire sur tous les points, et quelquefois a tort, comme on en a des preuves (Polyb. lib. XII, *in Excerpt.* tom. III, p. 38) ? La saine critique pèse avec plus d'équité les accusations réciproques des auteurs, et ne se prononce qu'en connoissance de cause : or, nous n'avons maintenant ni Ephore, ni Timée, ni Hécatée ; pouvons-nous les condamner sans les entendre ? R.-R.

177 Hérodote, V, 9 ; Scylax, *Peripl.* p. 4 ; Scymnus Chius, *in Perieg.*

Lycophr. 1312 ; Strab. passim. ; Dionys. I, 10 ; Eustath. *ad Perieg.* 76.

178 Par exemple, les Grecs comprenoient sous le nom général d'Ibères ceux du Caucase (les Soanes), comme ceux de l'Occident (les Espagnols), à

cause, dit Strabon (XI, p. 348), des mines d'or qui se trouvaient dans les pays habités par ces deux peuples. L'opinion d'Artémidore (*ap. Steph. Byz.*) et d'Eustathe (*ad Perieg*, 76), que les Liguriens avoient pris leur nom d'un fleuve, est tout-à-fait dépourvue de fondement, car il n'y a jamais eu de fleuve de ce nom en Italie. On peut voir dans Cluvier d'autres fables étymologiques à ce sujet, p. 46.

179 Strab. III, p. 114.

180 Les anciens Grecs les appelaient Aiyves, et les modernes Ai'yvpoi, en grécisant le nom latin.

181 Plusieurs auteurs, dominés par leur imagination, et entraînés par l'exemple de Cluvier (p. 50-52), ont cru, d'après une certaine conformité de noms, que les Thraces-Illyriens, descendus par les Alpes Carniques en Italie, inondèrent tout le pays, et se répandirent ensuite dans la Gaule et dans l'Espagne. D'autres veulent que les Celto-Cimbres et les Celto-Gaulois aient pénétré dans notre continent par les Alpes Rhétiques et les Alpes Maritimes ; mais Strabon (II, p. 88), qui suivoit les *traditions* historiques, dit que les Gallo-Celtes étoient d'une race différente de celle des Liguriens. Pelloutier veut que leur nom soit venu des *Illy-gues*, c'est-à-dire sédentaires ou établis. Fréret le fait dériver de Ily-gour, nation établie près de la mer ; enfin, Barcletti le tire de *Ily-gor*, montagnards. Tout cela peut donner une idée de la solidité de pareils systèmes, et de la démangeaison qu'ont les amateurs de l'idiome celtique de se contredire entre eux. – Remarquez ce que notre auteur dit plus haut de Strabon, qu'il *suivoit les traditions historiques*. Il y avoit donc des *traditions historiques* ; et ces *traditions* s'étoient donc conservées, puisque Strabon a pu les *suivre* ? cela étant, Strabon est-il le seul qui ait eu l'avantage de les connoître et de nous les transmettre ? R.-R.

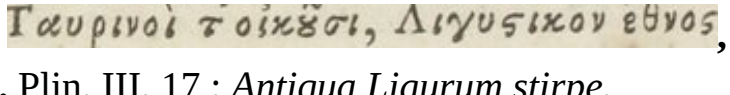
182 Toute la surface de l'Italie supérieure, et particulièrement le territoire de Crémone, de Mantoue, les vallées de Vérone du côté d'Hostilie, le bas Modénois, etc. indiquent partout que des eaux rapides et fangeuses coururent sur ces espaces, exhausèrent le sol, et y causèrent par leur impétuosité des révolutions considérables.

183 *Antiq. Ital. Diss. XXI ; Rer. Ital. Script*, vol. II, p. 691.

184 Ramazzini (de *Fotibus Mutinæ*) ; Vallisnieri (*Opusc.* p. 56). Tout le monde connoît les célèbres sources de Modène, à trente ou quarante pieds

sous terre, sur la surface desquelles on voit différentes couches de sablon et de gravier, des plantes marécageuses, des ossements d'animaux, des détriments de végétaux, des débris de bois, etc.

185 L'auteur auroit dû indiquer ici ces auteurs, qui lui semblent *les plus graves et les plus véridiques*, à moins que ce ne soient les mêmes qu'il désigne ailleurs comme *les plus inexactes et les plus fabuleux*, suivant les besoins de son système. R -R.

186 Strab. IV, p. 141 : . Plin. III, 17 : *Antiqua Ligurum stirpe*.

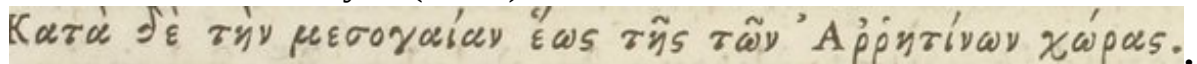
187 *Antiquam gentem Lævos-Ligures incolentes circa Ticinum amnem*. Liv. V, 35.

188 Oderigo, *Lettres liguriennes*, p. 15. Les Stones, qui habitaient dans le voisinage de Trente, sont effectivement désignés sous le nom de Liguriens dans un fragment des Fastes triomphaux.

189 Philiste de Syracuse (*ap.* Dionys. I, 22) les confond avec les Sicules du Latium, et assure que les peuples qui passèrent en Sicile étaient des Liguriens. Euripide (*Troad.* 437) place l'île de Circé dans la Ligurie. Les poètes, et particulièrement Eschyle (*apud.* Strab. IV, p. 126), sont les inventeurs des fables les plus connues sur les Liguriens (*a*).

(*a*) Notre auteur est-il bien fondé à assurer, comme il le fait ici, que le syracusain Philiste a confondu les Ligures avec les Sicules du Latium, ses ancêtres ? Philiste ne pouvait-il donc avoir sur ce point d'antiquité nationale, des lumières que nous n'avons plus ? Quant à ce qu'on ajoute ici que les poètes tragiques sont les *inventeurs* des fables les plus connues sur les Liguriens, on seroit sans doute fort embarrassé de produire la preuve d'une assertion semblable. Ces sortes de traditions, concernant l'origine des peuples, ne sont guère du nombre de celles que les poètes tragiques se plaisent à imaginer. Tout au plus pourroit-on dire qu'ils les accréditent, qu'ils les propagent, mais cela même prouveroit qu'elles existoient avant eux.

190 L'autorité de Polybe (II, 16) accrédita l'erreur :

.

Mais il y a dans le texte une altération manifeste, aussi contraire à la géographie qu'à l'intention de l'auteur, qui décrit dans cet endroit les régions de l'Italie supérieure, en allant du couchant à l'orient, et descendant ensuite

vers l'Étrurie et l'Ombrie. Les corrections tentées par Cluvier relativement au fleuve *Pescia*, et par Oderigo au sujet du *Reggiano*, ne sont pas satisfaisantes. Il nous paraît hors de doute qu'il faut lire, τοῦ Ἀπεννίνου, comme l'a soupçonné le savant éditeur de Polybe, M. Schweighauser, qui a consulté les manuscrits. Au moyen de cette correction essentielle, le vrai sens de Polybe est que la Ligurie maritime s'étendoit jusqu'à Pise, première ville de l'Étrurie du côté de l'Occident, et que la Ligurie intérieure aboutissait aux Apennins, c'est-à-dire à l'endroit où ces montagnes, en se repliant, commencent par la Toscane la division de l'Italie : distinction rigoureusement géographique qu'a faite aussi Strabon (V, p. 146), en parlant de la grande chaîne des Apennins.

191 Scylax, *Peripl.* p. 4. La correction qui substitue Ἀργὸς à Ἀντίς est maintenant approuvée par tous les critiques.

192 Dionys. I, 30.

193 Lycophron (v. 1356), qui regardoit les Pélasges et les Tyrrhéniens comme le même peuple, fait mention de ces sanglantes querelles :

Δεινὴν Λιγυσίνοισι Λόγχης ἐν ὑσμίνῃσι μίζαντες πάλῃν (a).

(a) Lycophron avoit raison de regarder les Pélasges et les Tyrrhéniens comme un même peuple, d'abord parce qu'ils avoient la même origine ; ensuite, parce qu'à l'époque dont il parle, ils habitoient en commun. Nous devons être très-circonspects à décider que les *anciens* se trompent sur leur propre origine, lorsque nous autres *modernes* nous ne possédons pas la centième partie des monuments qu'ils pouvoient consulter. R.-R.

194 Strab. V, p. 154 : Καὶ γὰρ μαχιμώτεροι Τυρρηνῶν ὑπῆρξαν

195 Dans ces vicissitudes du sort des armes, les Liguriens reprirent une partie de leur territoire. Plusieurs écrivains donnèrent au port de Lune le nom de cité des Liguriens (Mela, II, 4 ; Justin, XX, I) ; et Juvénal donne l'épithète de liguriens aux marbres fameux de Carrare (Sat. III, 257).

196 Metrod. Sceps. ap. Plin., III, 16 : *Quod significant fundo carentem.*

197 On peut voir les noms de ces peuples sur la table de bronze gravée l'an de Rome 637, à l'occasion d'un décret du sénat qui fixoit les limites respectives des Véturiens et des Géoates, dans Gruter, p. 204.

198 Liv. XLI, 19 ; XXXIX, 3.

- 199 Cluvier, c. 10 ; Durandi, *Piémont en-deça du Pô* ; Oderigo, *Lettres liguriennes*, IV. La situation des Véléiates dans le territoire de Plaisance n'a été reconnue qu'après la découverte de la ville de Velléia, faite en 1747. Voyez Pitterelli, *Tavola alim. di Frajano* ; Antolini, *le Rovine di Veleia*, 1819.
- 200 An. 600 av. J.C. ; Conf. Usset. *Annal.* p. 67.
- 201 Plin. III, 5 ; Strab. IV, pag. 124, 140.
- 202 *Ligures Montani, duri atque agrestes. Docuit ager ipse, nihil ferendo, nisi multa culturâ et magno labore quæsitum.* Cicer. *Agrar.* II, 35.
- 203 *Esprit des Lois*, XVIII, 2.
- 204 *Ligitres, durum in armis genus.* Liv. XXVII, 48, XXXIX, I • Æschyl., in *Prometheo soluto*, apud Strab. IV, pag. 126 ; et Dionys. I, 41.
- 205 *Assuetumque malo Ligurem.* Virg. *Georg.* II, 168 ; Posidonius, ap. Strab. V, pag. 151 ; Diodor. IV, 20 ; V, 39.
- 206 Strab. IV, p. 139 ; Diodor. V, 39 ; Eustath. *ad Perieg.*, 76.
- 207 Ap. Strab. 1. c. ; Diodor. V, 39. Chez les Liguriens, les hommes, ainsi que les femmes, se louoient à des étrangers pour travailler à la journée, comme plusieurs le font encore aujourd'hui. Une Ligurienne qui se trouvoit au service d'un Marseillois, fut un grand sujet d'étonnement pour la délicatesse des Grecs : cette femme se sentant pressée des douleurs de l'enfantement, s'éloigna un peu du lieu où elle travailloit ; et après être accouchée, retourna tranquillement à son travail. Posidon. ap. Strab. III, p. 114 ; Diodor. IV, 20 ; Auctor de *Mirab.*, p. 1158.
- 208 Diodor. V, 39.
- 209 *Capillati et comati.* Plin. III, 22 ; Dion. Cass. LIV, p. 754, éd. Reimar.
- 210 *Vane Ligur, frustra que animis elate superbis, nequicquam patrias lentasti lubricus artes.* Virg. *Æneid.* XI, 715 ; Serv. *ad h.* I. Le trait de Caton, rapporté par Servius, mérite d'être remarqué : *Sed ipsi undè oriundi sunt, exacta memoria illiterati, mendacesque sunt, et vera minus meminere.* Le passage de Nigidius Tigulus, contemporain de Varron, est encore plus remarquable : *Nam et Ligures qui Appeninum. tenuerunt, latrones, insidiosi, fallaces, mendaces.* Mais il faut observer ici, d'après le témoignage de Varron lui-même, que les vieillards donnoient souvent la qualification de *latrones* aux hommes de guerre, *quòd LATENT ad insidias faciendas* (*De L. L.* VI, 3).

211 L. III, 17.

212 Cluvier (p. 246), trompé par certains noms, les a crus Celto-Gaulois d'origine. Zanchi (*de Orobior. sive Cenoman. orig.*) a écrit d'étranges choses sur ce peuple, n'ayant pas su distinguer les Orobes des Cénomans. D'autres veulent qu'ils soient une race particulière de Gaulois ou de Liguriens. Enfin, Rota (*Opuscul. Caloger. t. XLIV*) prétend qu'ils sont d'origine étrusque. Ainsi, vingt siècles après Caton, chacun s'est cru mieux instruit que lui. –

Cette réflexion très-sage de notre auteur s'applique à plus de gens qu'il ne pense. R.-R.

213 Caton abrégé par Pline (III, 17), dit aussi que ceux de Bergame étoient originaires de Barra, terre dépendante des Orobes, ce qui infirme beaucoup le témoignage de ceux qui prétendent voir dans *Berghom* un mot celtique. A la vérité, Justin (XX, 5) et Ptolémée (III, I) veulent que Côme et Bergame aient été fondées par les Gaulois ; mais, comme nous le verrons en son lieu, les Cénomans purent tout au plus donner quelque extension à ces villes. Parmi les différents peuples Gaulois qui passèrent en Italie, on ne trouve nulle part le nom des Orobes. Corneille-Alexandre (*ap. Pline III, 17*) affirme ineptement qu'ils étoient Grecs d'origine, se fondant sur l'étymologie de leur nom, qu'il fait dériver d'Opos, montagne, et de Bios, vie. On voit encore en Italie une trace de l'existence des Orobes, dans le lieu appelé Monterobio, au-dessus de Mérate, auprès de l'Adda. Voy. Carli, *Ant. ital.*, tom. I, p. 64.

(a)

(a) Pourquoi traiter d'inepte l'opinion de Cornélius Alexandre Pline l'eût-il alléguée, s'il en eût jugé comme M. Micali ? Est-ce, d'ailleurs, sur le seul fondement du nom grec d'*Orobii*, que Cornélius avoit rapporté l'origine grecque des Orobiens ? Cet historien n'avait-il pu, sur la foi de tant de témoignages qui attribuoient une semblable extraction aux Vénètes, peuple voisin, étendre cette opinion aux Orobiens ? Et, dans tous les cas, puisque Pline ne s'explique pas autrement sur les motifs de Cornélius Alexandre, ne devons-nous pas, à son exemple, suspendre notre jugement, ou du moins, l'exprimer d'une manière moins rigoureuse ? R.-R.

214 Des observations physico-hydrauliques ont persuadé à quelques-uns que le Pô eût un temps son embouchure à plus de cent milles en deçà de la côte actuelle de la mer, vers l'embouchure du Taro, et que l'espace de là aux îles

Vénitiennes étoit occupé par la mer ou par une vaste lagune. Mais cela devroit se rapporter à une époque bien antérieure à celle des temps historiques, temps où l'on pourroit seulement accorder que tout le bas pays compris entre Altine et Ravenne présentait la face d'un marais, comme aujourd'hui les vallées de Comacchio, et toute cette plage maritime qui s'étend jusqu'au Tagliamento. Ce fut dans ces lieux, et précisément dans le Bas-Ferrarois et dans la Polésine adjacente, que furent bâties, à une époque bien reculée, les villes de Spina et d'Adria. La première de ces deux villes existoit du temps de Strabon, à onze milles dans l'intérieur des terres ; et la seconde se voit encore aujourd'hui, environ à vingt-cinq milles de la côte. Voy. Bertazzolo, *del Sostegno di Governolo* ; Amati, *del Rubicone*, append. 7, et *del Castro-Mutilo* ; Trevisano, *déla Laguna di Venezia* ; Silvestri, *paludi Atriane* ; mais surtout les observations remarquables du savant M. Brocchi, sur la formation primitive de la plaine de Lombardie, *Conchiologia fossile subapennina*, tom. I, pag. 108 et suiv.

215 Liv. I, 1.

216 Lucan. VII, 192-194 ; Silius, XII, 212-221.

217 Tite-Live nous indique cependant et l'époque et la cause de la retraite des Euganéens vers les Alpes (Voy. Liv. I, c. (1) ; et Tite-Live mérite ici, à ce qu'il semble, d'autant plus de confiance, que, né à Padoue, il étoit originaire d'une contrée où la tradition de l'origine de ce peuple et de ses migrations anciennes avoit pu se conserver. R.-R.

218 Caton (ap. Plin. III, 20) compte trente-quatre lieues de leurs dépendances dans les montagnes annexées aux Alpes. Les Triumphilins et les Camuniens étoient les principaux de la confédération. Les noms des autres communautés se voient sur plusieurs pierres trouvées dans leur territoire. Stone étoit leur ville capitale.

219 Thucyd. I, 2.

220 Voy. ci-après, chap. XXIX. Relativement aux inscriptions, voy. Orsato, *Monum. Patav.* ; Maffei, *Mus. Veron. et Observat.* littér., tom. V (a).

(a) Les monuments que cite ici M. Micali, pour prouver que l'idiome des Euganéens étoit un dialecte de l'ancienne langue italique, sont manifestement contraires à cette opinion. Le P. Lanzi a recueilli (*Sagg.* tom. III, p. 653-656) ceux de ces monuments qu'on a trouvés jusqu'ici, et a

cherché à en donner une interprétation, et il conclut par ces paroles : *On y reconnoit beaucoup de traces de l'ancien grec moins altéré que dans l'étrusque : molte orme vi si rintracciano de antico greco meno alterato che in Etruria.* (tom. III, p. 635.) La forme seule des caractères dont ces inscriptions sont composées, atteste une origine grecque ; et si c'est là, comme le dit M. Micali, un dialecte de l'ancienne langue italique, ce dialecte étant, certainement grec, il s'ensuit qu'il auroit prononcé lui-même ici la ruine de son système. R.-R

221 Maffei, *Veron. illust.* L.I.

222 Les géographes ne sont point d'accord, non-seulement sur la situation, mais même sur l'existence des îles Électrides. Apollonius (*Argon.* IV, 782), l'auteur de *Mirabil.*, p. 1156, Scymnus de Chio, Sosion, et d'autres écrivains cités par Pline (XXXVII, 2), les placent à l'embouchure du Pô, dans le golfe Adriatique. Strabon et Pline rejettent comme fabuleuse l'existence de ces mêmes îles. Cluvier, Cellarius et d'Anville, tout en les suivant, trouvent dans le golfe Vénédien de la mer Baltique des îles qui leur paraissent répondre aux îles Électrides des anciens. L'abbé Fortis a tenté, à ton tour, de prouver que la situation de ces mêmes îles, originairement volcaniques, étoit précisément celle des collines de Padoue, connues sous le nom d'Euganéennes, qui, à la suite de diverses altérations physiques occasionnées par l'éloignement de la mer et l'élévation des plaines, seroient devenues cequ'elles sont aujourd'hui. Voyez *Mém. géographico-phys. sur la véritable situation des îles Électrides.*

223 L. II, 17.

224 *Ἰλίδ ἀλωσις*, ap. Strab. XIII, p. 418.

225 *Iliad.* II, 358-359

226 Herodot. V, 9 ; Scylax, *Peripl.* p. 12. – (Voyez *Eclaire.* n. XVIII.)

227 Scymn. Ch. v. 388 ; Strab. XII, p. 374, 380, où il cite un écrivain du nom de Ménandre, peut-être Ménandre de Pergame. L'arrivée d'Anténor, fable poétique, étoit racontée très-diversement par différents écrivains, Voy. Eustath. *ad. Perieg.* 378 ; Serv. I, 242 ; Vet. interpr. Virg. I, 247, ed. Majo, 1818.

228 *Ἐνετοί*/, et à cause de l'aspiration Feveroi.

229 Ap. Plin. III, 19. – Rappelons ici ce que notre auteur a dit plus haut de Caton, *qui étoit si versé dans L'étude des antiquités*, p. 117. Maintenant Caton devient un écrivain romancier, fabuleux, ou peu s'en faut. C'est cependant toujours le même auteur. Mais M. Micali change d'opinion au sujet d'un écrivain, selon que cet écrivain le favorise ou le contrarie. J'en ai déjà fait la remarque, et je ne la reproduirai plus. R-R.

230 Liv. I, 1, add. Corn. Nep. ap. Plin. VI, 2 ; Solin. 44 ; Justin. XX, 1 ; Messala, *de Augusti progenie*, 19 ; Sex. Aur. Victor, *de Origine G.R.I* ; Virg. I, 242-249.

231 L. VI, 2.

232 L. IV, p. 134, V. pag. 146, c'est-à-dire des Vénètes de l'Armorique, dont César fait souvent mention. Du reste, l'exact Strabon ajoute :

Λέγω δ' ἐκ ἰσχυρίζο-μενος· ἀρκεῖ γὰρ περὶ τῶν τοιούτων τὸ εἶκός.

233 Herodot. V, 9, où il réfute cette opinion. Arrien (*ap. Eustath. ad Perieg.* 378.) dit qu'ils quittèrent l'Asie pour se soustraire aux violences des Assyriens.

234 Herodot. I, 196. Cet historien a peut-être étendu le nom d'Illyvie au pays des Vénètes, de même que Virgile (I, 243) appelle golfe d'Illyrie le fond du golfe Adriatique, sur lequel habitaient les Vénètes.

235 Voy. *Éclaire*, n. XIX.

236 Il est fâcheux pour notre auteur d'être réduit à invoquer ici le témoignage de cette harangue d'un sophiste moderne, laquelle n'étoit peut-être pour lui-même qu'un jeu d'esprit, et qui certainement, de quelque manière qu'on l'envisage, ne peut prévaloir sur un seul des témoignages que j'ai rapportés dans l'*Éclaircissement* auquel j'ai renvoyé le lecteur, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de multiplier. (Voyez Corn. Nepot. ap. Plin. VI, 2 ; Messal. *de August. Progen.* §. IX ; Aurel. Vict. *de Orig. G.R.* c. I ; Cæsar, *de Bell. Gall.* lib. V, au commenc. Justin. lib. XX, c. I ; Solin. c. II, p. 13 ; Senec. *ad Helv.* c. VIII ; Serv. *ad AEneid.* I, v. 242 et 251 ; Sil. Italie. lib. VIII, v. 601,602 ; Tacit. *Annal.* XVI, 21.) R.-R.

237 Orat. XI, *de Ilio non capto*.

238 L. II, 17. Pline (XXVI, 7) distingue pareillement la langue des Vénètes de celle des Gaulois.

239 J'ai rapporté moi-même ce passage de Polybe, qui prouve évidemment, à mon avis, en faveur de mon opinion, et que notre auteur allègue cependant à l'appui de la sienne. R.-R.

240 L. V, 33. *Transpadum omnia loca, excepto Venetorum angulo, qui sinurn circumcolunt maris.*

241 Voy. *Mémoires historico-critiques sur l'ancien état des Cénomans*. Brescia, 1750.

242 Maffei, *Veron. illust.* liv. I. Les écrivains de Brescia, ses antagonistes, ont voulu restreindre les frontières de la Vénétie presque aux frontières de Padoue ; ce qui exclueroit Vérone du territoire des Vénètes.

243 Scymn. Ch. *in Perieg.* Selon ce géographe, la Vénétie renfermoit un million et demi d'habitants, et son territoire étoit d'une telle fertilité, que les brebis y donnoient une double portée tous les ans. L'abréviateur d'Étienne de Byzance dit la même chose ; et, en général, tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à célébrer l'extrême fécondité du sol des Vénètes. On peut en voir un tableau détaillé dans *l'Essai sur les anciens Vénètes*, part. II.

244 Strab. V, p. 147 • Padoue faisoit un commerce maritime au moyen de la Brenta, par le port de Malanocco. Cette ville étoit non-seulement industrielle et riche, mais, ce qui est plus, une des premières par sa civilisation (Strab. V, 147 ; Plin. I, *ép.* 14 ; Martial, XI, 17.). Au temps d'Auguste, elle comptoit cinq cents citoyens de l'ordre équestre : c'étoit plus que n'en possédoit alors aucune autre ville d'Italie ; et la seule Cadix, parmi les étrangers, pouvoit lui disputer cet avantage (Strab. III, p. 116). Il paroît, par un passage de Tacite (*Annal*, XVI, 21), que les Padouans tiroient une grande vanité de la croyance qui leur donnoit Anténor pour fondateur.

245 La fameuse fable de Phaëton foudroyé par Jupiter, et de ses soeurs métamorphosées en peupliers, qui dis – tilloient l'ambre sur les bords du Pô, déjà répandue par Phérécyde, fut, au rapport de Pline (XXXVII, 2), accréditée par Eschyle, Euripide (*in Phaëton. Hippol.* 735), Philoxène, Nicandre et Satyrus. Hésiode en avoit parlé expressément dans un ouvrage qui ne nous est point parvenu, mais dont Hygin devoit avoir eu connaissance, puisqu'il en a compilé un chapitre (*Fobl.* 154), sous le titre de *Phaëton Hesiodi*. Il paroît que la riche imagination d'Ovide (*Métam.* II) s'empara des idées de tous ses prédécesseurs.

246 *Iliad.* II, v. 358 ; Strab. V, page 147 ; Eustath. *ad Perieg.* 378.

247 Hesych. V. 'Evsvr/JW UÛI^OUS- –, Euripid. *HippoL.* 230, 1132 , et Schol. 116.

248 Nouveau trait de partialité de l'auteur, sur lequel je ne ferai aucune remarque. R.-R.

249 Strab. V, p. 147, 149 ; VI, p. 196 ; Eustath. *loc. cit.*

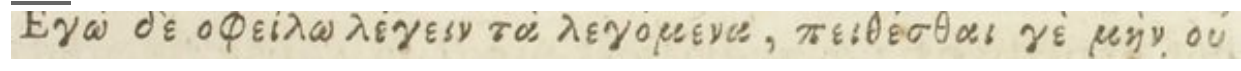
250 Dans l'intervalle du Clesius aux lagunes, coulent un grand nombre de fleuves et de grosses eaux qui encombrant tout cet espace, et y ont occasionné de grandes altérations. Il y a douze siècles, le rapide et profond Adige couloit dans un autre lit, sous les murs d'Este, ou il se divisoit en deux branches, dont l'une, passant entre les collines Euganéennes, alloit s'unir à des marais dans la vallée sulfureuse appelée *Calaona* ; l'autre portoit ses eaux dans la mer. Voyez Silvestri. *paludi Atriane.*

251 Maffei, *Veron. illust.*, L. I, et *Observ. littér.*, tom. IV, p. 14.

252 Tit.-Liv. X, 2 : *Semper autem eos in armis accolæ Galli habebant.*

253 Maffei, sur quelques rapports de moeurs et de langage, se persuada que les Étrusques étoient descendus des Chananéens. Mazzocchi, Guarnacci, et généralement tous ceux qui ont suivi Bochart, soutiennent également qu'ils étoient Chananéens ou Phéniciens. Bonarotti croit qu'ils étoient venus d'Égypte, s'autorisant de quelque ressemblance qu'il aperçoit entre les deux peuples. Pelloutier, Fréret, Bardetti, Durandi et plusieurs autres, ont embrassé l'opinion plus récente qui les fait venir du Nord, et veut qu'ils tirent leur origine des Celtes : d'au très, plus fidèles aux traditions des anciens, les ont confondus avec les Pélasges. La manie des étymologies a été presque l'unique base de ces systèmes, que l'on peut comparer aux héros de Cadmus, qui se combattent et se détruisent entre eux. – (Voy. *Éclairciss.* n. XX.)

254


παντὰ πᾶσιν ὀφείλω. VII, 152 (a).

(a) Ne sembleroit-il pas, d'après cette citation, que la phrase d'Hérodote s'applique à l'histoire des Tyrrhéniens, et que l'historien ne l'auroit ainsi placée au-devant de son récit que pour détruire lui-même toute confiance en ce récit ? Cependant, la phrase d'Hérodote se rapporte à un passage de son

Histoire, tout différent de celui-là. Voilà par quelle adresse notre auteur cherche fréquemment à donner le change à ses lecteurs ; et c'est un petit artifice en critique, contre lequel il est bon de les prémunir. R.-R.

255 I, 94 – (Voy. *Éclairciss.* n. XXI.)

256 Les Lydiens, affliges d'une grande disette, cherchèrent un remède à la faim dans l'invention du jeu des dés, des osselets et de la paume : pour faire diversion au besoin de manger, ils jouoient pendant une journée entière, et le lendemain, laissant le jeu, ils prenoient quelque nourriture. Ils vécurent ainsi dix-huit ans ; mais cet expédient ne guérissait point la cause du mal : alors le roi divisa la nation en deux parts, et décida par le sort laquelle devoit rester, laquelle sortiroit du pays. C'est cette dernière qui, sous la conduite de Thyrrhénus, passa en Italie, et y fonda la nation des Toscans. – (Voy. *Éclaire*, n. XXII.)

257 Denys (I, 27) dit expressément que l'histoire de Tyrrhénus avoit été puisée dans les récits poétiques, *fcd & oç*, des premiers historiens.

258 L'autorité d'Hérodote a été suivie principalement par Strabon, V, p. 152 ; Velléius, I, 1-4 ; Justin, XX, I ; Valère Maxime, II, 4, 4, et quelques autres. Les historiens du Latium adoptèrent cette opinion vulgaire avec le même empressement que celle qui faisoit descendre les Romains de Troie.

259 Il vivoit vers la soixante-neuvième olympiade : il avoit écrit quatre livres sur l'histoire des Lydiens. Voyez les *Historic. græc. antiq. Fragmenta*, ed. Creuzer, p. 135, sq.

260 L. I, 27-30, – (Voy. *Eclaire*, n. XXIII).

261 Voy. *Eclaire*, n. XXIV.

262 Hellanicus, in *Phoronide*, et Myrsilus Lesbios, *ap.* Dionys. 28, 29 ; Anticlid. *ap.* Strab. V, p. 153. Varron et Hygin accréditèrent cette même erreur chez les Romains : *Hyginus dixit Pelasgos esse qui Tyrrheni sunt : hoc etiam Varro commemorat.* Servius ad *AEneid.* VIII, 600. – (Voy. *Eclaire*, n. XXV.)

263 Dionys. I, 25. Voy. ci-dessus chap. VII, p. 90.

264 Scymn. Ch. in *Perieg.* 218 ; Dionys. *Perieg.* 349.

265 Voy. *Eclaire*, n. XXVI.

266 Cette tradition avoit encore été adoptée par d'autres écrivains de l'antiquité, comme on le voit dans le même Denys, I, 26.

267 Hesiod. *Theogon.* 101 : Πᾶσιν Τυρσηνοῖσιν ἀγακλυτοῖσιν ἀνάσσειν.

268 Ptolom. Hephæstion *ap.* Phot. p. 250.

269 Posis Magnes, *ap.* Athen. VII, 12.

270 Aristid. *Orat. in Bacchum* ; Lucian. *de Saltat.* 22 (a).

(a) M. Micali, qui s'autorise ici très-sérieusement de témoignages relatifs aux âges héroïques, et qui met gravement les Tyrrhéniens et les Indiens sur la liste des peuples vaincus par Bacchus, d'après des passages d'Aristide et de Lucien, ne semble-t-il pas ici déroger aux principes de son scepticisme ordinaire ? R.-R.

271 Voy. Heynii, *Comment, super Castoris Epochis, in Comm. Soc. Gott.* vol. I, p. 80 seq ; Meiners, *Geschichte der Wissenschaften in Griechenland*, tom. I, not. 13 ; Fréret, *Me m. de l'Acad. des Inscript*, tom. XVIII, hist. p. 94. Tous ces habiles critiques, ainsi que Dacier, *sur la Sat.* VI, L. I, d'Horace, s'accordent à rejeter également l'opinion du passage des Lydiens en Italie ; et selon le clairvoyant Gibbon (*Miscell. TVorks*, tom. III, p. 254), « cette opinion ne sauroit convenir qu'aux poètes. » Diverses inscriptions gravées sur la pierre dans certaines grottes souterraines de l'intérieur de l'Asie-Mineure, ont été jugées étrusques par quelques voyageurs anglois ; ce qui seroit un nouvel argument à l'appui de la tradition du passage d'une colonie de Lydiens en Étrurie. M. Hamilton a donné pour preuve une de ces inscriptions (*Ægyptiaca*, p. 217, et *Appendice F.* p. 418) : c'est la même que M. Leake trouva sur un singulier monument de la vallée de Doganlu, taillé dans le roc, et dont il a donné la figure, avec le *fac simile* des inscriptions insérées dans le Recueil de Voyages publié par M. Walpole (*Travels in various countries of the East*, n. XIII. Londres, 1820). Mais les caractères de ces inscriptions ne furent certainement jamais l'ouvrage des Étrusques ; et de plus, l'écriture de gauche à droite est contraire à l'usage antique de ce peuple, qui écrivait assurément de droite à gauche ; d'où, comme le juge très-bien M. Letronne, ces deux inscriptions sont évidemment écrites en caractères grecs fort anciens (*Journal des Savans*, octobre 1820, p. 624, 625 , et février 1821 , p. 108, 109).

272 On peut voir dans Cluvier, p. 427, les fabuleuses et contradictoires généalogies de cet Héraclide. D'autres traditions vouloient qu'il eût pris son nom de *Tyrrha*, ville des plus anciennes de Lydie, où régnoit Gygès, *Etymol.*

magn. v. Tvpxwos (a).

(a) Les contradictions et les fables des auteurs, relativement à la généalogie de Tyrrhénus, ne seroient point une raison suffisante pour faire révoquer en doute la tradition de l'origine asiatique des Étrusques. Lorsque des événements de cette nature ont passé à travers un grand nombre de siècles, il est tout simple que la relation originale s'altère en se chargeant d'une foule de circonstances access. soires. Mais ce n'est point à ces détails que la critique doit s'attacher, comme l'a fait Fréret, qui triomphe aisément de quelques invraisemblances contenues dans le récit d'Hérodote (Voy. *Académ des Bell.-Lett.* tom. XVIII, p. 93-97.). Le fait de la venue des Étrusques est indépendant des circonstances mensongères que l'imagination des auteurs a pu y ajouter, et c'est ce fait unique dans ses circonstances principales qu'il s'agit de considérer. R.-R.

273 Tacit. IV, 55. Les habitans de Sardes et de Smyrne réclamaient le privilège d'élever un temple en l'honneur de Tibère. Un décret des Étrusques étoit allégué par les premiers ; les Toscans y soutenaient leur descendance des Lydiens, et par conséquent l'affinité des deux peuples. Le sénat n'eût point égard à ces raisons, et donna la préférence aux Smyrniens. Sénèque fait peut-être allusion à cette discussion récente, lorsqu'il dit que l'Asie s'arrogeoit l'origine des Toscans : *Tuscos Asia sibi vindicat. De consol. ad Helviam*, 6 (a).

(a) *Qu'ils ne trouvèrent aucune confiance*, si l'auteur l'entend ainsi, c'est ce que personne n'a rapporté, et de ce qu'ils n'obtinrent point de *faveur*, ce n'est pas une raison d'infirmer leur témoignage. R.-R.

274 Voy. *Eclairc.* n. XXVII.

275 Strab. V, p. 154 ; Plin. III, 5.

276 Dionys. I, 30 (a).

(a) Denys d'Halicarnasse ne dit point, comme l'assure M. Micali, que ce nom de *Raseni* fut *le plus ancien* qu'aient porté les Étrusques. Il dit seulement que ces peuples s'appeloient ainsi entre eux du nom d'un de leurs chefs, qui pouvoit être très-moderne. Quant au mérite de la conjecture de M. Heyne, j'avoue que je ne partage point l'opinion de notre auteur. R.-R,

277 Cette ingénieuse conjecture appartient à Heyne. Selon cet habile critique, les Grecs avoient changé le mot *Rasenorum* ou *Tarasenorum*, en

celui de Τυρσηνῶν ou Τυρρηνῶν qu'ils expliquèrent ensuite par celui de *tours*, TifTits, ou par celui de Tyrrhéniens ; et, comme dans les antiques fables des Lydiens, on trouvoit rappelé le nom de Tyrrhène, ou plutôt de Tyrrhèbe, fils d'Atys, ils en firent le chef de la colonie et le fondateur du peuple toscan (Voy. Comm. Soc. Gott. vol. II, P. 2, p. 36-199 ; XIV » P- 112, et *sJEneid. excurs. III, ad L. VIII*). On peut ajouter que plusieurs auteurs anciens, tels qu'Hésiode, Pindare, Euripide, Hérodote, Thucydide, Apollonius, Lycophron, etc. désignent constamment les Toscans par la dénomination de Tyrséniens.

278 *Etrusci, Tusci*, noms que les grammairiens veulent en vain faire dériver de *enfos οὐπος*, par allusion au Tibre, antique limite du Latium, et de *Buos* et *xéw*, à cause de l'habileté des Toscans dans les sacrifices. *Perversa grammaticorum subtilitas !* dit très-bien Pline, XXXV, 23 (a).

(a) Ce ne sont point des *grammairiens* qui interprètent ainsi le mot *Thusci*, c'est Denys d'Halicarnasse lui-même (Lib. I, c. 30.) ; non que je prétende justifier en aucune façon cette interprétation ; mais il faut être exact, même quand on écrit l'histoire philosophiquement. R.-R.

279 Scylax, *Peripl.* p. 4 (b).

(b) L'auteur a-t-il voulu citer le témoignage de Scylax, pour prouver qu'elle avoit été l'ancienne *habitation* des Étrusques ? Ce passage de Scylax indique au contraire qu'il y est question d'un *état moderne*, puisqu'il porte littéralement : *à partir de l'Arno, la nation des Tyrrhéniens s'étend jusqu'à la mille de Rome*. Ce ne peut donc être que d'un temps postérieur à la fondation de Rome qu'il s'agit ici, et non point de l'ancienne habitation des Étrusques. R.-R.

280 Strab. V, p. 149 :

Ταῦτα γὰρ ἄμφω τὰ ἔθνη, πρὸ τῆς
τῶν Ῥωμαίων ἐπὶ πλέον αὐξήσεως, εἶχέ τινα πρὸς ἀλλήλας περ
πρωτείαν ἀμιλλαν.

281 Voyez ci-dessus, chap. VI.

282 Scylax, *Peripl.*, p. 12 ; Hecat. *ap.* Steph. Byz., v. Ἀτρία ; Strab. V, p. 148 ; Plin. III, 16. La vanité des Grecs s'attribuoit l'origine de la ville d'Adria, comme ayant été fondée par Diomède. (Steph. Byz. ; Justin. XX, 1.) – (Voy. *Éclaire*, n. XXVIII).

283 Strab. V, p. 148.

284 Modène et Parme furent des colonies romaines, *in agro qui ante Tuscorum fuerat*. Liv. XXXIX, 55

285 *Transpadani omnia loca, excepto Venetorum angulo, qui sinum circumcolunt maris, usque ad Alpes, tenuere*. Liv. V, 33. Un endroit de Catulle (*Carm.* XXXII, 13), où il appelle le lac de Garde : *Ly-diæ Lacus undæ*, feroit soupçonner que la domination des Étrusques s'étendoit jusque dans les montagnes (a).

(a) Il faut par conséquent ajouter le témoignage de Catulle à ceux des auteurs romains qui regardaient comme réelle, ou du moins comme devenue populaire, l'opinion touchant l'origine asiatique des Étrusques. Notez que ce témoignage d'un poète est antérieur à ceux des historiens qui ont attesté le même fait, et qu'il suppose que cette tradition était dès-lors extrêmement répandue, et n'étoit point exclusivement renfermée entre les doctes ; car, sans cela, Catulle eût couru le risque de n'être point entendu. R.-R

286 Liv. V, 33.

287 Serv. *ad Æneid.* X, 202.

288 Polyb. II, 17, liv. V, 33-34 ; Diodor. XIV, 113 ; Strab. V, p. 152 ; Plutarch. *in Camill.* Suivant Cecina et Valerius Flaccus (in. I, *rer. Etrusc.*), Tarchon passoit pour le chef de l'armée et le fondateur de ces colonies ; *ap. vet. interp.* Virg. X, 198, ed. Majo, 1818.

289 Plin. III, 15 : *Bonohia Felsina vocitata, cùm princeps Etruriæ esset*.

290 *Mantua dives avis, sed non genus omnibus unum ;*

Gens illi triplex, populi sub gente quaterni ;

Ipsa caput populis : Tusco de sanguine vires.

VIRG. *Æneid.* X, 201. Conf. Heyne *ad h.l.*

291 Plin. III, 16, 19.

292 Plin. III, 16. Conf. Turre Rezon, *Disquis. Plin.*, vol. II, p. 47.

293 On a beaucoup disputé sur l'étendue des marais Atriens, que quelques-uns font aller jusqu'à Aquilée. Mais, à en juger par la pente naturelle des eaux, constamment dirigée vers le sud, on peut croire que ces marais occupent un espace d'environ cinquante milles entre Adria et Ravenne. Le bassin de Porto – Viro, exécuté il y a plus d'un siècle par les ordres de la république de Venise . peut être considéré comme la répétition des travaux

que les Étrusques avoient faits sur le Pô, pour verser l'excédant des eaux de ce fleuve dans les marais au-dessous d'Adria. Voyez Trevisano, *des Lagunes de Venise* ; Silvestri, *Marais Atriens* ; Morgagni, *Lett. Emiliennes*, 3 : Zendridi, *Mém. histor. sur l'état ancien et moderne des lagunes de Venise*, Tom. II, liv. 6.

294 *Sanè notum est bello multùm potuisse Tyrrhenos et fuisse præcipuè infestos Latinis.* Serv. *ad Æn.* VII, 426.

295 *Quæst. Rom.* 18 (a).

(a) Plutarque ne parle point nommément des *anciens Latins*. Il dit que, selon un conte populaire, Hercule fit cesser l'assujétissement où les Tyrrhéniens avoient réduit les *Romains*, de leur payer la dîme de leurs biens. Mais qui ne voit que cette fable, qui placeroit les Romains dans les siècles mythologiques, ne mérite aucune attention ? Et comment M. Micali, ordinairement si difficile en fait de preuves historiques, va-t-il ici s'autoriser d'une tradition que Plutarque rapporte en se jouant, pour expliquer un ancien usage, et en déclarant qu'il n'y faut pas donner la moindre créance : *navact οὐκ εἶχε τὴν ἰσότηαν ἀξιοπιστον* ? R.-R.

296 *Fidenates quoque Etrusci fuerunt.* Liv. I, 15 ; Plutarch. *in Romul.*

297 Varro, *L. L.* IV, 32.

298 *Gente Vols cor um, quæ etiam ipsa. Etruscorum potestate regebatur.* Cato, *op.* Serv. *ad Æneid.* XI, 567 ; Virgile (XI, 581) donne de même, d'après l'histoire, aux villes volsques, le titre de Toscanes.

299 Antioch. Syrac., *op.* Strab. V, p. 167.

300 Strab. V, p. 173 ; Add Pellegrino, *Disc. della Campania*, IV, p. 166.

301) Polyb. II, 17. ; Liv. IV, 37 ; Strab. V, p. 167 ; Velleius, I, 7 ; Plin. III, 5 Mela, II, 4 Eustath. *ad Perieg.*, 357 ; Serv. *ad Æneid.* X, 145 (a).

(a) M. Micali auroit dû, ce semble, faire au moins mention des témoignages graves et nombreux qui attestent l'origine grecque de Capone, antérieurement à l'invasion des Étrusques. Nous renvoyons nos lecteurs à la note des commentateurs de Velléius, et à notre *Histoire critique des Colon, grecq.* tom. II, p. 357-358. R.-R.

302 Cato, *ap.* Velleium, *l. c.* ; Polyb. I. c. – (Voyez *Eclaire.*, n. XXIX.)

303 Strab. V, p. 170-173. – (Voy. *Eclaire.*, n. XXX.)

304 I, 7.

305 *Très solùm urbes in terris omnibus, Carthaginem, Corinthum, Capuam statuerunt (maiores) posse imperii gravitatem ac nomen sustinere.* Cicer. *Agrar.* II, 32 ; *Flor.* I, 16.

306 TAH, Hatri, comme on lit sur les monnoies. On a trouvé, clans plusieurs endroits du Picenum, des inscriptions et des antiquités étrusques. Adria était bâtie sur un lieu élevé, à sept milles de la mer, et son port se trouvoit à l'embouchure du fleuve Matrinus, aujourd'hui la Piomba. *Strab.* V, p. 166 ; *Plin.* III, 13 ; *Mazoch. Tab. Héracl.*, 55 ; *Justiniani, Diction, géogr. du royaume de Naples*, ar *H. tri.* – (*Voyez Eclairc.*, n. XXXI.).

307 *Strab.* V, 1. c. ; *Plin.* III, 13. L'emplacement de Cupra-Montana, sur lequel on a tant disputé, étoit, selon les conjectures les plus raisonnables, dans le voisinage du lieu appelé *Massaccio d'Iesi*. *Voy. Fontanini, Sarti et Mancina, Dissert, intorn. al sito di Cupra-Montana.* Celui de Cupra-Maritima peut s'établir avec plus de certitude dans la campagne de Parme, près de Ripa-Transona ; *Paciaudi, Antiquita di Ripa-Transona*, p. 60 ; *Colucci, Cupra Marit.* I, c. 4

308 *Tanta opibus Etraria erat, ut jam non terras solum, sed mare eliam, per totam Italiæ longitudinem, ab Alpibus ad fretum Siculum, famâ sui nominis implesset.* *Liv.* I, 2.

309 *Lib.* V, 33 ; *Strab.* V, p. 148 ; *Theopomp. ap. eumd.* VII, p. 219, cum not. *Casaub.* ; *Plin.* III, 16 ; *Plutarch. in Camill.* ; *Justin.* XX, I ; *Vetus Comm. Horat. ad Od.* III, L.I ; *Eustalh. ad Perieg.* 92. Le nom le plus ancien donné à la mer supérieure, et vraisemblablement emprunté de *Saturnia tellus*, fut celui de *Saturnienne* ou *chronienne* : c'est ainsi que l'appelle Apollonius (*Argon.* 509-548). Par la suite les Grecs donnèrent à la partie centrale de cette mer le nom d'Ionienne, nom qui, en dernier lieu, fut restreint à cette portion de la même mer qui s'étend depuis la pointe de la péninsule jusqu'à l'île de Crète. *Apollon.* IV, 308, et *Schol. ibid. Æschyl. Prometh.* 835 seq. *Theop.* ; *loc. cit.* – *Voy.* sur tout cela, une dissertation fort judicieuse de M. Letronne, lequel a discuté et fixé l'origine et l'usage de ces dénominations successives, dans les notes de son édition de *Dicuil.* R.-R

310 *Dionys.* I, 25. Virgile (*AEneid.* VIII) présente de même les Étrusques comme un peuple déjà très-puissant avant la guerre de Troie. *Add. Serv. ibidem*, VIII, 65.

311 Euripid. in *Medea*, 1342, I 359 ; Herodot. I, 163 ; VI, 22 ; Denys, I, 29 (a).

(a) Il sembleroit, d'après ces témoignages, qu'Euripide et Hérodote eussent ignoré le nom d'Italie ; cependant le poète l'emploie plusieurs fois, et, dans le passage de sa *Médée*, allégué ici, le mot de *Tyrsénie* ne désigne que la partie de la mer Tyrrhénienne comprise entre l'Italie et la Sicile. Il en est de même des deux passages d'Hérodote dont s'autorise M. Micali. Le mot *Italie* revient fréquemment chez cet historien, appliqué, tant à la péninsule entière qu'à la partie méridionale qui porta la première le nom d'Italie. Un exemple du mot *Italie* employé dans ce dernier sens, et du nom *Italiotes*, donne aux habitants de cette partie de la péninsule, se trouve au livre IV, e. 15. Les autres exemples seroient trop nombreux à rapporter. R.-R 312 Cato, ap. Serv. in *AEneid.* XI, 567 : *inThuscorurh jure pene omnis Ilalia fuerat ; et in Georg.* II, 533 : *nam constat Thuscos usque ad mare Siculum omnia possedisse.*

313 Cicer. in *Hortens.* apud Serv. VIII, 479 ; X, 184 ; Strab. V, p. 152 ; Eustath. ad *Perieg.* 347 ; Euseb. *Chronic.* pars II, ad an. 837, pag. 137, ex Armen. textu, ed. Aucher, in-4. 1818.

314 Strab. V, p. 155 ; Diodor. V, 13 ; XI, 88 ; Steph. in *Αἰθάλῃ*.

315 *Insula inexhaustis Chaly-bum generosa metallis.* Virg. X, 174. Les mines de l'île d'Elbe étoient connues dès les temps les plus anciens (Auct. de *Mirab.* p. 1158 ; Diodor. V, 13 ; Strab. V, p. 154). Le naturaliste Pini (*Dissert. sur l'île d'Elbe*) a prouvé par des calculs qu'il est possible que cette mine ait été creusée très-anciennement, sans qu'elle ait éprouvé de diminution sensible. On peut rapprocher de cette conjecture les observations faites par M. Cuvier, dans ses savantes *Recherches sur les Ossements fossiles*, tom. I, *Disc. prélim.* p. 109.

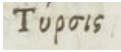
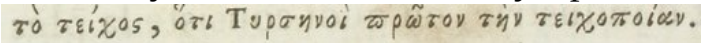
316 *Τυρρῆνοὶ θαλαττοκρατοῦντες*. Diod. V, 13. Voy. ci-après, Chap. xxvi. Il est probable qu'ils eurent, durant quelque temps, la même supériorité sur l'Adriatique, où ils possédaient toute la plage comprise entre Adria et Ravenne (Scylax, *Peripl.* p. 12), outre les colonies qu'ils avaient dans le Picenum. Le savant Lucius (*de Regn. Dalmat.*) soupçonne que les Toscans d'Adria s'étoient emparés de plusieurs îles illyriennes pour s'assurer l'empire du golfe : cette opinion lui a été suggérée par différentes antiquités

étrusques trouvées à Lissa, qui appartient par la suite aux Syracusains, ainsi que dans quelques autres îles voisines. Relativement à l'alliance très-probable entre les Toscans d'Adria et les Liburniens, voyez l'abbé Fortis, *Viaggio in Dalmazia*, tom. II, p. 163. – Tout cela paroît manquer de fondement, aussi bien que la prétendue origine étrusque d'Hadria, que j'ai déjà réfutée dans les *Éclaircissements*, n. XXVIII. R - R

317 Voy. Millar, *the Origin of the distinction of ranks*, c. 4, sect. 2.

318 Virgile (XII, 120) donne avec raison le nom de *diverse* à l'armée toscane confédérée ; et Servius y joint cette interprétation : *quia de variis gentibus Tuscorum*,

319 Liv. I, 44.

320 Dionys. I, 26 ; Tzetzes, *ad Lycophr.* 717 :  » __ \\


321 Plusieurs des pierres employées dans la construction de ces murailles ont quatorze à quinze pieds de longueur, et sont si larges, que deux seulement adossées l'une contre l'autre forment la profondeur du mur. Les figures que nous donnons de ces murailles (Pl. IX, X, XI) peuvent faire connoître l'art industriel avec lequel ces pierres étoient jointes ensemble, au moyen de leur taille unie et de leurs angles, en sorte que par ce judicieux et facile assemblage, leur seul poids et leur énorme masse suffisoient pour les tenir solidement établies à leur place, sans le secours du ciment ni de la chaux, qui ne paroissent nulle part avoir été employés dans les constructions vraiment étrusques. La seule ville d'Arezzo, abondante en bonne argile, avoit un mur fait de beaux carreaux de terre cuite : *Vetustum egregiè factum murum*. Vitruv. II, 8 ; Plin. XXXV, 14.

322 Voy. Tav. I-VI.

323 *Festus*, in *Riluales* ; Carminius, ex *Tageticis libris*, ap. Macrob. *Sat.* V, 19.

324 Les Toscans ne peuvent point avoir emprunté ce genre d'architecture des Orientaux, sans même en excepter les Phéniciens, dont les murailles étoient construites de grandes pierres, unies ensemble avec du ciment, comme on le voyoit à Tyr et à Gaza (Arrian. II, 7). Le Roy conjecture qu'ils avaient appris cet art des Égyptiens. Voy. *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce* ; *Disc, sur l'hist. de l'archit. civile*, p. 11. Et véritablement la construction de

la deuxième pyramide de Ghiseh, des murs du temple de Carnak, et d'autres édifices égyptiens, ressemble beaucoup à la manière de bâtir des Étrusques. Voy. Belzoni, *Researches and operations in Egypt and Nubia*, Tav. 10, 11, 24, *Lond.* 1820 ; Hamilton, *Ægyptiaca*, Tav. III, IV, *Lond.* 1809 (a).

(a) Ils ont pu l'apprendre des Grecs établis déjà dans un grand nombre de lieux de la haute et de la basse Italie. Mais, sans recourir à cette explication, il est plus simple de voir dans ce système de construction particulier aux Étrusques, une preuve de plus de leur origine grecque : or, c'est un point à peu près établi par les recherches de M. Petit-Radel, que, dans tous les pays où les Grecs primitifs portèrent leurs colonies, aussi-bien que dans l'ancienne Grèce elle-même, on trouve des édifices construits de cette manière, et nulle part dans la Phénicie ou l'Égypte. R.-R.

325 Liv. V, 33 ; Strab. V, p. 152 ; Serv. X, 172-202.

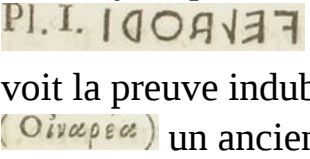
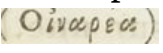
326 L'Égypte, dans sa constitution civile, étoit divisée en douze États, dont le conseil général se tenoit à Memphis (Marsham, *Can. Chron. Ægypt.* p. 538). Les Éoliens sortis de Thessalie se fixèrent en Asie, dans la partie de ce continent appelée par eux *Éolide*, et y fondèrent douze cites (Herod. I, 149). Les Ioniens qui passèrent peu après en Asie y établirent de même douze cités. Hérodote (I, 145) croit que ce fut à l'imitation de ce qu'ils avaient vu dans la région du Péloponnèse, d'où ils venoient, laquelle étoit pareillement divisée en douze districts.

327 *Quot capita originis, erant.* L. V, 33. Parmi les livres qui nous manquent de Denys, on doit surtout déplorer la perte de celui où il annonce qu'il raconte « quelles cités habitèrent les Toscans, quelles furent les institutions et la forme de leur gouvernement, leurs exploits, leur puissance et leur fortune. » L. I, 30.

328 Tarchon, dont on disait, pour marquer sa haute sagesse, qu'il avoit eu les cheveux blancs dès son enfance (Strab. V, p. 152 ; Eustath. *ad Perieg.* 347), étoit le héros le plus célébré dans l'Étrurie : plusieurs villes se glorifioient de lui devoir leur origine, comme Tarquinie (Strab. *l. c.*), Cortone (Silius, VIII, 474), Pise (Cato, ap. Serv. X, 179) et Mantoue (Serv. X, 198 ; et interp. Virg. *ibid.*), quoique Virgile donnât pour vrai fondateur de cette dernière Ocnus, fils de la prophétesse Manto. Lycophr. (1245-1249) fut peut-être l'auteur de

la fable extravagante qui fait voyager ensemble Tarchon, Tyrrhénus, Ulysse et Énée en Italie.

329 Voy. le plan très-exact de l'antique et de la moderne Vollerre, Pl. I.

 (Velathri) étoit toît le titre primitif de cette cité : on en voit la preuve indubitable dans ses monnoies. Si, sous le nom d'OEnarea () un ancien, que l'on croit être Aristote, a voulu désigner cette ville, comme il est probable, on peut juger par là à quel point la géographie de l'Italie étoit travestie par les Grecs. De *Mirab.* p. 1158 ; cl. Cluvier, V, p. 513.

330 Voy. Pl. VII, VIII. La richesse et la magnificence de *Camars*, ou Clusium, ont particulièrement été vantées par Tite-Live (I, 9), et par Varron (*ap.* Plin. XXXVI, 13) ; l'opulence, les arts et les lois de Volsinie, aujourd'hui Bolsena, sont loués par Pline (II, 52 ; XXXIV, 7) ; par Florus (I, 21), et par Valère Maxime (IX, 1-2, ext.). A l'égard de Véies, voyez la deuxième partie, chap. VI.

331 Dionys. III, 51 ; Silius, VIII, 485-489. Après plusieurs incertitudes, on croit avoir retrouvé le site de Vétulonie dans la Maremme Siennoise, , à cinq milles environ de Massa, au couchant, en un lieu couvert de buissons, où l'on voit plusieurs ruines. Voy. Ximenes, *Examen de la Maremme Sienn.* p. 24-354.

332 Strab. V, p. 152. On voit les ruines de Tarquinies sur une longue et haute colline, à la distance d'environ deux milles de Corneto, et de quatre milles de la mer, dans un lieu appelé aujourd'hui *la Turchina*.

333 Voy. Pl. LI, et ci-après chap. XXVII.

334 De toutes les villes de l'Étrurie, Agylla, autrement dite Céré, étoit la plus connue dans les contrées orientales. Les Grecs disoient qu'elle avoit été fondée par les Pélasges ; ce qu'ils prouvoient par un conte (Strab. V, p. 152). Céré étoit située à quatre milles dans l'intérieur des terres, sur la droite du fleuve Vaccina, dans un lieu aujourd'hui nommé Cerveteri. – (Voy. *Eclaircissements*, n. XXXII).

335 Liv. I, 2 ; Dionys. III, 58 ; Strab. V, p. 152. Virgile (VIII, 481) l'appelle *multos florentem annos*.

336 Roselle étoit située au couchant du fleuve Ombrone, au-dessous de Batignano, et sur une éminence qui domine une vaste plaine s'étendant

jusqu'à la mer, aujourd'hui la plaine de Grosseto. Ses murailles, construites de grands quartiers de travertine, subsistent encore en grande partie, comme on peut le voir dans le plan de cette ville (Pl. III) : elles ont un mille et deux tiers de circonférence.

337 *Saturnini qui ante Aurinini vocabantur*, Plin. III, 5. Saturnie conserve encore son nom, sa situation et quelques restes de ses murailles étrusques, au-dessus d'une colline très-agréable, à la droite du fleuve Albegna. Santi, *Viaggio secondo per le due provincie Senesi*, pag. 87.

338 On a reconnu que le circuit de ses murailles étoit d'un mille et demi environ. Voyez le plan de cette antique cité, et un dessin de ses murailles, Pl. V, XI.

339 Cato, *ap. Serv. ad AEneid.* VII, 697.

340 V. une ample description géographique de ces villes dans Cluvier, p. 419-506, et dans Cellarius, p. 710-738.

341 L. V, p. 153 ; c'est-à-dire deux cent cinquante milles, en évaluant le stade employé par Strabon à raison de dix stades pour un ancien mille romain, conformément au calcul de d'Anville, *Traité des mesures itinéraire* ; voy. Gossellin, *Observat. sur les mesures*, et du même auteur, *Géographie des Grecs analysée*, p. 72.

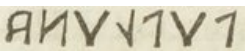
342 Gravisca, maintenant détruite, dut être située dans la plaine marécageuse dominée par les hauteurs de Corneto, entre le Mugnon et la Marte ; d'où Virgile l'appelle, *intempestæque Graviscae* (*AEneid.* X, 184 ; *Serv.ad h. I. • Rutil. Itiner.* I, 279). Alsio occupoit le site nommé aujourd'hui la Statue. On trouve des vestiges de son port à l'embouchure du Rio-Cupino.

343 Cossa Volcentium, Plin. III, 5. Cossa, qu'on appela par la suite Ansidonia, et dont les murailles subsistent encore presque en entier, étoit située sur une haute colline, à cinq milles d'Orbitello : ce site se rapporte parfaitement à celui qui est décrit par Strabon (V, p. 151). Les vestiges de la cité des Volcentes, métropole de Cossa (*Volcentini cognomine Etrusci*, Plin. III, 5 ; Ptol. OûoXxoi), se retrouvent à la droite du fleuve Marta, dans le domaine de Camposcala, du territoire de Montalto, précisément dans le lieu appelé de temps immémorial *Piano di Volci*. Pour le plan, les murailles et autres antiquités de Cossa, voyez Pl. IV, X, avec les explications.

344 Strab. V, p. 156 ; Mela, II, 4 ; Plin. III, 5. Rutilius Numatianus, écrivain du temps d’Arcadius et d’Honorius, a décrit avec beaucoup d’exactitude et de détail toute la plage de la mer de Toscane. Il résulte de sa navigation que plusieurs de ces villes étoient alors abandonnées, ou dans une grande décadence (Itiner. I, 202-402). Le savant géographe d’Anville a parfaitement déterminé la situation et les distances des principales villes qui bordaient la mer Tyrrhénienne (*Analyse géogr. de l’Italie*, part. II, p. 125-135). Conf. Targioni, *Viaggi della Toscana*, tom. IX, p. 300-319.

345 Diodor. XV, 14 ; Serv. X, 184 *Castellum nobilissimum eo tempore quo Tusci piraticam exercuerunt*. Virgile, pour relever les habitants, les appelle *Pyrgi veteres*.

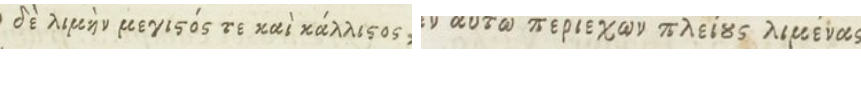
346 On retrouve avec plus de certitude l’ancienne Telamone, à l’embouchure de la rivière Osa, dans le lieu dit *Talamone vecchio*, ou *Talamonaccio*.

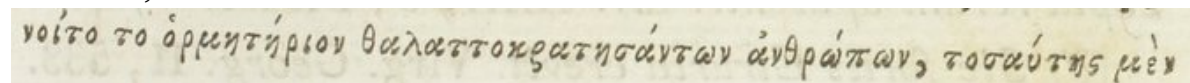
347 Populonie est bâtie sur la cime d’un monticule qui s’avance sur la mer. Le circuit de ses anciennes murailles, qui renfermait deux éminences, avoit environ un mille et un quart d’étendue ; mais la partie peuplée dans une plus grande étendue se trouvoit auprès du port (aujourd’hui le port Baratti), où subsistoient encore, du temps de Strabon (V, p. 154), plusieurs édifices. Voy. Pl. II. Les polypes que l’on voit sur des monnoies (Pl. LIX, 3 ; LX, 5,6) doivent être considérés comme un symbole *de fécondité* (Spanhem. *de præst. et usu Numism.* Dissert. IV, p. 231). Le titre étrusque de cette ville étoit  (*Pupluna*) ; et ce fut probablement, d’après l’opinion ancienne (Serv. X, 172), une colonie des Volterraniens dont elle suivit constamment le sort jusqu’à l’époque de sa destruction, au temps de Sylla.

348 Les Grecs, qui vouloient s’attribuer en Étrurie la fondation de cette cité des plus anciennes, disoient qu’elle étoit une colonie de Pise en Élide : d’autres prétendoient qu’elle avoit été fondée par Pélops, ou par les Pyliens qui suivirent Nestor après la chute de Troie, bien que leurs noms ne se trouvent point dans le catalogue d’Homère, ou enfin par Épée, chef des Phocéens (Strab. V, p. 154 ; Plin. III, 5 ; Justin. XX, I ; Solin. 8 , etc.). Les Lydiens, c’est-à-dire les Tyrrhéniens, qui se disoient venus de Lydie, avaient habité Pise, suivant Lycophron (1359) ; mais Caton (*ap.* Serv. X, 179) dit avec plus de raison qu’on ignore quel peuple occupoit cette cité avant les Étrusques. D’autres ont prétendu qu’elle avoit été bâtie par Tarchon (Serv.

ad AEn. X, 179 9 ; ce qui fortifieroit l'opinion qu'elle étoit d'origine toscane. – (Voyez *Éclaircissements*, n. XXXIII.)

349 Luni étoit située sur la mer, au pied des monts, près de l'embouchure de la Macre. Elle se trouve aujourd'hui à près d'un mille de distance dans les terres, a cause de l'éloignement progressif de la mer. Cyriaque d'Ancône, dans une de ses lettres odéporiques de 1442 décrit les ruines remarquables de ses murailles de marbre, aujourd'hui presque entièrement détruites par les travaux d agriculture qu'on a faits dans cet endroit. Sur la fin de la république romaine, cette ville étoit déjà très-dépeuplée : *desertæ mœnia Lunæ* (Lucan. I, 558). Rutilius (*Itiner.* II, 63) loue les blanches murailles de Luni, *cadentia mœnia Lunæ*. Ces riches matériaux avoient sans doute été puisés dans les carrières voisines de Carrare.

350 Strab. V, p. 153 : 



ÈU\ct, TTt]Ç, αλάττης, τοσόντων δὲ χρόνον. *ysponov.* Cf. Plin. III, 5 ; Silius, VIII, 482-484. Ennius (*Fragm.* p. 3) a aussi célébré la beauté du port de Luni (aujourd'hui golfe de la Spezia) : *Lunai portum est operæ cognoscere, ceiveis.*

351 *Etruscis gentem Italiæ opulentissimam armis, viris, pecuniâ esse.* C'est en ces termes qu'en parle Tite-Live (X, 16), à une époque où les Toscans étoient bien déchus de leur ancienne puissance.

352 *Etrusci campi frumenti ac pecoris et omnium copia rerum opulenti.* Liv. XXII, 3 ; Diodor. V, 40,

353 *Sic fortis Etruria crevit.* Virg. *Georg.* II, 533.

354 Liv. *passirn.* Conf. Ximenes, *délia fisica costituzione della Maremma.*

355 Theopomp. *ap.* Athen. XII, 3 ; Denys, IX, 16 ; Diodor. V, 40 ; Virg. XI, 735-738, et al.

356 Denina, *Révolut. d'Italie*, L. I, 1.

357 *Sabini – genti eâ tempestate secundum Etruscos opulentissimæ viris armisque.* Liv. I, 30.

358 Ap. Dionys. II, 49.

359 Ap. Dionys. II, 49. Amiterne étoit située à l'extrémité orientale de la Sabinie ; c'est aujourd'hui San-Vittorino, où l'on voit les ruines de

l'ancienne ville au voisinage d'Aquila.

360 *Cato ubi suprà* ; Varro, *ap.* Dionys. I, 14. Il est probable qu'en reconnaissance de cet événement, les Sabins consacrèrent à la Victoire le lac Cutilius, fameux par ses îles flottantes, et que les anciens croyaient être le centre de l'Italie. Varro, *ap.* Plin. III, 12 ; Dionys. I, 15.

361 L. V, p. 158 : *ἔστι δὲ καὶ παλαιότατον γένος οἱ Σαβῖνοι καὶ αὐτόχθονες*

362 Dionys. II, 49 ; Plutarch. *in Numa*. Cn. Gellius (*ap.* Serv. VIII, 638) peut être cité comme un des plus anciens écrivains qui ont émis cette opinion chimérique, qui fut ensuite si ineptement soutenue par Jul. Hygin. *Sabinos à Lacedæmoniis ducunt à Sabo, qui de Perside Lacedæmonios transiens ad Italiam venit, et expulsis Siculis, tenuit loca, quæ Sabini habent. Nam et partem Pers arum nomine Caspiros appellare cœpisse, qui post corrupte Casperuli dicti sunt* (Serv. l. c.). Telle est habituellement la logique des partisans des origines grecques. Virgile a sagement dédaigné cette origine spartiate des Sabins. – (Voyez Éclaire. n. XXXIV).

363 Strabon (V, p. 157) et Pline (III, 12) ont décrit les limites de la Sabinie, telles qu'elles étoient de leur temps ; mais Virgile (VII, 706-717), faisant illusion à une époque plus ancienne, les a beaucoup reculées. Les bornes les moins contestées de cette région furent, au nord-ouest, l'Ombrie, séparée de la Sabinie par la Néra ; au nord-est, la chaîne des montagnes qui borde le Picenum ; à l'est, le pays des Vestins ; au midi, le Latium, séparé par l'Anio, aujourd'hui le Téverone, jusqu'à son confluent dans le Tibre ; à l'ouest, l'Étrurie, ou plus proprement le canton des Falisques et des Véiens, en suivant le cours du Tibre. Voy. Cluvier, p. 649-694 ; Cellarius, p. 768-782 ; d'Anville, p. 53 ; Capmartin de Chaupy, *Mais, de camp. d'Horace*, tome III, p. 59-150.

364 De ce nombre étoit indubitablement Collatie, qui appartenait aux Sabins du temps de Tarquin l'Ancien (Liv. I, 37). L'emplacement de Cénina, d'Antemna et de Crustumérie, premières usurpations des Romains, est un peu moins certain.

365 Strab. V, p. 162.

366 *Labor voluptasque, dissimillima naturâ, societate quâdam inter se naturali sunt junctæ*. Liv. V, 4.

367 Cicero, *in Vatinius*, 15 ; *pro Ligario*, II ; *ad Famil.* XV, 20 ; Liv. I, 18 ; Dionys. III, 63 ; Virg. *AEneid.* VIII, 638 ; Propert. II, 32, v. 47.

368 *Sabini, ut quidam existimavere, à religione et Deorum cultu Sevini appellati.* Plin. III, 12 , et Varro, *ap. Fest.* Selon Caton (*ap. Dionys.* II, 49), ils tiroient leur nom de Sabus ou Sancus, divinité du pays, à qui ils attribuoient l'origine de la nation. Add. Silius, VIII, 423.

369 Denys (III, 63) les appelle *Ἀνδρας μαχητας* et Cicéron, *fortissimos viros Sabinos*.

370 *Hanc veteres olim vitam. coluere Sabini.* Virg. *Georg.* II, 532. Columell. *R.R.* præf. Les expressions *Nursina duritia*, *Arpinati paupertate*, montrent quelles étoient leurs mœurs dominantes ; voy. les *OEuvres inédites* de Corn. Fronton, p. 351, ed. Majo, 1815.

371 *Non villarum modo, sed etiam vicorum, quibus frequenter habitabatur.* Liv. II, 62 ; Strab. V, p. 158. Telle est encore aujourd'hui la manière de distribuer les habitations dans toute cette partie de la rustique Sabinie, qui s'étend depuis Monte Rotondo jusqu'à l'Ombrie. L'hospitalité, l'économie, la tempérance des antiques Sabins, se retrouvent dans leurs descendants, appliqués comme eux à l'agriculture et à l'éducation des troupeaux.

372 *Curibus parvis et paupere terra.* Virg. VI, 812 ; Ovid. *Fast.* II, 135. *Curis*, dans la langue des Sabins, signifioit la *ville de la lance* ; et ces peuples se nommaient *Quiriti* ou *Hastati*, ainsi appelés de leurs armes, c'est-à-dire *braves, habiles à manier la lance*. Cures étoit située sur la gauche du fleuve Correse, en un lieu qu'on appelle aujourd'hui Monte Maggiore. Voy. Capmartin de Chaupy, *Découv. de la Mais, de campagne d'Horace*, tom. III, p. et suiv.

373 Dionys. II, 36 ; Strab. V, p. 158.

374 L. V, 4.

375 Strab. V, p. 158.

376 Dionys. II, 38.

377 Fabius, *ap. Strab.* V, 158.

378 Sisenna, *ap. Nonium*, XII, 18 , et Varron (*R.R.* III, 16) dit, en parlant des migrations des jeunes abeilles : *Ut olim crebrò Sabini factilaverunt, propter mulliludinem liberorum.*

379 Voy. ci-dessus Chap. III.

380 *Orti sunt à Sabinis voto vere sacro*. Plin. III, 13 ; Strabon (V, p. 158-166) et Festus (*in Picenam regionem*) ajoutent qu'ils furent guidés par un pivert, oiseau consacré à Mars. Silius (VIII, 441-442) a fait de cet oiseau Picus, roi des Latins et fils de Saturne ; fables visiblement imaginées à cause de la conformité des noms, et qui peuvent aller de pair avec celles qui vouloient que les Pélasges et un de leurs rois, Asus ou Ason, eussent été souverains du Picenum (*idem*, VIII, 445-446). Ceux qui sont amoureux de pareilles notions trouveront amplement de quoi se satisfaire dans vingt-neuf volumes in-folio sur les origines et les antiquités des Picentes, mis au jour par les zélés antiquaires Catalani et Colucci.

381 Le Fiumesino et la Piomba d'aujourd'hui.

382 Strab. V, p. 166 ; Plin. III, 13.

383 Voy. Ch. VI et X.

384 *Liburni plurima ejus trac tus tenuere.... Truentum, quod solo Liburnorum in Italia reliquum est*. Plin. III, 13-14. Les Liburniens étoient un peuple d'Illyrie qui, à ce qu'il paroît, envoya une colonie sur la plage du Picenum qui se trouvoit en face de leur côte.

385 *Tu m quâ vit fer os domitat Prætusia pubes Læta laboris agros*. Silius, XV, 568.

386 Plin, III, 13 ; Ptol. III ; Steph. Byz. v. *Ἰντερραμνία*. On croit qu'Interamne est la moderne Teramo, dans l'Abruzze supérieure.

387 Polyb. III, 88 ; Liv. XXII, 9.

388 Je ne comprends pas bien comment *la nature peut nous présenter comme une garantie de l'histoire la naïve mais grossière simplicité des premiers âges* ; et si cette simplicité antique est un garant de la fidélité historique, je ne conçois pas pourquoi précédemment l'auteur a pu rejeter tant de traditions qui offroient un semblable caractère. R.-R.

389 Voy. Chap. VI, p. 41 •

390 Varro, *L. L.* IV, 8 : *Aborigènes ex agro Reatino ibi consederunt*. conf. Dionys. I, 14 ; Festus, in *Sacrani* ; Solin, c. 1.

391 Voy. ci-dessus, Chap. XI.

392 Sur toutes les montagnes adjacentes au Latium, et notamment aux monts de Tusculum et d'Albanum, on voit, des traces manifestes d'anciens volcans. La lave forme le fond de la plaine qu'on appelle aujourd'hui Campagne de

Rome, laquelle étoit probablement, dans l'origine, un golfe, qui fut ensuite comblé par les éruptions des volcans et par les dépôts des fleuves. Tous les lieux bas, voisins de la mer, étoient marécageux. Strabon (V, p. 160) nous représente la campagne Ardéate et l'espace entier entre Antium et Lavinium, comme étant couverts de marais insalubres. Virgile (X, 709, XII, 745) place un vaste marais auprès de Laurente. Voyez les *Osservazioni litologiche intorno la città di Roma*, de M. Breislak ; et Brocchi, *dello stato fisico del suolo di Roma*, 1820.

393 *Cascei Latinei*, Ennius, *Fragm.* p. 14. *Prisci.... indigenæ Latini*. Virg. V, 598, XII, 823. *Indigenos Latii populos*, Lucan. II, 432. *Prisci Latini proprie appellati sunt ii qui priusquam conderetur Roma, fuerunt*. Paulus, ex Festo. Conf Varron. *L. L.* VI, 3.

394 Cluver. *Ital. Antiq.* p. 820.

395 Strab. V, p. 158 : 'Qv 'ivtot x-otrà Kugaç avTOvogiJcrûtit TvvéÇtttvev} vP kosvS QuXu Tira.yg.iva. Conf. Serv. ex Catone, I, 6.

396 Un moderne a ingénieusement compare le Latium, ainsi divisé, à ces îles de la mer du Sud dans lesquelles chaque éminence est une espèce de fort. Ferguson, *Hist. of the progress and termination of the Roman republ.* tom. I, c. 1.

397 *Tiburque superbum*. Virg. VII, 630.

398 *Tiburtes quoque originem mu lto ante urbem Romam. habent*. Plin. XVI, 44. Les autres villes les plus remarquables du vieux Latium étoient Boville, Numentum, Tellène, Ficane, Labicum, Pédum, Ortona Toléria et plusieurs autres. Voy. Cluvier, p. 900-970, et les ouvrages pleins de détails, mais presque dénués de critique, des PP. Kircher, Corradini, Volpi, sous le titre de *Vetus Latium illustratum*.

399 Virg. VII, 170-171. Tibulie (II, 5, 51) l'appelle *Laurens Castrum*.

400 Il est fait mention des Laurentins comme d'un peuple navigateur, dans le premier traite conclu entre Rome et Carthage. Polyb. III, 22.

401 *Altum Præneste*. Virg. VII, 682. *Quia is locus montibus præstet, Præneste oppido nomen dedit*. Cato, *ap.* Serv. *ibid.* ; Strab. V, p. 165 ; Add. Petrini, *Annali di Palestrina*. On voit encore aujourd'hui une partie des antiques murs de Préneste, construits de grosses pierres travertines, taillées à polygones irréguliers, et liées ensemble sans aucune espèce de chaux. Sur ce

genre de fortification, commun à plusieurs villes du Latium, voyez ci-après Chap. XXV.

402 La fondation de Préneste, attribuée à Céculus, supposé fils de Vulcain, rend merveilleusement raison des moeurs des premiers Latins : *Hic postea collectâ multitudine postquam diu latrocinatus est, Prænestinorum civitatem in montibus condidit*, Serv. VII, 681. Ajoutez-y les paroles mêmes de Caton : *Hic collectitiis pastoribus Præneste fundavit*. Cato, *in Origin.* et Varro, Lib. *Marius aut de Fortuna*, *ap.* Virgil. Interp. vet. p. 55, ed. Majo, 1818.

403 Tit.-Liv. VI, 29.

404 Dionys. III, 31. Il est vraisemblable qu'Albe avoit pris son nom du mont Alban, qui commandoit tout le Latium. *Alpum*, c'est-à-dire blanc et élevé, est un mot très-ancien, dérivé, selon Festus, de la langue sabine.

405 Cato, *ap.* Priscian. XIV.

406 Strab. V, p. 160 ; Cass. Hemin. *ap.* Solin, 2. Virgile (VII, 174) rappelle l'ancienne coutume de tenir les assemblées publiques dans les temples.

407 Virg. *Æneid.* VIII, IX, *passim*. La fable pastorale du fameux larron Cacus peut aussi donner une idée de ces premières moeurs grossières du Latium.

408 Lorsque l'auteur reproduit, avec une coin plaisance qui paroît inépuisable, les mêmes reproches exprimés dans les mêmes termes, sur la *vanité* des Grecs, sur la *vanité* des Romains, sur les *fables*, les *romans*, les *faux documents*, que ce motif leur a fait imaginer ; ne dois-je pas craindre de fatiguer le lecteur par la continuelle répétition des mêmes réponses que j'ai ai déjà faites ? J'avertis donc ici que je laisserai passer ces vagues déclarations de l'auteur, sans y rien opposer, me réservant de détruire par des faits contraires les assertions où il prétendrait établir quelque fait particulier. R.-R.

409 En suivant la marche qu'a dû prendre la colonie œnотrienne, elle n'ent point à traverser un *pays fermé*, ni probablement une *population belliqueuse*. C'est ce que je montrerai quand je décrirai la marche des OEnotriens, depuis le point où ils débarquèrent en Italie, jusqu'à leur arrivée dans le Latium, marche que l'on verra partout autorisée par des témoignages historiques ou par des monuments non moins dignes de foi. R.-R.

410 Dionys. I, 61-62. Les fables inventées tant sur les Pélasges qui prirent le nom d'Aborigènes, de Latins, que sur l'arrivée d'Énée en Italie, et sur l'origine de Rome, furent divulguées par les écrivains grecs du bas étage, que l'on peut voir cités dans Denys, Plutarque, Festus et autres. Mais on doit attribuer au premier tout le mérite d'avoir réduit en système les incertaines *traditions* qui couroient sur l'existence des Pélasges en Italie, afin de donner plus de lustre aux commencements de Rome, et de trouver, comme il le disoit, une plausible affinité entre les Grecs et les Romains. Strabon, avec beaucoup de raison (V, p. 159), considère ces traditions comme de vains bruits de la renommée, et range parmi les fables la colonie pélasgique d'Évandre. Tite-Live (V, 33), en parlant du passage d'Hercule, dit sagement : *Ni si de Hercule fabulis credere libet*. D'autres nient formellement l'arrivée d'Énée et des Troyens en Italie (Dionys. I, 53), rejetée encore par Strabon (XIII, p. 418), qui s'appuie de l'autorité d'Homère.

411 Toutes ces allégations sont bien générales et bien vagues pour qu'on puisse se permettre, sur ce seul fondement, de traiter *imaginaires* des traditions de la plus respectable antiquité. Croit-on qu'il suffise de les qualifier ainsi, pour en infirmer l'autorité ? ces *écrivains grecs du bas étage*, comme s'exprime M. Micali, étaient les Philiste, les Antiochus de Syracuses, qui avaient fait une étude longue et approfondie des antiquités italiques, cinq ou six siècles avant notre ère, à une époque où subsistoient tant de monuments écrits, tant de traces récentes de ces migrations des Grecs, à une époque où subsistoient aussi tant d'usages privés et publics empruntés au même peuple, et où ces puérils motifs de vanité que M. Micali s'obstine à trouver partout dans son histoire, n'avaient pu s'y introduire encore, si tant est qu'ils y aient jamais exercé tant d'influence. Et puis, M. Micali croira avoir gain de cause, en s'autorisant, contre le témoignage de tant d'écrivains nationaux, d'une opinion de Gibbon ! R.-R.

412 Qu'il nous soit permis de fortifier notre sentiment de celui d'un grand historien (Gibbon) : « Parmi les « migrations fabuleuses, je mets les OEnotriens, les Ar« cadiens, Évandre, Philoctète, Épée, Diomède, et tant d'autres chevaliers errants qui se sont établis en Italie « avant la première olympiade. » *Miscellaneous works*, tom. III, p. 319.

413 La ville de Lavinie passait pour avoir été fondée par Énée en l'honneur de Lavinie, fille de Latinus, ou d'Anius, roi de Délos ; Albe, par Ascanie ; Tusculum, par Télégone ; Préneste, par un petit-fils d'Ulysse ; Tibur, par Tiburnus, Argien ; Politorium, par Politès ; Crustumérie, par Clytemnestre ; Antium et Ardée, par deux fils d'Ulysse et de Circé ; Cora, par le Troyen Dardanus, etc. Chaque ville du Latium se vanthait d'une origine également illustre, sur la foi de quelque romancier dont on conservait quelques reliques pour appuyer cette croyance. Les prêtres de Lavinie conservaient dans le sel le corps de la truie qui avait servi d'auspice à Énée (Varro, *R.R.* II, 4) : à Circeum, non-seulement on rendait à Circé des honneurs divins (Cicer. *de Nat. Deor.* III, 19), mais on y gardait également une coupe qui avait servi à Ulysse (Strab. V, p. 161). Ces monuments de la vanité municipale se transmettaient de siècle en siècle : Procope (*de Bello Goth.* IV, 22) dit avoir vu à Lavinie, entier et bien conservé, le vaisseau sur lequel Énée avait abordé en Italie (a).

(a) Il faudrait des pages entières pour rétablir et distinguer des faits que l'auteur accumule et confond à dessein dans une seule note. Toutes ces traditions sans doute ne méritent pas la même confiance, et n'ont pas un égal degré d'authenticité ; mais il en est qui sont appuyées sur les témoignages les plus graves et sur des monuments irrécusables. Au reste, la réunion de ces traditions, supposé même que quelques-unes fussent mensongères, n'en prouve pas moins, contre le système de l'auteur, que la croyance de l'établissement des Grecs dans le Latium y étoit généralement répandue, que les monuments s'en étoient conservés jusqu'à une époque très-récente ; et pour nier ces traditions, et pour récuser ces monuments, il faudrait au moins des preuves contraires ; car, en bonne critique, l'opinion seule de M Micali ne suffit pas. R.-R.

414 Selon Cécilius, ou plutôt C. Acilius, qui avait écrit une Histoire romaine à la manière des Grecs, Rome étoit une ville grecque, sur le grave fondement que le culte d'Hercule, institué par d'Évandre, y ressembloit à celui qu'il avait en Grèce (Strabon. V, pag. 159 ; Macrob. *Sat.* III, 6.). L'explication que l'annaliste romain donnoit des fêtes lupercales célébrées avant la fondation de Rome, n'en étoit pas moins étrange. Plutarch. *in Romul.*

415 *Ruma* est un vieux mot de la langue du Latium (Varro *ap. Non.* II, 756 ; Festus in *Ruminalis* ; Plin. XV, 18.). Selon Servius (VIII, 63 , 90), l'Albule ou le Tibre s'appela quelque temps *Rumon*. Rumilia étoit aussi le nom d'une déesse des Latins. (Plutarch. in *Romul.* et *Quæst. Rom.* 57.) ; et l'une des plus anciennes villes des Samnites avait pour nom *Romulea*.

416 Voy. Liv. I, 3 ; et Dionys. I, 65-71 ; Sext. Aur. Victor. *Orig. G.R.* ; Ovid. *Fast.* IV, et *Melam.* XIV . L'histoire tout-à-fait vide et fabuleuse du royaume d'Albe a été mise en lumière par Ricci, *Mem. storiche della città d'Alba-Longa*, p. 13-43.

417 Il y avoit sept choses *fatales* dont on faisoit dépendre la conservation de Rome, et parmi elles, par l'intérêt qu'on porte aux choses héroïques, les cendres d'Oreste, le sceptre de Priam, le voile d'Ilione, et le Palladium donné par Diomède à Énée. Serv. *ad AEneid.* VII, 188.

418 Eusèbe et le Syncelle, prenant Denys pour guide, citent le grammairien Apollodore, Euphorion de Chalcis, poète-historien, et plusieurs autres écrivains grecs, comme les principaux auteurs qui aient fait connoître la chronologie des rois latins. Mais Castor de Rhodes, surnommé qui vivoit au temps de Jules César, paroît avoir développé avec le plus d'appareil ces généalogies dans son traité *de Romanorum imperio*, *op.* Euseb. Part. I, 48, p. 217 , *Chronic.* ined. *ex codice Armeniac.* ed. Majo et Zohrab. 1818.

419 *Consanguinei Rutuli*, Virg. XII, 40.

420 Cato, *ap.* Macrob. *Sat.* VII, 5 ; Varro, *ap.* Plin. XIY, 12 ; L. Cæsar et A. Posthumius, in *libro de advenlu Æneæ*, *ap.* Sex. Aur. Victor. *O.G.R.* 14 , 15.

421 Les Rutules exercèrent les fonctions d'arbitres entre les Romains et les Latins, vers le milieu du troisième siècle de Rome (Dionys. V, 62). Ardée ne fut convertie en colonie romaine que dans l'année 314. Liv. IV, 11.

422 *Rutuli gens in eâ regione atque in eâ ætale divitiis præpollens.* Liv. I, 57.

423 *Magnum Ardea nomen.* Virg. VII, 409-412, 470. Cette ville, selon Strabon (V, p. 158), étoit une des plus anciennes.

424 Plin. XXXV, 12.

425 Les Ardéates sont aussi compris dans le traité dont il a été parlé, entre Carthage et Rome. Une de leurs colonies établie en Espagne, fonda la célèbre ville de Sagunte.

426 *Horrida præcipuè cui gens, assuetaque multo*

Venatu nernorum, duris Æquicola glebis :

Armati terram exercent, semperque recentes

Convectare juvat prædas, et viver apto.

Virg. VII, 746-749.

La chasse étoit un indispensable supplément à la subsistance, dans un pays stérile, montueux, et rempli de bois. Dans cet exercice, où l'on retrouve une image de la guerre, le courage valeureux peut être considéré comme une vertu des temps héroïques qui accompagnoit ordinairement les autres habitudes martiales.

427 Les Romains, comme l'affirme Tite-Live (I, 32), ainsi que d'autres historiens, avoient emprunté des Éques le droit fécial.

428 Le pays des Éques s'étendoit, depuis le vieux Latium et les frontières des Volsques, jusqu'aux Vestins, en laissant à droite les Étrusques et les Marses, et à la gauche les Sabins. Ses villes principales étoient Cliterne, Carséoles, Algide, Corbione, Vitellie, Bole, Trébule, Nurse, etc. Voy. Cluvier, p. 776-786 ; Cellarius, p. 782-786.

429 Les Herniques avoient pris leur nom d'un mot de la langue des Sabins et des Marses (Herna), qui équivaloit à *Rochers* : c'est pourquoi on disoit *hernica loca, et populi hernici* (Festus, et Serv. VII, 684). On doit remarquer la tradition rapportée par Servius, laquelle donne à ces peuples une étroite affinité avec les Sabins ; mais on ne sauroit entendre les absurdités du grammairien Hygin (*ap. Macrob. Sat. V, 18*), qui vouloit que les Herniques eussent été ainsi nommés d'un Pélasge, leur chef, appelé Hernicus, et concluoit de là qu'ils étoient de la race des Pélasges-Étoliens, parce que ces deux peuples usoient, en temps de guerre, d'une chaussure pareille (a).

(a) Cet Hygin, grammairien dont on ne sauroit entendre les absurdités, est le même écrivain qui composa *sur les origines italiques* un ouvrage vanté par les Romains, qui est depuis long-temps perdu, et que nous ne pouvons juger aujourd'hui que par les éloges qu'ils en ont fait. Quant à la tradition particulière au peuple hernique, j'avoue qu'elle ne m'offre rien d'in vraisemblable ; et la coutume attestée par Virgile et par Euripide (*ap. Macrob. Sat. V, 18*), loin de me paraître inutile à la confiance qu'elle mérite,

me semble au contraire y ajouter beaucoup de poids. Remarquez, au reste, avec quelle confiance

. Micali cite Festus ou Servius, lorsqu'ils rapportent des faits favorables à son système. Rapportent-ils des traditions contraires ? ils ne disent plus que des *absurdités*, ils ne méritent plus aucune croyance ; en un mot, il suffit que ces *grammairiens* attribuent quelque chose aux Grecs, pour exciter la colère patriotique de M. Micali. R.-R.

430 Liv. IX, 42. Anagni, appelée la riche par Virgile (VII, 684), et l'illustre par Strabon (V, p. 164), auroit été une colonie des Marses, suivant un ancien interprète de Virgile (Asper, ap. *V et. interp.* Virg. 1. c.). Relativement aux murs et aux autres antiquités d'Alatri, de Férentine et Anagni, on peut consulter le nouvel ouvrage que publie en ce moment, à Rome, la savante dame Dionigi, intitulé : *Viaggi in alcune citta del Lazio*.

431 ^{ἡ Ἀλχίμων ἔθνος}. VIII, 64.

432 *Ager quem Volsci habuerunt, campos tris plerus, Aboriginum fuit.* Cato, ap. Priscian. V, p. 668, ed. Putsch.

433 Voy. ci-dessus, chap. X.

434 *Volscos velut sorte quadam prope in ælernum exercendo Romano militi datos.* Liv. VI, 21.

435 *Tota denique nostra illa aspera et montuosa, et fidelis, et s imple x, et fautrix suorum regio.* Cicer.pro Cn. Plancio, 9.

436 Liv. VI, 12.

437 Voy. les Monuments, Pl. XII ; Piranesi, *Antich. di Cora*.

438 Sur une lame de bronze trouvée à Velletri, et depuis existante au Musée Borgia.

439 Strab. V, p. 164.

440 On appeloit *Verruca* les sites montueux et âpres : ainsi le dit Caton dans ses *Origin.* ap. Gel l. III, 7 ; Nonn. II, 909.

441 Cluvier, p. 1015-1048 ; Cellarius, p. 808-824.

442 *Anxur, quæ nunc Terracina.... oppidum vetere fortuna opulentum.* Valer. Antias, ap. Liv. IV, 59 ; ; Plin. III, 5.

443 Dioriys. VII, ; IX, 56. Tite-Live appelle *Ceno* le port d'Antium, qui étoit une des villes les plus opulentes des Volsques. Liv. II, 63 ; Dionys. VI, 3 ; VIII, 1.

444 Strab. V, p. 160.

445 *Volsci Pontiam insulam sitam in conspectu littoris sui incoluerant.* Liv. IX, 28 ; Strab. V, p. 161.

446 Le cap Circæum, où les mythologues veulent que Circé ait été transportée, paroît avoir été décrit mal à propos par Homère comme une île, sous le nom de *Ea* (*Odyss.* X, 135). Apollonius (IV, 662-664) et Apollodore (*Bibl.* I, 9, 24), qui placent ce mont dans la plaine Tyrrhénienne, ne lui ont jamais donné le nom d'île ; quoiqu'il ne soit pas invraisemblable qu'il eût jadis existé sous cette forme, et qu'il se fût ensuite joint au continent, comme l'assuroit Varron (*ap. Serv.* III, 386), et comme le croyoit Pline (III, 5), sur l'autorité de Théophraste (*Hist. Plant.* V, 9). Mais il est plus probable qu'Homère auroit été trompé par des rapports peu fidèles, vu que ce cap présentait de loin, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer, l'apparence d'une île. La fable, qui attribuait à la magicienne Circé le pouvoir de transformer les hommes en bêtes par le moyen d'un certain breuvage empoisonné, et en les touchant de sa baguette, avoit probablement été inventée, comme le pense Strabon, pour indiquer la nature particulière de ce lieu, que l'on disoit alors fertile en racines et en plantes vénéneuses.

447 *Accessit Italiæ aliud miraculum, à Circeis palus Pomptina est, quem locum XXIII urbium fuisse Mutianus ter consul prodidit.* Plin. III, 5.

448 Liv. I, 53 ; Dionys. IV, 50 ; VI, 29-74.

449 L. XXXV, 12, où il nomme Turianus de Frégelles.

450 Voy. Becchetti, *Bassi relievi Volsci* : ces bas-reliefs existants d'abord dans le musée Borgia, à Velletri, sont aujourd'hui au Musée royal de Naples.

451 Voy. ci-après, chap. XXIX. Le nom primitif des Volsques dut être Vulschi ou *Vulsci*, par la faculté propre à ces langues de substituer l'u à l'o. Ennius a écrit *Vus eâ lus perdidit Anxur* (*Fest. in Anxur*).

452 *Liris quietâ.*

Mordet aquâ taciturnus amnis.

Horat. I, Od. 21,7. – Lucan. II, 424.

Le Liris, aujourd'hui Garigliano, s'appeloit anciennement *Clanis*, nom appellatif, qui se retrouve dans d'autres rivières de la Campanie, et qui subsiste encore dans un petit fleuve d'Étrurie, appelé *la Chiana*. Strab. V, p. 161 ; Plin. III, 5.

453 Jam manifeste et clare patet unam eandemque fuisse gentem, quæ variis appellabatur nominibus : Ausones, Aurunci, Opici ; quorum hoc vocabulum postmodum a Romanis correptum fuit in duas syllabas, Opsci vel Obsci, ac tandem Osci. Cluvier, p. 1059.

454 Antioch. Syrac. ap. Strab. V, p. 167 ; Aristot. *de Repub.* VII, 10 : ‘

Οπικοί, καὶ πρότερον καὶ νῦν καλούμενοι τὴν Ἰτράνυπιοι) i Aurovts. Serv. VII, 725 : Aurunci isti Græcè Ausones nominantur. Idem, XI, 252 : Antiqui Ausonii (Virgil.), quia qui primi Italiam tenuerunt Ausones dicti sunt.

455 Nicander, ap. Anton. Liber 31 ; Dionys. I, 11.

456 Ælian. *Var. hist.* IX, 16 : Τὴν Ἰταλίαν ᾤκησαν πρῶτοι Αὔσωνες αὐτόχθονες. Favorin. ap. Gell. I, 10 ; et Macrobian. *Sat.* I, 5 ; Gloss. vet. in Auruncos, Οἰκήτας Ἰταλίας. Serv. VII, 206 ; XI, 253.

457 Fest. in Ausoniam.

458 Strab. V, p. 167 ; Dionys. I, 53 ; VII, 3.

459 Strab. V, p. 161 ; Scymn. Ch. v. 223 ; Dion Coccejanus, ap. Tzetz. *ad Lycophr.* V, 44 ; J-Tzetz. *Chiliad.* V, 580 ; Steph. Byz. in

Φρέγελλα, ἥ τὸ μὲν ἀρχαῖον ἦν Οπικῶν

460 Τὰς αὐτὰς εἶναι Αὔσωνας καὶ Ἰταλὰς. Eustath. *ad Perieg.* 78.

Etymol. Magn. v. Αὔσωνες. Tzetz ad Lycophr. 702 ; Steph. Byz.

Αὔσων ὁ Ἰταλός. Les mythologues font venir le nom d'Ausones, d'Auson, fils d'Ulysse et de Circé. Voy. Cluvier, p. 1051.

461 Dionys. I, 11 ; Strab. V, p. 161 ; Eustath. *l. c.* Plin. III, 10 : quoniam Ausones tenuere primi. La dénomination d'Ausones ne peut se rapporter qu'à une très-haute antiquité. D'après les récits d'Apollodore (*Bibl.* I, 9, 24), elle auroit déjà été en usage au temps des Argonautes : d'où Apollonius (IV, 553), repris mal à propos à ce sujet par son scholiaste, a bien appelé l'Italie Ausonie ; et Lycophron (702), Tryphiodore (*Ilii Excid.* 641), et Virgile, ont très-proprement employé ce nom à l'époque de la guerre de Troie. Il paroît qu'au temps d'Hécatée, prédécesseur d'Hérodote, les Grecs donnoient encore le nom d'Ausonie à la Basse-Italie, et celui d'Ausones à ses habitants. Voy. Suid. v. Αὔσονίων ; Steph. Byz. Νῶλαν.

462 Et quos de collibus altis

Aurunci misêr patres.

VIRG. VII, 727. Serv. *ad h. l.*

463 Dionys. VI, 32.

464 Odyss. X, 80-134. Le portrait qu'Homère fait des Lestrigons, qu'il place sur le golfe de Caiète, est une pure fiction ; ils sont trop barbares et trop civilisés en même temps : ils habitent des villes, ils ont des bagages, des pasteurs stipendiés, et néanmoins ils sont anthropophages ! Heureusement cette fureur de manger les hommes n'a existé que chez quelques sauvages sans culture ; encore même parmi ceux-ci, l'homme ne se décide à dévorer son semblable que lorsqu'il y est poussé par la nécessité ou par la vengeance. Le sage Thucydide (VI, 1) n'admet la tradition des Lestrigons que comme un récit poétique ; et Strabon (I, p. 15) la range, ainsi que l'existence des Cyclopes, parmi les fables manifestes inventées par Homère.

465 *Aurunci Rutulique serunt, et vomere duros*

Exercent colles, atque horum asperrima pascunt.

VIRGIL. XI, 318.

466 De Repub. VII, 10. Le mot de nomades, dont se sert Aristote, ne veut point dire, comme quelques-uns le pensent, errants ou vagabonds : il signifie proprement *pasteurs* : il vient du grec νέμω, *pasco*. Nicandre [Ap. Anton. Liber. §. 31), en décrivant l'état où se trouvaient les habitants de la terre d'Otrante, dix-sept générations avant la guerre de Troie, les représente également comme un peuple pasteur : Ἦν δὲ τοῖς τότε βίος ἀπὸ θρεμμάτων

467 Le nom d'Opices ou Osques, que les grammairiens font ineptement dériver de *Serpentes*, fut souvent pris dans l'acception générale d'Italiens. C'est dans ce sens que l'emploient Thucydide (VI, I) et Platon (*Epist.* VIII, *ad Dion. prop. et amicos*). Aristote (Ap. Dionys. 1,72) place le Latium dans la région des Opices.

468 Voy. ci-après, chap. XVI.

469 Cluvier, p. 1062-1086 ; Cellarius, p. 824-830.

470 La présomption, rendue commune, de vouloir peupler toute l'Italie de colonies grecques, fit convertir Amycles, ville des Aurunces, en Amycléens, colonie de Lacédémoniens. Les uns la disoient fondée par les compagnons de Castor et de Pollux ; d'autres, par les Amycléens qui avoient suivi Glaucus, fils de Minos ; d'autres enfin, par les Lacédémoniens, qui, mécontents des lois de Lycurgue, s'étoient éloignés de Sparte. Comme cette Amycles n'exista jamais qu'imaginairement, on assura qu'elle avoit été

détruite par des serpents. Plin. III, 5 ; VIII, 29 ; Solin. 8 ; Serv. X, 564 ? etc. Conf. Heynii *excurs. II ad Aeneid.* X.

471 On vouloit que le promontoire et le port de Caiète eussent été ainsi nommés en l'honneur de la nourrice d'Énée, de Créuse ou d'Ascagne (Virg. VII, 1-2 ; *Serv.ad h. l.*). Tout le monde connoît le respect que les Grecs avoient pour leurs nourrices : leurs tragiques en font foi. Voyez les *Eclaircissements* de Laporte du Theil à sa version de Strabon, nos XXXIV, XXXV, T. II, p. 66.

472 Formies, ainsi qu'Amycles, passoient pour avoir été fondées par les Lacédémoniens (Strab. V, p. 161). Pour donner une étymologie grecque à son nom, on supposoit qu'elle avoit jadis été appelée *Hormiæ*, par allusion aux commodités de son port (Strab. *l. c.* Fest. *in Formias* ; Plin. III, 5). Par la ville de Lamus, Homère (*Odyss.* X, 31) a voulu sans doute désigner Formies, aujourd'hui *Mola di Gaeta*.

473 Il existe encore plusieurs vestiges de Minturne.

474) Sinuesse, dont on voit les restes auprès de Mondragone, était située dans un lieu montueux et couvert de bois. Les Grecs, amoureux des fables, vouloient que cette ville fût d'origine grecque, et se fût d'abord appelée Sinope (Liv. X, 21. Plin. III, 5). Il existoit effectivement en Paphlagonie une colonie de ce nom, qui faisoit remonter son origine jusqu'au temps des Argonautes, bien qu'elle eût été postérieurement fondée par les Milésiens. Strab. XII, p. 373.

475 Strab. V, p. 160 ; Plin. XIV, 6.

476 Plin. II, 95.

477 Voy. l'excellente carie géographique du royaume de Naples, de Rizzi Zannoni. On croit que l'emplacement de Rocca-Monfina répond à celui de l'ancienne Aurunce, détruite par les Sidicini. Voy. Perrotta, *Sede degli Aurunci*.

478 Liv. IX, 25.

479 Id. VIII, 16.

480 Πόλιν ἀξιάλογον. Strab. V, p. 164 ; Silius, VIII, 51 3

481 Ap. Plin. XXIX, 1.

482 Virg. VII, 728-760 ; Silius, VIII, 526-529, et al,

483 Festus in *Oscum* et alibi.

484 Strab. V, p. 166 ; Plin. III, 12.

485 Voyez la carte géographique du royaume de Naples, de Rizzi Zannoni. Le Gransasso, et les monts Majella et Velino, sont les plus hauts sommets de tout l'Apennin. Les mesures barométriques donnent au premier 8934 pieds françois de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Voy. Zach, *Correspond, astron.* p. 357, ann. 1819.

486 Aujourd'hui la Piomba et le Pescara.

487 Strab. V, p. 166. Sur l'emplacement de l'ancienne Aterne est aujourd'hui bâtie la forteresse de Pescara. Le site de Pinna se retrouve dans la ville actuelle de Penne. On peut voir dans Cluvier, p. 748-752, les autres villes moins connues des Vestins.

488 Ap. Priscian. IX.

489 Strab. V, p. 166 ; Silius, XVII, 454. Il existe d'anciennes médailles de cette ville, portant pour épigraphe TIATI. Chieti est. encore aujourd'hui une des villes les plus considérables du royaume de Naples.

490 Ovide a souvent célébré dans ses vers la ville de Sulmone, à qui il donne toujours les épithètes de froide, aqueuse et humide. Les irrigations que l'on pratiquoit dans son territoire y favorisoient beaucoup la culture de la vigne et du froment (Plin. XVII, 26). Une fable étrange prônée sur cette ville lui faisoit devoir son origine à un Troyen nommé Solime, de la race de Dardanus, et l'un des compagnons d'Énée. Ovid. *Fast.* IV, 79-81 ; Silius, IX, 70-76.

491 *Frigus Pelignum, nives et frigora Marsa*, étoient passés en proverbe. (Hor. III, *Od.* 19, 8 ; Silius, VIII, 512 ; Stat. *Sylv.* 5, 26). On dit encore aujourd'hui *un froid d'Abruzze*.

492 *Et tibi cum proavis, miles Peligne, Sabinis convenit.* Ovid. *Fast.* III, 95. L'étrange opinion qui faisoit descendre les Pélignes des Illyriens est accompagnée de circonstances si fabuleuses, qu'elle ne mérite pas d'être réfutée. Voy. Fest. in *Peligni*.

493 *Fortissimorum virorum Marsorum et Pelignorum.* Cicer. in *Vatinium*, 15.

494 Festus, in *Hernicos*. Serv. VII, 684 L'esprit mythologique s'étoit si fort emparé de l'histoire d'Italie, qu'on imagina que les Marses étoient venus de Lydie avec Marsias, leur roi, qui fonda Archippe (Gell. *ap.* Plin. III, 12 ;

Solin. 8). Selon Silius (VIII, 504-508), ils étoient issus de Phrygie, et reconnoissoient Marsus pour leur chef. D'autres disoient que les Marses tiroient leur origine d'un fils d'Ulysse et de Circé (Plin. VII, 2 ; Gell. XVI, II). On ne doit point faire plus de cas des contes débités par le fabuleux Alexandre Polyhistor (*op. Serv. X, 389*) sur un certain roi des Marses, appelé Rhétus.

495 Virg. VII, 750 ; Silius, VIII, 506. Marruvie étoit située sur la rive orientale du lac : on en voit encore des vestiges auprès de San-Benedetto.

496 Strab. V, p. 166 ; Plin. XII, 3. Albe est à 3 milles du lac, qui a 40 milles de circuit, et où l'on admire les grands travaux de l'écluse de l'empereur Claude. C'est dans la citadelle d'Albe, à cause de sa forte position, que les Romains renfermoient les rois captifs. Liv. XLV, 42 ; Valer. Max. V, I, I ; IX, 6, 3 ; Strab. V, p. 166.

497 Les restes des murailles d'Albe ont environ 3 milles de tour. Sur la construction de ces murailles en grosses pierres à polygones irréguliers, et sur les ruines d'un de ses anciens temples, voy. Piranesi, *Antich. di Cora*, p. 2 ; et *della Magnificenza di Roma*, p. 83. Il existe encore de cette antique cité de rares médailles en argent avec la légende ALBA.

498 Plin. III, 12. Quoique le texte de Pline porte *Atinates*, on doit lire *Antinates*. Plusieurs inscriptions font mention d'Antina, ville des Marses, qu'on appelle aujourd'hui Civita d'Antina, dans l'Abruzze, située sur la croupe d'une haute montagne, dans la vallée de Roveto, à 12 milles de Sora, et à peu près à la même distance du lac Fucin. Les Lucenses existent encore à Luco, à 8 milles d'Albe. Voy. de Sanctis, *Diss. sur Antine, ville municipale des Marses*.

499 Strab. V, p. 166 ; Festus, in *Vici*.

500 Liv. VIII, 29.

501 Appian. *Civil.* I, p. 639, ed. Toll.

502 *Genus acre virum Marsos*. Virg. *Georg.* II, 167. Dans beaucoup de sépulcres que l'on découvre dans le territoire des Marses, on trouve ordinairement des lances et d'autres armes offensives.

503 Redi, *Osserv. intorno alle vipere*.

504 L'art si vanté des Marses et des Psylles consistoit à guérir les morsures des serpents en suçant leur poison. Redi, Vallisnieri et Fontana ont démontré

jusqu'à l'évidence que la succion du venin des vipères n'est point nuisible ; et, comme le dit spirituellement le premier : « il y a toujours eu dans le monde bien des Marses et bien « des Psylles. » *Observ.* p. 17.

505 Plin. VIII, 2 ; XXV, 2 ; XXVIII, 2 ; Solin. 8 ; Gell. XVI, 11.

506 Virg. VII, 759-760 ; Silius, VIII, 500-503. Cette déesse Angitie passait pour être une soeur de Circé ou de Médée, ou Médée elle-même. Voy. Cælius, , *ap.* Solin. 8 ; Serv. VII, 750.

507 L. VII, 75-755. Voy. Boettiger, sur *l'Enchantement médical des serpents*.

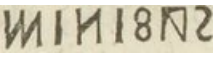
508 Lamprid. in *Heliogabal.* p. 109, ed. Salmas.

509 Grimaldi, *Annali del regno di Napoli*, tom. IV, p. 328-338 , où il expose comment la crédulité de ces bonnes gens attribue aujourd'hui à un Saint-Dominique de Cullino ce que leurs aïeux attribuoient à la déesse Angitie et à Médée.

510 Strab. V, p. 158-172-173 ; Varro, *L. L.* VI, 3 ; Festus in *Samnites*.

Plusieurs médailles samnites, où l'on voit un taureau couché, font visiblement allusion à cette tradition nationale. Voy. Pl. LVIII, 7, 10.

511 Vibius Sequester, dans son Catalogue des peuples, donne aux Osques le nom de Samnites : *Osci Samnites Italici*. Filargirius, dans ses Gloses sur Virgile (*Georg.* II, 167) : *Hi sunt autem qui olim Ausones (vel Opici) dicebantur*.

512 *Samnitum, quos Sabellos, et Græci Saunitas dixere*. Plin. III, 12. ; Fest. l. c. Tite-Live (VIII, I) appelle le Samnium, *Sabellum agrum*, et les années samnites, *Sabellas cohortes* (X, 19) ; mais le nom de Samnites prévalut ; celui de Sabelles (ou petits Sabins) ne fut plus employé que par les poètes. Nous avons cru reconnoître le titre originaire des Sabelles dans l'inscription osque  qu'on lit sur les médailles samnites frappées du temps de la guerre sociale. Voy. Pl. LVIII, 7.

513 Strab. V, p. 173 ; Festus in *Irpinos* ; Serv. XI, 785. *Irpini* signifioit *loups* dans la langue des Sabins. De là on disoit qu'ils avoient été guidés par un loup : peut-être cette dénomination indiquait-elle le service que rendirent les nouveaux colons en purgeant le pays de ces animaux.

514 Strab. V, p. 158-173.

515 *Terra, culturæ causa, attributa olim particulatim hominibus, ut Samnium Sabellis.* Varro, *ap. Philargir. ad Georg.* II, 167.

516 Liv. IX, 13 ; Strab, V, p. 172.

517 *Sed rusticorum mascula militum*

Proles, Sabellis docta ligonibus

Versare glebas, et severæ

Matris ad arbitrium recisos

Portare fustes. L.. III, Od. VI

518 Les hautes cimes du Matèse sont, la plus grande partie de l' année, couvertes de neiges : le terrain en est pierreux et stérile, mais abondant en pâturages. Les hêtres sont les arbres naturels de cette montagne, où ils forment d'épaisses forêts. Dans le milieu du Matèse se trouvent des plaines cultivées, et dans la plus considérable de ces plaines, à six milles de Piedimonte, est un lac d'une assez grande étendue. Dans l'intérieur de la montagne on voit de vastes cavernes, comme celles de *Rifreddo, de Campo Rotondo, et de Campo Braca.*

519 *Caput hoc (Bovianum) erat Pentrorum-Samnitum, longe ditissimum, atque opulentissimum armis virisque.* Liv. IX, 31.

520 On peut juger de la force de la plupart des villes du Samnium par la vigoureuse résistance qu'elles opposèrent aux armes romaines. Nous voyons dans Tite-Live (X, 43-44) qu'elles étoient, à cette époque, fortifiées de murailles et de tours, preuve certaine de la civilisation de ces peuples, et de la stabilité de leur forme de gouvernement.

521 Il serait impossible de déterminer avec précision les limites respectives des Pentriens, des Caudiniens, et des Hirpins, de même que le nombre des villes qu'ils occupaient. Nous suivons à cet égard les conjectures les plus probables, en nous appuyant sur les observations de Ciarlanti, Trutta et Galant, qui ont plus particulièrement éclairci ce qui concerne le pays du Samnium.

522 Liv. IX, 27 ; Plin. III, 11 ; Solin. 8 ; Serv. VIII, 9 ; XI, 246 ; Procop. *de Bello Goth.* I, 15.

523 Liv. X, 12 ; Plin. III, 12 ; Ptolom. III. Le site d'Aufidène se retrouve dans l'emplacement de la moderne Alfidène.

524 Strab. V, p. 166 ; Φρεντανοὶ Σαννιτικὸν ἔθνος. οἱ. Le nom original des Frentanes, en langue osque : 𐀓𐀓𐀔𐀗𐀓𐀔𐀓𐀔𐀓 (Frentred) se lit sur les médailles. Voy. Pl. LIX, 13.

525 L. V, p. 167.

526 *Flumen portuosum Frento*. Plin. III, 11.

527 *Trinium portuosum*. Plin. III, 12.

528 Outre les médailles que nous avons de l'antique Larinum, il subsiste encore des ruines considérables de cette ville. C'est à l'occasion de Larinum que Cicéron donne aux Frentanes et aux Marrucins le titre de très-illustres. Mars étoit la principale divinité des Larinates. Cicer. *pro A. Cluentio*, 15, 69.

529 Galanti, *Descrizione del Contado di Molise*. Grimaldi, *Annali*. Les provinces du royaume de Naples qui correspondent à l'ancien Samnium, n'ont aujourd'hui que le quart de cette population.

530 Liv. X, 38.

531 Galanti, IX, 13. Casinum, cité des Volsques, fut certainement occupée par les Samnites : *Hoc enim à Sabinis orti Samnites tenuerunt*. Varro, *L. L.* VI, 3.

532 Strab. V, p. 167, 172.

533 Strab. *ibid.* p. 173.

534 *Bufras Batulumque, castella Campaniæ à Samnitibus condita*. Serv. in Virg. *Æneid.* VII, 739. Les commentateurs, sans en excepter Heyne, confondent mal à propos la ville de Rufries, et que la topographie de Virgile place entre Nucérie et Abelle, avec Rubi, dans le territoire de Bari, dont il existe peu de médailles, avec une épigraphe grecque.

535 Ce point d'histoire a été discuté avec beaucoup d'érudition et de sagacité par Pellegrino, *Disc.* IV, p. 183-200.

536 *Locis simili genere*, dit Tite-Live, IX, 13.

537 Les Tarentins, qui redoutoient les Samnites, recherchèrent leur amitié, en essayant de leur persuader, par une flatterie intéressée, qu'ils tiroient leur commune origine de Sparte. Strab. V, p. 173.

538 L'ouvrage récemment publié du feu abbé Romanelli, sous le titre de *Antica topografia del regno di Napoli* (3 vol. in-4^o. Naples, 1815-18-19) a beaucoup éclairci la topographie du Samnium, que l'auteur divise en trois districts principaux, le district des Caudiniens, celui des Pentriens et celui

des Saricéniens, autrement dits *Caracéniens*, en considérant les Hirpins et les Frentanes comme des nations détachées et séparées du Samnium. Mais nous avons observé ci-dessus (pag. 242, note I) combien il étoit difficile de fixer les limites respectives de ces peuples, que nous avons regardés comme appartenant également à la race des Samnites, quoique, sous le rapport de leur état politique, chacun d'eux, souverain dans son district, formât de plein droit une société particulière ; ce que nous avons évidemment démontré dans notre troisième et quatrième volumes, en racontant les révolutions de chacun de ces peuples. C'est pourquoi il faut que l'auteur mentionné plus haut nous ait mal compris en nous supposant la contradiction d'avoir fait de ces peuples dont nous avons parlé, un seul corps avec les Samnites (*Topogr.* tom. II, p. 367). Il doit en être de même, relativement au pays des Aurunces et des Ausones (*Id.* tom. III, p. 400). L'ouvrage de Romanelli n'en est pas moins un très-bon guide pour l'ancienne histoire géographique des peuples qui ont occupé le royaume de Naples ; et nous le recommandons aux lecteurs studieux comme un commentaire utile pour les chapitres XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX et XX du présent volume ; bien qu'on doive le lire avec beaucoup de précaution, en ce qui concerne la partie critique, et surtout la numismatique : tant il est dangereux de parler des choses dont on n'a pas fait une étude spéciale.

539 Strab). V, p. 172 : *καὶ γὰρ ἄλλως δεσποτικῶς ἀρχεῖται*

μεμαθηκοτες, ταχυ υπερβην τοις προσαγμασι.

540 Montesq. *Esprit des Lois*, XVIII.

541 Antioch. Syrac. *ap.* Strab. V, p. 167 ; Festus, in *Mæsius*.

542 *Hoc quoque certamen humanæ voluptatis tenuere Osci, Græci, Umbri, Tusci, Campani.* Plin. III, 5. Les Pélasges, que l'on disoit avoir pénétré dans la Campanie (Strab. V, p. 170), furent évidemment ces mêmes Tyrrhéniens, par les raisons que nous avons ci-dessus déduites.

543 L'histoire est ici confirmée par les anciennes inscriptions osques trouvées dans la Campanie, lesquelles en beaucoup de choses s'accordent avec celles de l'Étrurie centrale. On lit encore dans une épigraphe pérugienne *Larth Campanu*, sur un cippe de la Campanie, *Maisius Vesius*, et sur une coupe samnite *Veltineisim*, ou *Voltiniorum*, noms de peuples de la

même nation qu'on retrouve encore dans l'Étrurie. Vermiglioli, *Iscriz-Perug.* Tom. I, p. 190 ; Lanzi, Tom. II, p. 607-610.

544 Liv. IV, 37 ; Strab. V, p. 167, 172.

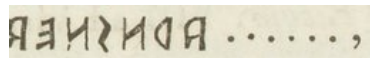
545 Varron, *L. L.* IV, 5.

546 Strab. V, p. 173 ; Plin. III, 5 : *Ager Picentinus fuit Tuscorum*. Nous dirons dans la suite de cette histoire pourquoi celle région, à partir de la pointe de la Campanelle jusqu'au Sélé, s'appeloit pays des Picentins. On croit que Marcine étoit située dans les belles campagnes des environs de Salerne, auprès de Viétri.

547 Strab. V, p. 173 ; Plin. III, 5.

548 *Sarrasteis populos, et quæ rigat æquorci Sarnus*. Virg. VII, 738 ; Serv. *ad h. l.* Silius, VIII, 538. Conon, cité par Servius, dit que les Pélasges venus du Péloponnèse donnèrent au fleuve Sarnus son nom, et s'appelèrent eux-mêmes Sarrastes ; mais il paroît que ce fabuleux écrivain a ici confondu les Pélasges avec les Tyrrhéniens. Voy. les Observations de Heyne, *Excur.* VIII ad Virg. VII, p. 175.

549 *Epidio Nuncione, quem ferunt olim præcipitatum in fontem fluminis Sarni, paulo post cum cornibus extitisse, ac statim non comparuisse, in numeroque deorum habitum*. Suet. *de Rhet.* c. 4. Conf. Avellino, *Giorn. Numism.* Tom. I, p. 101 , et les *Observ. sur le type du Bœuf à face humaine, dans les mémoires de la Société Fontanienne de Naples*, p. 319, seq. Au revers d'une médaille du Musée royal de Florence, on lit



, épigraphe où il faut suppléer l'initiale Σ , et lire SARNINED, nom osque et primitif du Sarnus ou du peuple Sarraste.

550 Voy. Rosini, *Dissert. Isagogicæ ad Herculan. volum. explan. part. I*, p. 9 ; Hamilton, *Campi Phlegræi* ; Breislak, *Viaggi fisici e litologici délia Campania*.

551 On ne peut voir sans quelque affliction les causes de cette dégradation morale développées par l'abbé de Saint-Réal dans son *Traité sur l'usage de l'histoire*, Disc. II, portant ce titre si humiliant pour l'espèce humaine, *que la malignité est le plus souvent le motif de nos sentiments et de nos actions*. Voy. aussi le judicieux Du Bos, *Réflex.* ch. II, 12.

552 Nicol. Damasc. *ap. Athen.* IV, 13. Sur les horribles combats des gladiateurs, on peut consulter les deux livres des *Saturnales* de Juste-Lipse,

Tom. III, p. 483.

553 Agrar. I, 6.

554 Agrar. I, 7.

555 Thucyd. VI, 4₃ Liv. VIII, 22 ; Dionys. VII, 3 ; Strab. V, p. 168 ;

Velleïus, 1,4 ; Hyperochus, *Hist. Cuman.* ap. Pausan. X, 12. Mégasthène eut l'avantage de donner à cette nouvelle colonie les lois de sa patrie ; et elle dut à Hippoclès son nom. Casaubon (*Not. ad Strab.* 1. c.) et Prideaux (*Not. in Marm. Oxon.* p. 146) ont très-bien reconnu que la Cumes dont il s'agit ici est la Cumes-Euboïque, et non l'Éolienne. On peut croire, d'après la chronique d'Eusèbe, qu'elle fut bâtie l'an 1053 environ, av. J.-C. Consultez Scaliger, *Animadvers. ad Euseb.*, et Simson, *in Chronic.*

556 Scymnus Ch. v. 238.

557 Strab. V, p. 169. Eusèbe et Étienne disent avec peu de vraisemblance, qu'elle fut l'ouvrage des Samnites

558 Strab. V, p. 170. Parthénopée, qui prit ensuite le nom de Palæopolis, et puis de Néapolis ou Naples, reçut dans son sein diverses colonies, et prit ainsi en différents temps des noms divers. Les Rhodiens, fameux navigateurs, s'attribuoient la fondation de Parthénopée avant l'établissement des Olympiades. (Strab. XIV, p. 450 ; Étienne de Byz. *Παρθενοπη* :

d'autres veulent qu'elle ait été bâtie par les Phocéens (Scymn. Ch. v. 246).

559 Lutatius, ap. Philarg. ad Virg. Georg. IV, 564 ; Liv. VIII, 22 ; Strab. V, p. 170 ; Plin. III, 5 ; Scymn. Ch. v. 251.

560 Hérodote. VIII, 46

561 Strabon dit des mines d'or ; mais un naturaliste moderne doute qu'il y en ait jamais existé de telles. (N. And, *Trattat. attrat de elle a part.* mi, cap. 2, part. I, cap. 2, p. 67.)

562 Liv. VIII, 22 ; Strab. V, p. 171.

563 Strab. V, p. 170-171. L'histoire a conservé le souvenir de plusieurs grandes éruptions volcaniques dans l'île d'Ischia. La plus terrible de toutes, rapportée par Timee (ap. Strab. V, p. 171), comme survenue peu avant son temps (l'an 384^e environ av. J.-C.), causa une telle frayeur aux habitants même de la Campanie, qu'ils abandonnèrent la côte, et se réfugièrent dans l'intérieur des terres.

564 Strab. I, p. 41 ; VI, p. 178 ; Plin. II, 88. Les matières volcaniques dont elles sont couvertes, ne laissent aucun doute sur l'origine de toutes ces îles. Voy. Spallanzani, *Viaggi alle due Sicilie*, T. I, p. 132 ; Hamilton, *Observations on Mount Vesuvius*, etc. p. 47.

565 Stab. V, p. 170.

566 Justin, qui en peu de lignes a renfermé tant d'erreurs (XX, I), compte Nole, évidemment d'origine étrusque, parmi les villes chalcidiennes. Les conjectures de Martorelli (*Delle ant. colon, di Napoh*, Tom. II, p. 65), que les Grecs occupèrent Nole lors de l'éruption volcanique d'Ischia, dont nous avons fait mention, acquièrent quelque degré de vraisemblance par l'inspection des médailles de cette ville empreintes de caractères grecs, et qui furent sûrement frappées à une époque où les habitants de Nole étoient devenus un mélange de plusieurs nations. Toutefois Denys (*Excerpt.* p. 2315) se contente d'appeler les Nolans « un peuple voisin et ami des Grecs. »

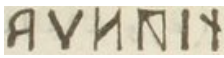
567 Thucyd. VI, 4. Zancle ne fut dans le principe qu'un repaire de corsaires cumans. Périères et Cratamène y conduisirent ensuite d'Eubée une nombreuse colonie.

568 C'est avec raison qu'on a restitué à cette ville les médailles portant l'épigraphe osque *KVNTERTIVM* qu'on avait crues d'abord appartenir à Cumae et à Liternum. Pline (III, 5) nomme les *Cubulterini* parmi les peuples de la Campanie ; ce qui confirme le type de ces monnoies ayant un boeuf à face humaine. Tite-Live enfin (XXIV, 20) place Comptérie dans le Samnium ; et véritablement elle devoit se trouver à l'extrémité des confins de la Campanie et du Samnium-Caudinien. (V. Schlichtegroll, in *Annalen der Numismatik*, part. 11 , p. 16 ; Avellino, *Giorn. Numism.* T. I, p. 98). Mais de plus, il nous semble que Callatérie (*Καλλατερία* dans le texte, et *Καλετερία*, dans un manuscrit) mentionnée par Strabon (V, p. 172), auprès de Caudium et de Bénévent, soit précisément Cupultérie même et non Calatie, comme le voudraient les critiques. Voyez les remarques de la version françoise de Strabon, Tom. II, p. 274, not. 5.

569 Strab. V, p. 167.

570 Strab. V, p. 164.

⁵⁷¹ Liv. VIII, 2. Strab. V, p. 164 et 172 ; Senec. *de Benef* VII, 7 ; Plin. III, 5.

572 Hercule, que l'on voit gravé sur les médailles de Téanum,  dite Sidicinum, avec une inscription osque, étoit la divinité tutélaire des Campaniens, ainsi que Jupiter et Diane. Le temple de Jupiter-Tifatin étoit situé à l'occident de Capoue, sur une côte du Tifate : celui de Diane, à qui étoit consacrée toute la Campanie, avait plus de magnificence, et s'élevoit sur la pointe occidentale de la même montagne. Voy. Tab. Peutinger. Segm. V.F. Segm. VI. D. ed. Scheyb.

573 Antioch. Syrac. *ap.* Strab. VI, p. 175 ; et *apud* Dionys. I, 12, ubi Sophoclès, *in Triptolemo*.

574 Antioch. Syrac. *ap.* Strab. VI, p. 175-176 ; et Hesych. in  Aristot. *de Rep.* VII. 10 ; Lycophr. 9, et Schol. *ibid.* Steph. Byz, in .

575 Hérodote. I, i63 ; Scynmus Ch. in *Perieg.* Strabon. VI, p. 174 ; Plin. III, 7 : *Argumentum possessæ ab Ænotris Italiæ*.

576 *De Republ.* VII, 10

577 *Apud* Strab. VI, p. 175.

578 *Ap.* Dionys. I, 13. Les traditions étoient si incertaines, que Varron (*ap.* Serv. I, 532) appelle le même Énotrus roi des Sabins.

579 Voy. plus haut, chap. VI.

580 Antioch. *ap.* Dionys. I, 12.

581 Antioch. *ap.* Strab. VI, p. 178. Il est à remarquer que Thucydide (VI, I) nomme Opices ou Osques ceux qui repoussèrent les Sicules dans la Sicile.

582 Antioch. *ap.* Strab. VI, p. 175 ; Plin. III, 5.

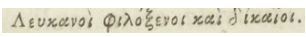
583 Scylax, *Peripl.* pag. 10. Pline (III, 11) nomme onze peuples de cette race, sans compter ceux qui passèrent sous la domination des Brutiens, et plusieurs autres alors éteints.

584 Justin. XXIII, 1.

585 Nicol. Damasc. *ap.* Stob. Serm. 42 , p. 291

586 Les Lucaniens possédoient proprement, entre Cosentia et Aprustum, qui touchoient aux Brutiens, plusieurs autres villes dans l'intérieur des terres, dont on peut voir l'énumération dans Cluvier, p. 1251-1320 , et dans Barri, *de Antiq. et Situ Calabriae, cum not. Aceti*.

587 Ælian. *Var. Hist.* IV, 1.

588  <pixi % tvot Heracl. Pont, *de Polit*, p. 213, in *Prodr. Bibl. Hellen.*

589 Scylax, *Peripl.* p. 10 ; Hérodote. III, 138 ; IV, 99 ; VII, 170.

590 Polyb. III, 88 ; Strab. VI, p. 191-194 ; Plin. III, 11.

591 Iapyx, Daunus, Peucétius, Messapus, fils de *Lycaon*, et frères d'Énotrus (Nicander, *ap.* Anton. Liber. 31. Dionys. I, 11 ; Strab. IX, p. 279). D'autres fables faisoient Iapyx, fils de Dédale, et Daunus, beau-père de Diomède. Strab. VI, p. 192 ; Plin. III, 11 ; Solin. 8 ; Eustath. ad *Perieg.* 379.

592*Aquilonibus*

Querceta Gargani laborant

Et foliis viduantur orni.

HORAT. *Od.* IX, 6.

593 Tata, *Lettr. sur le mont Vultur.*

594 Hérodote. IV, 99 ; Strab. VI, p. 192 ; Scymn. Ch. v. 379.

595 Hérodote. VII, 170 ; Athen. XII, 5.

596 Nicander, *ap.* Anton. Libéral, c. 31 ; Festus, in *Dauniam*. Une tradition des plus étranges dont parle Pline (III, 11), portoit que treize peuples de la région des Pédicoles, voisine de Brindes, auraient eu pour premiers auteurs neuf jeunes gens unis à autant de femmes de l'Illyrie.

597 Hérodote et Strabon distinguent positivement d'avec les Crétois ceux qui habitaient la contrée de Tarente, et que ce dernier appelle Barbares. Il faut être persuadé par d'autres raisons que ceux d'un philologue moderne pour accuser là-dessus d'erreur ce judicieux géographe. Mazoch. *Tab.*

Héracl. p. 93 , 96, not. 51.

598 Dionys. VII, 3, 4. ; Pausan. X, I o-r 3 ; Diodor. *passim.* Tzetz. *ad* Lycophr. 603. Thucydide, dans le dénombrement qu'il fait de l'armée envoyée par les Athéniens contre Syracuse, range également les lapygiens au nombre des Barbares, VII, 57.

599 Strab. VI, p. 197. L'osque étoit certainement la langue naturelle de Canusie et de Rudie, patrie d'Ennius. Horat. I, *Sat.* 10, 30 ; Gell. XVII, *7-

600 Nicander, *ap.* Anton. Libéral, c. 31.

601 Nicander, *l. c.* Strab. VI, p. 194 ; Plin. VIII, 48 ; Horat. I, *Od.* 31 , 5 ; Colum. VII, 2.

602 *Siticulosæ Apuliæ.* Horat. *Epod.* III, 16 ; et *Od.* III, 30, 11. Les anciens font souvent mention de la sécheresse du climat de l'Apulie ; et, sur leur témoignage, on regarde encore aujourd'hui cette province comme un pays

sec, aride et sans pluie. Cependant il résulte d'observations faites, plusieurs années de suite, sur la chute de l'eau, dans quatre de ses villes, que la quantité moyenne de la pluie est de 23 pouc. 2, 9, pour toute la contrée (Giovène, *Prospetto comparato della pioggia di Puglia*). Le médium pour toute l'Italie, calcule sur la table météorologique de Toaldo, se trouve de 41 pouc 61. 14/100 Par conséquent il pleut dans la Pouille a moitié moins que dans le reste de l'Italie, pays où les pluies sont plus abondantes que dans tout autre lieu de l'Europe. L'aridité de l'Apulie était remarquée des anciens, principalement à cause du vent malfaisant qui y souffle du S.O., et quelquefois du S., et qui amène une chaleur si excessive, que souvent on voit dans un instant les fruits et les feuilles se dessécher sur les arbres : c'est ce même vent qui fit perdre aux Romains la fameuse bataille de Cannes. Voy. Horat. *Sat.* I, 5, 78 ; Plin. XVII, 24.

603 Strab. VI, p. 196.

604 *Impiger Appulus*. Horat. III, Od. 16, 26.

605 Polyb. III, 88 ; Strab. VI, p. 194.

606 Strab. VI, p. 194.

607 Cluver. p. 1213-1227.

608 L. III, 11.

609 Strab. VI, p. 194-197. Sur l'état actuel de cette contrée, voyez les observations géologiques faites dans le territoire d'Otrante par M. le Ch. Brocchi, *Bibl. Italiana*, T. XVIII, p. 52, avril 1820.

610 Environ 1700 ans avant l'ère vulgaire.

611 Pherecid. *ap.* Dionys. I, II-13 ; Pausan. VIII, 3, etc.

612 Strab. VIII, p. 130 ; Pausan. VIII, 1. Description de la Grèce, dans Gronovius, Tom. I.

613 Ocell. Lucan. c. 3, p. 330 , in opusc, myth. ed. Gale. Add. Barthélemy, *Introduction au Voyage d'Anacharsis*.

614 C'est une chose remarquable que les Arcadiens, qui sont dépeints comme les Pélasges originels, et les premiers qui émigrèrent en Italie, étoient si peu instruits dans la marine, qu'Homère dit d eux :

Ἐπεὶ οὐ σφί θαλάσσια ἔργα μεμῆλει,

Iliad. II, 121.

615 Τριακοντάζυγον Ἀργῶ. Theoc. *Idy Il.* 10 , 74 V. Gio. Rin. Carli, *Della spedizione degli Argonauti*, L. I, 19-26 ; et Gio. Gir. Carli, *Dissertaz. sull' impresa degli Argonauti*, Part. I.

616 Voy. plus haut Ch. VII.

617 L. I, 2-12.

618 Thucyd. I, 12-18 ; Strab. I, p. 33.

619 On peut voir le détail de ces migrations dans l' intéressant récit qu' en fait Gillies, *Hist. of ancient Greece* ; Tom. I, c. 3.

620 Hérodote. VII, 170 ; Strabon (VI, p. 192) raconte bien différemment le fait du passage des Crétois dans l' Iapygie. Athénée (XI, 5) fait une relation tout-à-fait opposée ; ce qui démontre combien était grande l' incertitude de ces traditions chez les Grecs mêmes

621 Varro, *op. Valer. Prob. ad Ecl.* VI, 31 ; Virg III, 400-401 ; Serv. ad *h. l.*

622 Hérod. *l. c.* Dionys. in *Perieges.* v. 379 • Eustat. *ib.*

623 Aristot. *ap.* Plutarch. in *The s.* et in *Quæst. græc.* 35 ; Strab. VI, p. 192 , 195 Conon. *Narrat.* 25. Etymol. magn. v *Βοττιεία* et *Βοττιον*

624 Voyez les Réflexions judicieuses de Gibbon, qui s' accordent avec notre sentiment (*Miscellaneous Works*, T. III, p. 319) ; et plus particulièrement encore celles du savant Paine Knight, dans son ouvrage : *An inquiry into the symbolical language of art and mythology*, pag. 172 , sect. 208 , 209 . 210 , Londres, 1818

625 Strab. V, p. 168. Naxos et Mégare furent les premières villes bâties par les Grecs en Sicile, la première année de la onzième olympiade, 736 avant J.-C. Ephor. *ap.* Strab. VI, p. 184 ; Diodor. XIV, 55 ; Scymn. Ch. v. 271-277.

626 Selon Eusèbe (Chron. II, p. 100), 131 ans après cet événement ; 1053 avant J.-C. Voy. ci-dessus, chap. XVI.

627 Antioch. *ap.* Strab. VI, p. 177 ; Ephor. sive Scymnus Ch. v. 308-31 I ; Heracl. Pont, *de Polit*, p. 215 ; Pausan. IV, 4. On peut fixer l' époque de cette migration, au commencement de la dix-neuvième olympiade, l' an 704 avant J.-C.

628 Ephor. *ap.* Strab. VI, p. 192-193 ; Aristot. *de Republ.* V, 7 ; Pausan. III 12 ; X, 10 ; Polyb. VIII, 35 ; Scymn. Ch. v. 381-382 ; Dionys. *Perieg.* 377 ; Justin. III, 4, 11 ; Horat. II, *Od.* 6, 11. On peut placer, avec Eusèbe, le

passage des Parthéniens en Italie vers l'olymp. XVIII, 2. a. C. 708. *Chron.* II, pag. 119.

629 Strab. VIII, p. 230.

630 Antioch. *ap.* Strab. VI, p. 181 ; Herodot. VIII, 47 ! Scymnus Ch. v. 324-325 ; Eustath. *ad Perieg.* 369-373. Schol. Aristoph. in *Nubibus*. Selon le premier de ces auteurs, Crotone fut bâtie par Miscellus en même temps que Syracuse. Or cette dernière, suivant la chronologie de Paros, se trouve avoir été fondée dans la troisième année de la cinquième olympiade, l'an 758 a. C. (Marm. *Oxon.* Ep. 32.). Denys d'Halicarnasse (II, 59) place toutefois la fondation de Crotone dans la dix-septième olymp. ann. 3, av. J.C. 710, époque conforme à celle qui est désignée par Eusèbe in *Chronic*.

631 Strab. VI, p. 181 ; Scymn. Ch. v. 336 sq. Aristot. *de Rep.* V, 3 ; Strabon nomme Iselicée pour son fondateur. Selon Scymnus de Chios (359), Sybaris auroit été bâtie dans la première année de la quinzième olympiade, A.C. 720.

632 Scymn. Ch. v. 325-328. L'union de Crotone et de Pandosie se trouve confirmée par une médaille. Voyez les Monuments, Pl. LX, 1.

633 Scymn. Ch. v. 304-306. Add. Phlegon. *ap.* Steph Byz. v. Tépim ; Plin. III, 5 : *Crotonensium Terina*.

634 Herodot. VI, 21 ; Strab. V, p. 173.

635 Scymn. Ch. v. 245, ex Salmasii emendat. *yv cc7roi>ct (rcit 7rare.* Strab. VI, p. 174.

636 Scymnus, Ch. v. 317-319 ; Strab. VI, p. 180 ; Pausan. VI, 3.

637 Antioch. *ap.* Strab. VI, p. 183 ; Scymn. 327-328.

638 Aristot. *ap.* Polyb. XII, 5,8 ; Dionys. *Perieg.* 365-366 ; Eustath. *ibid.* Strabon se trompe (VI, p. 179) lorsqu'il assure que Locres-Épizéphyrienne étoit une colonie des Locriens qui habitaient sur le golfe Crissée, c'est-à-dire des Locriens-Ozoles. Il faut s'en tenir à Polybe, qui, en approuvant le sentiment d'Aristote contre Timée, veut qu'elle dut son origine aux Locriens orientaux, qu'on appeloit Opuntiens : c'est aussi l'opinion d'Éphore (*ap.* Strab. l. c. et Scymn. Ch. v. 315-316), et celle de Virgile. (*AEneid.* III, 399 , et not. *ad h. l.*)

639 Strab. VI, p. 179.

640 Strab. VI, p. 177.

641 Strab. *Ibid.* Scymn. Ch. v. 307. Le nom de Medma, Medama, Mesma, se trouve diversement écrit dans les auteurs anciens, mais on peut véritablement le fixer à celui de Mesma, sur l'autorité de deux belles médailles différentes inédites, portant l'épigraphe MESMA ION, lesquelles ont été trouvées dans la Calabre, et ont passé de ma collection dans celle de lord Norwich, grand amateur de médailles. Néanmoins, l'exact M. Mionnet, dans une autre médaille qu'il a publiée, lit MEAMA112N. *Descript. de Médailles*, supplém. an 1819. Tom. I, p. 346. Pl. XI, 4.

642 Hérodote. I, 163-167 ; Antioch. *ap.* Strab. VI, p. 174.

643 Les Samiens furent les premiers qui, portés par le vent, passèrent le détroit, et pénétrèrent jusqu'à Tartesse, dans l'Andalousie, qui étoit le Pérou et le Mexique pour les anciens, et où ils arrivèrent, disoit-on, sous la conduite des dieux. Leur audace fut bientôt après imitée par les Phocéens. Hérodote. IV, 152. Couf. Heynii *Comm. Sec. de Cast. epoch. in Comm. Soc. Gott.* Vol. II, p. 58-63.

644 *Ap.* Strab. VI, p. 175.

645 Larcher, *Chronologie* d'Hérodote, chap. XV, 4.

646 L'auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, a écrit, ainsi qu'Héraclide de Pont, qu'Homère vint dans la Tyrrhénie (c'est-à-dire l'Italie, selon le langage des anciens), et jusqu'à Cumes ; mais on doit peu se fier à ces autorités. Hésiode montre la même ignorance dans un endroit où il célèbre l'empire des Tyrrhéniens. *Theog.* 1013-1015.

647 *Odyss.* XII, 73 et sqq. Selon Homère, l'écueil de Scylla ne seroit éloigné de Charybde que de la portée d'un trait, tandis qu'il y a entre les deux plus de douze milles de distance. Voy. Spallanzani, *Viaggi alle due Sicilie*, Tom. IV, p. 177-184.

648 *Odyss.* XI, 14. Éphore, interprétant Homère, place les Cimmériens dans la Campanie, près le lac d'Averne, et donne à la fable, sur ce sujet, des explications des plus étranges, *ap.* Strab. V, p. 169.

649 Ces récits fabuleux se rapportent sans doute à l'époque de la première découverte de l'Italie, qui étoit alors pour les Grecs ce que l'intérieur de l'Amérique a quelque temps été pour les Européens. Un pays partagé par d'autres mers et habité par des peuples étrangers, où tout excitoit la curiosité

et la surprise, dût nécessairement donner lieu à des récits extraordinaires et merveilleux, tels que ceux dont parle Tacite : *Visu, sive ex metu credita*.

650 Wood, *Essay on the original genius of Homer*.

651 Herodot. V, 93 ; Pausan. I, 17 ; IX, 30 ; [Hesych.in](#) Stai pohoT. La scène où l'on place la région des enfers ne pouvoit être mieux imaginée que dans les lieux pleins d'horreur où coule l'Achéron, aujourd'hui nommé Sali. C'est ce que remarque un savant et moderne voyageur, Holland, *Travels into Albania*, 1815.

652 On peut voir l'ignorance géographique des Grecs du temps d'Homère, mise dans tout son jour par Mannert, dans sa *Géographie der Griechen und Römer*, et par Malte-Brun, *Précis de la Géographie universelle*, L. II, p. 24-45 Joignez-y la Géogr. des Grecs et des Rom par M. Uckert, en allemand, Veymar, 1816.

653 Homer. *Odyss.* XI ; Scymn. Ch. v. 248 ; Strab. V, p. 168, 169.

654 Mitford, *History of Greece*, T. I, 3, sect. 4 , pag. 113-122.

655 *De Rep.* VII, 10.

656 Plat. *De Leg.* V, p. 740.

657 Au rapport d'Héraclide, Rhégium fut fondée par des Chalcidiens que la faim avoit contraints d'abandonner l'Euripe. Ce fut par un semblable motif que d'autres citoyens de Chalcis, conjointement avec une troupe de Doriens et d'Ioniens, avoient antérieurement bâti Naxos en Sicile. *De Polit*, p. 214. *in prodr. Bibl. Hellen.*

658 Selon Élien (Var. *Hist.* IX, 16), la fertilité de l'Italie fut ce qui attira ce grand nombre de peuples qui l'habitèrent. Strabon, au contraire, fait cette réflexion très-juste, que les Athéniens habitant un pays stérile et ingrat, non-seulement aucun étranger ne vint les en chasser, mais que personne même n'éprouva la moindre tentation d'occuper leur territoire. Voy. Strabon, VIII, p. 230.

659 Herodot. VIII, 62. Peu s'en fallut que, sur la foi de ces oracles, Thémistocle ne conduisît en Italie ses concitoyens, lorsqu'Eurybate s'opposoit à ses projets de défense contre les Perses.

660 Οὐ γάρ τι καλὸς χῶρος, οὐδ' ἐφίμερος,
οἷος ἀμφὶ Σύριος ποταμὸς ,

Archiloch. *ap.* Athen. XII, 5, p. 523.

661 Toutes les médailles de la Grande-Grèce font allusion aux idées et aux sentiments qui dominaient ses habitants. Cérès, les bœufs, les épis, les grains de froment, la corne d'Amalthée, etc., sont les symboles de l'agriculture et de l'abondance ; de même que Neptune, Mercure, les dauphins, les tridents, les ancres, les rostres, les navires, qui se répètent fréquemment sur les types monétaires, désignent la navigation et le commerce.

662 Diodor. XII, 9 ; Athen. XII, 3.

663 Plat. *De Leg.* VI, p. 754 ; Timæus, *ap.* Polyb. XII, 10 ; Dioriys. III, 11.

664 Strab. VI, p. 176 ; Plin. III, 5.

665 *Ap.* Strab. VI, p. 181

666 Là, dit Théocrite (*Idyll.* IV, 23-25), naissent les plus belles fleurs, le cytise, l'égypte, la mélisse odorante. Denys (*Perieg.* v. 370) l'appelle

Χαρίεις Αἰσάρος.

667 *Saturum Tarentum.* Virg. *Georg.* II, 197 ; *Serv.et* Prob. *ad h. l.*

668 Strab. VI, p. 292 ; Dionys. *Epitom.* XVII ; Pausan. X, 10 ; Justin. III, 4 , 11 : *Expugnatis veteribus incolis, sedes ibi constituunt.*

669 Strab. VI, p. 195 : Τῇ δὲ Μεσσαπία γλώττῃ Βρέντιον ἢ

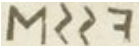
Ἐφάλη τὰ εὐαφὰ καλεῖται ; *Se!* ; Seleucus, *Glossarium ap.* Steph. Byzant. v.

ν. Βρεντησιον. Ce nom lui vint dans l'origine de son double port, lequel, comme on peut le voir dans tous les atlas côtiers, a beaucoup de ressemblance avec une tête de cerf.

670 *Phistu* étoit le nom le plus ancien de cette ville, dont les médailles ont pour légende ϠΙΨΥΤΙ8 *Phistulis*, comme de *tribu* se forme *tribulis*. Dans une autre prononciation à la manière grecque on disoit ΨΙΣΤΕΛΙΑ *Psistelia* (V. Planch. LVIII, 4 , 5 , 6.). Ce nom a quelque ressemblance avec celui de *Plistia* ou *Phlistia*, ville marse, qui devoit son origine et sa langue aux Osques ; Liv. IX, 21.

671 Virgil. *Georg.* III, 146 ; *Serv. ad h. l.* ; Vibius Seq. *De Montibus.*

672 Strab. V, p. 173. Les antiquaires n'ont pas fait attention jusqu'à présent aux médailles de Pestum avec la double légende *Phistulis* et *Poseidon*. Le P. Paoli fut le premier qui, sans les connoître, en publia trois différentes, très-anciennes, lesquelles, selon Barthélemy et Dutens (*Paléogr. Numism.*), sont vraisemblablement du sixième siècle avant l'ère vulgaire. L'épigraphie de

droite à gauche, en ancien grec :  offre *Poseidon* : dans l'autre inscription, on lit :  *Phiis*, qui sont les premières lettres de *Phistulis*. (V. Pl. LVII, I, 2, 3 ; LIX, 9). L'aspirée, très-commune dans le dialecte éolique, dont se servoient les Achéens, et conséquemment les Sybarites, équivaloit le plus souvent au 8 des Osques, qui avoit de l'affinité avec le Φ grec, lequel, comme nous l'apprend Quintilien, s'aspiroit plus fortement que le F des Latins. A voir les premières médailles du Pestum avec la double épigraphe, il semble que les nouveaux colons, par des raisons de commerce ou par leurs relations avec les anciens habitants, furent engagés à conserver quelque temps sur leurs monnoies le vieux nom de *Phistu*, quoique celui de Posidonie prévalut ensuite parmi les Grecs. Beaucoup de ces monnoies avec l'épigraphe *Phistulis* et *Phistlus* ont toutes été trouvées à Pestum ; mais ces dernières, comme elles sont de fabrique moins ancienne, nous paraissent avoir été frappées sous la domination des Lucaniens, qui rendirent à cette ville son premier nom et ses usages particuliers, après l'avoir reprise sur les Grecs, environ l'an 400 de Rome : de là, le nom de *Phistu*, en passant du dialecte osque dans la langue latine, s'adoucit, et se transforma en *Paistu*. C'est pourquoi sur les monnoies de Pestum, devenue colonie romaine, on trouve fréquemment, *Piistano*, *Paistano*, *Paistum*, *Paestum*. Voyez Paoli, *Rovine della città di Pesto*, Pl. 49-57.

673 Selon les récits des Grecs, Diomède détruisit dans l'Apulie les Monades et les Dardes, et les deux cités d'Apina et Trica, dont la ruine passa en proverbe pour désigner ce qui étoit ignoble et vil : tant la férocité des destructeurs étrangers étoit accompagnée d'orgueil. Plin. III, 11. Conf. Martial. I, *ep.* 114 ; XIV, *ep.* I ; Erasm. *Adag.*

674 Lycophr. 911 cum Schol. Apollod. *de Navibus*, *ap.* Strab. VI, p. 175 ; Virg. III, 401-402 ; Serv. *ad h. l.* Solin. 8.

675 Aristote *ap.* Poll. IX, 6 , 80 ; Pausan. X, 10. Les monnoies de Tarente, qui présentent communément l'effigie de Taras assis sur un dauphin, viennent à l'appui de cette tradition populaire. Une autre fable inconnue attribuoit à Hercule même la fondation de Tarente. Virg. *Æneid.* III, 550.

676 Serv. *ad Æneid.* III, 553 ; Steph. Byz v. *K* « *uAml**.

677 Callimach. *ap.* Tzetz. ad Lycophr. 45 ; Diodor. V, 8 ; Heract. Pont. pag. 214.

678 Diod. IV, 24 ; Conon. *Narr.* 3. Jambl. 9 ; Ovid. *Met.* XV, 8 ; Heracl. Pont. *Fragm.* 35.

679 Serv. *ad Virg. AEneid.* III, v . 553.

680 Strab. VI, p. 183 ; Vellej. I, I ; Solin. 8. Au rapport d'Antiochus de Syracuse, le nom primitif de Métafonte fut *Metabo* : nom certainement italique et d'origine osque, employé chez les Vosques comme pronom, et le nom propre d'un tyran de Priverne. Virg. XI, 540.

681 Justin. XX, 2. On peut voir d'autres traditions fabuleuses relativement à l'origine de Métafonte dans Strabon, VI, p. 183 , et dans Eustathe, *ad Perieg.* 368.

682 Strab. VI, p. 196 ; Lycophr. 592 sq. et schol. *ibid.* Ibyc. *ap.* Schol. Pindar. *ad Nem.* X, ; % –, Plin. III, 11.

683 Petron. *Sat.* p. 48 ; Pausan. X, 12 ; Justin, martyr, *Cohort. ad Græcos.*

684 Strab. V, p. 169 ; Varr. *ap.* Serv. IX, 710 ; Serv. ad Virg. *AEneid.* III, 441 • Silius, XII, 114-115.

685 Strab. V, p. 170 ; Dionys. *Perieg.* 357 ; Steph. Byz. v. Νεαπόλις Plin. III, 5 ; Serv. *Georg.* IV. 564.

686 Lycophr. 726 ; Solin. 8 ; Steph. Byz. v. v. Τέρινα. Les monnoies de Naples et de Térine ont pour type ordinaire la tête de ces deux syrènes.

687 Strab. VI, p. 174 ; Plin. III, 5. Le port de Télamone en Toscane passoit aussi pour avoir reçu son nom d'un des principaux Argonautes, comme celui d'Argo dans l'île d'Elbe, en l'honneur de ce nom. Telles étoient les preuves frivoles que les Grecs alléguoient de cette navigation dans la mer Tyrrhénienne. Apollon. IV, 654-658 ; Timæus, *ap.* Diodor. IV, 56 ; Strab. V, p. 155.

688 Strab. V, p. 171. Stace, en effaçant un des titres de la vanité des Grecs, appelle ce temple l'ouvrage des Étrusques, lesquels ont occupé la contrée :

*Est inter notos Sirenum nomine muros,
Saxaque Tyrrhenæ templis onerata Minervæ.*

Sylvar. II, *carm.* 2 ini t.

689 Strab. VI, p. 182. Rome, Lavinie, Lucérie et Siris se vantoient également de posséder la Minerve d'Ilion. Le géographe grec observe avec justesse que lorsque plusieurs villes se font gloire de la même merveille, c'est une raison de croire que le même artifice a produit une opinion également fausse.

690 Justin. XX, 2 ; Auct. de *Mirab. ausc.* p. 1161.

691 De *Mirab. l. c.* Euphorion ap. Tzet. ad Lycophr. 911 ; Etymol. magn. v. 'Ahctios ; Justin. XX, 1.

692 Strab. VI, p. 180 ; Justin. XX, 3.

693 De *Mirab.* p. 1159.

694 Ἡρώα. Monuments héroïques.

695 Strab. VI, p. 196 ; Lycophr. 1047 et Schol. *ibid.*

696 Strab. VI, p. 176 ; Pausan. VI, 6.

697 Strab. VI, p. 174.

698 Strab. VI, p. 194 ; Varro, ap. Valer. Prob. ad *Ecl.* VI, 3 I ; Serv. ad *AEneid.* III, 531.

699 Serv. ad *AEneid.* III, 552.

700 Dionys. I, 51. Parmi ces indices on remarquait une fiole de bronze, dédiée à Junon, avec le nom d'Énée gravé en caractères anciens. *l'île* Enaria (Ischia) passoit pour être ainsi nommée par respect pour les vaisseaux d'Énée. Plin. III, 6 ; Festus in *Ænaria*.

701 Ant. Libéral. *Met.* 37 ; Festus, in *Diomed. campos* • Silius VIII, 243 ; Steph. Byz. .ν. Διομεθεΐα.

702 Strab. VI, p. 196.

703 Auctor De *Mirab.* p. 1161.

704 Gatull. 37, 12 ; Serv. XI, 246.

705 Strab. VI, p. 196 ; Lycophr. 595 sq. Anton. Libéral. *Met.* 37 ; Dionys. in *Perieg.* 483 ; Plin. III, 26 ; Fest. in *Diomed. insul.* Serv. XI, 271 , et al.

Suivant la fable connue, les Grecs donnèrent le nom d'oiseaux de Diomède à une espèce de volatiles aquatiques appelés *Artennes*, et très-communs dans ces îles ; mais on peut les louer d'y avoir transporté de l'Asie, pour l'ornement des tombeaux, les premiers platanes qu'eut l'Italie, et qui passèrent de là en Sicile et ensuite sur le continent. (Plin. XII, I ; Thèophr. *Hist. Plant.* IV, 7.). De même, le cyprès natif de Crète et des îles de l'Archipel, fut cultivé pour la première fois à Tarente, d'où Caton l'appeloit *tarentin*.

706 Polyb. XII, 5-8 ; Cicer. de *Finib.* V, 4 ; Pollux, IX, 80.

707 Voy. De Sainte-Croix, De *l'état et du sort des Colonies des anciens peuples.* Sect. II, p. 65-131 ; Bougain ville, *Dissert. sur les Métrop. et sur les*

Colonies, page 18.

708 Mazoch. *Comm. in Tab. Heracl.* p. 29-44 , *Avellino, saggio sulla extens. délia M. Grecia e sulle citta*, etc., 1812.

709 Polyb. II, 39 ; Strab. VI, p. 175 et al.

710 Polyb. *ibid.*

711 Plin. III, 10 ; Mela, II, 4 ; Athen. XII, 5 , p. 528.

712 *Ipsi de ca (Italia) judicavere Græci, genus in gloriam suam effusissimum, quotam partem ex ea appellando Græciam Magnam.* Plin. III, 5.

713 D'Anville, *Géogr. anc.*, c. 7, pag. 61 ; De L'Isle, *Justification des mesures des anciens.* Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1714, pag. 175.

714 Cicer. *De Orat.* II, 37 ; III, 34 *Tuscul.* I, 16 ; IV, I ; V, 4 ; *De Amic.* 4 , Liv. XXXI, 7 ; Valer. Max. VIII, 7, 2 ext. ; Senec. *ad Helviam*, 6.

715 Mazoch. *Comm. in Tab. Heracl.* p. 28-45.

716 Tels sont dans la Calabre les monts Zéphirius, Ésope, Sagre, Caulon ; les fleuves Crathis, Sybaris et Nééthus ; la plaine de Policore, etc. Voy Rizzi-Zannoni, *Carte géogr. du royaume de Naples.*

717 On y remarque ces chansons érotiques et particulières aux Tarentines, qui, jusque dans les airs pleins de volupté et de langueur, rappellent les charmes et la grâce de l'esprit grec.

718 Swinburne, *Travels in the two Sicilies*, Sect. 52, p. 39 I ; Riedesel, *Reise durch Sicilien und Grossgrie-chenland*, p. 251. Il falloit avoir l'ardente imagination des habitants de la Pouille pour croire à cette espèce de maladie qu'on nomme Tarentule, et pour laquelle la musique est, dit-on, un remède souverain. Voy. Sarao, *Lezioni sulla Tarantola.*

719 Horace (I, *Epis t.* 7, 14) décrit en maître leur aimable simplicité.

720 On appeloit Γλῶσσαι Ἰταλιώτιδες les mots propres au dialecte qui étoit en usage dans la Grande-Grèce. Plurim. *ap.* Hesych. Conf. Mazoch. *Comm. in Tab. Heracl.* p. 142, n. 2.

721 Voy. Mazoch. *ibid.* p. 118-130, et *Lexicon Heracleot.* Barthélemy, *Eclaircissements sur la Plaque Borgienne trouvée dans la Calabre en 1782*, *OEuvr. diverses*, Tom. II, p. 412-419 ; et le *Journal classique de Gottingue*, *Bibliothek der alten Literatur.* an. 1789.

722 Ennius et Lucil, *ap.* Fest. in *Bilingues et Brutates*,

723 *Canusini more bilinguis*. Horat. I, *Sat.* 10, 30 ; et Porphyrius ad *h.* 1

724 Gell. XVII, 17.

Table des matières

1. Page de titre
2. PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.
3. L'ITALIE, AVANT LA DOMINATION DES ROMAINS.
 1. PREMIÈRE PARTIE.
 1. CHAPITRE PREMIER. État des premiers habitants de l'Italie.
 2. CHAPITRE II. Causes et progrès naturels de la civilisation.
 3. CHAPITRE III. Constitution politique de l'Italie ; coup-d'œil sur les révolutions de ses premiers peuples.
 4. CHAPITRE IV. Fables introduites dans l'Histoire d'Italie.
 5. CHAPITRE V. De l'Italie ancienne, et de ses différentes dénominations.
 6. CHAPITRE VI. Révolutions des Sicules ; leur établissement dans la Sicile. Guerres et décadence des Ombriens.
 7. CHAPITRE VII. Excursions des Pélasges.
 8. CHAPITRE VIII. De L'antique confédération et des révolutions des Liguriens.
 9. CHAPITRE IX. Des Orobos, des Euganéens et des Vénètes.
 10. CHAPITRE X. Grandeur et décadence des Étrusques.
 11. CHAPITRE XI. État moral et politique des Sabins. Colonie des Picentes.
 12. CHAPITRE XII. Du Latium et des peuples Latins ; Rutules. Éques, Herniques et Volsques.
 13. CHAPITRE XIII. Antiques révolutions des Osques. Établissement de nouveaux peuples. Région des Aurunces.
 14. CHAPITRE XIV. Des Vestins, Marrucins, Marses et Pélignes.
 15. CHAPITRE XV. De la Confédération générale des Samnites.
 16. CHAPITRE XVI. Révolutions des peuples de la Campanie.
 17. CHAPITRE XVII. Des Énotriens, Choniens et Lucaniens.

18. CHAPITRE XVIII - De l ancienne Iapygie.
19. CHAPITRE XIX. De l arrivée des Grecs dans l'Italie.
20. CHAPITRE XX. De la Grande-Grèce.
4. ÉCLAIRCISSEMENTS.
5. Notes
6. À propos de cette édition numérique